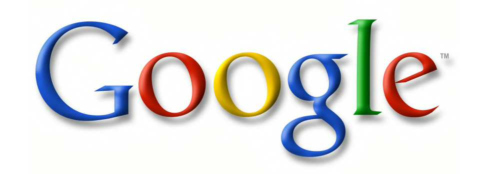


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

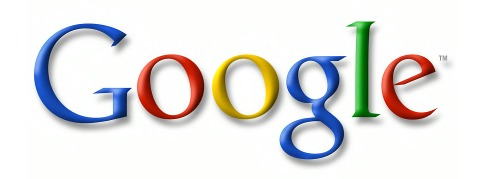
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN SIBÉRIE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN SIBÉRIE

PAR

CHRISTOPHE HANSTEEN

DIRECTEUR DE L'OBSERVATOIRE DE CHRISTIANIA

ACCOMPAGNÉS D'UNE CARTE ITINÉRAIRE DRESSÉE PAR L'AUTEUR

Traduits du norvégien par Mme COLBAN

ET REVUS

PAR MM. SÉDILLOT ET DE LA ROQUETTE



C
6098

PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 41

1857

AVANT-PROPOS

Mon voyage en Sibérie avait un but scientifique; je voulais, par des observations quotidiennes, étudier le système magnétique de la terre et fixer la situation géographique de différents points de ces régions si peu connues, même des hommes éclairés. Aussi ces travaux continuels, joints aux fatigues de la route, ne m'avaient-ils pas permis de tenir un journal des divers événements auxquels je m'étais trouvé mêlé. Dans ces circonstances, il ne pouvait entrer dans mes projets de publier une relation de voyage, et je ne songeai qu'à faire connaître à mon gouvernement les résultats scientifiques que j'avais obtenus.

La vive curiosité témoignée par mes compatriotes, qui désiraient apprendre quelque chose sur ce pays, ainsi que sur le caractère, les mœurs et les coutumes de ses habitants, me décida à les satisfaire, en don-

nant, dans quelques livraisons du *Norsk Folke-Kalender*, ou Calendrier du peuple norvégien pour les années 1849 à 1856, plusieurs esquisses dont je puisai les matériaux dans des lettres adressées à ma femme pendant le cours de mon voyage.

Un écrivain allemand, M. le docteur Sebald, de Berlin, recueillit ces fragments et les traduisit d'après un ordre chronologique. Sur sa demande, je lui envoyai une introduction où j'exposai l'objet de mon excursion, avec un nouveau chapitre contenant le voyage de Christiania par Stockholm à Saint-Pétersbourg, ainsi que mon séjour dans cette dernière ville.

M. Saint-René-Taillandier ayant, dans des numéros de la *Revue des Deux Mondes*, parlé d'une manière flatteuse de ces simples esquisses, on a proposé à ma compatriote, madame Colban, de les traduire en français, proposition qu'elle a acceptée. Il existait, dans la traduction allemande, une lacune entre mon départ de Saint-Pétersbourg et mon arrivée à Tobolsk; il n'était point question non plus de mon passage à Moscou, à Kasan, à Ékatherinembourg, ni de mon départ de cette ville pour me rendre vers le Nord jusqu'aux grandes fabriques et aux lavoirs d'or et de platine situés le long de la chaîne orientale de l'Oural, ni de la description de Tobolsk, capitale de la Sibérie occidentale, etc., etc. J'ai tâché de combler ces lacunes pour la traduction française, que

j'ai fait accompagner d'une carte qui permet d'embrasser d'un coup d'œil l'itinéraire du voyageur.

Je dois seulement rappeler qu'en publiant ces légères esquisses j'ai cédé uniquement aux instances de mes compatriotes, chez lesquels j'étais sûr de trouver la plus aimable indulgence pour l'auteur, obligé de raconter des choses souvent peu importantes en elles-mêmes. Aussi n'est-ce pas sans avoir hésité longtemps que j'ai consenti à les présenter au grand public européen sous un costume étranger.

CHRISTOPHE HANSTEEN.

QUELQUES MOTS

SUR

M. LE PROFESSEUR HANSTEEN

DIRECTEUR DE L'OBSERVATOIRE DE CHRISTIANIA

Quoique l'auteur des *Souvenirs d'un voyage en Sibérie*, ouvrage que nous publions aujourd'hui en français, se soit fait connaître dans les deux mondes par ses travaux scientifiques et principalement par ses découvertes sur le magnétisme terrestre, nous croyons utile de faire précéder de quelques lignes sur la personne du voyageur un récit qui n'était d'abord destiné qu'à donner à ses compatriotes des notions exactes sur la Sibérie, ainsi que sur le caractère, les mœurs et les coutumes des habitants, etc.

Christophe Hansteen, aujourd'hui directeur de l'Observatoire de Christiania, membre de la plupart des académies et sociétés scientifiques de l'Europe, grand-croix de Saint-Olaf, chevalier des ordres de l'Étoile polaire, de Danebrog et de la Légion d'honneur, est né dans la capitale de la Norvége le 26 septembre 1784. Jean Matthias Hansteen, son père, fils d'un prêtre de l'île de Séelande, remplissait les fonctions d'inspecteur des consommations (*Konsumptions inspektor*) à Christiania, et Anne Catherine Treschov, sa mère, était née à Frederikshald, en Norvége. Comme son aïeul paternel, qui

avait occupé le poste important de bourgmestre de Copenhague, était fils d'un prêtre suédois de Malmö, il en résulte que Christophe Hansteen appartient par ses ascendants aux trois royaumes du Nord. La mort de son père, arrivée lorsque Hansteen entrait à peine dans sa septième année, l'empêcha de suivre la carrière navale, à laquelle il avait d'abord été destiné; carrière alors fort coûteuse. Il entra à l'école *cathédrale* de Christiania, et montra dès l'âge de seize ans de grandes dispositions pour les sciences mathématiques, l'astronomie et la physique. Au mois d'octobre 1802, il passa à l'université de Copenhague pour y terminer ses études, et il s'y occupa aussi avec intérêt de la science des lois. Il n'avait pas encore accompli sa vingtième année qu'il accompagna à Sorö, en qualité de gouverneur (*Hovmester*), un jeune gentilhomme presque aussi âgé que lui, avec lequel il resta un an et demi. Après l'avoir quitté, il retourna à Copenhague et fut ensuite attaché en 1806 à l'école *latine* de Frederiksborg comme professeur de mathématiques. Ce fut pendant son séjour à cette école, où il s'appliqua à l'étude de la médecine, qu'un de ses collègues lui donna l'idée de construire des globes, qu'on ne pouvait se procurer à cette époque en Danemark. Pour les faire suivant toutes les règles de l'art, il se mit à en apprendre la théorie dans les ouvrages spéciaux, sans toutefois négliger la pratique. A la même époque, la vue de deux globes remarquables, provenant de la Société cosmographique d'Upsal, légués à l'école par un de ses anciens élèves, et les recherches qu'Hansteen fit plus tard, et dont il parle avec quelques détails dans le premier chapitre des *Souvenirs*, lui prouvèrent que l'intensité magnétique était plus considérable dans les hautes latitudes septentrionales et méridionales que sous la ligne équinoxiale, etc. Au commencement de 1811, la Société royale

des sciences de Danemark ayant proposé la question suivante : « Pour expliquer les phénomènes magnétiques de la terre, est-on forcé de supposer plusieurs axes magnétiques, ou bien un seul serait-il suffisant? » Hansteen envoya l'année suivante à cette Société un atlas accompagné d'une dissertation développée sur la question. Il obtint le prix, et une médaille d'or lui fut décernée à cette occasion; mais la situation financière du Danemark ne permit pas alors la publication de son travail. Ce ne fut qu'après l'union de la Norvége avec la Suède que le roi Charles Jean, auquel Hansteen avait expliqué les points les plus importants de son Mémoire, patronna cet écrit, qui parut à Christiania, en 1819, en langue allemande sous ce titre : *Untersuchungen über den Magnetismus der Erde* (Recherches sur le magnétisme terrestre [1]). Antérieurement, il avait été nommé *lector* ou professeur en second de mathématiques à la nouvelle Université qui venait d'être créée à Christiania; deux ans après il devint professeur en titre et fut chargé d'y enseigner les mathématiques appliquées. Hansteen, qui depuis 1807 n'avait cessé de prendre le plus vif intérêt à toutes les questions relatives au magnétisme terrestre, et de réunir tous les travaux et les observations publiés par les voyageurs et les navigateurs étrangers, fonda en 1822, avec d'autres savants norvégiens, un journal qui parut sous le titre de : *Magasin des sciences naturelles* [2]. Il y inséra plusieurs articles non-seulement sur le sujet de ses prédilections, mais aussi *sur le système des poids et mesures de Norvége, sur l'astronomie et sur la géographie et la météorologie* de sa patrie, etc., et, en particulier, en 1825, un mémoire

[1] Le mémoire qu'il avait adressé à la Société royale des sciences de Copenhague, écrit en danois, portait le titre de : *Om-Magnetismen i Almindelighet og i Særdeleshed om Jordens Magnetisme,* c'est-à-dire Du magnétisme en général, et, en particulier, du magnétisme terrestre.

[2] *Magazin for Natur Videnskaberne.*

sur les recherches faites par les capitaines anglais Ross et Parry, qu'il accompagna d'une carte sur les lignes d'intensité.

Il ne se borna pas à mettre à profit les savantes recherches des Sabine, des Rossell, des King, des Keilhau, des Lütke, des Krusenstern, des Humboldt, etc.; il entreprit encore à cet effet plusieurs voyages en France et en Angleterre; John Barrow lui fournit, dans ce dernier pays, les moyens de prendre connaissance de tous les journaux de mer que possédait l'Amirauté. Il visita aussi l'Allemagne, la Norvége septentrionale, la Suède, la Finlande, et revint à Christiania, riche d'informations, qui lui rendirent plus regrettable la lacune qui existait, relativement aux observations magnétiques, entre Saint-Pétersbourg et le Kamtchatka. Il voulut la combler, et en conséquence exposa, en 1824, au roi Charles Jean, dont il avait eu lieu d'être si satisfait en 1818, combien il était dans l'intérêt de la science d'établir une théorie complète du magnétisme terrestre, en faisant spécialement connaître le système magnétique de la Sibérie. Sa proposition fut accueillie favorablement par ce souverain et par le *storthing* [1], qui accorda en 1827 les fonds nécessaires; certain d'ailleurs de la protection de l'empereur de Russie, Hansteen accomplit de 1827 à 1830 le voyage dont nous publions aujourd'hui les souvenirs [2]. Avant son départ, Hansteen avait été nommé chevalier de l'Étoile polaire; à son retour, il fut accueilli avec la plus grande distinction par ses compatriotes et par le roi Charles Jean. Directeur de l'Observatoire de Christiania, à la construction duquel il avait présidé, et qui était, grâce à la générosité du storthing, pourvu de très-bons instruments, Hansteen ne se bornait pas à remplir consciencieusement les

[1] Assemblée des États de Norvége, sans l'autorisation de laquelle aucune dépense ne peut être faite.

[2] La partie purement scientifique a été exposée ailleurs.

fonctions de son principal emploi. Tout en continuant ses cours d'astronomie, auxquels nous avons eu plusieurs fois l'avantage d'assister et que de nombreux élèves suivaient avec assiduité, il enrichissait de notices pleines d'intérêt ce *Magasin des sciences naturelles* dont il avait été l'un des fondateurs, et le *Nouveau Magasin*, qui en était devenu le complément. L'estime et la confiance du roi et de ses concitoyens lui avaient fait donner la suprême direction de tous les travaux topographiques et hydrographiques qui, depuis quelques années, s'exécutaient avec persévérance en Norvége; rien de ce qui touchait de près ou de loin à la science ne se faisait sans qu'on le consultât; Hansteen était enfin considéré dans son pays, et l'est encore comme l'homme universel. Il n'existait point d'almanach en Norvége à l'époque de l'union de ce royaume avec la Suède; pour remplir cette lacune, Hansteen en publia un en 1815 à Christiania pour l'année suivante, et il continua cette publication d'année en année. Plus tard le désir de répandre parmi les Norvégiens, des campagnes surtout, des connaissances utiles qui partout devraient être populaires et sont cependant la plupart du temps ignorées du plus grand nombre, lui fit étendre les limites de son Almanach, qui parut sous le titre de : *Norsk Folke-Calender*, ou *Calendrier du peuple norvégien*, et contient non-seulement les notions élémentaires que donnait l'ancien Almanach, mais de plus de courtes notices sur les phénomènes du ciel, sur la statistique, les finances, le commerce, la navigation, la mythologie scandinave, de petites historiettes instructives, etc. C'est dans ce calendrier, où Hansteen a admis en outre des biographies succinctes sur les hommes remarquables nés en Norvége, et des articles que lui fournissent de temps à autre quelques-uns de ses concitoyens, qu'il a inséré les principaux chapitres de ses *Souvenirs sur la Sibérie*. Cet opuscule, qui a rendu le nom

du savant astronome populaire dans sa patrie, a obtenu un succès prodigieux. On le trouve dans les chaumières des plus pauvres paysans, qui le lisent et adressent souvent à son auteur, connu généralement parmi eux sous le nom familier du faiseur d'almanach (*Almanach mageren*), des questions auxquelles Hansteen, dans son infatigable bienveillance, s'empresse toujours de répondre de la manière la plus claire.

Sous le titre allemand de : *Beschreibung und Lage der Universitäts sternwarte*, M. Hansteen a donné en 1849, en un volume in-quarto, une description complète, accompagnée de planches, de l'Observatoire de Christiania, et fait connaître les travaux dont cet établissement est en quelque sorte le centre.

D'après ce que nous venons de dire du professeur Hansteen, on comprendra aisément que la plupart des sociétés savantes aient tenu à honneur de le compter au nombre de leurs membres. Sans énumérer ici tous ses titres honorifiques, nous nous contenterons de rappeler que notre académie des sciences le nomma, en 1813, son correspondant, section de physique générale, et que plusieurs souverains lui ont accordé des décorations. Mais un fait que nous ne pouvons passer sous silence et qui prouve l'estime et la considération dont ce savant jouit parmi ses concitoyens, c'est qu'au mois d'octobre 1856 l'université de Christiania a célébré son jubilé, c'est-à-dire la cinquantième année de son entrée au service de l'État. A cette occasion, tous les professeurs se sont rendus à l'Observatoire pour lui offrir une médaille d'or, dont un des côtés offrait l'image du vénérable astronome, et le revers, l'inscription suivante : *Splendet in orbe decus;* de plus, le nouveau roi de Suède et de Norvége lui a envoyé une médaille d'or; il l'avait décoré l'année précédente de la grande croix de Saint-Olaf.

Nous dirons, pour terminer cette notice fort incomplète, que non-seulement M. Hansteen est un savant distingué, mais en même temps un homme gai et très-spirituel. Nous rappellerons aussi qu'il fait les honneurs de son Observatoire avec une extrême bienveillance, et qu'il le met pour ainsi dire à la disposition des étrangers qui viennent le visiter. Plusieurs fois nous avons été témoin personnellement de ses prévenances, et M. de la Roche Poncié, ingénieur hydrographe de notre marine, un des membres de l'expédition de la frégate la *Reine Hortense*, nous disait, il y a peu de jours, combien il avait eu lieu d'être satisfait de l'amabilité du savant norvégien, qui non-seulement lui avait permis de faire dans l'Observatoire de Christiania différentes observations qui doivent figurer dans la relation du voyage du prince Napoléon Bonaparte, mais lui avait prêté son concours le plus empressé. Marié en 1814 à une Danoise qu'il a eu le malheur de perdre il y a quelques années, M. Hansteen a eu sept enfants de son mariage; une de ses filles s'est distinguée dans l'art de la peinture; parmi ses œuvres nous citerons le portrait de son père, qui se fait remarquer surtout par une extrême ressemblance et a figuré à la dernière exposition universelle de Paris.

De la Roquette.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN SIBÉRIE

CHAPITRE PREMIER

CAUSES ET BUT DE CE VOYAGE

Tout le monde ne va pas en Sibérie, et ceux qui s'y rendent font rarement ce voyage de leur libre volonté. Ayant désiré entreprendre moi-même cette excursion, je crois devoir faire précéder le récit des événements qui l'ont signalée par un exposé rapide de sa cause et de son but.

Je remplissais, en 1807, les fonctions de professeur à l'école cathédrale de la petite ville de Hilleröd, dans l'île de Seeland, près de la résidence du roi actuel de Danemark, Frederiksborg, fondé par Christian IV. L'école reçut en présent d'un ancien élève deux globes d'un diamètre de deux pieds, construits

par la Société cosmographique d'Upsal. Le premier était un globe terrestre, sur lequel je découvris, dans le voisinage du pôle antarctique, une figure elliptique indiquée sous le nom de *Regio magnetica australis* (région magnétique méridionale). Aux extrémités du plus grand diamètre de cette figure, se trouvaient deux foyers, dont l'un, situé à vingt degrés environ du pôle antarctique de la terre et dans le voisinage du méridien qui traverse la terre de Van-Diémen, était appelé *Regio fortior* (région forte); l'autre, au sud-ouest de la terre de Feu, un peu moins éloigné du pôle de la terre, était nommé *Regio debilior* (région faible). L'inscription du globe disait que cette région polaire magnétique avait été découverte par le naturaliste Wilcke, de Stockholm, à l'aide des observations sur la déclinaison de l'aiguille magnétique, exécutées par Cook pendant son second voyage, de 1772-75, quand il fit, avec le capitaine Fourneaux, le tour du pôle antarctique.

De la mer qui entoure cette région on apercevait un grand nombre de flèches indiquant les directions de l'aiguille magnétique, relevées pendant ce voyage; toutes ces flèches se portaient dans la partie méridionale de l'Océan indien, vers la *Regio fortior*, et dans la partie méridionale de la mer Pacifique, un peu à l'ouest de la terre de Feu, vers la *Regio debilior*.

J'en conclus que dans l'hémisphère septentrional il devait nécessairement se trouver une semblable région polaire magnétique, et je résolus de la cher-

cher. Une grande quantité de descriptions de voyages, anciens et modernes, qui existaient dans la bibliothèque royale de Copenhague, des journaux des navires de la Compagnie des Indes orientales, et enfin des Mémoires des académies scientifiques de divers pays du globe me fournirent un certain nombre d'observations faites sur la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille magnétique, et je dessinai sur la carte de l'hémisphère septentrional des flèches indiquant la direction de l'aiguille magnétique dans les hautes latitudes du nord; elles se portaient vers les baies d'Hudson, de Baffin, et sur les côtes nord-ouest de l'Amérique, en un point peu éloigné de la mer Glaciale, à vingt degrés environ du pôle arctique de la terre, et à l'ouest de la partie occidentale de la baie d'Hudson. C'était bien, par conséquent, le foyer de la région polaire magnétique septentrionale. Pour la Sibérie, je ne trouvai cependant que quelques observations datées de 1805, et qui prouvaient que la déclinaison de Kazan jusqu'à Irkutsk était orientale, et que toutes les flèches, sans exception, convergeaient sur un point de la mer Glaciale sibérienne, située beaucoup plus près du pôle. La *regio debilior* était donc là, et la *regio fortior*, au contraire, près de l'Amérique.

Si on dessine en grand, sur une carte et aux endroits prescrits, toutes les déclinaisons observées dans le court espace de quelques années, en réunissant par des lignes courbes tous les points où la déclinaison est la même, on embrassera d'un seul coup

d'œil tout le système de déclinaison de ce temps-là. Je construisis dix de ces cartes, pour des époques différentes, entre les années 1600 et 1787. En les comparant, je reconnus que le système avait éprouvé de grandes variations d'une période à l'autre, c'est-à-dire un mouvement vers l'est dans l'hémisphère septentrional, et vers l'ouest dans le méridional. En suivant le même procédé pour les inclinaisons observées, on pouvait obtenir une carte d'un intérêt égal; réunissant donc toutes les données antérieures aux observations plus parfaites faites par Alexandre de Humboldt pendant son voyage en Amérique, je construisis une nouvelle carte, qui, selon mes prévisions, devait indiquer le système d'inclinaison sur la plus grande partie de la surface de la terre, pour l'année 1780 environ. Cette carte montrait que la terre est entourée d'une ligne dans le voisinage de l'équateur, où l'aiguille d'inclinaison qui marque l'angle de la force magnétique avec l'horizon est horizontale. Cette ligne est appelée l'équateur magnétique. Plus on s'en éloigne, soit vers le nord, soit vers le sud, plus l'inclinaison est grande. L'équateur magnétique se trouve, dans la mer Atlantique et dans la mer des Indes, à dix degrés à peu près au sud et au nord de l'équateur de la terre, qu'elle coupe en Afrique, et un peu à l'ouest de la côte occidentale de l'Amérique.

Mais on ne savait pas si l'intensité de la force magnétique est égale sur toute la surface de la terre ou si elle augmente vers les pôles. Lorsqu'on détourne l'aiguille d'inclinaison de la ligne d'équilibre, elle

oscille des deux côtés de cette direction comme un pendule; plus la force est grande, plus l'oscillation est rapide; on peut donc, de cette manière, examiner l'intensité de la force magnétique sur les divers points de la surface du globe. L'astronome français de Lamanon, qui accompagnait la Pérouse dans son voyage de découvertes, de 1785 à 1788, fut le premier qui exécuta des observations de ce genre; mais elles furent perdues par suite du naufrage du bâtiment à bord duquel il se trouvait. En 1791, le gouvernement français ayant envoyé à la recherche de la Pérouse une expédition sous le commandement de l'amiral d'Entrecasteaux, des observations furent faites pendant ce voyage, par MM. Bertrand et Pierson, sur cinq points différents, entre le quarante-huitième degré de latitude septentrionale et le quarante-troisième degré de latitude méridionale, ainsi que dans le voisinage de l'équateur; ces observations prouvèrent que l'intensité magnétique était plus considérable dans les hautes latitudes septentrionales et méridionales que sous la ligne équinoxiale. Une série d'observations beaucoup plus complète fut entreprise peu de temps après par Alexandre de Humboldt, lors de son voyage en Amérique (1799) et les résultats en furent connus plusieurs années avant le voyage de d'Entrecasteaux, que le capitaine (plus tard contre-amiral) de Rossel a fait paraître en 1808.

Au commencement de 1811 la Société royale des sciences de Danemark proposa pour sujet du prix ordinaire la question suivante : « Pour expliquer

les phénomènes magnétiques de la terre, est-on forcé de supposer plusieurs axes magnétiques, ou bien un seul serait-il suffisant? » Un an après, j'envoyai à la Société un atlas contenant les cartes dont j'ai déjà parlé, en les accompagnant d'une dissertation dans laquelle je tâchais de résoudre le problème en renvoyant aux deux régions polaires et en posant une théorie d'après laquelle les trois phénomènes magnétiques : la déclinaison, l'inclinaison et l'intensité, pouvaient être calculés pour chaque point donné de la surface de la terre. Quoique le prix me fût décerné, la publication de mon ouvrage n'eut pas lieu, les finances des royaumes de Norvége et de Danemark, unis à cette époque, étant dans le plus grand désordre par suite de l'attaque des Anglais sur Copenhague et de la perte de la flotte. Après l'union de la Norvége avec la Suède, le roi Charles-Jean me permit de lui présenter mon atlas magnétique et de lui en expliquer les points les plus importants. Ce prince résolut de patronner la publication de l'œuvre, qui parut en 1818 sous ce titre : *Untersuchungen über den Magnetismus der Erde* (*Recherches sur le Magnétisme terrestre*).

En dessinant sur une carte, aux endroits indiqués, les intensités observées et en réunissant tous ceux où l'intensité est la même par des lignes courbes, que j'appellerai *lignes isodynamiques*, on aurait pu également embrasser d'un seul coup d'œil le système de l'intensité. Mais, en employant les observations d'intensité exécutées depuis 1818 jusqu'à

1820 par les capitaines Ross et Parry, dans leur voyage sur la mer Glaciale, et celles du colonel (aujourd'hui général) Sabine, entre le treizième degré de latitude méridionale et le quatre-vingtième degré de latitude septentrionale, jointes aux précieuses données d'Alexandre de Humboldt et de d'Entrecasteaux, il ne me fut pas possible de tracer d'une manière satisfaisante mes lignes isodynamiques. Je recueillis donc moi-même des observations sur l'intensité pendant divers voyages que je fis en Norvége, en Allemagne et autour du golfe de Bothnie, et j'engageai plusieurs de mes amis, auxquels je remis les appareils nécessaires, à faire de semblables observations lorsque l'occasion s'en présenterait en Angleterre, en Allemagne et en Italie. Les communications les plus importantes qui me furent adressées vinrent du capitaine anglais Philipps Parker King, auquel j'avais fait parvenir un de mes instruments, qui, dans les années 1826-1830, fit un voyage scientifique le long des côtes de l'Amérique méridionale jusqu'à Valparaiso. A l'aide de ces observations, je tâchai, pour la première fois, d'exposer le système de l'intensité sur deux cartes spéciales. L'une, du vingtième degré de latitude méridionale au quatre-vingtième degré de latitude septentrionale, et du centième degré de longitude occidentale au soixantième degré de longitude orientale jusqu'à l'île de Fer, représentait les *lignes isodynamiques* de l'Amérique du Nord, d'une partie de l'Amérique du Sud, de l'océan Atlantique et de l'Europe entière;

la seconde comprenait la Nouvelle-Hollande. Le système magnétique entier restait absolument inconnu dans tout l'empire Russe depuis Saint-Pétersbourg jusqu'au Kamtschatka. J'exposai, en 1824, au roi Charles-Jean combien il était dans l'intérêt de la science d'établir une théorie complète du magnétisme terrestre, et que, pour y arriver, il fallait connaître le système magnétique des vastes contrées où il n'avait pas encore été étudié, spécialement la Sibérie, en lui demandant de proposer au storthing norvégien l'allocation d'une somme suffisante pour atteindre ce but. Avec son penchant naturel pour les entreprises scientifiques, Sa Majesté vint au-devant de cette idée, et le budget suivant présenta un état approximatif des frais qu'entraînerait une semblable expédition; le storthing réuni en 1827 accorda unanimement la somme demandée, quoique l'entreprise n'offrît aucun avantage matériel pour la Norvége. Le roi donna en conséquence l'ordre au baron Palmstjerna, son ministre à Saint-Pétersbourg, de négocier avec l'empereur de Russie les moyens d'exécution d'un projet si libéral : toutes ses demandes furent gracieusement accordées.

Notre savant géologue, le professeur Keilhau, avait exprimé le désir de m'accompagner dans ce voyage; mais, ayant reçu la mission d'entreprendre un examen minéralogique de la partie septentrionale de la Norvége, il ne put accomplir ce dessein, circonstance fort regrettable, car la région de la Sibérie orientale, autour du lac de Baïkal et de la terre

tunguse (que je visitai plus tard) offre une véritable mine de découvertes au géologue et au minéralogiste. Il m'eût été très-agréable d'avoir un compagnon d'un esprit cultivé et d'un commerce sûr; mais je trouvai fort heureusement un habile auxiliaire dans M. Due, jeune lieutenant de la marine norvégienne, qui avait quelque habitude de l'emploi des instruments. J'avais fait à Berlin la connaissance du professeur Paul Erman, qui s'était beaucoup occupé des phénomènes magnétiques de la terre. Ayant appris par les journaux que le storthing de Norvége avait accordé les fonds nécessaires, il me fit demander dans une lettre du 24 juillet 1827 si je voulais prendre avec moi son fils Adolphe-Georges Erman, âgé alors de vingt et un ans, en qualité d'assistant. Je répondis que je n'avais besoin d'aucun aide pour les observations magnétiques et astronomiques, mais que, si le jeune Erman voulait s'occuper de botanique et de recherches minéralogiques, les choses pourraient s'arranger, le géologue sur lequel j'avais compté se trouvant retenu dans son pays. Une fois mes propositions acceptées, il fut convenu que nous nous rencontrerions à Saint-Pétersbourg au mois de juin suivant.

CHAPITRE II

Séjour à Stockholm. — Difficultés avec la douane de Saint-Pétersbourg. — Le ministre comte Cancrin. — L'amiral Krusenstern. — Le baron Wrangel. — Le général Schubert. — Le ministre comte Speranski. — Le théâtre russe.

Le 19 mai, je partis pour Stockholm, accompagné du lieutenant Due et ayant avec nous un domestique norvégien, Anders Nielsen. Nous voyagions le long du canal de Götha, dont la plus grande partie était déjà achevée, munis d'une lettre de recommandation du comte Platen, à cette époque *statholder* de Norvége[1], pour tous les directeurs de cette construction importante, dont ce grand fonctionnaire avait lui-même conçu le projet et dirigé l'exécution; nous arrivâmes à Stockholm le 1er juin. J'avais résolu de me rendre de cette ville à Saint-Pétersbourg, en prenant le chemin de Âbo, et, sachant combien il était difficile d'échapper à la visite de la douane de la capitale de la Russie, je sollicitai le ministre russe à Stockholm, comte Suchtelen, de vouloir bien faciliter, autant que possible, mon entrée; et il me promit d'écrire, à ce sujet, une lettre au comte Cancrin,

[1] Ce titre équivaut à peu près à celui de gouverneur général; le statholder remplace ordinairement le vice-roi. D. L. R.

ministre des douanes et des finances. Malheureusement, je ne trouvai aucun vaisseau allant à Åbo, mais un navire suédois prêt à faire voile directement pour Saint-Pétersbourg, et, comme il m'était assez indifférent d'arriver par tel chemin ou par tel autre dans la ville impériale, je fis avec le capitaine un accommodement dont j'eus lieu de me repentir.

Dans l'audience de congé que le roi voulut bien m'accorder, plusieurs admonitions paternelles me furent faites. « Souvenez-vous, monsieur, me dit-il en finissant, que le sol de la Russie n'est pas le même que le sol de la Norvége; ici vous pouvez dire tout ce que vous voulez, mais c'est autre chose en Russie. Il ne faut pas s'y mêler de politique. » Je l'assurai que je ne m'occupais jamais de la politique, à laquelle je ne comprenais rien; que j'avais toujours cru qu'on devait s'en tenir à l'occupation pour laquelle on sentait en soi une disposition naturelle; et que mes intérêts avaient une tout autre direction. Il fit des vœux pour l'heureux résultat de mon entreprise, en témoignant l'espoir que je reviendrais sain et sauf de ce voyage laborieux, et il m'embrassa à mon départ. Je quittai cet aimable prince tout ému de sa conduite pleine d'aménité.

Le matin du 12 juin, nous nous rendîmes à bord du navire *Sapho*, et nous n'arrivâmes à Cronstadt que dans l'après-midi du 18. On sait qu'aucun grand navire ne peut aller jusqu'à Saint-Pétersbourg, mais doit opérer son déchargement à Cronstadt. La quantité de bâtiments qui y étaient mouillés l'un à côté de

l'autre était telle, que, regardant avec un télescope, nous croyions voir de loin une forêt de pins. Même en approchant, nous ne pûmes distinguer le ciel à travers tous ces mâts. Ouvrages de fortifications et bâtiments, tout était construit dans un style grandiose. Au dedans des fortifications se trouvaient deux grands vaisseaux de guerre qui, pendant une crue d'eau extraordinaire, en 1824, dans le golfe de Finlande, causée par des vents d'ouest persistants, y avaient été jetés, et qui maintenant étaient dans l'impossibilité d'en sortir. A notre arrivée, nous fûmes assaillis par une bande de fonctionnaires douaniers, supérieurs et inférieurs, qui scellèrent nos coffres, les lucarnes du navire, même les parois de la cahute, avec de longs rubans et de la cire rouge, afin qu'aucun endroit secret, s'il en existait, ne pût être ouvert. Même nos sacs de nuit, qui, comme nous le fîmes voir, ne contenaient que des objets de toilette, quelques chemises et des bas, furent scellés, et on nous fit savoir que, pour chaque sceau rompu, nous aurions, à notre arrivée à Saint-Pétersbourg, à payer une amende de cent roubles. Le plus grand désagrément était encore que nous ne pouvions nous faire entendre par tous ces gens, qui de leur côté ne nous comprenaient pas mieux, de sorte que toute observation était inutile. Il fallut nous adresser à un agent allemand de l'endroit, qui prit un état de tous nos effets; et, avant que cette formalité et quelques autres eussent été exécutées, deux jours à peu près s'étaient écoulés. Nous ne pûmes continuer le voyage que le 20, vers

midi. Le vent étant changé, nous n'arrivâmes à Saint-Pétersbourg qu'à huit heures du soir, et fîmes notre entrée chez un hôtelier allemand nommé Heide, demeurant dans le Vasilji-Ostrov (une des îles sur lesquelles la capitale a été bâtie), sans avoir fait encore une ombre de toilette. La ville était plongée dans des flots de lumière. L'astre du jour était derrière nous, à l'ouest; et devant nous, à l'est, on apercevait l'immense ville impériale dans tout l'éclat du soleil couchant, dont les rayons étaient reflétés par les coupoles dorées et les tours pointues de la cité.

Des palais du style le plus large, tels que je n'en avais vu de la vie, tous construits d'un grès jaune pâle, plusieurs avec des toits presque vert-d'herbe, se présentèrent à nos regards éperdus et nous parurent d'un effet imposant.

Les difficultés douanières, à Cronstadt ainsi qu'à Saint-Pétersbourg, furent telles, que j'aurais hésité longtemps à entreprendre ce voyage si j'en avais su le premier mot. En entrant dans la douane de Pétersbourg, nos coffres furent visités, et mes livres peu nombreux emportés, afin d'être envoyés à la commission de censure. J'avais beau montrer au fonctionnaire que ce n'étaient que des tables de logarithmes et des revues astronomiques qui ne contenaient que des chiffres, ainsi que quelques volumes de rapports astronomiques de Schumacher, avec une grammaire russe et un volume des sermons de l'évêque Münster : ils durent passer par la censure. Enfin nous arrivâmes à plusieurs cahiers

de papier blanc destiné à recevoir le résultat de nos observations : je demandai s'il fallait aussi les envoyer à la censure; ils en furent pourtant dispensés. On voulait également s'emparer de mes chronomètres, afin de les déposer dans une remise avec les autres instruments. Je dis qu'alors il fallait aussi m'enfermer avec eux, parce que j'en avais besoin tous les jours; et, sur cela, on voulut bien me permettre de les emporter à l'hôtel. Pendant toute une semaine j'allai, alternativement avec M. Due, à la Douane afin d'obtenir la sortie de nos effets, mais sans rien obtenir : nous étions chaque fois congédiés avec des réponses vagues. La plus grande difficulté était causée par une voiture de bagages que j'avais amenée de Christiania pour le transport de nos coffres, des instruments et des mille autres nécessités d'un voyage en Sibérie. Cette voiture n'avait pas été notée dans l'état pris par l'agent à Cronstadt, par conséquent elle devait être confisquée, et le capitaine fut condamné à une amende de cent roubles. Un jour, je rencontrai chez le baron Stieglitz, notre banquier, un conseiller privé nommé Druschini, qui travaillait sous le ministre Cancrin, et je lui racontai mon affaire. Il eut la bonté d'écrire en français au ministre une lettre, que je signai, et il me promit de la faire immédiatement parvenir au bureau compétent, afin d'obtenir un ordre de délivrance : nul résultat néanmoins. Tout le malheur était que, le comte Cancrin ayant cru, d'après la lettre du comte Suchtelen, que j'irais par Åbo et Viborg, avait

donné l'ordre aux fonctionnaires douaniers de ces endroits de me laisser passer sans les formalités usuelles; mais nous avions pris une autre direction, et aucun ordre n'avait été donné à notre égard à la douane de Saint-Pétersbourg. Enfin on me fit comprendre que l'unique moyen d'arriver à un dénoûment était de m'adresser personnellement au ministre, qui donnait audience depuis quatre heures de l'après-midi. Je me décidai à me rendre à son hôtel, et le domestique russe qui se trouvait à la porte me dit que Son Excellence était à la maison; je ne compris pas ce qu'il ajoutait encore : je frappai et j'entrai. Je trouvai le ministre en conversation avec un prêtre, et lui adressai ma réclamation. Il me répondit fort brusquement que c'était ma propre faute; sur ma déclaration que je voulais faire le voyage par la Finlande, il avait donné ordre aux douanes d'Åbo et de Viborg de me laisser passer sans difficultés; si j'avais pris ce chemin, j'aurais bien vu avec quelle politesse on m'aurait traité; je pouvais demander au docteur Erman comment on l'avait reçu à la frontière russe à son arrivée de Berlin : les fonctionnaires russes lui avaient même donné une fête somptueuse. Je répliquai, en guise d'excuse : « On ne peut commander à l'occasion, il faut la prendre comme elle se présente. A l'époque où je quittai Stockholm, il ne s'y trouvait aucun navire destiné pour Åbo, tandis qu'il y en avait un prêt à faire voile pour Saint-Pétersbourg; je n'avais pas la moindre idée des suites désagréables que pouvait entraîner ce changement

de projet. » Il s'en tint à ce qu'il avait déjà dit, et, jetant un coup d'œil sur une pendule, il ajouta : « Eh! il n'est pas encore quatre heures. » Puis, me tournant le dos, je fus forcé de m'en aller sans avoir rien obtenu. Jamais je n'ai été traité avec autant d'impolitesse, ni avant ni après. Adieu notre dernière espérance! plus de ressource : je ne pouvais plus remuer, ni aller en Sibérie, ni retourner en Norvége.

Quelques jours se passèrent dans cette situation révoltante, jusqu'à ce que je pris sur moi de faire une seconde tentative. On m'avait dit que le ministre donnait audience à quiconque avait affaire à lui entre neuf et onze heures une fois de la semaine. Le 4 juillet, j'allai donc encore à son hôtel le matin, et trouvai l'antichambre du ministre remplie d'une foule de malheureux, la plupart en pelisses de mouton, et de vieilles femmes pauvrement mises, tous placés en rond. Le ministre, en robe de chambre et fumant une longue pipe, parcourut le cercle, écouta les plaintes de chacun et dit quelques paroles consolantes. J'avais pris place au milieu de ces pauvres diables; mon habit noir et la croix de l'étoile polaire que je portais sur la poitrine attirèrent son attention. En s'approchant de la place que j'occupais, il jeta sur moi quelques coups d'œil à la dérobée, et je m'aperçus que j'étais reconnu. Enfin il vint à moi, et me dit du ton d'une exquise politesse: « Pourquoi êtes-vous donc venu à cette heure où j'ai, comme vous le voyez, tous ces pauvres gens sur les bras? Pourquoi n'avez-vous pas choisi l'heure d'au-

dience ordinaire, dans l'après-midi ? » Je répondis qu'ayant une fois gêné Son Excellence à cette heure je n'avais pas eu le courage de tenter une seconde démarche. Il me dit fort poliment : « Attendez seulement quelques minutes, j'ai deux mots à dire à ce monsieur (il me désigna un homme en uniforme, l'unique individu bien vêtu qui fût dans la pièce) ; alors je serai à vos ordres. » Il emmena cet homme dans son appartement, et, peu de temps après, il revint me prendre. Il était devenu en ce moment aussi poli qu'il avait été brusque la première fois. Il me dit : « Mes douaniers ont bien agi ; ils n'auraient pas osé se conduire autrement ; mais, maintenant, vous verrez combien la chose sera vite arrangée. » Il écrivit quelques mots sur un morceau de papier, sonna et donna l'ordre au domestique qui entrait de porter le billet à la Douane. Puis il me montra des cartes manuscrites de la chaîne de l'Oural, sur lesquelles tous les endroits où l'on avait découvert de l'or étaient marqués en couleur jaune, en me faisant observer qu'ils se trouvaient tous sans exception sur la pente orientale, ce qui semblait indiquer qu'une immense masse d'eau avait autrefois déposé cette lourde matière sur un des côtés de cette chaîne alpestre. Il me pria aussi de lui signaler les abus que j'aurais occasion de remarquer pendant mon voyage. Je le quittai le cœur léger, et j'allai directement à la Douane, où je trouvai que le petit morceau de papier avait fait des miracles : tous mes effets me furent délivrés avec la plus grande complaisance.

2

Le lendemain, nous allâmes trouver notre futur compagnon de voyage, qui était désolé de voir que nous tardions tant à venir. Nous savions déjà cette circonstance par le baron Stieglitz; nous découvrîmes sa demeure en apercevant, au second étage d'une maison qui nous avait été signalée, un théodolite astronomique appliqué à la fenêtre. En montant l'escalier, M. Due demanda en russe à un petit jeune homme à cheveux noirs, qui descendait en blouse bleue à petits carreaux avec une cravate de laine rouge, si le docteur Erman était chez lui. Il nous regarda d'un œil scrutateur : je l'observai de mon côté avec attention et je reconnus en lui la personne que nous cherchions. Je me fis connaître, et il me sauta au cou; il nous conduisit dans sa chambre où il me montra un fusil à deux coups avec lequel il avait, le même jour, eu l'idée de se tuer de désespoir de ne pas nous voir arriver. Malheureusement, dit-il, le ressort était cassé, et il avait été obligé d'ajourner son funèbre projet. Il demeurait chez un jeune savant livonien fort aimable, qui, d'adjoint qu'il était à cette époque, devint plus tard membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg; il avait fait un voyage autour du monde avec le capitaine Kotzebue. Quelques jours après, le docteur Erman s'installait chez nous.

Longtemps avant notre arrivée à Saint-Pétersbourg, notre voyage avait été annoncé à toutes les autorités de la province que nous devions traverser avec ordre de nous prêter aide et secours; nous re-

çumes également des lettres ouvertes destinées à nous servir de passe-port de quelque côté que nous eussions dirigé nos pas, si nous venions à modifier notre plan. Le docteur Erman, qui avait l'intention d'aller, s'il était possible, jusqu'au Kamtschatka, espérant, d'après ce que lui avait dit l'amiral Krusenstern, pouvoir faire le voyage de retour avec un bâtiment russe qui s'y trouvait, me supplia de lui faire obtenir, par notre ministre, de semblables lettres à son nom, pour le cas où il se séparerait de nous. Je m'adressai au baron Palmstjerna pour obtenir, par son influence, cette nouvelle faveur; il me fut répondu que le docteur Erman, en sa qualité de sujet prussien, devait s'adresser au ministre de Prusse à Saint-Pétersbourg. Erman se trouva fort embarrassé, le ministre prussien n'ayant reçu de son gouvernement aucune instruction relative à ce voyage. Je fis enfin comprendre à Palmstjerna que ce jeune savant devait être regardé comme membre de l'expédition norvégienne et que sa nationalité était chose tout à fait indifférente. Il se rendit à cette considération, et M. Erman obtint la lettre qu'il désirait.

Parmi les connaissances intéressantes que je fis à Saint-Pétersbourg, je nommerai d'abord le capitaine de vaisseau (maintenant amiral) baron Ferdinand Wrangel, qui, dans les années 1820 à 1824, avait fait un voyage de découvertes le long de la côte nord de la Sibérie orientale et sur la mer Glaciale, fixé la position de plusieurs points importants et exécuté une

série d'observations magnétiques et météorologiques dans ces contrées, visitées pour la première fois par un savant. Sa peinture de l'horrible froid à quarante degrés Réaumur[1], qu'il avait eu à supporter, me fit frissonner en pensant à celui que j'aurais peut-être à subir en Sibérie, quoique je n'eusse pas l'intention de m'approcher, comme ce hardi navigateur, du soixante-dix-neuvième degré de latitude. A une température aussi basse, me dit-il, on ne saurait respirer qu'en tenant une peau d'ours devant sa figure et en aspirant l'air à travers les poils; et, même protégé de la sorte, il faut être avare de respiration pour ne pas trop exposer ses poumons. Wrangel me communiqua toutes ses observations magnétiques sur la déclinaison et l'inclinaison dans ces contrées septentrionales, acquisition, pour moi, d'un grand prix, et qui compléta celles que je fis plus tard dans les parties méridionales de la Sibérie. Je lui donnai de mon côté quelques-unes de mes cartes et de mes dissertations. Il me remit aussi une lettre pour M. Zeidler, gouverneur civil d'Irkutsk, dans la maison duquel il avait trouvé, en 1820, une hospitalité parfaite, avec un rameau du chêne de Longwood à Sainte-Hélène, sous lequel Napoléon avait l'habitude de rester absorbé dans ses pensées. Je pris une feuille de ce rameau, et l'envoyai à ma femme dans une lettre, en souvenir du grand homme.

[1] Nous croyons devoir faire observer que M. Hansteen se sert toujours du thermomètre de Réaumur, le seul employé généralement dans le nord de l'Europe. D. L. R.

Dans la soirée du 30 juin, j'allai voir, avec M. Erman, l'amiral Krusenstern, qui avait déjà fait le tour du monde. Nous le trouvâmes dans son jardin prenant du thé avec sa femme, le capitaine Kotzebue, qui avait fait trois voyages de circumnavigation, la première ayant Krusenstern pour chef, et les deux autres en qualité de commandant, sa femme, et le comte Manteuffel, père de cette dame. Je rappelai à l'amiral la triste opposition entre ses devoirs et ses désirs, qui signala le commencement de son expédition, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'introduction de son ouvrage. Il avait eu le projet d'un semblable voyage de découvertes depuis plusieurs années; mais, par suite d'obstacles survenus, il avait été renvoyé à une époque ultérieure. Tout d'un coup il reçut l'ordre de se mettre en route; c'était quelques jours après son mariage avec sa gracieuse femme, et les jeunes époux devaient se quitter avec le sentiment douloureux de ne se revoir peut-être jamais.

Je prêtai à l'amiral une carte en deux feuilles de la déclinaison de l'aiguille aimantée. Je l'avais construite d'après une quantité d'observations tirées, en 1819, des journaux de navires appartenant à l'amirauté de Londres; elle contenait le système de l'hémisphère oriental et de l'hémisphère occidental. Il voulut faire copier la carte. Une semaine plus tard j'allai de nouveau chez l'amiral, accompagné du docteur. Il nous remit quatre lettres : pour Irkutsk, Jakutsk et Okhotsk, et une pour le Kamtschatka. Dans cette dernière, il priait le chef de vaisseau Krotkoï,

qui devait mouiller dans ces parages vers l'époque où M. Erman était censé y arriver, de ramener mon compagnon de voyage en Europe. « Vous ne sauriez jamais avoir trop de ces lettres, » ajouta-t-il. En me rendant ma carte de déclinaison, il me dit : « Croiriez-vous bien que cette carte m'a rendu malade pendant deux jours ? » Il avait donné une des feuilles à copier à un jeune officier de marine, et, quelques jours après, ce jeune homme étant entré dans son bureau en son absence, avait également pris l'autre. Un capitaine anglais, nommé Widall, vint voir Krusenstern, et, celui-ci voulant lui montrer la carte, la chercha parmi ses papiers; il les tourna et les retourna plusieurs fois, mais ce fut vainement; il ne put rien trouver. « La pensée, dit-il, que le travail d'un étranger serait perdu par ma faute me tourmenta tellement, que j'en tombai malade, et il fallut me mettre au lit. Ce ne fut que le lendemain, lorsque mon lieutenant m'apporta les deux feuilles, que je pus enfin me remettre. » Après lui avoir fait nos adieux et déjà en vue de la Perspective de Newski, qui côtoie le jardin de l'amiral, nous fûmes rejoints par un domestique, qui nous dit qu'il avait encore quelques mots à nous dire. Il nous attendait à la grille, et, avec des excuses tout aimables, il nous pria de vouloir bien revenir sur nos pas, sa femme désirant prendre congé de nous. En entrant, cette charmante dame vint à notre rencontre les larmes aux yeux, et fit des vœux pour notre pénible voyage. « Elle avait un fils, nous dit-elle, élève de marine sur le vaisseau qui

probablement recevrait M. Erman à bord, dans le Kamtschatka, et, inquiète du sort de ce fils, elle s'était représenté en imagination tous les dangers auxquels une expédition comme la nôtre devait exposer. » Émude cet adieu de cœur, je pris sa main et la portai à mes lèvres ; elle s'inclina et m'embrassa sur la joue. C'était la première fois que l'on me faisait connaître cet usage russe. Le ministre Suchtelen m'avait déjà parlé, à Stockholm, de cette femme comme d'un ange, et comme tel elle m'était apparue.

La connaissance du général Schubert, alors chef de l'état-major et directeur du dépôt des cartes, nous présenta aussi un vif intérêt. C'était le fils du célèbre astronome Frédéric-Théodore Schubert, mort dans l'année qui avait précédé notre arrivée à Saint-Pétersbourg, et qui avait fait en 1805, par le même chemin que nous comptions prendre, un voyage en Sibérie jusqu'à la frontière chinoise, où il avait exécuté plusieurs observations magnétiques. Le général voulut bien être notre guide dans tous les bureaux, établissements et ateliers de lithographie et de gravure de l'immense hôtel de l'état-major, et nous fit présent de la carte la plus récente de la Sibérie. J'exprimai le désir de posséder quelque tracé sur ce pays en caractères latins pour l'adresser à ma femme, afin de lui faciliter les moyens de me suivre dans mon voyage. Il fit immédiatement des recherches, et trouva bientôt trois planches de cuivre d'une ancienne carte, sur laquelle la notation des lieux était en français, et en fit tirer

une épreuve. Quoique cette carte fut envoyée par le courrier du cabinet de Saint-Pétersbourg à Stockholm, elle n'est jamais parvenue à sa destination, ce qui me causa un chagrin très-vif; sans nul doute, elle est tombée à Stockholm entre les mains de quelque amateur. Le général nous montra également ce qu'on appelait les *archives de fer;* un ancien théâtre ou salon arrondi, long de plusieurs pieds et d'une hauteur extrême, où tout, plancher, plafond, colonnes, bancs, etc., était en fonte. A droite et à gauche courait une galerie en spirale formant six ou huit tours. Dans les arcades de cette spirale se trouvaient des armoires en fer, dans lesquelles les archives de la guerre étaient déposées. Entre les deux galeries l'obscurité était si grande, qu'il fallait de la lumière en plein jour. Celles du salon étaient surchargées de documents de toute espèce, mais modernes; tout ce qui portait une date reculée étant envoyé à Moscou.

Une audience me fut accordée par le comte Speranski, ancien gouverneur général de toute la Sibérie, qui, pendant mon séjour, fut partagée en deux gouvernements : la Sibérie occidentale et la Sibérie orientale. Cet homme remarquable, fils d'un simple pope, s'était élevé au rang qu'il occupait par son seul mérite. Il avait publié un ouvrage sur la Sibérie et connaissait à fond ce pays; il exerçait beaucoup d'influence dans son administration et était en grande faveur auprès de l'empereur par suite de sa haute instruction et de son noble caractère. Il nous donna

d'excellents conseils pour notre voyage, nous prescrivit des mesures sanitaires pour les différentes saisons et nous fit la description des diverses localités que nous aurions à traverser. « Les chemins, nous dit-il, sont maintenant dans le meilleur état, l'air, pendant l'hiver, étant calme et parfaitement sec. Par cette raison, on souffre moins en Sibérie avec vingt-six ou vingt-huit degrés de froid qu'à Saint-Pétersbourg avec dix-sept. » Notre bon gouverneur nous engagea fort à prendre, pour notre retour à Irkutsk, une route plus méridionale; à laisser de côté Tobolsk et à passer par Tomsk jusqu'à la mine de Kolyvan et la frontière chinoise; puis à suivre de là ce qu'on appelle la ligne kirgise, jusqu'à Orenbourg et Astrakan. Le comte Speranski nous fit avec beaucoup de chaleur la peinture de ces contrées, qu'il avait visitées lui-même et qu'il considérait comme la partie la plus intéressante de la Sibérie, et nous donna plusieurs lettres de recommandation en nous assurant que nous serions accueillis partout à bras ouverts, prophétie qui devait se réaliser. Nous reçûmes également une lettre ouverte dans laquelle il était enjoint à tous les fonctionnaires des postes de nous transporter rapidement de station en station, mesure de la plus haute importance, parce qu'elle nous fit gagner du temps et nous servit d'arme contre toute chicane.

Ayant résolu de nous rendre le long de l'Oural vers le Nord, où le riche Demidoff possède la grande fabrique (Savod) de Nischni-Tagilsk et plusieurs la-

voirs d'or et de platine, nous allâmes voir M. Kolonoff, chef de son bureau, qui nous remit des lettres pour l'administrateur de ces possessions.

Parmi plusieurs autres objets d'art et richesses du palais Demidoff, on nous montra une jolie table ronde à pied de bois de *Jacaranda*, et formée de deux plaques en malachite polie; celle de dessous pouvait bien avoir un diamètre de quatre pieds, et celle de dessus un diamètre de deux pieds. Nous nommons en Norvége ces genre de tables des *valets de chambre*. Notre attention fut appelée sur un cercle gravé dans la première plaque, et sur lequel on raconte l'anecdote que voici : Au milieu de la fête que donna, à Paris, le prince Charles de Schwarzenberg le 1er juillet 1810, à l'occasion du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, on sait qu'un terrible incendie éclata dans la salle même du bal et coûta la vie à la princesse Pauline de Schwarzenberg, fille du duc d'Aremberg. Napoléon, présent lui-même à la fête, encourageait personnellement la garde occupée à éteindre le feu. S'étant approché de très-près des flammes, il sent une soif dévorante et entre dans le palais voisin du prince Demidoff, où il demande un verre d'eau. On apporte une bouteille de champagne et un verre, et ces objets sont placés sur la table en question. L'empereur boit, pose le verre sur cette table, et vole de nouveau vers le lieu du sinistre. En souvenir de cette visite impériale, un cercle fut gravé par Kolonoff dans la malachite, autour du pied du verre, et toutes les personnes présentes se servirent

du verre de l'empereur jusqu'à ce que la bouteille fût vidée.

Ayant vu plusieurs morceaux de platine qui pouvaient bien peser quarante livres russes, et la Russie possédant encore des mines d'argent et la plupart des autres métaux, je fis observer à M. Kolonoff que sa patrie était bien le pays le plus riche de l'ancien monde, qu'on y avait trouvé le secret de fabriquer du vin de Champagne avec des vignes d'Astrakan, et qu'il ne lui manquait plus, pour réunir toutes les magnificences de la terre, que des mines de diamant. Il me répondit : « Mais on en découvrira, monsieur. » Et, en effet, pendant le séjour de M. de Humboldt dans l'Oural, on a commencé à en recueillir.

Nous fûmes reçus avec une hospitalité toute gracieuse dans la maison de notre ministre Palmstjerna, ainsi que dans celle du banquier baron Stieglitz, dont le fils venait de revenir de l'université de Dorpat; Sterkey, consul général de Norvége et de Suède, fut également parfait pour nous. Nous vîmes plusieurs fois ces messieurs dans leurs belles maisons de plaisance, où nous trouvions toujours la compagnie la plus choisie et un luxe plein de goût.

Les environs de Saint-Pétersbourg sont déjà assez beaux par le fait de la nature, la ville étant bâtie sur plusieurs îles. Mais l'art encore l'a merveilleusement embellie. Un dimanche soir, nous visitâmes le magnifique jardin du palais d'été, orné de nombreuses statues en marbre et de tout ce que la divinité des

jardins produit de plus enchanteur. Le beau monde de Saint-Pétersbourg aime à se promener dans ces belles allées ombragées. Dans les salons bien tenus, on voit toujours une magnifique étagère de fleurs près d'une fenêtre. En général, on fait un arrangement avec un jardinier, qui, tous les samedis, remplit l'étagère de fleurs fraîches.

Un soir, nous entrâmes au théâtre, où on donnait une pièce française en cinq actes, et puis une opérette, traduites toutes les deux en russe. Quoique nous ne comprissions rien au dialogue, nous ne nous amusâmes pas moins parfaitement. Déclamation et mimique, tout marchait sans emphase et avec vivacité, de sorte qu'on était amené tout naturellement à comparer la manière de jouer la comédie en Russie et en France. Je crois en général avoir trouvé une certaine ressemblance entre les Russes et les Français : les deux peuples sont vifs, causeurs et faciles à vivre. En Russie, les cochers de voitures publiques et les portefaix ne peuvent s'aborder sans des colloques interminables; ils parlent et gesticulent avec véhémence, comme s'ils agissaient sous l'impression d'une passion vivement exaltée. Les matelots des navires, les ouvriers des chantiers, font un vacarme terrible: tout travail est accompagné d'un flux de paroles. Du reste, il ne faut pas trop croire le Russe de bas étage : il tâche toujours de faire des dupes. Un marché avec des bateliers ou avec un des cochers de fiacre, dont deux douzaines au moins sont stationnés dans chaque rue, est une véritable comédie. En se

promenant sur le trottoir, on est souvent attaqué par quatre, cinq, que sais-je? par une foule de ces cochers dont chacun offre son fiacre, entame l'éloge de sa voiture et de ses chevaux, et cherche à crier plus fort que ses voisins. Parfois ils ne peuvent s'empêcher de rire eux-mêmes de cette singulière campagne contre le promeneur effrayé. On finit par s'entendre : le cocher demande trois ou quatre roubles ; on répond brièvement : « C'est trop, beaucoup trop, » et on continue sa route. Il vous suit et fait sa seconde offre un peu plus raisonnable ; vous répétez votre *otschen dorogo* (beaucoup trop cher), et vous poursuivez encore votre chemin sans tourner la tête. Le cocher est sur vos talons, et l'affaire marche de la sorte jusqu'à ce qu'il ait fait un rabais d'un quart au moins; vous fixez alors votre prix, qui le plus souvent est accepté avec un *sadites* (prenez place).

Le 7 juillet, jour de naissance de l'empereur, Saint-Pétersbourg était illuminé, ce qui avait lieu, du reste, presque chaque soir à l'arrivée des bulletins de victoires remportées sur les Turcs. Dans ce but on place de petits vases en pierre, remplis de suif et avec une mèche, le long des trottoirs. Ce genre d'illumination fait beaucoup d'effet dans les rues longues et larges.

Quelques jours avant notre départ, j'achetai une espèce de *britschka* et engageai un domestique de l'Esthonie, nommé Gustave Rosenlund, en qualité d'interprète. C'était un serf né dans le voisinage de Revel, qui, pendant vingt-cinq ans, avait été au ser-

vice d'une baronne Wrangel et qui parlait plusieurs langues. Ses appointements furent fixés à mille roubles pour le voyage entier. La mission se composait donc, y compris maîtres et domestiques, de cinq personnes : savoir, M. Due, qui était dans la voiture avec moi ; le domestique norvégien Anders Nielsen, ayant sa place sur la voiture des bagages à côté du cocher russe, et le docteur Erman, qui avait sa propre britschka avec Gustave Rosenlund à côté du cocher. Le vendredi 11 juillet, nous quittâmes Saint-Pétersbourg, heureux de voir la fin de tous nos préparatifs, qui, avec force fatigues, avaient retardé notre voyage de vingt et un jours.

CHAPITRE III

Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou. — Nischni-Novgorod. — Le grand marché. — Voyage à Kazan. — Kazan. — Voyage à Ekatherinenbourg et le long du côté oriental de la chaîne de l'Oural jusqu'aux lavoirs d'or et de platine. — Ekatherinenbourg. — Voyage à Tobolsk.

On avait commencé à construire, de Saint-Pétersbourg à Moscou, une chaussée qui, aux endroits où elle était achevée, me parut le meilleur chemin que j'eusse vu de ma vie. Le long de toute la chaussée se trouvaient à certaines distances des habitations pour les gardes, en dehors desquelles on apercevait des charettes et tous les outils nécessaires pour l'entretien des routes; nous remarquâmes aussi sur le chemin de petites pyramides de pierres cassées, destinées à être étendues au premier besoin. A peine cependant une moitié de la chaussée était-elle terminée. L'ancienne route menait le voyageur à travers des sables profonds ou des marais, où l'on avait construit, afin que les voitures et les chevaux n'enfonçassent pas complétement, une espèce de pont avec de jeunes arbres jetés en travers. Dans

les villages on rencontrait souvent d'affreux ponts de pierre [1]. On avançait d'abord avec une lenteur de limaçon. Puis on était si affreusement cahoté, que l'épine dorsale et les côtes s'en ressentaient longtemps après; les voitures et surtout les instruments souffraient beaucoup, car rien ne saurait résister à de semblables secousses, ni fer, ni cuir, ni bois. Un baromètre tomba de la main de M. Due; il fut cassé. Les réparations des voitures nous forcèrent presque tous les jours à des haltes de plusieurs heures.

Après avoir fait une course de quatre-vingt neuf verstes et demie, nous passâmes la première nuit à Pomeranië, dans une auberge élégante (*Tractyr* en russe). On ne trouve cependant nulle part des lits; le voyageur apporte lui-même ses matelas, ses couvertures et ses draps, et se couche sur un canapé, s'il en découvre un, sinon sur le plancher. Nous entreprîmes l'examen de nos instruments, et je vis avec peine que mon *inclinatorium* avait éprouvé une atteinte sérieuse. Heureusement j'avais apporté de Christiania deux caisses contenant divers outils, du fil et des lames de laiton, etc., afin de pouvoir réparer les instruments en cas d'accident. Sans cette précaution, le but de notre voyage eût été manqué. Nous ajournâmes toutefois cette réparation à notre

[1] Un chemin de fer a, depuis cette époque, été construit entre Saint-Pétersbourg et Moscou; de sorte que le voyage entre la nouvelle et l'ancienne capitale du tzar se fait aujourd'hui en peu de temps et fort commodément.

arrivée à Moscou, où nous comptions faire une halte plus longue et trouver un séjour plus agréable.

En allant à Novgorod-Véliki (la Grande), nous traversâmes, le lendemain, trois colonies militaires, chacune de soixante-dix bâtiments avec église et place d'exercice. Nous visitâmes ensuite un beau couvent près de cette ville.

Après avoir terminé nos observations dans la matinée du 13 juillet, nous parcourûmes une partie de cette vieille Novgorod, qui, après avoir été une ville de premier rang et la résidence de plusieurs grands-ducs russes, était tellement tombée en ruines, qu'elle faisait peine à voir. C'est la plus ancienne cité des Slaves en Russie, et de temps immémorial ce fut une célèbre place de commerce. Elle est baignée par la rivière Volkhov. Sa puissance vit encore dans un proverbe populaire : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod la Grande? » Au quinzième siècle elle était en rapport avec les villes de la hanse Teutonique et l'un des entrepôts de leur immense commerce avec le Nord comme avec l'Orient; elle comptait environ quatre cent mille âmes, elle en a aujourd'hui à peine huit mille. Nous vîmes beaucoup d'églises, mais la plupart lézardées. Sur le lac Ilmen, près duquel la ville est située, nous aperçûmes cependant un bateau à vapeur, témoignage d'un reste de vie. Pendant notre course, nous rencontrâmes une procession du clergé; deux moines portaient une grande image peinte de la sainte Vierge; d'autres prêtres avaient entre leurs

mains diverses images de saints. Le peuple se pressait entre les porteurs de ces images et s'avançait en rampant au-dessous du saint, acte d'humilité par lequel il croit gagner sa protection spéciale.

A trois heures nous quittâmes Novgorod, et nous arrivâmes vers le soir au village de Saitzova, où, pour la première fois, nous cherchâmes un gîte dans la maison d'un paysan russe, race avec laquelle nous étions sur le point de faire connaissance. Nous nous étions arrêtés et nous faisions demander si on consentait à nous recevoir, lorsqu'une jeune femme assez jolie parut à la fenêtre, et se mit à énumérer toutes les richesses qu'elle avait à nous offrir : thé, café, lait, qvass (espèce de bière aigre et légère), pain, etc. Notre interprète, Gustave Rosenlund, qui aimait à rire, lui dit : « As-tu aussi du lait d'oiseau? » Question qu'elle laissa tomber avec un « non » prononcé d'un petit ton piqué. Nous entrâmes dans une chambre du rez-de-chaussée, où les vieux grands parents étaient couchés dans une alcôve ; la cuisine à côté avait un four dont les parois servaient en partie à clore notre petite chambre; la chaleur était, par conséquent, excessive, et, la jeune femme étant très-avancée dans son état de grossesse, la nuit ne s'annonçait pas d'une manière trop rassurante. Le docteur préféra rester dans sa voiture, et M. Due alla se réfugier au fenil; je restai dans la chambre en me faisant une couche de quelques chaises. Toutefois je fus moins tourmenté par la chaleur que par des nuées de mouches, de cousins

et de puces; et, la famille étant sur pied avant l'aurore, mon sommeil ne dura guère plus de trois heures, et je me sentis fort mal à l'aise. C'était l'avant-goût des surprises qui nous attendaient au fur et à mesure que notre voyage avancerait. Après avoir pris le thé, nous nous préparâmes à repartir. La vieille belle-mère était sous la porte avec une servante. En voyant que je tirais de ma poche un grand mouchoir de soie, elle s'écria : « *Ah prekas ni platak!* (Oh! quel beau mouchoir!) » en le touchant de ses doigts. Je le suspendis sur sa tête ; elle s'en empara tout de suite, en déclarant qu'elle ne me le rendrait pas. Je le repris pourtant, mais c'était le jour de naissance de ma femme, et, ne pouvant présenter mon cadeau à cette chère personne, je trouvai que c'était toujours un hommage indirect que de commencer cette journée par un acte de générosité, et je jetai le mouchoir sur la tête de la jeune fille en lui faisant entendre par signes qu'elle pouvait le garder. Grande joie, et longs pourparlers entre elle et la vieille. Les femmes nous accusant toujours de n'être sensibles qu'aux belles personnes, j'ajouterai pour ma défense et pour celle de mon sexe que cette *Annuschka* (petite Anna) n'était rien moins que belle.

Le peuple russe est, comme je l'ai déjà observé, vif et jaseur comme les Français et les Orientaux. Quoique ici la beauté soit rare dans les classes inférieures, on trouve néanmoins des exceptions. Quand une jeune fille est jolie, elle a des yeux pleins de sentiment et d'espièglerie. Toutes sont, en général, assez

gracieuses et très-insinuantes. Le lendemain de mon exploit, M. Due fut également privé de son mouchoir. Dans un village, une petite friponne de la même espèce vint lui présenter une corbeille de baies des marais, qu'il acheta ; quelques moments après, elle revint avec d'autres fruits. Elle était gentille, et il entra en conversation avec elle ; quant à nous, nous écoutâmes, quoique comprenant à peine cent mots, ou plutôt nous regardâmes la mimique, vraiment gracieuse, de cette petite paysanne. La manière de se servir de ses mains et le jeu de sa physionomie auraient été une étude des plus instructives pour certaines actrices. Le mouchoir de Due parut par hasard, et la jeune fille pria notre ami d'une façon si engageante de le lui donner, qu'il le jeta sur son front. Elle s'en empara aussitôt en demandant s'il voulait avoir le sien en échange, et, comprenant qu'elle l'aurait sans rétribution aucune, elle dénoua vite celui qu'elle portait et attacha le nouveau sur sa tête. Nielsen, qui était aussi spectateur, fut si enchanté de sa joie, qu'il eut la bonne idée de tirer de sa poche une boîte ayant un petit miroir dans son couvercle et de l'approcher du visage de la jeune fille, en lui disant en bon norvégien : « *See nu hvor vakker Du er*. (Vois maintenant comme tu es belle.) » Elle devint pourpre et s'écria : « *Eto, prekasno, prekasno*. (Que c'est beau, beau !) » Elle baissa pourtant vite les yeux pour ne plus se voir dans la glace. Les jeunes paysannes arrangent leurs longs cheveux en une seule tresse qui tombe en guise de queue sur les épaules, et est encore allongée par

un ruban de soie de plusieurs couleurs attaché à l'extrémité de la tresse et formant un gros nœud qui descend presque sur les hanches. En apportant plus tard encore d'autres baies, elle reçut de Due quatre-vingts kopeks et la même somme du docteur. « Elle l'emploierait, nous dit-elle, à acheter un nouveau ruban pour sa tresse; » et elle nous fit remarquer que, en effet, le sien était vieux et sale. Dieu sait ce qu'elle nous dit encore; pour sûr, nous aurions été fort contents de comprendre tout son joli babil. Il est étrange qu'une jeune fille d'une classe inférieure sache ainsi faire tous les frais de la conversation pendant une demi-heure, sans être comprise et sans recevoir d'autre réponse que celle contenue dans trois paires d'yeux qui la regardent avec plaisir. Une pauvresse qui se trouvait là, mais qui, malheureusement pour elle, était laide, fut si émue de tous ces présents, qu'elle se mit aussi à nous adresser d'humbles suppliques afin d'avoir quelques kopeks pour s'acheter un ruban; notre docteur la congédia brusquement avec cette dure réponse: *Sadi k' Tschort!* (Allez au diable!)

Le costume des paysans est assez pittoresque : les hommes portent, pendant la semaine, une chemise bleue rayée, et une cramoisie le dimanche. La fente n'est pas, comme pour nos chemises, au milieu de la poitrine, mais vers l'épaule gauche, et elle se ferme avec un tirant. Un pantalon de toile se trouve audessous de la chemise, qui est attachée à la taille avec une ceinture ou un ruban. Pendant l'été, ils ont au-dessus un cafetan en nanquin vert-olive, noué au-

tour de la taille avec une écharpe de laine rouge; en hiver; ils portent un cafetan, ou pelisse en peau de mouton, dont la laine est tournée en dedans. Les deux costumes ressemblent assez à une robe de chambre descendant jusqu'aux genoux et sans boutons. Ils sont chaussés de bottes vertes portées en dehors de la culotte, et, pour remplacer nos bas, le pied et la jambe sont enveloppés d'une longue bande de linge [1]. Chaque samedi le paysan met une bande propre, qui reste sur son corps jusqu'au samedi suivant, jour où il prend son bain de vapeur. Le paysan couche dans ses vêtements, ne se servant pas de lits comme nous le faisons. Les cheveux de la nuque sont coupés d'oreille à oreille d'après une règle uniforme, de sorte qu'on voit le cou et le creux de la nuque, ce qui est d'un assez joli effet quand le cou est bien dessiné. Le chapeau a la forme d'une quille tournée en l'air et raccourcie, c'est-à-dire large en haut, avec un ruban noué autour de la partie pointue, tout près du bord, et une grande boucle sur le front, ou bien quatre boucles, une au milieu, une à chaque oreille, et une sur la nuque. Les paysannes portent une chemise blanche et fine, en général, avec une bordure rose en bas; les manches sont larges et descendraient jusqu'au poignet si on ne les attachait pas au-dessus du coude, de sorte

[1] Dans quelques contrées, le paysan porte, pendant l'été, des pantoufles tressées d'écorce et attachées avec des cordes également d'écorce. L'eau et la boue entrent et sortent avec une extrême facilité. Cette chaussure reste aux pieds jusqu'à ce qu'elle se disloque et tombe.

qu'elles sont largement bouffantes jusqu'au milieu du bras, qui reste découvert à son extrémité. Sur le haut du corps, elles ne portent souvent que la chemise, ou bien un petit corsage montant jusqu'à l'omoplate et attaché avec une espèce de bretelle qui commence sur le dos, couvre en partie les épaules, et finit en croix au-dessous de la poitrine. Le dimanche, elles mettent une jupe de serge blanche ou rouge, en y ajoutant des bas de coton blancs et des souliers de *Torjok* en maroquin rouge ou vert, avec la fine chemise blanche, et se présentent avec ce costume d'une façon assez avantageuse. Elles ont pourtant la vilaine habitude d'attacher la jupe au-dessus du sein, ce qui en altère ou cache la forme ondulante. Leur costume ressemble, sous ce rapport, à celui des paysannes de quelques contrées de notre pays.

Nous passâmes par une misérable petite ville, Kretzy, où nous changeâmes de chevaux. La maîtresse de la maison souffrant d'une rage de dents, et nous entendant appeler M. Erman docteur, elle crut que c'était un médecin, et le supplia de la guérir. Afin de ne pas être tourmenté par elle, il lui donna une petite fleur jaune qu'il avait trouvée dans les champs, en lui disant de la placer sur sa dent. « L'effet ne se fera guère sentir, ajouta-t-il, qu'après l'expiration d'un certain temps ; » sur quoi nous partîmes. Nous arrivâmes, le 14 au soir, à la petite ville de Valdai. On parle, dans les géographies, de montagnes valdaises; cependant nous ne pûmes apercevoir autre chose que des collines de sable ou

de terre ayant à peine la hauteur de la soi-disant *Himmelbjerg*, ou montagne du Ciel, du Jutland. Pour être en Russie, la contrée était assez belle; il y avait des bois de sapins, de bouleaux, d'aunes et de saules qui réjouissaient l'œil fatigué de l'éclat du jour mieux qu'un paysage monotone, plat et sablonneux, couvert d'un gazon maigre ou de marais. Au moment du départ, le lendemain matin, nous fûmes entourés d'un essaim de jeunes filles, pour la plupart assez gentilles, portant chacune une couronne de petits biscuits (appelés *Barzschki*) enfilés sur une corde, qu'elles balançaient en l'air en essayant, avec leur éloquence habituelle et un luxe de paroles et de mines flatteuses, de nous les faire acheter. Les jeunes filles valdaises, avec leurs biscuits, sont passées en proverbe dans tout le pays; depuis un temps immémorial, elles ont l'habitude d'entourer le voyageur pour lui en offrir, avec un baiser par-dessus le marché. Quiconque est poli et ne désire pas être harcelé et sifflé achète et embrasse. Nous achetâmes, Due et moi; mais, n'ayant appris que plus tard le tribut complémentaire, nous ne le réclamâmes pas. M. Erman fut moins galant pour l'une de ces jolies enfants qui lui offrait sa marchandise: il lui jeta sa couronne à la tête.

Après une détestable course sur des chemins de sable profond et des ponts d'enfer, et, après avoir été retardés trois heures pour une réparation à notre voiture, nous arrivâmes à Torschok, où nous descendîmes chez un marchand de chaussures. Sa



maison était ornée extérieurement de colonnes, et intérieurement de bottes et de souliers brodés en or et en argent, de toute espèce de maroquin peint, que l'on prépare dans cette ville et transforme en chaussures : j'en achetai quelques paires pour les envoyer à ma famille.

Dans ce voyage de Torschok à Tver, nous rencontrâmes un bouvier venant de la Crimée avec une cargaison de vin de Champagne. On avait envoyé en France deux Cosaques, afin d'y apprendre la fabrication de ce vin précieux, et ils avaient fait de tels progrès, que leur vin, préparé avec les vignes de la Crimée et des environs d'Astrakan, est censé avoir un goût aussi piquant et autant d'esprit que le vin de France. Nous achetâmes deux bouteilles, l'une de vin blanc, l'autre de vin rouge. A Mednoje-Jans, notre première station, nous fîmes sauter le bouchon, et trouvâmes, en effet, le vin excellent. La ville de Tver, située près du Volga, se présentait d'une manière pittoresque au soleil couchant, avec ses nombreuses églises à coupoles dorées, vertes ou d'un blanc d'argent. Ces coupoles ont la forme d'un raifort la pointe en l'air, ornée d'une croix. Le cylindre qui porte la coupole est blanc ou jaune pâle quand la coupole est verte, et la croix est à jour, dorée et d'une hauteur considérable; au pied, on voit un croissant. En général, ces églises ont une coupole au milieu, avec quatre autres de moindre grandeur sur la pente du toit formé en pyramide. Devant le temple, on voit une tour isolée de



forme toute différente, ayant une flèche longue et pointue dorée ou vert pâle. Dans cette tour se trouve une incroyable quantité de cloches, dont les tintements retentissent à chaque fête d'un saint, c'est-à-dire presque tous les deux jours, souvent pendant la journée tout entière. Ce tintement éternel, accompagné de nuées de mouches et de puces, est un véritable cauchemar pour le voyageur qui soupire après le repos et un sommeil paisible.

La chaussée, interrompue un instant, recommence près de la petite ville de Klin, et continue jusqu'à Moscou, où nous arrivâmes le 19 au soir, au milieu d'une averse, ce qui nous empêcha d'avoir, à une certaine distance, la première vue de cette ancienne capitale : Due put compter cependant quarante-trois pointes de tours. Les Moscovites disent que leur ville a quarante fois quarante (*sorok soroks*) églises, couvents et chapelles, et il se pourrait bien que ce chiffre approchât de la vérité, en y comprenant les oratoires d'un rang secondaire.

Nos deux premiers jours, à Moscou, me virent occupé à confectionner, en qualité de faiseur d'instruments, un niveau neuf pour mon *inclinatorium*. J'étais plein de reconnaissance du soin et de la sagacité que mon ami Clausen avait développés à Christiania en m'équipant de tout ce qui était nécessaire en pareil cas. Je suspendis cependant mon travail le dimanche soir, et nous allâmes au théâtre.



La salle était belle, bien éclairée et bien disposée, mais presque vide. La danse et le chant étaient ir-

réprochables, le jeu des acteurs vif et naturel, comme à Saint-Pétersbourg.

Un M. Einbrodt, pour lequel le docteur avait une lettre de recommandation de Berlin, vint nous voir et nous offrit une petite maison de campagne avec jardin tout près de Moscou (Sakolniki-Solé), où nous pûmes exécuter nos observations magnétiques; cette maison fut, l'année suivante, habitée dans un pareil but par Alexandre de Humboldt. Pour nous y transporter avec nos instruments, nous n'eûmes d'autre voiture qu'un carrosse à quatre chevaux, précédé d'un coureur, dont on voulait nous faire payer vingt roubles [1]; après de longs pourparlers, le prix fut réduit à quinze. Nos deux domestiques produisirent un certain effet, Nielsen à côté du cocher et Gustave derrière la voiture. Les jours suivants furent presque exclusivement employés en observations.

Le 22, nous fûmes invités à dîner chez le conseiller d'État, professeur Jänisch, dont les observations magnétiques, destinées à fixer la position géographique de Moscou, m'étaient connues par les *Astronomische Nachrichten* de Schumacher. Je lui dis que j'avais compté sur son assistance et sur ses conseils avant même d'arriver à Moscou. Sa femme, plus âgée que lui, était Russe et très-bonne personne. La fille de la maison, Caroline, âgée de vingt ans, ressemblait à son père; cette jeune demoiselle était très-active; outre le russe, elle parlait fort bien le français

[1] Vingt francs à peu près.

et l'allemand, comprenait l'italien et le polonais, et était plus versée dans la connaissance de la littérature européenne que ne le sont, en général, les jeunes filles. C'était son jour de naissance. Le service était du meilleur goût, la conversation animée et agréable. Après le repas nous regardâmes les peintures exécutées par le père, la mère et la fille; trois portraits de cette dernière représentant ses amies, les demoiselles Einbrodt, prouvaient un vrai talent. La mère touchait du piano et chantait comme une artiste, dans le genre italien; quelques chansons nationales russes nous intéressèrent le plus. La demoiselle dansa avec un jeune Polonais une *mazurka*, espèce de sauteuse qu'aucun étranger ne saurait exécuter comme les Polonais de naissance. A la fin nous sautâmes tous, Erman, Due et moi, avec la jeune demoiselle et avec une tante qui était de la compagnie; on nous fit promettre de revenir le samedi suivant. « La ville est si grande, ajouta le père, qu'il faut fixer un jour où nos amis peuvent être sûrs de nous trouver. Si on fait une course de cinq à six verstes pour voir une personne qui n'est pas chez elle, on est trop contrarié; aussi, chaque famille reçoit un jour de la semaine, et le samedi est notre jour. Mademoiselle Jänisch nous déclama un poëme polonais qu'elle avait traduit en allemand. Erman se permit un petit larcin et garda le poëme « pour lui servir de distraction au Kamtschatka, » dit-il.

Le docteur Einbrodt nous invita à dîner pour le

vendredi 25, chez sa mère, veuve d'un pharmacien. Nous trouvâmes une famille fort aimable : la mère, femme de mérite, entre deux âges, et quatre filles, dont l'une était déjà mariée et l'autre sur le point de l'être ; la plus jeune avait, je crois, douze ans. C'étaient de jeunes personnes fort bien élevées, qui parlaient l'allemand; mais, entre elles, elles causaient en russe. Le beau-frère, un docteur Fischer, avec sa sœur, fort bonne musicienne, le fiancé, et quelques jeunes gens encore, entre autres un musicien, qui, le soir, accompagna le piano de mademoiselle Fischer, sur ce qu'on appelle le cor anglais, composaient le cercle. Cette demoiselle était une véritable virtuose, et le cor faisait un effet admirable. Nous passâmes une journée fort agréable; toutes les personnes présentes étaient affables, et, la conversation se faisant en allemand, nous pûmes facilement y prendre part.

Nous nous gardâmes bien d'oublier le samedi de réception de M. Jänisch; c'était le 26. Sa fille m'ayant dit, à notre première rencontre, qu'elle avait tous les poëmes de notre Öhlenschläger traduits en allemand, je lui fis observer que nous préférions l'original; ce soir-là, elle me montra une grammaire danoise, m'assurant qu'elle voulait apprendre la langue d'Öhlenschläger afin de lire ses ouvrages en danois. Elle exprima le désir d'avoir un portrait du grand poëte, et, s'il était possible, quelques mots de son écriture. Je lui répondis que je pouvais facilement lui procu-

rer le portrait, mais que le second désir présentait quelques difficultés; que si toutefois elle voulait écrire quelques vers au poëte, je me chargerais de les lui faire parvenir, et qu'en recevant un pareil hommage d'une jeune dame, il s'empresserait sans aucun doute de lui répondre. Elle s'écria que le dieu de la poésie lui était apparu, sortit et revint peu de temps après avec un joli petit sonnet. De retour à Christiania, je l'envoyai au poëte du Nord dans une lettre où je parlai des talents de cette jeune personne. S'il en fut assez impressionné pour aller au-devant de ses vœux, c'est ce que je ne saurais affirmer. Une fort bonne musique remplit une partie de cette soirée. Après avoir écrit quelques mots dans l'album de mademoiselle Jänisch, nous nous retirâmes.

Le dimanche suivant, nous reçûmes une invitation à dîner chez le conseiller d'État Fischer von Waldheim, professeur de zoologie, homme jovial, ayant une femme aimable et quatre filles charmantes; on dansa un peu au piano dans la soirée. Pendant ma visite de la veille, j'avais dit en plaisantant que je préférais beaucoup un cordon de sûreté en perles vertes auquel M. le conseiller suspendait sa montre, à la vilaine corde de cuir à laquelle était attaché mon chronomètre de poche. Le repas fini, il suspendit autour de mon cou une belle chaîne en perles noires, toutes petites, fermée avec une serrure en or. Je demandai, tout étonné, d'où cela me venait? Il me répondit : « Je peux vous assurer que cela vient de très-jolies mains, voilà tout ce que vous avez be-

soin de savoir. » Je l'assurai que je porterais dès ce jour ma montre avec ce petit chef-d'œuvre, et que ce me serait un souvenir bien cher des aimables habitants de Moscou qui avaient eu la bonté de me témoigner quelque sympathie.

Il n'existait à cette époque, dans cette antique capitale, aucune trace de l'incendie de 1812; nous n'aperçûmes qu'une seule maison en ruine dans un des faubourgs. Quand on ne fait attention qu'aux églises, aux couvents et aux mosquées, cette ville a un aspect tout asiatique. Un étranger venant de l'ouest de l'Europe doit nécessairement rester frappé de l'étrange forme de ses coupoles et de ses tours. Les maisons ont un air fort gai. Le jaune pâle, avec des colonnes blanches, paraît être la couleur favorite; ajoutez à cela un toit presque plat, recouvert de plaques de fer peintes en vert clair, et vous les voyez. On aperçoit aussi des maisons d'un blanc de neige ou couleur de chocolat, avec des toits peints en vert pâle, brun ou brun rouge. En plein soleil, c'est d'un effet fort riant.

Un jour nous allâmes voir la célèbre forteresse du Kremlin. Au-dessus de la porte cochère se trouve une plaque de pierre avec l'image de la sainte Vierge. Tout individu qui a l'intention de pénétrer dans la forteresse doit ôter son chapeau à quelque distance et passer sous la voûte la tête découverte, sinon il est renvoyé par les sentinelles. Nous fîmes tout ce qu'on nous demandait; notre domestique Nielsen, au contraire, eut des scrupules; il trouvait que

c'était de l'idolâtrie, et il resta dehors. On raconte comme un miracle que la moitié de cette porte s'était écroulée en 1812, quand Napoléon fit sauter une partie des remparts, tandis que la partie supérieure de l'arc, où se trouvait l'image, resta intacte.

La tour appelée Ivan Veleki a été construite en 1600, sous le règne du czar Boris Godunoff, et a une hauteur d'environ deux cent soixante-dix pieds anglais; sa coupole, d'une hauteur de trente-sept pieds, est dorée en or de ducat. La croix de la flèche fut enlevée en 1812 par les Français, mais jetée pendant leur fuite avec le bagage. Celle que nous vîmes en 1828 avait une hauteur de seize pieds anglais; elle était de bois recouvert de plaques de cuivre doré. Du haut de cette tour élevée on a un beau panorama. Au pied se trouve, dans un enfoncement ou sorte d'excavation, l'énorme cloche d'église élevée pour la première fois en 1654, sous le règne du czar Alexis-Michaelovich, mais tombée et endommagée dans l'affreux incendie du Kremlin, le 19 juin 1701. Sur l'ordre de l'impératrice Anna Ivanowna, une nouvelle cloche fut fondue avec le métal de la cloche endommagée pesant huit mille *puds*, auquel on en ajouta un supplément de deux mille. Un *pud* étant l'équivalent de quarante livres russes, ou de seize kilogrammes un tiers, les dix mille *puds* font un poids total d'environ cent soixante-trois mille six cents kilogrammes. La hauteur de la cloche est de vingt pieds sept pouces, et le diamètre en bas de vingt-huit pieds anglais huit pouces. Probablement on n'a pas trouvé le

moyen d'élever cette cloche monstre jusqu'au lieu de sa destination[1].

A un autre endroit de la forteresse, nous vîmes deux énormes canons : le diamètre du premier était tel, qu'un homme de stature moyenne pouvait y être commodément assis.

Dans le nouvel arsenal, on nous montra les *régalia* du sacre, c'est-à-dire tous les trônes, sceptres et couronnes des empereurs, depuis le premier jusqu'à l'empereur régnant. Quelques-unes des couronnes sont décorées de gros diamants et d'autres pierreries; celle de Pierre le Grand, par exemple, est ornée d'aigles et de diverses autres figurines en diamants, surmontées d'une croix reposant sur un fort gros rubis; on y compte jusqu'à huit cent quarante-sept diamants. On trouve dans la Tour de Londres un salon appelé *Jewel office*, qui ne saurait être comparé, à ce que l'on dit, pour la diversité des objets, avec les salons du nouvel arsenal, quoique sa valeur soit calculée à deux millions de livres sterling. Tous les costumes de sacre s'y trouvaient également au complet jusqu'aux bottes de l'empereur Nicolas.

Lorsque nos voitures eurent reçu une réparation complète, nous fûmes prêts à partir le 29. Nous étions tous d'accord sur un point : nous préférions Moscou à Saint-Pétersbourg. Si je devais vivre en Russie, je choisirais certainement cette ville pour

[1] Elle a cependant été mise, de nos jours, à la place qu'on lui destinait, par un Français, M. de Montferrand, architecte de l'empereur Nicolas.

ma résidence. Les jours suivants nous ne fîmes que de petites courses, par des chemins détestables. Le 31 nous avions parcouru trois verstes, quand nous fûmes surpris par un orage dont je n'ai jamais vu d'exemple. Les chevaux s'arrêtèrent tout d'un coup en tournant la tête du côté opposé au vent. La tempête ne dura pas longtemps, et nous nous retrouvâmes sains et saufs dans notre calèche. Nielsen avait assurément plus que l'épiderme de mouillé, tandis que Gustave vint vers nous tout riant : pas une goutte de pluie ne l'avait atteint, vu qu'il s'était caché sous la couverture de l'équipage de transport. Les paysans qui nous servaient de cochers avaient marmotté bien des prières et fait force signes de croix pendant l'orage, mais cette piété tomba comme par enchantement dès que les coups de tonnerre ne retentirent plus que dans le lointain, et ils fredonnèrent tout aussitôt des chansonnettes toutes mondaines. Nous fîmes avec beaucoup de gaieté un petit déjeuner dans la voiture, et nous régalâmes nos gens d'une ration d'eau-de-vie.

La campagne prit ensuite un aspect plus cultivé ; ce n'était plus l'éternel désert de sable avec des marais pour toute variété. Le 1er août nous traversâmes Vladimir, et le soir nous arrivâmes à la petite ville de Sudogda, où mes deux jeunes compagnons de voyage eurent une altercation fort animée avec une vieille dame russe d'ancienne noblesse, qui s'était faite gardienne tellement jalouse d'une jolie jeune fille, qu'elle nous défendit l'accès de nos cham-

bres par le corridor qu'elle avait à traverser pour arriver à son appartement. Alors ce fut une idée fixe pour ces jeunes gens de voir ce trésor caché, et ils firent la patrouille dans la rue, sous les fenêtres. La mère s'en aperçut, ouvrit la croisée en leur faisant une verte réprimande, et la discussion s'engagea; comme la dame ne comprenait que le russe, elle n'eut d'autre moyen de se tirer d'affaire que d'appeler sa fille, qui avait appris le français dans une pension de Vladimir, afin de lui servir d'interprète. Mes amis avaient gagné la partie, et la paix fut bientôt conclue. J'étais resté neutre. Notre hôte voulait bien nous proposer de souper, mais dans l'hypothèse que nous avions un cuisinier; sur notre dénégation, celui de la vieille dame nous fut offert en signe de bonne et solide réconciliation, et il nous fit rôtir assez bien trois petits poulets.

Le 2 août, nous arrivâmes à Murom, petite ville fondée par les Tartares morduines, qui la visitent encore fréquemment et qui, par cette raison, nous offrait un vif intérêt. Elle a une belle position près de l'Oka, rivière large à cet endroit d'une demi-verste, et à certains autres de vingt verstes, à l'époque des hautes eaux. La descente jusqu'à la rive était surtout pittoresque. Les bâtiments de la rivière présentaient un tableau presque tartare, par suite des étranges ornements chinois des mâts. La route, d'ici jusqu'à Nischni-Novgorod, côtoie presque toujours les bords de l'Oka et présente de fort beaux paysages, plusieurs plantes inconnues dans le Nord et beaucoup

de gibier : lièvres, canards, colombes sauvages, etc.

Les stations sont de grands édifices construits par l'État. Le chemin est large et a des deux côtés un trottoir garni de bouleaux. Ayant parcouru un espace de mille verstes depuis Saint-Pétersbourg, nous célébrâmes cet événement avec deux bouteilles de champagne d'Astrakan.

Le 4, nous atteignîmes, vers le soir, le village de Doskino, et fûmes logés chez un pope. La cour et la partie inférieure de la maison ressemblaient plutôt à une étable qu'à une demeure de chrétiens. Pour arriver au second étage, nous eûmes à monter une véritable échelle de poulailler; enfin nous trouvâmes deux chambres, dont l'une était presque convenable. Je choisis l'autre pour avoir du repos. Une porte qui fermait assez mal correspondait avec un garde-manger rempli de toutes espèces de comestibles russes fort puants, et le plancher sur lequel je m'étais arrangé un lit fourmillait d'insectes noirs d'un pouce de long, qui rampaient entre les planches si mal jointes que l'on pouvait passer la main entre les interstices. Je posai mon matelas sur quatre chaises contre la muraille. Cette odeur pestilentielle et la crainte de tomber m'empêchèrent d'avoir le sommeil de l'homme fatigué. Je suppose que les tables de la maison étaient de la fabrication du pope, attendu que quatre pieds grossiers portaient une plaque carrée attachée par de gros clous et à peine rabotée.

Le pope, grand homme maigre, en robe de cham-

bre ou cafetan gris, avec une grosse corde autour de la taille, avait tout l'air d'un rustre. Il fit lui-même le service du soir, apporta la bouillotte à thé, etc. J'entendis Due lui demander s'il se trouvait dans la maison certaines commodités regardées dans toute habitation européenne, même la plus pauvre, comme d'une nécessité absolue, et recevoir, en guise de réponse, un « non, » prononcé avec hésitation, mais parfaitement articulé. Tous les objets ordinaires d'une chambre à coucher manquaient également, et il était même impossible de se laver les mains. Le soir, il fut prié de nous faire rôtir cinq colombes tuées par mes compagnons de voyage; il refusa : il paraît que c'eût été compromettre sa dignité de religionnaire. Après avoir, le lendemain matin, fini nos observations, je lui fis regarder, à travers la longue-vue du sextant, le disque solaire, tout rouge dans les verres. Due lui montra aussi l'effet de l'aimant sur les instruments, et il devint fort affable; il nous servit un rôti de mouton pas trop mal accommodé. Sa femme et sa fille avaient, selon le rapport de nos domestiques, l'air de paysannes ordinaires fort sales, et l'aspect dégoûtant de la partie inférieure du bâtiment où elles résidaient justifiait assez leur appréciation.

Nous entrâmes à Nischni-Novgorod le mardi, 5 août. La rivière Oka traverse le paysage sur une couche profonde en faisant plusieurs courbes; pour arriver à ses rives, il fallait à cet endroit descendre une pente rapide; la ville se composait de deux par-

ties : l'ancienne, située sur le plateau élevé par lequel on pénètre dans l'intérieur, et la nouvelle, au pied de l'autre, sur le bord du fleuve ; c'est là que le grand marché a lieu. Les deux parties sont séparées par d'anciens murs de fortifications, qui me firent l'effet d'avoir été construits aux temps des *strelitz*. En entrant à Novgorod, on ne voit rien de la partie basse. Nous arrivâmes très-heureusement pour le commencement du marché, qui, chaque année, se tient à une époque fixe, et offre vraiment un aspect grandiose. En approchant de la ville, nous avions, pendant plusieurs jours, dépassé des caravanes de cinquante, ou même d'un plus grand nombre de voitures attelées de bœufs et conduites par des Buchares, des Morduines, des Tartares et des Arméniens venant des environs de la mer Noire et de la mer Caspienne, ayant bien fait une course de quelques milliers de verstes. Quand, le soir, nous avions une forêt à traverser, c'était un spectacle curieux de voir une semblable caravane, campée près de la lisière du bois, à l'extrémité de quelque plaine, derrière un château fort de cent voitures, les bœufs en liberté pour pouvoir brouter et se reposer, et toute la scène éclairée de plusieurs feux de bivac. Au-dessus de chaque feu était suspendue une marmite bouillante au moyen de trois perches rejointes en haut, et, autour de cet âtre improvisé, on pouvait admirer tous ces demi-sauvages, bruns-noirs, dans leurs costumes étranges et avec leurs traits, tantôt barbares, tantôt fiers et impo-

sants. Tous se trouvaient enfin près de Novgorod, but de leur long pèlerinage, où les bêtes, après quatre mois de marche, doivent avoir le droit de se refaire, si, toutefois, pour récompense, elles ne tombent pas sous la hache du boucher.

Sur la place du marché, nous regardâmes les milliers d'échoppes élevées çà et là, mais surtout cette multitude de nuances si diverses. Les Arméniens sont beaux et fins; ils soignent et parent aussi leurs personnes. Une suite de baraques représentait une ville chinoise en miniature et s'appelait « boutiques chinoises. » On y vendait des thés, de la porcelaine, toutes sortes d'objets de bois verni, etc. Des échoppes plus communes contenaient des peaux de la Sibérie, de la Bucharie et des grandes steppes. Tout marchand avait son nom écrit avec de la craie à l'entrée de sa boutique en caractères arabes ou syriens. Nos orientalistes pourraient, au moyen de la parole vivante, apprendre plus de langues orientales ici, en quelques semaines, que dans leurs cabinets d'étude durant plusieurs années. Quant à nous, nous n'avions d'autre moyen de communication avec tous ces êtres qu'une langue également étrangère à toutes les parties. Nous vîmes ici une *medshed* (mosquée) avec le croissant sur la flèche; à certaines heures de la journée, un *mollah* crie du haut du minaret : « *Allah, Allah vous appelle !* » les mahométans n'ayant pas de cloches dans leurs mosquées. Tout près de leur temple se trouve une église grecque, qui, certes, ne manque

pas de sonneries pour appeler à la messe, et à une petite distance un temple pour les autres religionnaires. Le commerce entraîne à sa suite la tolérance religieuse. Un Buchare noir et brûlé, arrivant de voyage, reposait sur les marches de la mosquée; un autre était debout à son côté. Nous leur adressâmes la parole en russe; l'homme debout bégaya tant bien que mal une réponse; puis celui qui était couché, levant les yeux sur nous en faisant une grimace assez amicale, nous apprit, en se servant de la même langue, qu'il appartenait à un autre padischah (empereur) que nous. Probablement il nous faisait l'honneur de nous prendre pour des Russes et voulait nous faire entendre que, n'étant pas sujet du padischah russe, il n'était pas familier avec cet idiome. Nous pénétrâmes dans l'intérieur de la mosquée. Au rez-de-chaussée se trouvait une caserne de Cosaques. La mosquée ou le temple était au-dessus, ayant une tribune pour unique ornement; on n'y voyait ni chaises ni bancs, absolument rien. Le plancher était recouvert d'un tapis vert sur lequel les sectateurs de Mahomet prennent place, les jambes croisées. Nous montâmes aussi dans la tour; mais le Cosaque qui nous servait de guide nous fit savoir que nous n'avions pas le droit d'approcher de la grille du balcon assez près pour être vus d'en bas.

Dans une autre partie de cet immense bazar, il y avait des boutiques françaises remplies de coiffures de femmes et de tous les objets que l'on aperçoit

dans les boutiques du Palais-Royal. C'est un contraste bizarre que de passer d'une de ces têtes à demi sauvages, aux traits jaunes et noirs, vendant des peaux de bêtes féroces, à une gentille modiste française assise dans sa belle boutique, entourée de chapeaux de soie, de rubans de mille nuances, de satins, de parfumerie, etc. Nous fûmes attirés malgré nous par deux yeux bruns sur une jolie figure de femme : il est inutile d'ajouter que nous ne la quittâmes pas sans avoir fait des emplettes. J'avais besoin d'un seul article, un peigne d'ivoire, et je dis en allemand à Erman : « *Ich weiss nicht wie das verdammte Ding heisst auf russisch* (Je ne sais pas comment cette diable de chose s'appelle en russe). » Il n'en savait pas plus long que moi, et la modiste avait la cruauté de sourire de notre embarras à nous exprimer en russe. Enfin elle dit, avec une mine toute comique : « *Lasset uns lieber deutsch sprechen* (Parlons plutôt allemand). — « Vous parlez donc allemand, madame? répliquai-je aussitôt; pourquoi vous êtes-vous moquée de nous? » — « Vous préférez peut-être le français, messieurs, et ne savez-vous pas qu'un peigne s'appelle, en russe, *greben*, à votre service. » Erman la menaça de dures représailles si elle venait un jour dans notre pays sans comprendre un mot de sa langue. Elle nous raconta qu'elle était née en France, élevée à Metz, où elle avait appris l'allemand, et mariée à Moscou; qu'elle ne savait pas trop bien le russe, et n'avait pas l'intention d'en apprendre plus que le strict nécessaire. Il n'est

pas rare que les étrangers domiciliés en Russie adoptent cette politique, qui me fut plus tard expliquée. A Ekatherinenbourg, je rencontrai M. Kupffer, alors professeur de l'université de Kazan, avec lequel j'étais depuis plusieurs années en correspondance. En lui faisant voir mon étonnement de ce que lui, professeur d'une haute institution russe, ne parlait qu'imparfaitement la langue de l'Empire, il me répondit, comme notre modiste, qu'il avait ses raisons pour n'apprendre que ce qu'il était indispensable de savoir. « Si je me présentais, me dit-il, au chancelier de notre université, Son Excellence un tel, je le trouverais couché sur son canapé, en robe de chambre et en pantoufles, le bonnet sur la tête, fumant une énorme pipe dont la tête traîne sur le tapis. Si je m'adressais à lui en russe, il ne se lèverait pas et me congédierait bien vite; si au contraire je lui parle français, il est la politesse même. » Le Russe de grande maison sait qu'un homme bien élevé n'a pas besoin d'appartenir à l'aristocratie pour être traité dans tout autre pays avec courtoisie, et il ne veut pas que les étrangers emportent l'idée que la noblesse russe est sans éducation et sans urbanité.

La plupart des négociants d'Asie n'étaient attendus que pour les semaines suivantes, de sorte que nous perdîmes le coup d'œil le plus curieux. Il est à remarquer que la Russie, à demi barbare, paraît être appelée, par son commerce, à servir d'intermédiaire pour faire pénétrer un peu la civilisation européenne parmi ces hordes sauvages dont le torrent se renou-

velle tous les ans, et qui voient ici toute la vie d'une grande ville, des comédies françaises données en russe, des danseurs de corde, des écuyers, des acrobates, etc. Une demoiselle Chiarini, assez belle personne, parut dans un cirque; c'était peut-être une sœur cadette de l'écuyère de ce nom qui s'est fait admirer par plusieurs capitales de l'Europe.

C'est inouï quelles quantités de marchandises venues de toutes les parties du monde sont accumulées à ce marché. Comme contraste, je citerai seulement : des modes parisiennes à côté de cuirs de la Sibérie et de peaux de buffle et de cheval des steppes méridionales; des instruments et appareils des sciences physiques, à côté de joujoux de Nüremberg; des curiosités de la Chine, des tapis, des soieries magnifiques, des robes de chambre et des bonnets brodés en or, de la Perse, et toutes sortes de riches articles de l'Arménie, à côté du suif et du savon des plaines de la Russie, pour ne pas parler des nombreuses boutiques d'images, etc., etc.

Nous étions logés dans une auberge grecque. En entrant, nous rencontrâmes un monsieur qui nous adressa fort poliment la parole en français; logeant dans le même hôtel et voyant que nous étions étrangers, il nous offrit ses *bona officia*. Il serait heureux, disait-il, de pouvoir nous être agréable. C'était le knäs (prince) Dadyan. Le lendemain, il s'annonça lui-même pour nous faire une visite. J'étais occupé dans une autre chambre, et pas encore habillé; parlant assez mal le français, je dis à mes jeunes

compagnons de le recevoir. Il déclara qu'il adorait les étrangers, et serait très-flatté de faire quelque chose pour nous. Pour commencer, il nous proposa une promenade sur le marché dans sa voiture. Quelques heures après, ce bon prince nous fit demander si nous étions prêts. Je m'habillai vite, et nous nous empressâmes de lui rendre sa visite. Nous avions, le premier jour de notre arrivée, reçu une invitation à dîner d'un parent de l'aimable famille Einbrodt, de Moscou, mais nous n'avions pas compris que c'était pour ce jour même. Au beau milieu de notre conversation avec le knäs, entre un jeune monsieur qui nous dit que son père nous attend. Tout embarrassés, nous fîmes nos excuses au knäs, en regrettant beaucoup de ne pouvoir profiter de son obligeance.

En parlant de notre séjour chez le pope, à Doskino, j'ai fait observer que, dans la plupart des petites villes russes, et même dans les grands hôtels, il y avait absence complète d'objets de commodités, regardés comme des nécessités dans toute l'Europe, quelques parties de l'Italie, peut-être, exceptées. Même dans cet hôtel élégant, où un knäs demeurait à deux pas de nous, il n'existait dans toute la maison qu'une unique cuvette, et, dans la chambre à coucher, qu'un seul vase de nuit, qu'à ce que nous dit Gustave on ne put trouver à emprunter dans la ville qu'avec beaucoup de peine. Le voyageur russe traîne toujours avec lui une caisse appelée *pogrebetsch* (sorte de nécessaire à thé), contenant bouteilles et verres, tasses, cafe-

tière, théière, pot à crème, cuillers, couteaux, fourchettes, etc. Nous avions apporté une semblable caisse de Saint-Pétersbourg, ainsi qu'une autre avec une *samawarr*. Il fallut y en ajouter une troisième renfermant deux bassins en fer-blanc mince.

Le 7, nous portâmes, Due et moi, une lettre de notre ministre à Saint-Pétersbourg au gouverneur général Bachmetreff, et reçûmes une invitation à dîner pour le lendemain. C'était un homme de haute stature, maigre, très-vif, plein d'aménité, et se servant de deux béquilles : il avait perdu une jambe à la guerre.

Le lendemain, après le dîner du gouverneur, nous allâmes voir M. Smith, docteur allemand, qui avait fait de longs séjours en Grèce, à Constantinople et à Alexandrie. Il me montra un petit recueil de poésies, écrites dans la langue grecque moderne, qui cependant avait tant de rapport avec le grec des classiques, que j'en compris au moins quelques mots : l'alphabet est resté le même. Nous rencontrâmes chez le docteur un musicien de Posen nommé Walter, qui s'était fait entendre à Christiania sur la flûte deux ans avant notre départ. Due et lui se reconnurent à l'instant, et la joie fut grande des deux côtés. Walter était si enchanté de la Norvége, qu'il ne tarissait pas d'éloges et de questions. « Mais savez-vous ce que j'ai perdu depuis? » ajouta-t-il tristement. Un coup de fusil imprudemment tiré lui avait crevé le pouce de la main gauche, et il avait dû continuer son voyage pendant huit jours sans

avoir de pansement en règle. L'aimable artiste se rappelait encore quelques mots de notre langue; il espérait revoir un jour Christiania. Il s'était fait faire une flûte pour sept doigts, et, au bout de huit mois de travail, il avait pu s'en servir.

Après avoir fait nos adieux à l'excellent prince Dadyan, nous quittâmes Novgorod le 9 août. Le lendemain nous passâmes au milieu de charmants paysages pour arriver le soir dans un trou misérable, où nous ne trouvâmes rien, pas même de l'eau chaude, et tant bien que mal il fallut faire une sorte de cuisine dans une machine à beefsteak apportée de Christiania, et avec nos maigres provisions. La nuit fut terrible : mouches, *kakerlaques* et hommes rivalisèrent pour nous la rendre détestable. Le lendemain on chauffa un four afin de nous faire bouillir, dans un pot d'argile, de l'eau pour notre thé.

Voici l'occasion de dire deux mots de nos repas toutes les fois que nous avions de longs espaces à traverser avant de nous approcher de quelque ville un peu importante. Nous avions acheté, à Nischni-Novgorod, du sucre, du riz et du thé; la langue de bœuf fumée ne manquait jamais, et, dans les villes, nous faisions notre provision de pain, c'est-à-dire que nous nous munissions d'un énorme pain blanc. Avant de quitter notre gîte de nuit, nous prenions du thé, et, à dix heures du matin, nous nous arrêtions en chemin pour déjeuner avec des tranches de langue de bœuf et du pain. La bière était invisible; une seule fois on nous offrit une espèce d'hydromel, boisson

rafraîchissante qui sentait la rose, avait un petit goût sucré, quoique faite sans une parcelle de miel, et ressemblait assez au *gingerbeer* des anglais, avec une dose supplémentaire d'eau de rose. Un beurre mangeable est inconnu en Russie. La chose que le Russe décore de ce nom est de la crème sortie d'un four, où elle est chauffée dans une cruche; l'huile à beurre se sépare, par ce procédé, des particules de fromage; on la verse, et, placée dans une glacière, elle se prend. Mais ce beurre, n'étant pas salé, devient, en peu de temps, rance, de mauvais goût, et ne saurait servir pour des tartines beurrées, régal du reste ignoré des Russes. Le beurre préparé dans une baratte est appelé beurre finlandais, et on ne le trouve que chez quelques familles aisées des grandes villes. Après notre déjeuner, il fallait attendre jusqu'au soir, où le même repas se renouvelait, à moins que notre bonne fortune ne nous fît trouver une pièce de gibier, que nos domestiques apprêtaient.

Dans l'après-midi, nous arrivâmes à un district habité par les *Tscheremisses*, peuple extérieurement converti au christianisme du temps de Catherine II, mais intérieurement resté aussi païen qu'autrefois. « Ces gens ne se montrent dans l'église que trois fois, me dit un maître de poste de ce district, pour être baptisés, pour être mariés et pour être enterrés. » En dehors de ces cérémonies, ils sacrifient à leurs propres dieux, dont le plus fêté est le *malin esprit*, qu'ils appellent *Kramati*, et qui réside dans une forêt. Là on lui immole des poulains, des agneaux

et d'autres animaux de grandeur moyenne, car cette divinité demande du sang. Ces sacrifices ont lieu dans une enceinte entourée d'arbres et d'un diamètre de dix à vingt brasses, ayant trois entrées, une vers l'ouest pour les sacrificateurs, une vers l'est pour les victimes, et la troisième vers le sud pour ceux qui apportent l'eau. Cette enceinte porte le nom du dieu, et l'accès en est interdit aux femmes; les hommes prennent un bain et se dégagent de toute impureté avant de s'en approcher. Le vendredi est destiné de préférence à cet acte solennel; tout travail est par conséquent suspendu. Les offrandes au *bon esprit* se font en pleins champs et ne se composent que de fleurs. Cette peuplade a l'air honnête et bon, elle se distingue des autres villageois par un teint très-foncé et des cheveux noirs lustrés; elle parle un idiome assez semblable à la langue finlandaise. Dieu s'appelle, par exemple, dans leur dialecte, *Juma*, en finlandais, *Jumal*. Ils sont vêtus d'une longue chemise ou d'un cafetan de toile grossière qui descend jusqu'à la plante des pieds, sans fente en bas, avec une écharpe autour de la taille et un pantalon de toile au-dessous de la chemise, comme les Russes. Les femmes sont presque vêtues de même, distinguées seulement des hommes par une grosse tresse de cheveux d'un noir de jais flottant sur les épaules comme une queue de cheval. Leur teint est encore plus foncé que celui des hommes. La propreté n'est pas précisément leur affaire.

Le lendemain nous arrivâmes au district des

Tschuvassches, peuplade ayant un autre idiome, mais également d'origine finlandaise, mêlé de tartare. Ils sont plus paresseux, plus sales et d'un esprit plus faible que leurs frères d'origine, les *Tscheremisses*, mais ce sont des gens tranquilles, bons, et si timides, qu'il est difficile de les aborder. Les femmes s'enfuient dès qu'on approche, et il suffit de fixer ses regards sur un homme pour qu'il cherche aussitôt à vous échapper. Leur habillement se compose aussi de longues chemises blanches, avec des bandelettes rouges cousues sur la poitrine et sur le dos. Par-devant, ces bandelettes vont en ligne droite des épaules jusqu'à la poitrine; mais au sein gauche, près du cœur, la bandelette est retroussée et forme un carré fermé, et, sur le sein droit, un angle ouvert; les bandelettes descendent sur le dos comme sur la poitrine, et se dessinent également en angle, la pointe en bas. Sur la manche de dessus, près de l'épaule, se trouve une broderie très-compliquée en fils de plusieurs couleurs. Les femmes portent une semblable chemise ou blouse, mais un bout de la ceinture pend derrière et se termine par une broderie en fil noir et des houppes noires. Nous trouvâmes ce dernier ornement fort étrange et quelque peu incommode. Dans les grandes occasions on y ajoute une plaque de cuivre appelée *kyre*. Elle doit avoir une signification, mais il nous fut impossible de la découvrir; toutes nos questions n'aboutirent qu'à cette phrase banale : Vous riez de nous et de nos habitudes.

Le 13, notre domestique Nielsen eut à subir une

épreuve assez sérieuse dans la petite ville de *Sviäschsk.* L'envie lui prend de voir une grande procession qui, après avoir passé la station, se dirige vers une église située sur une élévation voisine. Quelques popes portent un drapeau avec une image du Christ, accompagnés de la plupart des habitants de l'endroit, tous tête nue, les fonctionnaires et les femmes en habits de gala. Nielsen se place, sans ôter sa casquette, près de l'église où la procession s'arrête. Le maire s'approche et lui découvre la tête d'un revers de main. Ayant satisfait sa curiosité, notre domestique songe à nous rejoindre devant la porte de la station, où nous causions en attendant que les chevaux fussent attelés. La procession reparaît; mais, se trouvant à la distance d'une centaine de pas, Nielsen avait cru pouvoir sans péché se couvrir la tête. Qu'arrive-t-il? Il est poursuivi par le maire et deux autres individus vêtus de noir. Il ôte vite sa casquette, et nous le voyons descendre la rue à grandes enjambées, la figure pourpre et la casquette à la main, ayant le maire et les popes sur ses talons. Tous s'arrêtent devant les voitures, et une véritable inquisition commence : on veut savoir qui il est et ce que nous sommes. Nous expliquons que c'est un domestique protestant, ne connaissant ni leur langue ni leurs cérémonies religieuses, et qu'en pareilles circonstances ils ne peuvent être choqués de ce qu'un étranger n'observe pas les règles, attendu qu'il pèche par ignorance. Après quelques pourparlers et des menaces d'emprisonnement, ce qui eût retardé notre voyage, Due fit enfin voir

la lettre ouverte du ministre de l'intérieur, le général Zakrewsky, et ce talisman à grand sceau produisit son effet habituel. Le maire se retira avec forces révérences, déclarant avoir l'ordre de ses supérieurs de nous assister de tout son pouvoir et de ne pas mettre d'obstacle à notre départ. Il fit même toutes sortes de vœux pour notre heureuse arrivée.

Le même jour, nous passâmes le Volga, en lui faisant nos adieux, pour cette fois. Une caravane de plusieurs centaines de Tartares, se rendant avec voitures et marchandises au marché de Nischni-Novgorod, était campée des deux côtés de la rivière. Une toute jeune femme, portant un enfant dans ses bras, attira notre attention. Elle nous raconta qu'elle était serve et avait été vendue ou donnée par ses anciens maîtres à une autre famille dans le gouvernement de Perm, et qu'elle avait une route de quatre à cinq cents verstes à faire avec son enfant pour atteindre le lieu de sa destination. J'étais tout triste de n'avoir pas d'argent sur moi, mon caissier Due étant encore de l'autre côté de la rivière. Elle avait toutefois un air assez satisfait, et j'espérai la rencontrer encore une fois sur notre passage.

Enfin, nous approchâmes de Kazan. Ce nom s'articule en appuyant fortement sur la dernière syllabe, et s'écrit avec une consonne (Dsemla), prise du zêta grec, mais prononcée tout doucement comme *ds* ou comme *s* dans le mot allemand *leise*. Nous étions donc sur le territoire des Tartares, régnant autrefois comme une nation grande et indépen-

dante sur tout le gouvernement de Kazan, mais qui, après avoir été conquise, en 1552, par l'empereur, était descendue à une misérable existence de sujétion. Due fit un jour une course en fiacre ayant un prince tartare pour cocher. La ville, avec ses alentours, est d'assez belle apparence; le Volga serpente dans ses murs, ainsi que la petite rivière Kazanka; un lac et un canal contribuent aussi à son embellissement. Elle tire son nom du mot tartare *Kazan*, qui signifie un chaudron. Un domestique du fondateur, le khan Altin-Beck, venant chercher de l'eau pour le bain de son maître, laissa tomber son chaudron dans la rivière, qui prit le nom de Kazanka, transmis plus tard à la ville. De belles églises avec des coupoles et des tours, dont trois *medscheds*, quelques ruines imposantes du temps de la puissance tartare, présentent un coup d'œil intéressant en arrivant des hauteurs avoisinantes. Nous vîmes sur une plaine une grande pyramide blanche en raccourci de la forme des pyramides d'Égypte; c'était une église, ou plutôt un mausolée renfermant les ossements d'Ivan Vasiliévitsch le Grand, vainqueur des Tartares, et de ses guerriers tombés avec lui.

Nous atteignîmes Kazan le 15 au soir, et fûmes logés dans « le club des nobles, » bâtiment d'un bel aspect extérieur, mais d'un intérieur mesquin. Nous parvînmes à nos trois chambres par un étroit escalier tournant et offrant cette odeur nauséabonde que l'on rencontre dans les maisons russes, même les meilleures. Cependant le Russe est plus que raffiné

lorsqu'il s'agit des émanations de la cuisine dans ses appartements; pour s'en garantir, il la place dans un bâtiment particulier, du côté opposé à sa résidence habituelle, et par conséquent la maîtresse du logis n'y met jamais les pieds, laissant à un serf à longue barbe et en pelisse de mouton le soin des fourneaux, sur lesquels il règne en souverain.

Le 14 fut employé à la réparation d'un baromètre cassé sur la route, entre Saint-Pétersbourg et Moscou. Le soir, nous allâmes voir quelques professeurs de l'Université, dont la plupart étaient absents par suite des vacances. Nous portâmes une lettre de recommandation, que M. Erman s'était fait donner, pour M. Thiele, docteur en médecine. Il n'était pas chez lui; mais sa femme nous reçut et envoya chercher son mari. Cette dame, née en France, avait été institutrice en Russie, parlait le russe et passablement l'allemand, était vive et spirituelle, comme les Françaises le sont presque toutes, mais quelque peu tranchante moralement et physiquement, et non sans prétentions. Une scène assez touchante eut lieu dans cette maison. M. Erman était également chargé d'une lettre d'un docteur Eversmann, de Berlin, qui avait vécu longtemps dans cette partie de la Russie, pour son fils, professeur de l'Université de Kazan et marié à Orenbourg, avec une grande dame fort riche, dont l'aïeul avait été prince tartare. Son grand-père était le premier de ses ancêtres qui eût reçu le baptême. Cette dame avait vécu pendant un an et demi en Allemagne, suivant son mari à toutes

les eaux renommées, afin de lui faire retrouver une santé compromise. Son amie, madame Thiele, lui fit dire qu'elle avait chez elle des étrangers qui apportaient des nouvelles de son beau-père et beau-frère, de Berlin. Le messager avait ajouté, peut-être après avoir été questionné, que c'étaient trois messieurs, dont l'un portait l'uniforme d'un pays étranger. Je ne saurais dire comment l'idée lui vint que le monsieur en uniforme était le frère cadet de son mari. Elle courut vers lui. Nous vîmes avec un certain étonnement entrer une belle Asiatique aux yeux bruns, élégamment mise et ayant presque perdu l'haleine. Elle s'arrête tout d'un coup, fait un effort pour parler, mais aucun son ne sort de sa poitrine oppressée; puis elle s'enfuit. Madame Thiele la suit, et nous l'entendons du salon, dont la porte est restée ouverte, sangloter violemment. Quelque temps après, elle revint calme et sereine, et tout nous fut expliqué en français. Plus tard elle nous raconta qu'elle avait été sur le point de se jeter dans les bras de Due, le beau-frère supposé. Heureusement M. Erman, qui avait le dos tourné contre la porte, s'était levé, et la vue de ce visage inconnu l'avait fait réfléchir; et, après avoir bien regardé, elle avait découvert son erreur. Mais le sang brûlant de l'Asie ne pouvait se calmer qu'après un torrent de larmes.

Le lendemain, nous visitâmes l'université et l'observatoire qui possédait un cercle méridien provisoirement placé entre les colonnes de la salle, et

dont on ne pouvait se servir encore, un instrument universel de Munich, un *refractor* de six pieds, et quelques autres instruments moins importants, les mêmes à peu près que ceux de notre université à cette époque. L'université était un magnifique bâtiment habité par les étudiants; dans le rez-de-chaussée demeurait un régisseur-économe qui veillait à leurs besoins. L'ensemble des instruments de physique était fort intéressant, et ce n'était certes pas une collection de parade : on s'en servait beaucoup. Le *rector magnificus* de l'université fut notre guide.

Plus tard, nous allâmes voir un marchand de thé de la vieille roche, qui nous offrit d'excellent caviar et des liqueurs, et mit de plus, à notre disposition, son grand jardin, pour y faire nos observations. De là, nous fûmes conduits à un couvent de nonnes fort riche, où l'image de la sainte Mère de Kazan est gardée. Les religieuses nous permirent, quoique ce fût au milieu de la messe, de monter quelques marches de l'autel, afin de regarder l'image. Quiconque s'en approche est tenu de faire le signe de la croix sur son front et sur sa poitrine. C'est un tableau de plus de deux cents ans et noir de vieillesse, mais tellement orné de perles et de pierreries, que sa valeur est portée à deux millions de roubles. L'église est, comme la plupart des temples russes, divisée en deux parties : l'une pour l'été et l'autre pour l'hiver; cette dernière peut être chauffée.

Enfin Thiele nous conduisit à la prison (*ostrog*), entourée de palissades, où les condamnés qui vont

en Sibérie passent la nuit pour continuer le lendemain leur triste pèlerinage. Chaque année voit transporter quatre mille de ces infortunés, dont deux mille sont en général malades et usés en arrivant à Kazan, où ils sont soignés dans un hôpital. Ils font, sur leurs pieds fatigués, environ trente verstes par jour, traînant encore leurs lourdes chaînes. Sur toute la route on a construit, à certaines distances, des *ostrogs* où ces malheureux sont gardés la nuit. Ils n'arrivent en général au lieu de leur exil qu'après un voyage d'un an et demi, et les deux tiers meurent en chemin. Les condamnés sont des deux sexes. Dans l'*ostrog* de Kazan, ils étaient enfermés d'après une certaine classification : dans une chambre, par exemple, se trouvaient six à huit faussaires; dans une autre, des Tartares vagabonds; et ainsi de suite. Les femmes avaient leurs cellules séparées. Une femme laide, mais assez parée, avait été femme de chambre chez une grande dame et lui avait volé une parure en diamants; une autre femme était très-avancée dans son état de grossesse. Je pense que le pèlerinage devait être rude pour ces malheureuses.

Après avoir dîné chez Thiele, nous allâmes voir la citadelle, fondée par les Tartares. Les murs et un grand palais existent encore; ce sont des ruines historiques du plus haut intérêt, témoignant de l'ancienne puissance de ces peuples. Le soir, en rentrant, une pipe nous fut offerte par M. Eversmann; sa femme, qui ne s'attendait pas à avoir du monde, était dans un charmant négligé à longues

manches blanches, comme les paysannes russes.

Après avoir, le 16, fait nos observations dans le jardin de notre vieux marchand et dîné chez Eversmann avec toutes nos connaissances des derniers jours, nous allâmes, dans l'après-midi, voir ce qu'on appelle le faubourg tartare; nous entrâmes dans la mosquée pendant l'office des mahométans. Ce temple était sans aucun ornement. Il n'y avait que la chaire et les tapis de rigueur sur le plancher. Ces tapis étaient tendus parallèlement du nord au sud; les Tartares, en longues files, étaient assis dessus, les jambes croisées et le visage tourné vers l'est. Le mollah avait le visage tourné du côté de l'assemblée.

Probablement ce temple n'avait pas été construit exactement dans la direction des coins de l'univers, car les tapis n'étaient pas tendus parallèlement aux murs d'est et ouest, mais d'après une ligne un peu oblique et par conséquent irrégulière dans le carré. La chaire se trouvait dans l'angle sud-est. Tout musulman qui a une fois visité la Mecque a le droit de porter un turban blanc et le bâton blanc du pèlerin. La plupart des hommes présents étaient dans ce costume. Le mollah entonna une espèce de récitatif, qui tenait le milieu entre la déclamation et le chant, avec une accentuation musicale, molle et ondoyante. Je suppose que c'était une légende du Coran. Tous firent preuve d'une piété qui me parut profondément sentie. Enfin le récit cessa, et ils se couvrirent le visage de leurs mains, puis les plus âgés se caressèrent la barbe. Une pause suivit, tellement prolongée, que

je m'attendais à quelque chose de nouveau. Mais un vieux musulman à barbe grise se leva et vint vers nous à la porte d'entrée, du côté de l'ouest, en disant poliment à notre guide : « Vous êtes des étrangers, vous êtes venus pour voir les cérémonies de notre culte; elles sont maintenant terminées, et il n'y en aura plus d'autre dans ce temple avant le coucher du soleil; revenez alors si cela vous plaît. » C'était une manière honnête de nous renvoyer, car le soleil était déjà couché; nous nous en allâmes tout doucement, sans songer à revenir. Dans le vestibule se trouvait un vieux mausolée mahométan; un Tartare, tantôt à genoux, tantôt le front courbé vers la terre, y faisait sa dévotion. Nous étions tous singulièrement émus de ce culte simple et vrai. Erman s'écria qu'il voulait se faire musulman le lendemain. Le vendredi, qui est leur jour de fête, le mollah parle de la chaire. Les Tartares sont une race assez belle, de taille moyenne, le visage arrondi, les yeux vifs et le corps potelé. Leur costume se compose d'un cafetan avec ceinture; ils ont les cheveux rasés et le sommet de la tête couvert d'une calotte de couleur. Au-dessus de celle-ci, tout mahométan qui n'a pas visité la Mecque porte un chapeau grossier, pointu, ressemblant assez exactement au chapeau blanc du Pierrot de la pantomime.

Le soir nous prîmes du thé chez M. Eversmann. Sa femme gagna les suffrages unanimes de tous les voyageurs sibériens; nous étions d'accord pour exprimer en norvégien et en allemand notre admiration de

son laisser aller tartare et de sa parole chaleureuse.

Le dimanche 17, nous reçûmes une invitation à dîner chez le vice-gouverneur Filippow; et, comme ce haut fonctionnaire ne savait que le russe, j'étais préparé à des embarras bien pénibles; ma surprise fut donc fort agréable quand M. Thiele, après que le gouverneur m'eut présenté à sa femme, me dit : « Voici quatre dames qui parlent français et allemand. » Je fus mis en rapport avec une fort jolie femme, et nous entrâmes aussitôt en conversation. Le service était magnifique, et le gouverneur se tira d'affaire de la manière la plus adroite, en causant avec un Russe, son voisin. J'étais assis à côté d'une dame entre deux âges, au visage bien coupé, avec de beaux yeux. Après le dîner nous fîmes une promenade sur la forteresse. Due dessina la tour tartare. Erman et moi rentrâmes, mais Due avait disparu, et il ne rentra que fort tard. Il avait trouvé l'occasion de se glisser dans l'atmosphère attrayante de madame Eversmann : on l'avait vu de la rue, dit-il, et on l'avait appelé. Le rapport qu'il nous exposa de sa soirée me fit penser à mes petits enfants, quand ils me revenaient le soir d'une famille où on s'était royalement amusé, un cornet de bonbons et des joujoux à la main, et ayant tant de choses à raconter qu'ils ne savaient plus par où commencer. L'ami Due avait aussi son cornet rempli de fruits confits que madame Eversmann avait reçus de sa mère par une caravane venue d'Orenbourg. Il me pria d'ouvrir la bouche ; d'abord il y fit entrer un abricot séché qui s'appelle *Uruk*, puis

un autre fruit du sud, *Ali-bukkarah*, enfin du *kisch-misch*, fruit qui ressemble au raisin sec, mais sans pépins, et des pistaches. Il était comme les enfants; il ne tarissait pas sur les événements de la soirée.

Le lundi, 18, était pris par un dîner chez un de nos nouveaux amis, le recteur Lobatschewsky, qui avait fait tout ce que pouvait inventer un garçon pour nous le rendre agréable. Le vin était excellent, et on nous servit plusieurs délicatesses russes. Le soir, une partie de plaisir avait été organisée pour nous, par les dames, Thiele et Eversmann; mais, à notre grand regret, elle fut transformée en une excursion à une maison de paysans, située à quelque distance de la ville, et où un professeur, Fuchs, passait l'été avec sa famille. Nous fûmes reçus dans deux chambres de la dimension la plus exiguë, et déjà toutes remplies. Je fus présenté à madame Fuchs, femme très-grande, à qui je donnai bien ses cinquante ans, née en Russie, mais parlant français, et ayant des prétentions de poëte : une madame de Staël russe. N'ayant aucune disposition pour la poésie et malheureusement non plus pour cette belle langue française, je me retirai aussitôt que possible dans l'autre chambre. Plus tard on m'accapara de nouveau. Madame Fuchs voulait savoir quelque chose sur notre université de Norvége et sur ma position personnelle; je lui fis, tant bien que mal, le récit de ma fuite du Danemark, en 1814, dans un bateau ouvert, avec ma jeune femme; je lui dis comment nous avions été faits prisonniers

par un vaisseau de guerre anglais, et M. Fuchs nous servit d'interprète quand je me vis forcé de m'arrêter, faute d'un damné mot qui m'échappait; mais, les difficultés se renouvelant un peu trop souvent, cette dame perdit patience, et s'en alla aussi mécontente que moi, je suppose, de notre conversation.

Le lendemain, Eversmann nous enleva pour dîner. Nous fîmes maigre, avec cinq plats, sans aucune espèce de viande : des fruits secs, des pommes de terre, etc. Après nous être retirés quelques heures, nous revînmes pour le thé, et la soirée qui suivit fut si complétement bonne, que nous nous séparâmes enchantés de ces charmants époux, dont l'existence nous était inconnue quatre jours auparavant, et qui maintenant étaient pour nous comme un frère et une sœur. Nous étions enfin dans la rue. Tout d'un coup notre amie ouvre sa fenêtre et nous jette un papier rempli de fruits de son pays, que j'attrappai dans mon chapeau. Je lui dis que la plus grande douleur du voyageur était l'obligation de quitter les gens aimables qu'il rencontrait sur son chemin, précisément au moment où ils lui sont devenus chers. Elle me répondit tristement qu'il ne fallait pas ainsi se quitter sur cette terre, que c'était une méchante pensée. J'en convins, et ajoutai que, ne pouvant posséder tout, il fallait savoir se réjouir de la seule idée de ce qui existe sur cette terre de bon et de beau et résister aux entraînements de son cœur. Le lendemain matin, madame Eversmann nous envoya encore deux melons, aussi gros que des bombes. Nous lui écrivîmes

tous quelques mots sur un papier, que nous signâmes de nos trois noms. Ce fut notre adieu de Kazan.

Eversmann est fort instruit dans sa spécialité, l'histoire naturelle, et possède une grande collection d'insectes. Ayant dans ma jeunesse étudié l'entomologie, je fus tout fier de pouvoir lui dire le nom d'un *Elater castaneus* que j'avais dans ma collection, et qu'il n'avait pas encore classé d'après le système de Linné. Il avait parcouru les steppes les plus impraticables de la Russie dans l'intérêt de la science, et, si on avait entrepris de compter tous les verstes qu'il avait traversés pendant ses différents voyages, on aurait eu un espace plus long que la circonférence du globe. Il me fit présent d'un rapport imprimé sur les résultats de ses excursions. M. Eversmann est un homme de haute taille, aux yeux doux et mélancoliques. Nous fûmes tous d'accord pour déclarer que ces époux, qui avaient pour enfants deux petits anges, étaient encore ce que nous avions trouvé de plus intéressant dans notre voyage.

C'était là un avant-goût de l'hospitalité sibérienne, quoique nous fussions encore assez éloignés de la chaîne de l'Oural, qui sépare l'Europe et l'Asie. « On vous recevra à bras ouverts, avait dit Thiele, et on sera heureux de vous garder le plus longtemps possible. Et n'allez pas penser que c'est vous qui serez les obligés : ce seront vos hôtes eux-mêmes qui vous auront de la reconnaissance pour les bons moments qu'on vous devra. » Afin de faciliter encore notre

voyage, le directeur général des postes, le prince Davidoff, nous donna un postillon, vieux soldat en uniforme vert, avec sabre et giberne, et un pistolet attaché à son côté avec un cordon de cuir. Il devait nous accompagner jusqu'à Tobolsk, nous servir de domestique à chaque station où nous ferions une halte un peu longue, nous faire avoir des chevaux en un clin-d'œil, pousser les *jämschtschiks* (paysans cochers) s'ils n'allaient pas assez vite, ce qui se voit rarement dans l'empire russe : bref, nous servir de toute manière. Arrivé à Tobolsk, il devait reprendre la voiture de poste, qui le ramènerait à Kazan sans nous coûter un sou, après avoir fait mille cinq cents verstes, uniquement pour nous être agréable. Thiele nous dit : « Si vous donnez à cet ancien un pourboire de vingt roubles pour cette petite excursion, il sera enchanté; s'il ne reçoit rien, il *doit* se montrer de même satisfait. » Le prince nous dit : « *Es wird Ihnen gar nichts kosten* (cela ne vous coûtera absolument rien). » Un pareil postillon fait encore plus d'effet en voyage que les lettres ouvertes, étant une preuve en chair et en os de la protection du directeur général des postes.

Les environs de Kazan sont très-fertiles, ce que l'on doit aux inondations du Volga, qui, chaque année, avec la même régularité que le Nil en Égypte, déborde et transforme, pendant cinq à six semaines, tous les districts, dans une étendue de deux lieues géographiques, en une mer unique à perte de vue. Ces débordements du Volga, ainsi que des autres

grandes rivières de Viatka, Kama, Kinel et Irgis, laissent souvent la terre couverte d'un limon très-épais qui contribue puissamment au développement des plantes. Pendant l'inondation, des navires à deux mâts, de six à dix petits canons, transportent souvent plus de cent voyageurs à travers plaines et vallées, jusqu'aux villes voisines situées sur les hauteurs. Dans les endroits plus bas, il reste, quand la rivière rentre dans son lit, des marais d'eau stagnante qui produisent, à l'époque des chaleurs, aux mois de juillet et août, une fièvre intermittente de trois en trois jours, qui se distingue de notre fièvre du Nord en ce que le patient ne ressent aucun froid, mais une douleur vive sur l'épine du dos, suivie d'un feu excessif dans les autres parties du corps, avec pulsations irrégulières. L'homme du peuple, superstitieux, croit que cette maladie lui vient d'un être féminin ou esprit malfaisant, qu'il appelle *Lichoratka*.

Étant occupés de nos observations dans les rues de la petite ville de Malmich, nous fûmes abordés par un homme en uniforme, qui nous annonça fort poliment qu'il nous attendait depuis un mois, notre voyage ayant été annoncé par les journaux : il occupait une place dans l'administration des forêts. Le maître de poste auquel nous avions demandé du café nous en fit servir, mais il fut impossible de lui en faire accepter le prix; il me montra ensuite sa collection, composée de minéraux sibériens, d'un porc-épic, etc., et je fus forcé de reconnaître en lui un amateur zélé et passablement instruit des sciences

naturelles. L'autre monsieur nous pressa avec tant d'instance d'accepter chez lui un verre de vin, que nous ne pûmes le refuser. Nous objectâmes pourtant que nous n'étions pas en état d'être présentés à sa femme avec nos costumes de voyage. Mais cette dame venait d'avoir une première couche très-laborieuse; l'enfant était mort presque en naissant, et le père nous exprima les regrets de la malade. Je lui dis que j'avais éprouvé une semblable perte, mais que j'étais consolé, le ciel m'ayant accordé six enfants vivants. Deux plats excellents, avec deux espèces de vin, dont l'un (Lunel) était excellent, nous donnèrent de l'appétit. Notre amphitryon nous supplia de descendre chez lui à notre retour. Le maître de poste, qui était son convive, appuya sa prière : nouvel exemple de cette bonne hospitalité sibérienne.

Le 22 août nous sortîmes du district des Tartares, et fûmes de nouveau au milieu des Russes. Bientôt cependant nous nous approchâmes d'une peuplade appelée *Wotiakes*, d'origine finlandaise comme les *Tschesmisses* et les *Tschuwassches*, race tranquille et modeste, cultivateurs laborieux, s'occupant aussi de chasse, de l'éducation des abeilles et de la confection de toutes sortes d'objets en bois. Leurs femmes filent et tissent. Ils se tiennent à l'écart des Russes et ne parlent pas leur langue. La plus forte partie de cette population a adopté le christianisme; l'autre est restée païenne, quoique fort zélée en matière religieuse. Son dieu suprême est appelé *Inmar* ou *Ilmar*, et le soleil est censé son séjour habituel. Parmi les esprits

méchants, le *Schactan*, qui habite l'eau, occupe le premier rang. L'homme achète son épouse de ses parents. Les païens ont le droit d'avoir plusieurs femmes. La veille nous avions rencontré, vers le soir, toute une caravane, hommes, femmes et enfants, campée près de la route; chaque famille avait sa voiture et son feu. Des enfants rampaient à quatre pattes autour de l'âtre, et des hommes nus ou demi-nus étaient couchés tout autour et se roulaient pour se chauffer comme s'ils étaient à la broche.

Pendant la nuit la caravane nous devança; mais, dans la matinée du 23, nous rattrapâmes sa longue file de voitures. Presque à chacune d'elles nous vîmes trois à quatre têtes d'enfants sortir d'un tas de fournitures de lit; ici on apercevait une mère les jambes pendantes en dehors du char, un enfant sur le sein; là une autre dormait, ses enfants fourmillant auprès d'elle, tandis que le mari menait les chevaux, assis sur le siége. L'extrémité d'un des bancs de la voiture portait invariablement une perche, surmontée d'un petit toit, dont la destination resta longtemps pour moi une énigme. Enfin je découvris que cette espèce de cellule contenait des images de saints en fer-blanc. Sur les derrières du char étaient attachés deux arcs-boutants, recouverts de nattes qui servaient de protection contre la pluie ou le vent, au moins pour la partie supérieure du corps des dormeurs. C'étaient cent familles de paysans du gouvernement de Tula, que le riche Démidoff avait achetées, afin de coloniser sa propriété de Nischni-Tagilsk, située sur le

côté oriental de la chaîne de l'Oural, au nord d'Ekatherinenbourg. Je retrouvai là la petite Tartare que j'avais vue avec son enfant sur le bord du Volga. Elle était assise sur un char, les jambes pendantes. Les uniques objets que ces pauvres gens dépaysés peuvent emmener avec eux sont : leurs chevaux, leurs instruments de travail et quelques fournitures de lit, le nid dans lequel ils couchent leurs enfants, et le petit sanctuaire que chaque père de famille fabrique de sa propre main et décore d'une image de saint en fer-blanc, qui coûte à peine vingt kopeks.

Pendant la route, cette caisse et la perche avec laquelle elle est fixée au banc servent de balustrade aux enfants, qui, à tout moment, regardent par-dessus le char. C'était un spectacle touchant que cette expropriation de chair humaine. Je dis à une vieille, qui me parut bien triste, qu'on m'avait fait l'éloge du seigneur qui les avait vendus, et qu'on m'avait dit qu'il traitait ses serfs comme ses enfants. « Dieu vous garde de pères pareils! s'écria-t-elle. Nous avons soixante ans, moi et mon mari ; eh bien, nous avons dû vendre, pour une misère, notre cabane, deux moutons et notre vache, nourrie de ma main, depuis le moment qu'elle vit le jour; vieux et usés, nous quittons maintenant le beau pays qui nous était cher pour nous rendre à une terre froide et stérile[1]. Hélas ! c'est bien dur, cela ! » Plusieurs avaient l'air désolé; d'autres me parurent résignés.

[1] Tula est situé à peu près au cinquante-quatrième degré de latitude; Tagilsk, au cinquante-huitième.

Après avoir fait, le 25, nos observations devant notre porte, dans la rue d'une petite ville, Dubrova, Erman avait posé sur les dalles du trottoir un petit étui brodé de perles de verre, contenant un cylindre d'acier aimanté, servant à déterminer la force magnétique de la terre, et il l'y oublia. En rentrant, il s'en aperçut et jeta l'alarme. Deux des paysans ou cochers crurent qu'une pauvresse en pelisse de mouton l'avait trouvé. Ils montèrent à cheval et atteignirent notre commère, qui était sur le point d'ouvrir l'étui. Elle fut ramenée vers nous; elle se traîna sur ses mains le long de la rue, afin d'embrasser les pieds de Due et de demander grâce. Erman avait appelé l'huissier pour faire donner le *plet*[1] à la malheureuse, qui était dans un état de grossesse assez avancé. Due protesta contre cette punition, qui se donne sur le dos nu du patient, en demandant si, à Berlin, on avait l'habitude de torturer une femme enceinte pour un si léger crime. Une scène assez violente s'ensuivit entre les deux jeunes hommes; mais, enfin, la pauvre créature fut épargnée.

En quittant cette petite ville, où nous avions dîné, nous rencontrâmes un cortége d'exilés. Quelques femmes et les malades allaient sur des chars; les autres, à pied, accompagnés par de l'infanterie, des cosaques et des *Baschkirs* à cheval, qui se tenaient en avant, au milieu et derrière le cortége. Toute cette

[1] *Plet* est un bâton auquel sont attachées trois cordes carrées de cuir épaisses et dures, l'une à l'extrémité de l'autre, et dont les coups déchirent le corps.

chaîne rampait comme le fait toujours l'esclave. Les traits des exilés exprimaient une douleur profonde ou le désespoir; d'autres semblaient braver la destinée, et quelques visages étaient terribles à voir.

Nous arrivâmes à Perm le 25 au soir. Les chemins de Kazan à Perm avaient été excellents; nous avions passé presque toujours à travers des bois de pins mêlés d'arbres au feuillage tendre. Dès que l'on est placé dans la voiture, le *jämstschik* fait prendre le galop à ses bêtes, et ce train continue jusqu'à la station suivante, c'est-à-dire sur un espace de vingt-cinq à trente verstes; en général, toutes les fois que le pays est plat et que les chemins sont bons, il pousse son attelage en avant à l'aide du fouet et de cris aigus. Quiconque voit ce spectacle pour la première fois croit nécessairement que les bêtes ont pris le mors aux dents. On ne s'habitue pas vite à une course aussi rapide. La route était cependant si large et si unie, qu'elle n'offrait aucun danger. De Saint-Pétersbourg à Ekatherinenbourg, il n'existe d'autres pierres que celles apportées, à des prix fous, d'une distance de plusieurs centaines de verstes pour servir de matériel de construction, de sorte que la voiture ne peut réellement verser. La fantaisie de s'emporter ne prend jamais à un cheval russe, qui est forcé tous les jours de courir ventre à terre, le fouet sur le dos. Nous avons souvent fait dix verstes par heure. Quoique nous nous arrêtassions plusieurs fois en chemin, tantôt pour faire une observation entre la station du matin et

celle du soir, tantôt pour nous restaurer et changer de linge, nous fîmes tout de même, depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, cent à cent seize verstes. Par suite de ces traites forcées, les chevaux étaient devenus si animés, qu'une demi-douzaine de paysans suffisait à peine pour les retenir pendant qu'on les attelait. Quand le cocher voit que les voyageurs sont prêts, il crie : « *Sav sem* » (tout en ordre); les paysans qui tiennent les chevaux lâchent les rênes en courant de côté, et immédiatement ils se lancent follement, comme des bêtes fauves. Le paysan cocher est, de même que l'homme du peuple russe en général, très-bon enfant, et si par hasard on est mécontent de lui, on n'a pas besoin de se gêner pour lui appliquer un coup de fouet ou une claque de la main, en y ajoutant le petit mot caressant : « *Sukkin Sin* » (fils de cochon). Il n'existe réellement en Russie que deux classes : la *noblesse*, dans laquelle est compris tout fonctionnaire figurant dans la hiérarchie, et les *muschiks*, ou paysans, bourgeois, artisans, commerçants, portant le cafetan et la barbe longue. Tout muschik est parfaitement résigné, quant aux coups et aux bourrades. Le règlement des rangs admet quatorze classes, dont les dernières, depuis la huitième, sont, comme s'exprimait Erman, « *prügelbar* [1]. » On traverse, par conséquent, le pays très-facilement, et, quand on a des lettres de ministre à montrer, j'ose prétendre qu'il n'existe au-

[1] Capable d'être battu.

cune contrée où l'on voyage aussi vite et où l'on soit aussi peu molesté par son prochain qu'en Russie.

Perm a quelque ressemblance avec Trondhjem[1], en raison de ses larges rues et de ses maisons basses. La ville n'est pas plus pavée que Kazan, mais elle est plus sèche, sa situation étant plus élevée; il y a des trottoirs de planches qui remédient un peu à cette imperfection. La Kama, belle et large rivière, dans laquelle nous prîmes le soir un bain, par le plus magnifique clair de lune, arrose la ville. Mes deux jeunes compagnons, en sortant de l'eau froide, allèrent directement avec Gustave dans un bain russe, dont les vapeurs avaient une température de quarante-cinq degrés Réaumur et en revinrent à demi cuits. Je les avais accompagnés, mais je ne fis qu'entr'ouvrir la porte et la fermai aussitôt sur moi, de peur d'être suffoqué; ils voulaient aussi séduire Nielsen, mais il refusa d'entendre parler de pareilles habitudes hérétiques.

Ce fut une grande satisfaction pour nous de voir, par nos observations journalières, que l'intensité magnétique augmentait de jour en jour, à mesure que nous nous rapprochions du pôle magnétique que je m'attendais bien à trouver en Sibérie. Elle était à Perm à peu près cinquante pour cent plus forte que sous l'équateur. Au méridien du cap Nord elle n'atteignait ce degré de force que dans le voisinage du Spitsberg. En voyant nos fougueux chevaux nous

[1] Qu'on appelle en France Drontheim. D. L. R.

entraîner comme l'éclair, je me disais parfois : « Voilà ces dix à douze bêtes qui courent toutes haletantes après le pôle magnétique sans s'en douter. » Je vis une fois le sang jaillir de la narine d'un cheval, ce qui n'est pas rare, à ce qu'il paraît, quand le froid est extrême. Je fis observer au jämtschik qu'il fallait ménager l'animal, mais il s'en moqua. En parlant plus tard de cette cruauté avec un fonctionnaire allemand, il me dit : « S'il existe après notre mort une métempsycose, il serait vraiment dur d'être transformé en cheval de paysan russe. »

Le 28, nous quittâmes Perm dans l'après-midi, et arrivâmes vers le soir à une des stations construites par l'État, où nous trouvâmes un gîte très-confortable et une bonne cuisine, qui nous fut doublement chère, notre hôtesse de Perm ayant oublié de nous fournir nos maigres provisions ordinaires. On nous assura que nous serions partout fort bien couchés, véritable bienfait pour le voyageur, tout le long de la route jusqu'à Irkutsk. Le lendemain, nous traversâmes le premier paysage de montagnes que nous eussions rencontré en Russie, signe que nous approchions de la chaîne de l'Oural. La population était remarquablement plus belle que dans les autres parties de l'Empire. La jolie petite ville de Kungur a quatre ou cinq églises. Le chemin, le plus souvent, passe au milieu de bois de pins, de sapins et de bouleaux. Le 30, nous atteignîmes un convoi de femmes envoyées en Sibérie, non à cause de leur vertu, je suppose, escortées par des Cosaques et des soldats. La

matinée du 31, nous montâmes en voiture pour la dernière fois en Europe. Après avoir fait dix verstes, nous nous trouvâmes sur un plateau qui forme la limite de l'Asie. Nous avions résolu depuis longtemps de fêter cet événement, et nous avions apporté dans ce but quelques bouteilles de champagne d'Astrakan. Nous nous campâmes sur le gazon d'une petite colline, et fîmes bombance. Nos deux domestiques et les quatre *jämstchiks* furent régalés de jambon, de pain et d'un verre de liqueur. Nous fîmes largement honneur à notre champagne russe, et, exaltés encore par le plus magnifique temps, je proposai d'enterrer sur-le-champ une bouteille avec la lettre de rigueur. Erman écrivit une épître en latin, témoignant que tous les membres de l'expédition, supérieurs et inférieurs, en passant la frontière d'Asie pour aller examiner l'état magnétique de son sol, avaient vidé cette bouteille en guise d'adieux à l'Europe, et l'avaient enterrée en souvenir de ce grand jour. La lettre fut signée de tous, y compris Gustave et Nielsen, qui s'en tint à une simple croix[1], ses talents en calligraphie n'étant pas fort développés. La lettre fut mise dans la bouteille, qui, après avoir été bouchée, fut enterrée la tête en bas, près du dixième poteau de Kirgischansk, à l'aide de deux sabres ap-

[1] *Terzky:* Ein Kreutz steht hier. — *Tiefenbach :* Das Kreutz bin ich. *Isolani :* Er kann nicht schreiben, doch sein Kreutz ist gut und wird ihn honoriert von Jud und Christ.

Tersky : Il y a ici une croix. — *Tiefenbach :* Cette croix, c'est moi. *Isolani :* Il ne sait pas écrire, sa croix est bonne pourtant et lui est honoré par Juifs et Chrétiens. (Les *Piccolomini* de Schiller.)

partenant à Due et au postillon. Une pyramide de pierres fut bâtie au-dessus; puis il y eut un salut de deux fois trois coups que notre ancien, entraîné par l'enthousiasme général, fit partir de son pistolet rouillé. Le soir du 31 août, nous arrivâmes, par cette forêt, à la ville montagneuse d'Ékatherinenbourg; c'était un dimanche.

Nous employâmes les deux premiers jours à nos observations magnétiques et astronomiques. Je reçus la visite du professeur Kupffer, de Kazan, revenant d'un voyage à la chaîne méridionale de l'Oural. Il était marié à une Parisienne, et avait l'intention de traverser plus tard la Sibérie dans l'intérêt de la science, voyage pendant lequel sa femme voulut bien consentir à l'accompagner. Je me présentai chez le docteur Wulff, où je trouvai une fort agréable compagnie. Un jeune noble russe, Salomiosky, attira toute ma sympathie. C'était un homme fort distingué, de manières presque imposantes, avec une figure pleine d'âme et des yeux bleus doux et beaux. Il était tout cœur, et je fus ému de voir un jeune homme de vingt-sept ans entrer avec moi, sur les problèmes les plus graves de la vie, dans une conformité de sentiments singulière. Il avait pour les femmes un enthousiasme passionné et chevaleresque, beaucoup d'esprit, mais surtout une imagination ardente plus tournée vers la poésie que vers la science. Il était pâle comme un homme sortant de quelque lutte intérieure, ce qui donnait à son regard quelque chose de profond et de

touchant. Quand il paraissait dans un salon, on le remarquait aussitôt, et, s'il dansait, on le suivait des yeux. Il était physionomiste et regardait tout visage nouveau en observateur et avec un vif intérêt. Il parlait aisément le français, mais, afin de me rendre la conversation plus facile, il eut la bonté de causer avec moi en allemand, ce qui lui coûtait quelque peine. Je rendrai ici ses confessions comme elles me furent livrées. Il était fils naturel d'un comte Tatstschew, alors ministre russe à Vienne, un des esprits les plus remarquables de la Russie; sa mère appartenait à la haute noblesse et vivait à Saint-Pétersbourg. Dès l'âge de six ans et demi, il fut jeté dans le monde. Malheureux petit être n'appartenant à personne, il vécut pauvre et oublié dans une petite ville de Sibérie, dépendant de gens qu'il ne pouvait aimer. Il s'enfuit et arriva à un endroit où on lui fit couper du bois. Enfin il fut placé à l'école militaire, et, ses cours terminés, il fut nommé officier. Peu de temps après, il devint amoureux d'une cousine, qui traita sa passion d'enfantillage. La douleur lui apprit à réfléchir sur lui-même. « J'étais bien le garnement le plus méchant et le plus mal élevé du monde, » dit-il. En contemplant les traits de cette personne chérie, il devint physionomiste; il tâcha de la dessiner, quoique n'ayant pas appris le dessin, et, après bien des essais, il fit, de mémoire, un portrait, qu'il me montra, avec quatre autres, et qu'il prétendait être très-ressemblant. « Ah! s'écria-t-il une fois en me parlant de la bouche et de son expres-

sion, les lèvres qui m'apprirent pour la première fois tout ce qu'elles peuvent exprimer étaient-elles touchantes ! » Après avoir été ainsi repoussé, il s'enferma dans sa chambre, et n'en sortit qu'au bout de trois semaines. Pendant ce temps, il interrogea son cœur, et il tâcha d'exprimer ses sentiments dans des lettres adressées à des personnes imaginaires. Plus tard, il quitta la carrière militaire et entreprit l'administration d'une terre : « Et je fus le maître le plus dur, » ajouta-t-il. Il eut l'étrange idée de se regarder dans un miroir chaque fois que de mauvaises passions s'emparaient de lui, et il fut effrayé de l'expression hideuse de ses traits. Il compara cette image convulsive à celle qui venait de s'entretenir avec son Dieu, et il prit la ferme résolution de vaincre tout ce qu'il y avait en lui de mal, convaincu que son visage garderait alors toujours le calme qu'il avait en sortant de la prière. De physionomiste qu'il était, il fut porté vers les doctrines de Gall sur les organes. Enfin il essaya d'exprimer les pensées qui vivaient en lui, et envoya ses essais littéraires à un vieil écrivain de Moscou. Celui-ci déclara que c'était mauvais, que l'auteur ne possédait pas encore le langage et l'expérience.

Il reprit son œuvre et la corrigea pendant une année. Nouvel examen, même réponse un peu adoucie. Enfin il recommença pour la troisième fois, en traduisant son poëme en vers. Le critique fut content, mais le jeune poëte ne l'était pas. Quand je le rencontrai, il avait retouché ses écrits pour la quatrième fois, et

les avait adressés à Saint-Pétersbourg, probablement pour être imprimés. Son poëme était la contre-partie du Faust de Gœthe. Celui-ci possède toutes les sciences, le cœur seul et l'amour lui sont inconnus. Il veut en pénétrer les mystères, mais il tombe entre les mains de Méphistophélès et il est perdu. Le poëme de Salomiosky représente, au contraire, un homme qui, par l'amour, est conduit vers la science et vers l'art. Je n'ai pas hésité à rapporter cette confession, parce qu'elle présente un certain intérêt psychologique. Le jeune homme vivait à Ékatherinenbourg en grand seigneur et possédait une propriété et des mines. Il avait un procès très-compliqué pour une grande fortune que sa mère voulait lui faire avoir, mais qui lui était disputée par les autres enfants nés pendant le mariage.

Le 3 septembre nous fûmes invités à dîner chez le préfet de police et de ville Nitshajeff. Cet homme avait autrefois servi comme lieutenant à Helsingfors et dans la forteresse de Sveaborg, où il avait fait la connaissance de sa femme, née à Stockholm. Dans ces séjours, il avait appris une douzaine de mots suédois, mais il les prononçait d'une si étrange manière, que la conversation avec lui était très-difficile. Sa femme ne voulait pas consentir à parler suédois, soit qu'elle eût oublié sa langue maternelle, soit qu'elle craignît de trahir, dans une conversation naturellement animée, les secrets de sa vie antérieure plus qu'elle ne le désirait. Elle n'avait pas reçu une éducation soignée, c'était clair; elle ne savait pas même le nom

du célèbre comique Hjortsberg, répété par tout enfant de Stockholm, et encore moins celui d'autres notabilités, comme Berzelius, etc. Sa réputation n'était pas sans tache dans le pays qui l'avait adoptée, et les histoires qui se racontaient de bouche en bouche sur son passé étaient fort compromettantes. Son mari nous mena à un bal public, où nous trouvâmes toutes nos connaissances. On paraissait s'amuser beaucoup. Quelques enfants dansèrent une contredanse sous la direction de leur maître. On dansa aussi la belle mazourka, qui ressemble assez au *Polskdands* (danse polonaise) de nos paysans, à peu près comme un homme bien élevé ressemble à un rustre.

Le 4 septembre nous quittâmes Ékatherinenbourg, accompagnés de Salomiosky, de Kupffer et du botaniste Claus, afin de nous rendre aux fabriques, usines, lavoirs d'argent, d'or et de platine, et à tous les *savodi* (lieux d'industrie) qui se trouvent sur le côté oriental de la chaîne de l'Oural. C'est une immense forêt habitée par les administrateurs et les ouvriers des *savodi*, qui sont ou la propriété de l'État ou celle de particuliers. Les ouvriers des premières sont des serfs, les autres en partie des exilés qui travaillent enchaînés. Par cette raison, on ne trouve sur ce grand espace rien à acheter, et on ne saurait y voyager ou y vivre autrement qu'en qualité d'hôte.

Les administrateurs ou inspecteurs des *savodi* particuliers, serfs à longue barbe, vêtus comme des paysans russes, un peu plus soignés pourtant, reçoivent une grosse somme annuelle pour frais de repré-

sentation. Tout voyageur descend sans façon dans le *savod*, se fait annoncer à l'inspecteur, qui l'accueille fort poliment. On indique le rang que l'on occupe, et on est inscrit dans le protocole; le service est proportionné à vos dignités. Avant l'expiration de deux minutes, trois à quatre domestiques se mettent en mouvement, apportant du thé ou des liqueurs, du vin de Madère, du caviar, de la langue de bœuf, une espèce de *rekling* sibérien, avec du pain blanc, et l'on peut satisfaire sa première faim. Deux heures après vient un dîner excellent, avec quatre ou cinq vins de première qualité, puis le café. On s'arrange comme chez soi, on demande ce que l'on désire, et l'on est immédiatement servi. Vous restez plusieurs jours si cela vous convient, et vous demandez des chevaux et des voitures, quand c'est votre bon plaisir de continuer votre route. Dans les *savodi* impériaux, on s'adresse au directeur des mines (Natschalnik), qui fournit le logement, veille aux besoins de chaque jour, donne deux Cosaques pour servir de domestiques, des chevaux et des voitures pour faire des excursions et des parties de plaisirs, invite les étrangers à dîner tous les jours, les accompagne aux mines, organise des bals, etc.

Nous passâmes la première nuit à Neviansk, usine de fer appartenant au riche Jakowleff, de Saint-Pétersbourg. Le corps de logis ressemblait à une vieille maison de campagne seigneuriale. Il datait du temps de Pierre le Grand. On gardait un vieux carrosse donné à l'ancien propriétaire Démi-

doff par Gagarin, gentilhomme exécuté, sous le règne de Pierre le Grand, pour plusieurs crimes. Ce carrosse, dont les vitres étaient en pierre spéculaire, était un objet très-curieux, représentant l'enfance de la fabrication des voitures. Due dessina cette curiosité. Les rayons de la roue étaient cachés par un feuillage en fer-blanc fortement doré, de sorte que chaque roue ressemblait à une rosette de fleurs. La caisse ne reposait pas, comme les voitures de nos jours, sur des ressorts, mais immédiatement sur les axes réunis d'une poutre grossière qui traversait le carrosse à la même hauteur que des siéges ordinaires, de sorte que la caisse était divisée en deux compartiments. Cette barrière était, comme tout l'intérieur du carrosse, recouverte en drap rouge; quatre personnes pouvaient y être assises, deux sur le siége de derrière et deux sur celui de devant, une de chaque côté de la poutre, sur laquelle on pouvait aussi se placer à califourchon. Le dîner du lendemain fut excellentissime. Salomiosky avait eu l'attention, suivant les habitudes russes, d'inviter l'inspecteur (notre hôte) à partager notre repas, ce qu'il fit en se plaçant tout au bout de la table; on lui expliquait en russe ce qui pouvait l'intéresser; aussi montra-t-il sa gratitude, au moment de notre départ, en venant vers nous avec une bouteille sous chaque bras. Ce fut du *Tokai* qu'on nous servit, et nous bûmes à la santé du propriétaire absent. Jakowleff met chaque année, dit-on, cinq mille roubles [1] pour la réception des

[1] Le rouble, en assignats, valait à cette époque à peu près un franc.

voyageurs à la disposition de son inspecteur, qui, toutefois, est tenu d'en rendre compte.

L'après-midi nous continuâmes notre course vers le nord. Notre caravane se composait de quatre voitures : la mienne, ainsi que celle de M. Erman, appartenaient au savod, attelées chacune de cinq chevaux : trois devant la voiture et les deux autres en tête avec un coureur. Salomiosky et Kupffer allaient dans leurs propres calèches à quatre chevaux. Le soir, nous arrivâmes à Nischni-Tagilsk, savod de Demidoff. J'avais, pour l'inspecteur, une lettre d'une jeune Russe appartenant à cette usine, revenant d'un voyage à l'étranger et rencontrée par moi chez le ministre de Russie à Stockholm. Mon intention était de porter la lettre moi-même, quoiqu'il fût tard; mes jeunes compagnons prétendirent cependant qu'on pouvait tout aussi bien l'envoyer, et, quoique je sentisse fort bien que ce serait là une impolitesse, selon nos usages européens, je laissai faire. Le lendemain matin, ce fonctionnaire, qui avait fait un séjour de deux ans en Angleterre dans l'intérêt de sa charge, pour étudier les machines de ce pays et qui parlait bien l'anglais, vint nous offrir ses services. Il fut mon guide dans toutes les usines et fonderies, et j'eus l'agrément de pouvoir faire la conversation en anglais. Dans ce savod, d'énormes masses de fer et de cuivre sont roulées en plaques et en barres. On y recueille aussi une forte quantité d'or et de platine. La production annuelle était calculée à sept millions de roubles. Nous descendîmes dans

les mines de fer et de cuivre. Nous fûmes reçus partout avec somptuosité, pas cependant avec la magnificence de Neviansk.

Le 7 septembre, nous arrivâmes fort tard dans la soirée, au savod impérial de Kuschva. Notre logement nous fut indiqué par le préfet de police, qui le lendemain, vint nous offrir son assistance; l'inspecteur nous offrit aussi la sienne. Outre un Cosaque mis à notre disposition, nous eûmes, dans notre antichambre, celui qui était venu avec nous de Kazan, le jeune domestique de Salomiosky, et enfin un galopin de l'Université, que Kupffer avait emmené. Ces gens restaient là toute la journée sans rien faire, et, quand l'un de nous sortait, toute cette bande se levait spontanément. Si un homme passait sous nos fenêtres, il se découvrait la tête par respect, quoique personne de nous ne se montrât. Quant au service, tout se faisait à la mode orientale ou indienne. Chaque matin, on nous demandait si nous désirions quelque chose, et il ne fallait qu'un signe pour tout obtenir. Des chevaux et des voitures étaient toujours à nos ordres.

Le matin du 9 septembre, nous allâmes visiter une certaine montagne de fer ou d'aimant appelée Blagodat, où Kupffer voulait faire quelques observations magnétiques. Cette contrée avait été autrefois habitée par les Vogules, peuple dont la langue ressemble au finlandais et au hongrois. A Blagodat se trouvait un temple païen. En 1730, un Vogule, nommé Stepan Tschumpin, se rendit à Ékatherinenbourg, où exis-

tait déjà à cette époque une intendance des mines, et raconta qu'il y avait à Kuschva une grande montagne de fer pur. On commença de sonder le sol ; on trouva des pierres ferrugineuses, et peu à peu les Vogules furent dépossédés et chassés vers le nord. Afin de se venger de Tschumpin, ceux-ci allumèrent un bûcher sur le point le plus élevé du Blagodat, et l'y brûlèrent vif une belle nuit, à la douce lueur de la lune. De nos jours, cette population s'est retirée vers la mer Glaciale. Quelques années avant notre arrivée, les Russes avaient élevé, au sommet de cette montagne isolée, en l'honneur de ce martyr, un monument en fonte avec une petite chapelle, dont l'effet est tout pittoresque. Une grande procession a lieu, de Kuschva à Blagodat, l'anniversaire de la mort de Stepan. D'abord vient le préfet de police en uniforme, ensuite le directeur des mines, avec tous ses fonctionnaires, puis le clergé dans ses mantes brodées d'or, portant des drapeaux et des images de saints, et enfin tous les habitants des lieux avoisinants, femmes et enfants, sur une longue file bariolée, en habits de fête. Cette bande franchit la montagne au son des hymnes des prêtres ; elle traverse un pont en arc qui réunit deux pics séparés, dont l'un porte le monument et la chapelle. Après diverses cérémonies, cette longue procession revient par le même chemin.

Le mercredi 10, des chevaux du gouvernement nous conduisirent à Nischni-Tunnsk, lavoir de platine impérial. Mais c'était un jour de fête (les trois quarts des jours de l'année sont, en Russie, des jours de

fête), et, le travail étant par conséquent suspendu, nous ne pûmes rien voir. Nous continuâmes notre route après avoir dîné chez l'inspecteur, et restâmes en voiture toute la nuit. Afin de trouver un peu de repos, j'acceptai une place dans la calèche commode de Salomiosky. Le matin du 11, nous arrivâmes à la petite ville de Verchoturië, près de la rivière de Tura : c'est une des plus anciennes villes de la Sibérie. Au moment où nous y fîmes notre entrée, un soldat accourut haletant auprès de notre voiture pour nous demander, de la part du préfet de police, si nous désirions qu'il nous procurât un logement. La Sibérie ne possédant pas d'hôtels, la charge de veiller sur les besoins des voyageurs retombe sur ce fonctionnaire. Nous passâmes la journée chez un ami de Salomiosky. Le lendemain, nous nous dirigeâmes encore vers le nord, pour voir le lavoir d'or et de platine de Pitalevskoië et puis le savod impérial de Bogoslavskoië, où nous fûmes logés dans une suite d'appartements bien meublés et tous éclairés. La latitude de ce dernier endroit est, selon mon observation, de cinquante-neuf degrés quarante-quatre minutes cinquante-cinq secondes. Toute culture y finit; plus loin au nord, on ne peut aller qu'à cheval; il n'y a plus de chemins.

Le 13, je rendis ma visite au directeur des mines, Allemand de naissance, mais qui avait oublié la langue de ses pères; sa respectable épouse la parlait encore assez bien. Ce fait se répète souvent parmi les fonctionnaires allemands au service de la Russie. Les hom-

mes, qui sont tenus de parler russe avec leurs inférieurs et de rédiger leurs rapports dans cette langue, oublient la leur, tandis que les femmes, dispensées de ce devoir, la gardent plus longtemps dans leur cœur. Toute la caravane se rendit, en compagnie du directeur, à la mine de Turinski-Ruduski, douze verstes plus loin vers le nord. Nous descendîmes avec lui et plusieurs ouvriers dans une profonde mine, d'où nous sortîmes couleur de suie pour dîner chez ce fonctionnaire.

Le 14, ce dernier nous donna un grand dîner suivi d'un bal. Deux dames polonaises touchaient fort bien du piano. Les bals russes s'ouvrent par une polonaise, sorte de promenade à laquelle jeunes et vieux prennent part. On fait le tour du salon, et l'on traverse tous les appartements, le cavalier causant avec sa dame. Puis viennent des danses anglaises et écossaises, la valse comme chez nous, et enfin la mazourka. La musique de la polonaise fut accompagnée d'un chœur de jeunes garçons, auquel se joignirent quelques voix d'hommes. C'était un chant national, par conséquent étrange pour nos oreilles européennes, et offrant un vif intérêt. La partie instrumentale fut exécutée par les ouvriers du savod; quelques petits garçons figurèrent dans cet orchestre. Parmi les musiciens se trouvaient deux exilés, sans chaînes cependant.

Le lundi 15, nous descendîmes dans une mine moins sale que la précédente. Afin de procurer à Salomiosky la bonne fortune de voir des Vogules, le di-

recteur avait, la veille, envoyé, à trente verstes, vers le nord, afin d'en faire venir quelques-uns. En physionomiste enthousiaste, et en fidèle élève de Gall, Salomïosky étudia leurs visages et palpa leurs bosses. Il ressentit néanmoins comme nous une émotion plus intense dans la prison des exilés. On amène ici des criminels de toutes les parties de la Russie. Quel spectacle! Il sut se faire raconter, avec une douceur touchante, l'histoire de ces misérables. Il s'arrêta longtemps près de deux meurtriers, et, en regardant la main de l'un d'eux, il s'écria involontairement: « C'est pourtant affreux de tenir la main d'un assassin dans la sienne! » Pour se moquer un peu de lui, on avait mis trois honnêtes ouvriers dans la file des criminels, et, chose assez remarquable, il écarta les deux premiers en disant: « Ce n'est pas ici votre place. » Quant au troisième, il hésita. Un visage d'enfant, avec de bons et beaux yeux nous frappa; le pauvre petit avait été enfermé pour un vol de peu d'importance. C'est une chose déplorable que tous les condamnés, n'importe le degré et le genre de leur faute, soient entassés ensemble, celui qui a dérobé un *pain*, avec le meurtrier et le brigand. *Chasseur de pain* équivaut ici à vagabond, et on désigne ainsi tout individu n'ayant pas un passe-port et ne voulant pas dire le nom de son propriétaire. Car chaque homme de la Russie a un maître, s'il n'est pas noble ou fonctionnaire, ou s'il n'a pas reçu une lettre de liberté de son ancien propriétaire. Quand un serf est traité trop durement, il arrive qu'il s'enfuit; s'il

est arrêté en route et qu'on lui demande le nom de son maître, s'il répond : « Je ne m'en souviens pas, » il est envoyé, sans plus de façons, dans les mines de Sibérie. Il est possible que le *chasseur de pain* cache un criminel, mais c'est tout aussi bien, et le cas se présente fréquemment, un malheureux maltraité, préférant l'ouvrage dans les mines à la tyrannie de son maître.

Le 16, nous retournâmes vers le sud, et nous étions le soir à Verchoturië. Après avoir dîné chez le juge, nous continuâmes notre course toute la nuit, afin d'atteindre Nischni-Tunnsk, où nous arrivâmes le lendemain à midi. Dans ce pays, où les distances sont si énormes, le Russe voyage jour et nuit. Il s'arrange une couche dans sa voiture, où il dort la plupart du temps. De cette manière, il parcourt souvent deux cents à deux cent quarante verstes en vingt-quatre heures. Voilà ce qu'un Russe sait faire ; nos amis Salomiosky et Kupffer possédaient l'heureuse faculté de pouvoir dormir dans la voiture, ce dernier même dans les positions les plus incommodes, sur un banc de bois, la main sous la joue, ce qu'il appelait : *aus seiner Faust zu schlafen*[1]. Pour nous autres, non. Due même, qui cependant avait le privilége des marins, de pouvoir dormir chaque fois que l'occasion se présentait, était incapable de sommeiller dans notre modeste voiture.

Le mercredi 17, nous retournâmes, le soir, à Kuschva. Le directeur, absent à notre première visite,

[1] Dormir sur son poing.

était revenu de son voyage. C'était précisément la fête de sa sœur, qui, en Russie, se célèbre avec plus de solennité que le jour de naissance. La maison était brillamment illuminée, et nous entendîmes de la musique. Tout d'un coup, nos jeunes gens désirèrent se donner l'agrément d'une petite sauterie; les habits de gala furent tirés des malles, et on fit une visite à dix heures et demie du soir. Inutile de dire que toute la compagnie fut reçue à bras ouverts. Le directeur, qui était un homme gai et jovial, ne parlant que le russe, sut toutefois se tirer d'affaire avec beaucoup d'aisance, de sorte que nous n'étions rien moins que gênés. Il eut l'idée de me faire danser, et me conduisit vers une dame qui parlait assez bien allemand. Il repoussa sans façon un cavalier prêt à l'inviter, et me plaça vis-à-vis de sa jeune danseuse. Nous nous amusâmes fort bien et fûmes régalés d'un magnifique souper, où l'on servit diverses espèces de vins russes fabriqués avec des groseilles, des baies jaunes de marais, des sorbes, etc. Ces boissons s'appellent *nalifka*, et tiennent le milieu entre la liqueur et le vin. Elles sont préparées avec de l'eau-de-vie, du jus de fruits et du sucre, et ont un goût assez agréable; mais, de les boire à grandes doses comme du vin, c'est ce que je ne conseillerais point à celui qui n'en aurait pas l'habitude.

Notre intention était de partir le lendemain; mais ce jour-là, de très-bonne heure, notre ancienne connaissance, l'inspecteur Wolkoff, vint pour nous dire que c'était chez lui triple fête : celle de sa femme, de

sa fille et de sa nièce, et qu'il regarderait comme une insigne faveur si nous voulions bien consentir à rester pour le dîner. Comme nous nous montrions inflexibles, il nous apprit, avec un sourire comique, qu'il était impossible de nous procurer des chevaux, et nous fûmes obligés de consentir. Un jeune homme, fils d'un autre fonctionnaire, était présent, et lui dit en allemand : *Zeit gewonnen, viel gewonnen* [1]. Après le dîner, on s'ingénia pour nous faire assister au bal. Les avis étaient partagés. Due voulait rester, Erman, qui, jusqu'ici, avait glosé sur notre voyage traînant en longueur, se montra tout d'un coup du même avis, tandis que nos Russes insistaient sur le départ. On résolut de se séparer. Les deux jeunes gens demeurèrent, et je me mis en route avec les autres. L'inspecteur avait promis des chevaux aux danseurs Due et Erman à quatre heures du matin, et ils devaient nous rattraper dans la journée ; en effet, vers midi, nous fûmes rejoints par ces messieurs, qui nous firent le rapport suivant : Ils s'étaient royalement amusés, avaient été portés en triomphe par les cavaliers et les dames, avaient reçu deux bagues fondues à Kuschva, en souvenir de la solennité, et, ce qui était le couronnement, ils avaient vu une danse nationale russe exécutée par l'une des nièces de la maison et un jeune fonctionnaire du savod; Due ayant exprimé le vif désir de connaître cette danse, le maître du logis ne dit rien; mais, peu de temps après, une musique russe se fait entendre, deux portes s'ouvrent,

[1] Gagner du temps, c'est gagner beaucoup.

et, de côtés opposés, s'avancent une jeune fille dans le costume national des paysannes et un jeune Russe avec le costume ordinaire, le cafetan et une écharpe autour de la taille; la danse commence. C'est une espèce de pantomime; le danseur est galant, la jeune fille fait la cruelle, l'évite toujours et le repousse du regard. Après quelques efforts malheureux, il se fâche et la brave, se montre indifférent et danse devant elle, le chapeau sur la tête. Les rôles changent, jusqu'à ce que la danse finisse par un doux *amoroso*. Due ajouta que cette petite représentation l'avait fort intéressé. Le bal terminé, nos jeunes cavaliers s'étaient jetés dans la voiture tout échauffés, avaient passé une matinée détestable, sans fermer l'œil, et arrivaient à nous enroués et la tête lourde.

Après avoir obtenu, à Nischni-Tagilsk, une tasse de thé pour tout déjeuner, nous allâmes, vers midi, à quelques mines de platine, sur le côté occidental de l'Oural. Nous arrivâmes affamés, ne vîmes rien qui en valût la peine et qui payât un voyage de cinquante verstes, prîmes en chemin un repas froid et insuffisant, qui devait nous soutenir toute la journée, et ne fûmes de retour à Tagilsk qu'à la nuit close. Je soupçonnais que l'inspecteur, fâché de ce que j'avais envoyé la lettre au lieu de la porter moi-même, pouvait bien être au fond de tout cela. Vaincu par le sommeil, Erman avait perdu un journal dans lequel toutes ses observations étaient notées. On s'en aperçut le lendemain matin, et, désespéré, presque pleurant, il dut se mettre en voiture avec notre vieux

postillon et voler vers Kuschva, tandis que nous autres continuions le voyage vers Nevransk. Entre trois à quatre heures nous arrivâmes et demandâmes vite quelque chose pour assouvir une faim féroce. Le grand plateau connu avec les liqueurs, le vin de Madère, le caviar et le reste, paraissent aussitôt, puis le thé; on fait du punch avec du madère et de l'arac. Plus tard un dîner superbe avec du vin de Porto, de Madère, du Rhin, de Champagne, et, pour finir, de Tokay. La gaieté et la joie viennent souvent comme par enchantement aux gens qui sympathisent de cœur, et, le dirai-je, à la honte de notre nature animale, elles renaissent de préférence lorsque, après un jour de jeûne et de fatigue, le corps est bien dorloté. Erman, qui produisait parfois une légère dissonance, était absent; les autres étaient des gens doux et bons. Un sentiment de bien-être ineffable se communiqua à toute la compagnie après notre entrée dans l'antique salon voûté de ce savod hospitalier. Le champagne y porta encore son stimulant, et le rire et la gaieté retentirent de tous les côtés. C'est étrange qu'il faille faire un voyage en Sibérie pour connaître les vins les plus exquis de l'almanach des gourmands; mais le long transport de trois à quarante mille verstes à terre ne saurait se payer que pour les vins les plus précieux. Le prix d'achat n'est rien, comparé aux frais de transport; ce serait, par conséquent, absurde de s'occuper des qualités moyennes. « L'Italie et la France produisent les vins; la Sibérie les boit, » est ici un bon

mot répété sans cesse. La position de ces inspecteurs de savodi est étrange. Aujourd'hui ils commandent en maîtres absolus à plusieurs milliers d'ouvriers; des millions de roubles passent chaque année entre leurs mains, ils vivent en grands seigneurs comme de riches propriétaires. Demain le maître mécontent les prive de tout ce qu'ils ont mis de côté pour eux-mêmes et les envoie travailler dans les mines, car ils ne sont que des instruments dans sa main comme tout serf. Nous ne sommes pas habitués à nous figurer le servage accompagné de talent et de richesse. Un maître découvre-t-il chez un jeune serf d'heureuses dispositions, il l'envoie en France, en Angleterre, avec l'ordre d'étudier la chimie, la physique, les sciences mécaniques, etc. Le serf travaille, apprend les langues, suit les cours publics avec une énergie de volonté et de mémoire telles que les professeurs s'étonnent de ses progrès rapides et prédisent qu'il deviendra une lumière dans son pays, où il portera le flambeau des sciences. Suprême erreur! Retourné dans sa patrie, le maître l'accapare et le met sous le joug comme une bête de somme qu'on traîne où on veut. Un beau jour, il est mécontent; il arrache au serf le harnais de seigneur et le rejette dans la bande ouvrière. A Nischni-Tagilsk nous trouvâmes un de ces malheureux pour lequel Erman avait une lettre de recommandation d'un professeur de Berlin, qui connaissait sa capacité. Il parlait français comme un indigène et s'était distingué à Paris par ses travaux chimiques

reconnus supérieurs par les hommes du métier. Il était vêtu comme un gentleman d'Europe, sans la barbe russe; mais Demidoff pouvait, à sa fantaisie, le faire travailler dans les mines ou le vendre à un autre. On raconte que M. de Humboldt, qui vint l'année suivante à Tagilsk, s'était écrié en parlant de ce jeune homme, dont le haut rang scientifique lui était connu : « Ce serait pourtant bien étrange si on demandait : « *Qui possède Berzelius, Örsted ou Arago?* »

Nous nous mîmes en route après dîner pour Ekatherinenbourg, où nous arrivâmes le lendemain vers midi. La traite avait été rude, et je m'étais bien promis que ce serait la dernière fois que je suivrais la mode russe de voyager toute une nuit, à moins de nécessité absolue, surtout après un repas de Sybarite, arrosé de vin de Champagne. Le corps a besoin de repos et les nerfs sont douloureusement surexcités quand le sommeil est rendu impossible par mille obstacles extérieurs.

Le temps que l'on croit avoir gagné par cette course nocturne est tout de même perdu. On n'est que l'ombre de soi-même, avec la migraine et une lassitude qui ne vous rend bon à rien. On a, de plus, passé une nuit terrible, tandis que, resté dans son lit, on eût pu continuer le voyage de grand matin, dispos et alerte, et arriver le soir au gîte avec les forces nécessaires pour l'œuvre à laquelle vous êtes appelé. Mes compagnons de voyage se montrèrent, à mon avis, très-peu sages. Ils avaient toujours une grande

hâte d'arriver aux savodi, et ils perdaient des journées entières pour avoir un dîner et du bon café; puis ils voyageaient la nuit pour recommencer le lendemain la longue halte par laquelle il fallait encore acheter le dîner. Pour moi le choix n'était pas difficile entre le pain et le lait pour ma nourriture du jour, avec du sommeil pour ma nuit, et une journée passée dans un savod avec du vin de Champagne et une veillée détestable sur les grands chemins.

Le dimanche 21, Salomiosky nous emmena au club. J'y restai une heure; Due ne s'y amusa guère. Le lendemain, Erman nous rejoignit à demi mort de froid et de fatigue. La perte de son journal, le voyage qu'il venait de faire en courant, la solitude dans une voiture incommode, la privation de tous les petits secours qu'il trouvait parmi nous, et qui sont surtout regrettés par des gens peu pratiques, avaient produit sur lui un effet salutaire, et il devint beaucoup plus facile à vivre. Il se sentait si soulagé d'être de nouveau au milieu de visages amis dans une chambre doucement réchauffée, et Salomiosky, qui lui en imposait, le tenait, de plus, si strictement dans les bornes de la politesse, en lui faisant sentir d'une manière si supérieure son défaut de savoir-vivre, que nous nous promîmes, Due et moi, les plus heureux fruits de cette excursion.

Le même jour nous renvoyâmes à Kazan notre postillon sexagénaire. Il était devenu d'une extrême impatience depuis l'expédition inattendue d'Ekatherinenbourg, le long de la chaîne de l'Oural. Le pauvre

vieux n'avait certes pas toujours été heureux avec nous; il avait dû surtout souffrir beaucoup de la chasse faite au journal de M. Erman, et il commençait à craindre que nous ne le tinssions trop longtemps éloigné de sa jeune épouse. Il se rendit donc chez le botaniste Claus, et lui demanda, au nom de leur vieille connaissance de Kazan, de plaider sa cause auprès de moi et de lui faire avoir un large pourboire. « Sinon, dit-il en tirant son chapeau et faisant une révérence, accompagnée d'une grimace peu agréable, on me dira : *Prostschai potzschtillion!* (adieu, postillon!) » Plus tard, il avait encore dit à Claus qu'il avait fait bien des voyages, mais jamais d'aussi durs. « Et, ajouta-t-il, ce ne sont pas même des chrétiens. » Claus lui assura que nous l'étions aussi bien que lui. « Cependant ils ne voyagent pas comme des chrétiens, » avait-il répondu. Resté seul avec Erman, il s'était montré récalcitrant, il s'était dit malade et n'avait pu fournir la dernière station. Tout domestique placé directement sous les ordres de M. Erman menait certes une vie de chien, car il pensait aussi peu aux autres qu'aux bêtes qui le traînaient. Il lui était parfaitement indifférent que son domestique dormît et mangeât ou non. Il ne s'occupait jamais de ses effets et ne prenait même pas le soin de faire sa malle. Aussi vivait-il au milieu du désordre le plus complet. Le lendemain de son retour, le vieux postillon nous rejoignit, s'attendant à des coups, et non à un pourboire. Je lui fis donner par Due trente-cinq roubles, et Gustave lui dit qu'il

aurait eu plus s'il s'était mieux conduit. La surprise lui fit faire deux profondes révérences en touchant la terre des doigts de sa main gauche. Il dit plus tard à Gustave que j'étais bien le meilleur de tous, et qu'il avait aussi remarqué que j'étais un vrai chrétien. Il désira me faire ses adieux; je fus forcé de sortir pour les recevoir, et il me baisa la main en m'adressant mille remercîments.

Le mardi 23, nous dînâmes chez le docteur Wulff avec Claus et Kupffer, et le soir nous donnâmes la dernière poignée de main à ces hommes de science si méritants, qui retournèrent à Kazan. Je fus très-content d'entendre Kupffer dire qu'il avait appris beaucoup en voyant mes dispositions pratiques sur l'emballage des instruments et leur transport, sur la grandeur et l'ordre des journaux modèles, destinés à la transcription de nos diverses observations, etc. Sauf le niveau, cassé le premier jour de voyage à Saint-Pétersbourg, et un tuyau de baromètre brisé quelque temps après, aucun instrument n'avait reçu le moindre dommage; pas un seul de nos nombreux effets n'avait été perdu.

Le lendemain soir, le préfet de police nous proposa de faire réparer nos voitures dans le savod de l'État. Il nous en procura une pour aller à la mine d'or de Benzofsky, à quinze verstes d'Ekatherinenbourg, où les particules d'or se trouvent dans un grès jaunâtre et relâché. Nous ne nous y rendîmes que le lendemain, et, après avoir visité les mines et les lavoirs, le reste de notre journée fut donné à une

agréable famille allemande. Le 16, jour de ma naissance, fut passé chez Salomiosky, qui lut à haute voix à Erman un portrait qu'il avait esquissé de lui, et qui certes ne ressemblait pas mal. Erman écoutait avec beaucoup de patience, et, en retour, il nous fit la lecture de la partie d'une lettre qu'il adressait à son père, à Berlin et où il décrivait la personne de Salomiosky. Ce dernier prit avec un pantographe tous nos profils dans l'intérêt de ses études physiognomiques.

Après avoir dîné le lendemain chez le préfet de police, je résolus de prendre un bain russe au logis. Chaque ménage russe possède deux nécessités absolues : une salle de bains et une glacière. Le bain me plut tellement, que je pensai à en établir de semblables dans l'Observatoire que l'on avait, à cette époque, l'intention d'élever à Christiania. La glacière eut également mes suffrages. Quoique les bains russes soient maintenant connus dans plusieurs villes de l'Europe, j'en donnerai néanmoins ici une courte description. La maison des bains, petit bâtiment en bois, est, en général, située dans un coin de la cour ou dans le jardin. Elle se compose d'une antichambre, avec un banc sur lequel on se déshabille, et d'un salon de bain où se trouve un énorme poêle. Sur une grille de fer sont placées plusieurs grandes pierres. On allume du bois au-dessous et on le laisse brûler jusqu'à ce que les pierres deviennent presque rouges.

Le baigneur, après avoir quitté ses vêtements,

entre. Un valet, également nu, jette de l'eau sur ces pierres rougies, ce qui produit, à l'instant, une vapeur chaude qui remplit tout le salon. Cette vapeur est surtout brûlante sous le plafond, qui est fort bas. Une terrasse, avec un escalier de quatre à cinq marches de la longueur d'un homme est adossée à un des murs, et le baigneur a le choix de s'étendre en haut ou en bas, suivant le degré de chaleur auquel il veut s'exposer. S'il respire difficilement à travers toutes ces vapeurs, il place près de son visage un bassin rempli d'eau froide, et, en s'arrosant la figure, il supporte mieux l'air qui environne sa bouche, et qui semble moins étouffant. Le valet, armé d'une brosse de crins, imbibe bien de savon et frotte tout le corps du baigneur. Puis il prend une verge de branches de bouleau avec leurs feuilles, la tient suspendue au milieu des vapeurs les plus ardentes, et fouette le dos du patient de haut en bas. On se croirait presque touché par des étincelles de feu. Cette irritation de la peau, jointe aux vapeurs chaudes, produit une telle transpiration, que la sueur ruisselle en abondance. Le baigneur se place alors sur le plancher et reçoit sur la tête un torrent d'eau presque froide, qui s'écoule d'un réservoir spécial, rafraîchit les membres et fait éprouver une sensation très-agréable. La douche se répète plusieurs fois, et le plancher de bois est percé de petits trous pour l'écoulement de l'eau. L'homme du peuple court dans la neige pour s'y rouler et rentre ensuite au milieu des vapeurs. L'aspersion terminée, on se sèche,

on s'enveloppe d'une pelisse et l'on regagne son appartement; mais la transpiration dure encore très-longtemps. On ne doit sortir que deux ou trois heures plus tard pour ne pas s'exposer à de graves maladies. Par cette raison on prend en général le bain le soir, afin de pouvoir se coucher immédiatement après; on évite ainsi les rhumatismes. J'en ai fait l'expérience personnelle. Dans les villes des autres contrées, où de pareilles maisons de bains se trouvent en général dans les faubourgs, la longue course que le baigneur est forcé de faire en sortant de cette étuve peut avoir des suites dangereuses.

Le dimanche, 28 septembre, Salomiosky vint prendre Due et Erman pour assister à un bal dans le *sokranië* (le club). Le lendemain, nous étions invités, Erman et moi, chez un Irlandais qui s'appelait Major, minéralogiste distingué, marié à une Allemande, et qui avait passé par des positions bien différentes dans plusieurs pays. Je lui racontai que j'avais connu un de ses compatriotes portant le même nom; je crus même apercevoir une certaine ressemblance entre les traits de son fils et ceux des enfants de son homonyme en Norvége. Il me répondit que ce pouvait bien être son frère aîné, qu'ils avaient tous les deux joué un certain rôle dans une insurrection et avaient été obligés de prendre la fuite.

Le 1er octobre, nous fîmes nos adieux à ce cher et aimable Salomiosky, qui dut aller à Moscou, vers l'ouest, tandis que notre course était tournée vers Tobolsk, dans la direction de l'est. De retour en 1830,

je le vis un instant au théâtre de Moscou. Quant au préfet de police, nous apprîmes qu'il avait été déposé de sa charge par suite des exactions, dont les malheureux fonctionnaires inférieurs russes se rendent souvent coupables en raison de l'insuffisance de leurs salaires. Une personne haut placée m'a raconté qu'ayant indiqué à l'empereur Nicolas cette cause de la corruption des fonctionnaires russes, Sa Majesté lui avait répondu que l'état des finances ne permettait pas d'accorder des appointements plus élevés au nombreux personnel des fonctionnaires de son vaste empire. Cela fait penser à la note que Frédéric II écrivit au-dessous de la supplique de quelques douaniers, réclamant un petit supplément de traitement : « J'ai attaché ces ânes à la mangeoire, pourquoi ne mangent-ils pas? »

A Ékatherinenbourg, il se trouve un polissoire de pierres bien remarquable. Les plus magnifiques objets d'art sont confectionnés par des paysans russes à longue barbe et en pelisse de mouton. Dans quelques ateliers, de grands blocs de jaspe et de marbre sont taillés en plaques de tables, chapiteaux de colonnes, vases et ornements divers; d'autres sont destinés au travail des pierres fines, et il était curieux de voir les procédés peu compliqués avec lesquels on savait produire les facettes les plus variées. De beaux camées et *entaglios* sont polis d'après les antiques copiés sur des gravures. Je me fis faire un joli cachet d'un beau cristal de roche, mon nom entouré d'un fil elliptique de perles, sur le modèle d'un cachet de

laiton que j'avais apporté. Je reçus plus tard à Orenbourg une petite boîte d'argent sous le couvercle de laquelle était logé un camée représentant une tête blanche de Minerve, avec casque, sur un fond vert foncé, poli à Ékatherinenbourg. Je commandai un collier d'améthystes à facettes, plusieurs paires de boucles d'oreilles, des pendeloques et trois croix d'argent, ornées à jour d'une pierre précieuse, appelée par les Russes *Täschelovetsch*, ou pierre lourde, bien supérieure au cristal de roche, et dont le jeu ressemble à celui du diamant. J'envoyai ces objets d'Irkutsk à ma famille.

Le directeur de la compagnie commerciale d'Amérique à Saint-Pétersbourg m'avait donné des lettres de recommandation pour divers commissionnaires de la compagnie en Sibérie, chez lesquels nous pûmes toucher de l'argent, afin de ne pas traîner avec nous une trop grosse somme en assignats. De plus, il avait instruit d'avance ces messieurs de l'affaire. La veille de notre départ, un homme à longue barbe, habillé à peu près comme le paysan russe, se présenta et fut reçu sans façons hors de la porte. Il s'annonça comme négociant et commissionnaire de la compagnie d'Amérique, domicilié dans la ville de Tiumen, entre Ékatherinenbourg et Tobolsk; il nous apprit que le directeur de la compagnie lui avait donné avis de notre arrivée, et nous offrit fort humblement ses services. Nous lui demandâmes seulement de nous procurer un bon logement à Tiumen. En y arrivant dans la soirée du 3 octobre, nous fûmes invités

par le garde à descendre chez le marchand un tel. C'était une maison fort élégante, où nous fûmes à l'instant régalés de cet excellent thé des caravanes, que l'on trouve partout en Russie ou en Sibérie. Notre commissionnaire vint en personne nous faire mille excuses de n'avoir pu nous recevoir dans son domicile, qui était fort exigu, et nous inviter cependant à dîner pour le lendemain. Le matin il revint avec trois voitures attelées de magnifiques chevaux, afin de nous montrer les curiosités de la ville. C'était précisément jour de marché. Je refusai pour pouvoir faire mes observations, tandis que mes jeunes compagnons le suivirent. Vers midi, ils revinrent tous me prendre. Ils ne tarissaient pas sur les choses étranges qu'ils avaient vues. Le marché attirait des milliers de Tartares, de Kirghises, de Baschkirs, etc.; c'était vraiment un spectacle curieux et bizarre. Je fus très-vivement frappé de toutes ces figures et de ces costumes et idiomes, si différents de ce que nous étions habitués de voir et d'entendre.

La maison de notre hôte était un petit bâtiment en charpente, peu symétrique, avec lequel les plus misérables cabanes des faubourgs de notre ville natale pourraient rivaliser. Par une longue échelle, véritable casse-cou, nous montâmes à une espèce de vestibule ouvert; nous passâmes ensuite une petite porte en nous inclinant, pour ne pas nous faire une bosse à la tête, et entrâmes dans des appartements petits, mais propres, ornés, suivant une habitude chère aux paysans, de mauvaises gravures, de quelques tableaux

chinois encore plus détestables et des images ordinaires de saints. La maîtresse de maison était habillée comme une respectable paysanne, avec un mouchoir de soie autour de la tête, des bas de coton et des souliers de couleur. Nous lui baisâmes la main, et elle nous embrassa sur les deux joues. Un docteur en médecine, qui ne parlait que le russe, faisait partie des convives. La conversation fut donc peu animée et assez insignifiante. Après avoir pris du caviar, avec un verre de liqueur, nous vîmes entrer l'archimandrite d'un couvent de la ville, homme de grande taille, avec une mante noire, une espèce de mitre ou chapeau à deux ailes, une chaîne d'or autour du cou, à laquelle pendait une croix d'or entourée de pierres vertes, et tenant à la main un chapelet composé de pierres rouges et bleues, séparées par des boules d'or. Après les révérences accoutumées devant les images, il marcha, avec beaucoup de majesté, vers Due, qu'il prit pour le principal personnage de la compagnie, parce qu'il portait un uniforme et des épaulettes. En Russie, on a l'habitude de baiser humblement les mains d'un prêtre. Il avança la sienne; mais, comme Due ne fit aucun mouvement, il la retira aussitôt et commença, en russe, une série de questions : Si nous étions des étrangers? où nous allions? quel était le but de notre voyage? La table était surchargée d'argenterie et abondait en plats exquis et en vins de toute espèce, depuis le vin du Rhin jusqu'au champagne et au tokai. La maîtresse de la maison ne parut pas pendant le dîner; elle resta dans l'appar-

tement voisin, dont la porte était ouverte, pour veiller au service. Pendant le repas, l'archimandrite perdit peu à peu ses grands airs, après avoir vidé quelques verres, et se montra passablement gai et gaillard. Sa conversation se traînant lourdement en russe, nous eûmes tous recours au latin. Erman, fort bon latiniste cependant, avait la tête remplie de russe, et les mots restaient sur ses lèvres. L'archimandrite parlait aussi mal que possible, le docteur russe à peine un peu mieux, de sorte que je n'eus aucune honte de mon latin, rouillé depuis vingt-six ans. La conversation prit une tournure fort comique. Les moines et leur supérieur l'archimandrite, en un mot tous les prêtres qui portent la mante noire, n'ont pas le droit de se marier; mais c'est un proverbe répandu en Russie, qu'aucune femme n'est dorlotée comme la femme d'un pope. Si elle meurt, il ne peut pas conclure un second mariage. En pareille matière, l'archimandrite, une fois stimulé par le vin, se plut à entrer dans des explications très-délicates; mais, afin de cacher certaines pensées mondaines à son respectable hôte, il eut soin de parler latin. Il me demanda si j'étais marié. « Certainement; et j'ai six... — *Sex uxores!* (six femmes) s'écria-t-il en riant, mais c'est trop! » J'expliquai mon cas en finissant la phrase : « *sex liberos* (six enfants). » Sur quoi il se pencha confidentiellement vers moi : « *Melius est uxorem ducere, quam,* — Hé! hé! kak? kak? — *cœlebs vitam degere* (se marier est mieux, hé! hé! comment? comment? que de passer sa vie en garçon). » A chaque *hé!* et à chaque *kak!*

il jetait un regard suppliant sur le médecin, qui lui fournissait le maudit mot rebelle, après avoir cherché quelque temps lui-même. Bref, les allusions devinrent si transparentes, que M. Erman s'écria en allemand : « Je savais bien que la conversation tournerait au leste dès qu'un prêtre russe s'en mêlait. » L'archimandrite ne mangea que du poisson, de la pâtisserie et des fruits. Notre hôte était un homme charmant et modeste, se sentant fort honoré de la compagnie que son heureux destin lui avait amenée, ainsi que de la lettre du directeur de la Société. Toute sa conduite fut celle d'un homme bien élevé, qui, une fois sa barbe rasée, eût été admis partout. En nous retirant, nous imitâmes les maîtres de la maison en baisant la main de l'archimandrite, qui était blanche et délicate. Il nous invita à entendre la messe du lendemain, puis à dîner chez lui. Mais nous avions déjà assez de la ville, et notre départ était fixé au matin. Archimandrite et médecin prirent le thé chez nous le soir.

Dans le village de Iaschakova, où nous arrivâmes le 5, nous entrâmes dans une maison de paysans, où des jeunes gens des deux sexes étaient réunis pour danser. Après avoir regardé quelques instants, nous fûmes renvoyés par le maître de la maison, qui s'aperçut que Due avait une pipe, quoiqu'elle ne fût pas allumée. En Sibérie, il existe divers sectaires (*Raskolniki*), dont les uns, appelés *Stari-veri* (anciens croyants), ont, entre autres bizarreries, celle de regarder comme une occupation satanique de fumer

du tabac. Un des paysans présents s'écria : « Viens danser chez moi, on y aura de la liberté. » Nous acceptâmes sa proposition. La chambre du paysan, en Sibérie, est un tout petit espace carré. Le long des deux parois court une corniche; et ce lit reçoit toute la famille pendant la nuit; même le jour, quelques membres s'y blottissent, cherchant à laisser aux autres le plus de place possible. La porte d'entrée est au-dessous de l'une des corniches, de sorte qu'on est obligé d'avancer à quatre pattes jusqu'au milieu de l'appartement, où enfin on a l'agrément de pouvoir rester debout. Le carré a tout au plus un diamètre de trois aunes[1]; c'était là que la danse devait avoir lieu! Les filles étaient assises sur les genoux l'une de l'autre. Il y avait une vingtaine d'hommes et de femmes pour spectateurs. Des chandelles étaient collées aux bords de la corniche. Nous fîmes venir deux pintes d'eau-de-vie; les garçons furent servis d'abord, puis les filles, qui refusèrent deux fois le verre du geste, et la troisième fois le vidèrent d'un trait. La danse était peu compliquée. Toutes les filles formèrent, avec quelques hommes, un rond en se donnant les mains, et tournèrent dans le petit espace en chantant une chansonnette, la plupart du temps sur un seul ton, mais sur différents octaves. Parfois d'autres voix adoptaient un rhythme particulier. A chacune des strophes de la chanson, le cercle allait tantôt à droite, tantôt à gauche; les

[1] L'aune norvégienne est égale à 0m, 627. D. L. R.

hommes admis à la ronde battaient énergiquement les dalles de leurs pieds, afin de rendre danse et musique plus animées. Ils nous offrirent de partager leurs jeux, mais nous remerciâmes. Enfin deux gaillards jouèrent du *balaleika*, instrument à quatre cordes de métal, et se chargèrent de la partie musicale de la fête. Bientôt après, la véritable danse du pays commença, mais elle ne fut exécutée que par deux partenaires à la fois. Ils changeaient de place à tout moment; c'était une espèce de dos-à-dos. La fille faisait quelques évolutions avec son mouchoir et glissait légèrement sur le parquet; le garçon, au contraire, tordait ses pieds, tantôt en dedans, tantôt en dehors, et frappait les dalles en désespéré. C'était une exécution imparfaite de cette belle danse nationale que Due avait vue à Kuschva.

Le lendemain, nous traversâmes la rivière Tobol en compagnie de quelques-unes de nos danseuses de la veille, et, le 7 octobre, nous aperçûmes enfin les dix-huit églises de Tobolsk, dont les tours nombreuses, les flèches vertes et les coupoles dorées font beaucoup d'effet. Nous traversâmes la rivière Irtysch, qui se jette dans le Tobol, tout près de la ville. Nous nous fîmes annoncer au préfet de police, qui nous indiqua à l'instant un logement et nous invita à dîner pour le lendemain.

CHAPITRE IV

Séjour à Tobolsk. — Une noce russe. — Baptême d'une juive, etc.

Le 7 octobre 1828 nous étions à Tobolsk, capitale de la Sibérie occidentale, où le gouverneur général et un archevêque (*arckhierei*) ont leur résidence. Le lendemain de notre arrivée, la première neige commençait à tomber et rendait les chemins difficiles. Nos voitures à roues devaient être placées sur des traîneaux; mais la saison ne permettait pas encore de le faire, et l'on nous conseilla d'attendre dans la ville qui nous offrait un séjour agréable et où se trouvent des ouvriers habiles, plutôt que de nous exposer à une halte dans quelque village dénué de toutes ressources. La neige, en effet, au lieu de devenir plus abondante, disparut tout à coup; l'hiver tardait à se faire sentir, et nous ne pûmes songer à continuer notre voyage avant le 12 décembre. Pendant ce temps, que nous employâmes à recueillir de nombreuses observations, but principal de notre entreprise, et à compléter nos préparatifs par la confection de bonnets et de bottes en peau de renne, nous fûmes assez heureux pour faire la connaissance de deux aimables familles allemandes. C'étaient d'un côté

le docteur Fiandt, de Berlin, avec sa jeune femme, et, de l'autre, le colonel ingénieur Hirsch, également marié, que nous vîmes presque tous les jours, et qui nous comblèrent de politesses. Une servante du colonel épousa un charpentier pendant notre séjour à Tobolsk, ce qui nous procura l'occasion de connaître les cérémonies qui accompagnent en Russie l'union des gens appartenant aux classes inférieures de la société.

Dès le moment qu'un Russe de bas étage désire se marier et a les moyens de soutenir son ménage, il s'adresse à une vieille commère appelée *Svacha*, espèce de pourvoyeuse, qui connaît parfaitement toutes les jeunes filles de la ville ou des environs. Il la prie de lui trouver une femme honnête, possédant telles et telles qualités qu'il estime de préférence. Alors la Svacha va prendre ses listes, si elle sait écrire, sinon, et c'est ce qui arrive le plus souvent, elle cherche dans sa tête, et, toute réflexion faite, elle propose au postulant la fille qu'elle croit pouvoir lui convenir. Ordinairement il n'a jamais vu la femme qu'on veut lui donner, et, de son côté, celle-ci n'est pas plus avancée. La Svacha se rend ensuite chez la jeune fille et lui fait savoir que le garçon un tel est décidé à se marier, s'il peut rencontrer une personne gentille, laborieuse et d'un bon caractère. Elle énumère les mérites de son candidat : sobriété, activité, etc.; et, si elle peut ajouter qu'il possède un samavarr ou une bouilloire à thé, cette circonstance plaide fortement en sa faveur.

Le thé est la boisson favorite du Sibérien : à n'importe quelle heure de la journée, quand un hôte entre dans un ménage où il y a de l'aisance, on lui offre d'excellent thé, luxe assez rare chez nous. Lorsqu'un maître engage des domestiques, ils se réservent, la plupart du temps, une certaine quantité de thé par jour. Être à la tête d'un samavarr, c'est un titre qui fait valoir le paysan russe autant pour le moins que la possession d'une marmite recommande la paysanne danoise, qui est à peu près sûre alors de trouver un mari. Si la Svacha voit que la fille n'est pas trop rebelle à sa proposition, elle arrange une rencontre sur un terrain neutre, par exemple l'église, où les deux parties peuvent se voir. C'est le premier acte de la recherche en mariage, et on l'appelle *smotrenië*, ou la contemplation. La Svacha présente les futurs l'un à l'autre; mais, le plus souvent, ils sont trop embarrassés pour pouvoir se dire un seul mot; ils s'en tiennent aux œillades, et ce silence prolongé explique suffisamment le terme dont on se sert pour désigner cette entrée en scène. Si les parties ne se déplaisent pas, et si l'aspirant trouve que la fille a bonne mine, il supplie la Svacha de continuer les négociations. Elle déploie alors la plus grande activité, allant de l'un à l'autre, et ne tarissant pas sur leurs qualités respectives. Dès que l'affaire marche, on convient d'une petite réunion chez les parents de l'une des parties intéressées : là on s'examine plus à l'aise et l'on peut se dire quelques mots. C'est le second acte de la recherche, qu'on nomme *svidanië*, ou la se-

conde rencontre. Si le garçon n'est pas un sot, il fait de son mieux pour être agréable; mais, le plus souvent, tout se borne à quelques monosyllabes, malgré les efforts de la Svacha, qui cherche, comme en Norvége le maître de cérémonies des noces de nos paysans, à faire rire et causer la société. Elle continue ensuite ses bons offices et ne néglige rien pour que la fille se décide. Si elle réussit seule ou avec l'aide des parents, la fille lui présente la main et agit de même vis-à-vis du prétendant lui-même. C'est le troisième acte de la recherche, qui s'appelle *rukobitiĕ*, ou la poignée de main. Dès ce moment, les jeunes gens sont regardés comme fiancés, et les parents de la fille ou ses maîtres, si elle est en service, arrangent une petite fête à laquelle on invite les amies et les connaissances de la future. On chante des chansonnettes, on prend du thé, on danse quelquefois au son d'un unique violon ou d'un *balaleïka*, instrument ayant la même forme et se jouant de la même manière que le *langelek* de nos paysans de Norvége, et que l'on achète dans chaque échoppe pour cinquante kopeks. C'est le quatrième acte, qui se nomme *devitschnik*, ou la soirée des demoiselles (le *Polterabend*[1] des Allemands). La fiancée fait ses adieux à ses compagnes. On dénoue les tresses de ses cheveux, qui flottent sur ses épaules jusqu'au lendemain du mariage; alors ils sont de nouveau relevés, et, dès ce jour, restent couverts d'un bonnet. Parfois on les coupe entièrement. Im-

[1] Veillée de noces.

médiatement après la soirée des demoiselles vient la noce, ou *svabda*, cinquième et dernier acte de la pièce, qui, suivant les circonstances, deviendra une comédie ou un drame.

Afin que ce cinquième acte soit bien compris, il est nécessaire que je donne quelques détails sur le culte des images en Russie. Dans chaque chambre de la maison d'un Russe, il est de rigueur d'avoir une *obras* ou l'image d'un saint. En général, cette image est placée vis-à-vis la porte d'entrée, un peu au-dessus de la hauteur d'un homme. La première chose que fait un Russe, dès qu'il est levé, est de se laver le visage et les mains; puis il fait trois fois le signe de la croix devant l'*obras* en s'inclinant. Lorsqu'il entre dans une chambre quelconque, il répète la même cérémonie sans ouvrir la bouche, et il serait inutile de lui adresser la parole en ce moment, car il ne voit, il n'entend rien. Les familles protestantes sont dans la nécessité d'avoir des *obras* dans leurs maisons, à cause de l'homme du peuple russe, qui resterait frappé de stupeur s'il ne trouvait pas une image devant laquelle il pût faire sa révérence. Il croirait être parmi des païens ou dans une étable à cochons. A cette image, ou à chacune de ces images, car plus il y en a, plus on est fier, on attache une bougie en spirale au moyen d'un long clou. Dans quelques familles aisées, ces minces bougies blanches sont remplacées par une belle lampe en verre, au moins devant l'image principale. Ces *obras* sont regardées comme les divinités tutélaires de la famille, et passent en héritage

de la mère à la fille pendant plusieurs générations. Chez les pauvres, surtout en Sibérie, où l'art de la sculpture est peu cultivé, l'*obras* se compose simplement de petites tablettes en laiton avec des figurines à demi saillantes, ayant la forme des anciennes tables d'autels; elles ont deux ailes qui peuvent se fermer sur la tablette du milieu, où se trouve en général une image fort imparfaite de la Vierge; ces tablettes n'ont que trois à quatre pouces de long, sur autant de large. Les paysans qui les fabriquent les vendent pour quelques roubles. Plus tard on les fait consacrer par le pope. Sur le marché de Nischni-Novgorod, nous vîmes plusieurs échoppes remplies de ces *obras* à différents prix, et nous en achetâmes trois. Il y en a d'un style un peu plus recherché; ce sont des images assez mal peintes sur une tablette en bois de huit pouces carrés enduite d'un vernis luisant; les plus élégantes ont une image assez soignée, mais cachée sous une plaque d'argent ou de cuivre doré, qui représente en demi-relief la draperie du portrait, avec une auréole au-dessus de la tête, le tout environné de feuillages et d'autres enjolivements. La plaque de métal est percée à la place du visage et des mains, de sorte que l'on peut aisément voir la peinture; la tablette est de plus entourée d'un joli cadre que les personnes riches décorent souvent de perles et de pierreries. Les ornements de la célèbre image de la Vierge de Kazan, qui, si je ne me trompe, est suspendue dans une église du Kremlin, à Moscou, sont d'une immense valeur. Chaque *Prasdnik* ou jour de fête, dont le nombre est

considérable en Russie, on allume les bougies ou les lampes des *obras*, et aux grandes fêtes, par exemple le jour de Noël, les popes ou prêtres de rang inférieur, pris ordinairement parmi les paysans, vont en voiture de maison en maison, chantant à quatre voix leur *Gospodi pomilio* (Seigneur, ayez pitié de nous), devant les dieux tutélaires des familles, en arrosant dieux et profanes d'eau bénite, à l'aide d'une verge qu'ils trempent dans le bénitier.

Le jour des noces, les parties se rencontrent d'abord chez les parents du fiancé, puis chez les parents de la fille, dont on réclame la bénédiction ou consécration ; à défaut de famille ce sont les maîtres qui servent de parents. A la noce en question, le colonel Hirsch remplaça le père de la fiancée, et il fut chargé de la consécration. Une *obras* d'environ dix pouces de diamètre, représentant la mère de Dieu avec l'enfant Jésus dans les bras, couverte d'une plaque d'argent découpée, était placée sur une table. Une bougie brûlait devant l'image. Un grand pain noir et rond se trouvait près de la bougie, et sur le pain il y avait une salière en verre poli, remplie d'un sel fin. Quand ce sont de pauvres gens qui font la noce, on jette simplement une poignée de sel sur le pain. En avant de la table on remarquait un joli tapis de pied. La fiancée, jeune fille élancée et gentille, parut accompagnée de sa mère ; elle était parée d'une robe de soie brune élégamment garnie (présent de madame Hirsch); ses beaux cheveux bruns flottaient sur ses épaules; elle avait un mouchoir bariolé noué autour

de la tête, des souliers en maroquin jaune et des bas de coton blancs. Elle s'avança lentement vers le tapis, s'agenouilla et fit trois fois son *pokorno*, c'est-à-dire trois humbles révérences devant l'*obras*. Cette révérence s'exécute de la manière suivante : d'abord on fait le signe de la croix, avec les trois premiers doigts depuis le front jusqu'au creux de l'estomac et de l'épaule droite à l'épaule gauche, le tout suivi de la révérence ordinaire; puis on se met à genoux; les mains sont appuyées sur le plancher qu'on touche du front à chaque génuflexion qui se répète trois fois. La mère aide sa fille à se relever, car l'acte doit être accompli lestement et avec grâce. Cette cérémonie achevée, M. Hirsch s'approcha, prit l'*obras* sur la table, et, en prononçant une bénédiction en langue russe, il la fit passer en croix au-dessus de la tête de la fiancée, puis au-dessus du pain et de la salière. La fille recommença ensuite ses révérences devant sa mère et devant M. et madame Hirsch. Celle-ci, tout émue, l'embrassa. La pauvre fille avait l'air d'une victime parée et résignée. Elle avait vu son futur trois fois; le jour du *svidanië*, il ne lui avait dit que quelques mots; au *devitschnick*, il avait été roide et embarrassé; elle avait beaucoup réfléchi et pleuré avant de consentir, mais enfin la Svacha et sa mère l'avaient persuadée. Le futur n'était nullement de son goût; après le *devitschnick* elle avait, en hésitant, demandé à madame Hirsch comment elle trouvait son fiancé. Cette dame avait répondu qu'il lui faisait l'effet de pouvoir devenir un bon mari, qu'il avait seulement l'air un

peu gêné. Toute cette scène était très-touchante. Madame Hirsch regrettait de perdre une servante qu'elle aimait beaucoup, c'était un excellent sujet et elle n'était pas rassurée sur son bonheur à venir. Ses craintes se communiquèrent à toute la société, qui ressentait une vive sympathie pour cette jeune fille. « Encore, disait madame Hirsch, elle n'est affligée que parce que la personne de son fiancé lui déplaît, mais, si elle lui découvre chaque jour des défauts, que deviendra-t-elle ? »

Une heure après on annonça que le futur était dans l'église. Un beau traîneau, orné de tapis de plusieurs couleurs, reçut la fiancée. Le domestique de M. Hirsch, nommé Xaver (ou plus ordinairement Savka), ouvrit le cortége, l'*obras* entre ses deux mains et le pain avec la salière sur ses genoux, tandis qu'un autre domestique menait les chevaux. Après la fiancée, nous venions avec la famille du colonel. Nous trouvâmes dans l'église le fiancé en redingote d'un gris foncé de gros drap et fort mal coupée, une cravate à petits carreaux rouges et blancs, la figure sèche et roide, de tout petits yeux, et des cheveux noirs qui pendaient comme des mèches de chandelle; en un mot, il avait l'air non-seulement d'un ouvrier en bois, mais d'une statue de bois. Après que l'on eut donné à chacun des conjoints une petite bougie ornée d'or battu, on les conduisit l'un vers l'autre. Le pope dit une messe basse avec son diacre et ses chantres; les anneaux furent ôtés des doigts des fiancés et placés sur l'autel. Les chants

recommencèrent, des prières furent lues, enfin les anneaux furent repris sur l'autel, puis échangés, et, pour finir, deux grandes couronnes en laiton furent apportées; le pope posa un certain point de chaque couronne, où se trouvait sans doute un crucifix, sur les lèvres des mariés, il éleva ensuite les deux couronnes sur leurs têtes, unit leurs mains droites, et, les prenant dans la sienne, il conduisit en chantant les jeunes gens trois fois autour d'un petit autel. Enfin il leur fit baiser, ainsi qu'aux personnes présentes, un crucifix en argent, et le mari eut le droit d'emmener sa femme, avec laquelle il n'avait guère, jusqu'à ce moment, échangé que quelques paroles.

Savka ouvrit de nouveau le cortége avec l'*obras*, le pain et la salière, objets qui, dès ce jour, devenaient la propriété de l'épouse, et des reliques sacrées pouvant servir un jour à doter une fille à marier. Les domestiques du colonel avaient été invités au souper que donnaient les nouveaux époux; Savka servait à table; tous étaient mécontents de cette union et furieux contre la Svacha, Savka spécialement, qui avait été amoureux de la jeune fille, et, comme serf, n'avait pu la demander en mariage. En effet, le serf est obligé de se soumettre à la volonté de son maître en toutes choses, et il ne peut épouser que la personne qu'on lui désigne; aussi quand Savka offrit les gâteaux, la Svacha fut la dernière servie, ce qui lui fit dire qu'il mériterait un bon soufflet. Son service fini, Savka s'approcha d'elle,

lui reprocha l'insulte qu'elle lui avait faite, et, après l'avoir menacée de représailles, il ne craignit pas de la souffleter; la vieille s'enfuit avec rage. Elle avait aussi à se plaindre du mari, qui ne lui avait pas payé ses services d'une manière convenable.

Quelques jours plus tard, la jeune femme vint voir son ancienne maîtresse; elle lui dit « que son mari ne serait jamais bon à rien, vu que la Svacha, furieuse de sa mesquinerie, lui avait ôté la parole. » Elle le croyait réellement ensorcelé, car les Russes sont comme les Français, naturellement vifs et jaseurs; aussi la jeune femme dut-elle voir, dans le silence obstiné de son mari, un effet de la vengeance de la Svacha, ou un signe d'indifférence lorsqu'elle le comparait au beau Savka, qui se montrait plein de vivacité et avait toujours une réponse toute prête. Le Russe de la basse classe est tout aussi superstitieux qu'ignorant, grâce à ses popes à demi barbares et grossièrement intéressés.

Les marchands qui sont compris dans la classe des paysans ne connaissent ni *smotrenië*, ni *svidanië*; ils ne se servent pas non plus d'une Svacha; les parents arrangent le mariage sans prendre l'avis de leurs enfants; on ne leur demande ni s'ils désirent se marier ni s'ils ont fait un choix. Le *rukobitië* a lieu avec plus de solennité encore. Les promis sont conduits devant l'*obras* de la maison paternelle, où ils font leur *pokorno;* leurs deux mains droites sont liées avec un mouchoir blanc; si la fille est contraire à l'union projetée, elle a pour dernière ressource de dire *non*,

quand le pope lui demande si elle consent à prendre pour époux l'homme qui est à son côté. Cependant, si les parents soupçonnent leur fille capable d'une pareille résolution et qu'ils veuillent que le mariage ait absolument lieu, ils payent le pope qui fait semblant de ne pas entendre les dénégations de la fiancée, et achève la cérémonie.

A Moscou, il paraît qu'une sorte de marché se tient annuellement, pour les jeunes filles des basses classes, à un certain jour de fête. Après l'office divin toutes les filles à marier de l'endroit se placent sur deux rangs, et les épouseurs cherchent ce qui leur convient. La *smotrenië* devient inutile, ou plutôt c'est une *smotrenië* sous une autre forme et sans Svacha. Parmi les employés, qui tous sont comptés dans la classe de la noblesse, et qui tiennent un certain rang, la chose se fait absolument comme chez nous. Pourtant des mariages entre personnes qui ne se sont jamais vues se concluent quelquefois par des intermédiaires. Un major ingénieur, Svintizki, à Tobolsk, reçut, pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, le conseil de se marier; mais il opposait à ses amis qu'il ne connaissait aucune dame qui pût lui convenir. On lui proposa alors une orpheline, dont l'éducation avait été faite dans un couvent et qui jouissait d'un peu de fortune. Il ne l'avait vue de la vie, et elle n'était pas plus avancée à son égard. Il fit sa demande; il avait la réputation d'un galant homme; il n'y avait mot à dire sur le compte de la demoiselle; bref, elle accepta, et ils sont aujourd'hui mariés et fort heureux. Nous

les vîmes souvent chez notre colonel, et passâmes même une soirée dans leur maison.

Dans l'Église grecque-catholique, le baptême n'a pas lieu, comme chez nous, par l'aspersion; le sujet doit être plongé complétement dans l'eau. En général, ce sont les petits enfants qui reçoivent le baptême quelques jours après leur naissance. La chose se fait alors de la manière suivante : le pope place l'enfant nu sur sa main droite, et avec la main gauche il lui ferme les oreilles, les deux yeux, le nez et la bouche, en appliquant ses doigts sur tous les orifices, pour empêcher le passage de l'eau et prévenir toute suffocation. Puis on plonge l'enfant trois fois dans une cuve pleine d'eau. Cette eau ne doit pas être chauffée artificiellement, et elle est, par conséquent, glaciale en hiver; il faut qu'elle ait été consacrée d'avance par le pope, au moyen de prières et de divers signes. Dans les villes voisines d'une rivière ou d'un lac, les eaux sont consacrées, un certain jour de l'hiver, de la manière suivante : on fait un grand trou carré dans la glace; le clergé, avec ses grands dignitaires, tels qu'un archevêque ou un *archimandrite* (abbé général ou prieur de plusieurs couvents), s'avance processionnellement, et un crucifix est plongé dans la crevasse. Le peuple se presse autour de la croix, afin de recevoir les gouttes qui en découlent, et qui sont regardées comme saintes et d'heureux augure. Parfois un Russe plein de zèle se déshabille et se jette dans la crevasse afin de prendre un bain de cette eau consacrée, et, s'il y a dans le voisinage un enfant nouveau-né, on

l'apporte afin de lui donner aussi le bénéfice d'une semblable immersion. Un pope prend le malheureux petit être et lui fait subir un supplice d'un nouveau genre, car après ce baptême le corps de l'enfant a la couleur d'une écrevisse cuite. Si le pope est ivre, ce qui n'est pas très-rare, il peut arriver qu'il laisse échapper l'enfant au milieu des glaçons; c'est un accident bientôt oublié.

Cette fois c'était une juive adulte qui devait recevoir le baptême, et l'immersion ne pouvait se faire de la manière ordinaire, à moins que l'on n'eût trouvé un pope de la taille et de la force de saint Christophe. La juive était fiancée à un pelletier, qui nous avait fabriqué des bottes fourrées, des bonnets en cuir de renne et des pelisses. En Russie une juive et un chrétien ne peuvent contracter mariage ensemble; or le pelletier était lui-même un juif baptisé, qui s'était fait protestant pour pouvoir épouser une fille de la communion réformée. Le mariage ne s'était pas réalisé, et le juif, ne pouvant pas revenir à son ancienne religion, sa nouvelle fiancée fut forcée de se faire chrétienne. J'ai oublié pour quelle raison cette fille ne se convertit pas à la religion protestante; par là elle aurait évité à son mari bien des embarras, car l'Église russe s'empare toujours des enfants dans les unions mixtes. Du reste, notre pelletier n'était pas, je pense, un chrétien fort zélé; il avait au moins gardé une des qualités du juif trafiquant : il nous avait fait payer nos nécessités de voyage le double de leur valeur.

De quelle manière la cérémonie du baptême pou-

vait-elle se faire avec une personne adulte? c'était au-dessus de ma conception, et ces dames m'invitèrent à les accompagner à l'église, afin d'avoir la solution du problème. Il faisait ce jour là un froid de quinze à vingt degrés Réaumur. En pénétrant dans le temple, nous vîmes une femme debout près de la porte d'entrée, les pieds nus sur le pavé et vêtue d'une chemise fine en coton blanc attachée au cou avec un ruban de soie bleue, à longues manches et descendant jusqu'au talon. C'était la nouvelle convertie. Cependant je dois dire que chaque église, en Russie, se compose de deux bâtiments, l'un plus petit pour l'hiver, avec des poêles, on l'appelle *teplaja zerkva* (église chaude); l'autre, plus grand, est sans poêles. Quoique chauffée ce jour-là, l'église était encore assez froide pour que nous pussions, sans inconvénient, garder nos redingotes doublées de fourrures pendant toute la cérémonie. Le temple se remplit bientôt de spectateurs et de curieux, et les yeux noirs de la pauvre néophyte se promenèrent, effrayés et avec l'expression d'une vive attente, sur toute cette foule. C'était une femme à formes très-développées, d'une santé robuste, qui pouvait bien avoir une vingtaine d'années, portant des cheveux bouclés et ayant de fraîches couleurs, mais trop solidement bâtie pour être appelée jolie, suivant les idées des hautes classes. Quelque temps après notre arrivée, deux popes s'approchèrent et commencèrent leurs prières et leurs chants. Les représentants des parents de la néophyte prirent place à ses côtés; c'était une fort

belle dame russe nommée Schukoffsky, et un docteur en médecine, M. Albert, Hanovrien de naissance, le rituel ne permettant pas aux parents juifs de la jeune fille d'assister à la cérémonie. D'ailleurs ils n'auraient pas voulu probablement être témoins d'un acte aussi regrettable à leurs yeux. Après les prières et les chants, qui se prolongèrent pendant un quart d'heure, la néophyte reçut de madame Schukoffsky une belle chemise de chrétienne en fine mousseline blanche, avec un large ruban rose flottant sur ses épaules, et destinée à remplacer immédiatement le léger vêtement en usage chez les juifs; puis les deux popes se placèrent devant elle, et ce changement de toilette s'opéra sans difficulté. Avec un peu d'adresse, la chose peut se faire sans blesser la décence et sans qu'il soit nécessaire d'avoir des popes pour paravent. La jeune fille était, du reste, entourée d'un demi-cercle de spectateurs, de sorte que les popes ne lui offraient qu'un abri insuffisant. On eut enfin l'attention de lui faire passer des souliers. On lui lut ensuite une espèce de profession de foi qu'elle répéta, puis elle marmota rapidement quelques prières, et se servit de l'ancien dialecte slavon, qui est la langue de l'Église en Russie. Ces diverses évolutions, accompagnées de chants, durèrent bien un quart d'heure.

Dans le chœur se trouvait une grande cuve remplie d'eau, au bord de laquelle étaient attachées quatre bougies blanches allumées; du côté gauche était un escabeau dont la destination se devinait; je vis bien que la malheureuse devait être plongée.

L'observation, faite et répétée de bouche en bouche, reçut de tous côtés une réponse affirmative; on pensait cependant que la pauvre fille garderait sa légère draperie pendant l'acte du baptême. Elle nous faisait pitié, et, quelque peu inquiet de la tournure que prendrait la chose, je demandai à nos dames si nous autres hommes n'étions pas dans l'obligation de nous retirer. Madame Hirsch me répondit que je pouvais rester sans le moindre scrupule, attendu que madame Schukoffsky n'aurait pas amené ses deux enfants si la cérémonie eût dû offrir quelque chose d'inconvenant. Tous les principaux acteurs de la scène se rendirent au chœur, et les spectateurs suivirent. Le pope qui était de service entonna une hymne près de la cuve et souffla, en forme de croix, sur la surface de l'eau. On comprit que l'immersion allait avoir lieu. En effet, deux paravents furent apportés et placés en demi-cercle devant la cuve. Les deux popes avec les marraines restèrent en dedans, et les spectateurs en dehors, ainsi que le parrain, M. Albert. Cependant les deux dames de notre société se rendirent à une place d'où elles pouvaient apercevoir tout ce qui se passait, et, comme les paravents fermaient mal, ceux qui voulurent se donner un peu de peine virent très-bien entre les jointures. Le docteur Albert s'approcha sous le prétexte de boucher ces ouvertures, mais je n'oserais affirmer que ce fût son unique but. Enfin nous entendîmes une forte secousse dans l'eau, accompagnée d'un cri involontaire, puis trois autres secousses, et l'eau

coula par torrent sur les dalles. Deux minutes après, les paravents furent emportés et nous vîmes notre juive nu-pieds, tremblotante, mais fraîche et colorée comme une véritable rose pompon, les cheveux et le visage ruisselants d'eau, et la chemise se collant aux parties saillantes du corps mouillé. Les prières et les chants recommencèrent. Le pope, avec un pinceau trempé dans l'huile sainte, marqua une croix sur le front de la néophyte, sur ses oreilles et sur son sein à peine découvert, sur ses poignets et enfin sur la plante de ses pieds. Le sens de cette onction était que les pensées, les actions et toute la vie de la nouvelle baptisée devaient dorénavant être consacrées à Dieu. Ces symboles sont donc beaux et significatifs. Ensuite on jeta, à ma grande satisfaction, une mante en satin bleu sur les épaules de la jeune fille, car, à mon avis, il faut avoir une santé de cheval pour supporter une aussi longue et aussi rude épreuve. La pauvre victime avait été réellement plongée dans l'eau, et à trois reprises différentes, comme l'assurèrent nos dames. Je ne m'informai pas si c'était le pope qui tenait la jeune femme dans ses bras et lui mettait la tête sous l'eau, dans la crainte de paraître indiscret, et, en me bornant à raconter ce que j'ai vu et entendu, je laisse à l'imagination de mes lecteurs le soin d'achever la scène que je viens de retracer.

Depuis notre départ de Saint-Pétersbourg, personne de nous n'avait reçu de lettres de la patrie. Due avait fait mainte excursion aux bureaux de poste,

mais toujours il revenait les mains vides et tout triste. J'avais indiqué à notre banquier de Saint-Pétersbourg, le baron Stieglitz, l'époque présumée de notre arrivée dans les villes de quelque importance, et il avait promis d'y envoyer nos lettres avec la suscription ordinaire : *Poste restante*. A peine arrivés à Tobolsk, Due courut au bureau de poste. En le voyant reparaître et descendre la rue à pas précipités, Erman s'écria : « Voilà le lieutenant avec des lettres, car ses pieds ont des ailes ! » Il avait deviné juste. Il me remit deux grosses enveloppes, et attendit avec anxiété, désirant savoir si elles ne contiendraient pas quelque chose pour lui. En effet, chaque enveloppe renfermait deux lettres : une pour moi, de ma femme, et une pour lui, de sa fiancée. Quoique leurs dates remontassent à trois mois, elles n'en furent pas moins bien reçues. Erman seul resta sans missive.

Dans notre logement, chez une veuve près de l'église Roschdeeschtva, nous n'avions que deux chambres, dont une avait été cédée à Erman, mais il n'y avait pas de place pour nos domestiques, qui devaient se tenir pendant le jour dans un petit corridor, et dormir la nuit dans les voitures. Nielsen se glissa dans le char de transport avec une lanterne, et ferma le couvercle sur lui; Gustave préféra la britschka ouverte de M. Erman.

Nous eûmes tant d'invitations à dîner et de bals, que nous commençâmes à trouver la chose fatigante. Le gouverneur général Wilielminoff, vieux garçon

fort honnête, qui avait été nommé général à Tiflis en Géorgie, nous avait invités une fois pour toutes, et, si nous avions eu du temps et des forces, nous aurions pu avoir chaque jour pris. Telle est la vie de Tobolsk. A une fête que donna le directeur des postes, je rencontrai deux exilés [1], l'ancien colonel Alabieff et le gentilhomme de la chambre Schatiloff, son beau-frère. Dans un banquet qui eut lieu à Moscou, ces messieurs avaient gagné à un fonctionnaire public qui voyageait avec une caisse de l'État, et probablement d'une manière peu loyale, une somme de vingt mille roubles. Comme ce dernier exprimait un doute sur la loyauté de leur jeu, Alabieff l'avait frappé à la tête avec une bouteille remplie de vin de Madère, puis il avait, en plein hiver, fait jeter l'homme blessé dans un traîneau pour qu'il continuât son voyage, et le malheureux était mort en route. L'affaire fit du bruit; mais ils étaient tous les deux fort riches, et surent si bien corrompre témoins et juges, qu'elle traîna en longueur pendant plusieurs années, et qu'ils étaient sur le point d'être acquittés. L'empereur Alexandre, qui avait cependant conçu des soupçons, ordonna une enquête sévère dont le résultat ne leur fut pas favorable. Ils perdirent leur rang et leur noblesse, furent exilés à Tobolsk et condamnés à faire pénitence publique trois fois par jour dans la cathédrale, c'est-à-dire à se mettre à genoux une certaine quantité de fois devant l'autel, à faire les signes de croix

[1] Les condamnés s'appellent ici, avec une expression adoucie, *neschtschastlioni*, c'est-à-dire *malheureux*.

ordinaires sur le front et la poitrine, à toucher le parquet de la bouche et du front, et à marmotter des prières. Le fier Alabieff n'ayant pas voulu se soumettre à de pareilles génuflexions, le synode de Moscou ordonna de l'enfermer dans un couvent, dont les moines devraient veiller à ce que la sentence s'exécutât strictement. Mais les moines n'obtinrent pas plus de succès que les laïques.

En parlant de cette affaire, son compagnon d'infortune, Schatiloff, me dit un jour : « Je ne comprends pas pourquoi mon beau-frère résiste avec tant d'opiniâtreté à ces exigences : c'est un mouvement fort sain qui convient parfaitement à une personne menacée d'embonpoint comme lui. » Cet homme si hautain et si dédaigneux était un musicien distingué; il touchait du piano en virtuose; il était habile compositeur, et me fit cadeau d'un air composé par lui pour un enfant au berceau [1]. Alabieff était bel homme et robuste, avec des yeux de chef de brigands, ce qui se montra surtout un jour qu'il raconta à Due sa malheureuse dispute; il leva en l'air un poing convulsivement fermé, et s'écria avec un regard terrible : « Vous ne savez pas, monsieur, combien un Russe est fort ! »

Le dimanche 26 octobre, jour de naissance de l'impératrice douairière Marie Theodorowna, on vit

[1] Dont le refrain était : *Bajev, bajuski, bajes,* imitation du son produit par le balancement d'un berceau. Ceci prouve qu'il ne faut pas toujours se fier à la vieille sentence : *Didicisse fideliter artes emollit mores, nec sinit esse feros.*

de nombreuses calèches parcourir les rues avec des messieurs en uniforme. Tout ce monde se rendit chez le gouverneur général, où nous nous présentâmes également sur les neuf heures du matin, afin d'exprimer nos vœux pour Sa Majesté. Puis nous nous rendîmes à la cathédrale, où l'archevêque, accompagné d'une multitude de prêtres dont les vêtements étaient brodés d'or, présidait à l'office divin avec une grande pompe. Aucun sermon ne fut prononcé; il n'y eut que des cérémonies. A un certain moment, il fallut se mettre à genoux avec tous les autres assistants. Lorsque tout fut terminé, le gouverneur se rendit avec les fonctionnaires, aux rangs desquels nous nous mêlâmes, à la résidence de l'archevêque, grand hôtel en pierre situé près de la cathédrale, où un déjeuner fut servi. Nous échangeâmes quelques mots latins avec ce dignitaire de l'Église. Grand dîner, un peu plus tard, chez le gouverneur. Due et moi eûmes l'honneur d'être placés vis-à-vis de Son Excellence, qui avait à sa droite l'archevêque avec trois prêtres de premier rang. Celui-ci s'efforça de me parler en latin et en français; mais sa force n'étant pas grande dans ces langues, la conversation traîna et fut rendue encore plus difficile par la musique, qui ne cessa pas pendant le repas. Une salve accompagna le toast pour l'impératrice. Le soir, il y eut bal dans le club.

Cette vie luxurieuse me causa une indisposition; je restai chez moi quelques jours. Le 31, je me rendis cependant à la résidence de l'archevêque, ayant su par un octogénaire, le colonel von Krämer, que ce digni-

taire désirait savoir quelque chose sur notre voyage et voir nos instruments. Je lui montrai les chronomètres et les instruments astronomiques et lui donnai quelques notions sur la polarité magnétique de la terre. Cela ne parut pas l'intéresser, et il entra dans la politique, où je ne suis pas très-bien orienté. C'était un homme spirituel et vif, d'une quarantaine d'années, et, quoiqu'il ne fût pas aisé de s'entendre en latin et en français, cette visite me présenta néanmoins un intérêt réel. Ce doit être pourtant une bien triste existence, que celle de vivre ainsi en moine dans un vaste hôtel, presque privé de la société de ses semblables.

Notre véritable bonne fortune à Tobolsk fut, comme je l'ai déjà observé, d'y avoir trouvé des amis de cœur. Erman avait été chargé, par une dame de Dorpat, d'apporter des fruits secs à sa fille, domiciliée à Tobolsk. Celle-ci avait longtemps attendu avec impatience l'envoi de la maison paternelle; aussi, le premier soir de notre arrivée, un homme vint-il le réclamer. Ce fut notre ami Fiandt qui nous présenta à sa femme, brune délicate de dix-huit à dix-neuf ans, vive et rieuse. Le mari était de Berlin comme Erman, et ils cherchèrent aussitôt s'ils n'avaient pas quelques connaissances communes. L'unique point de rapprochement fut, le croirait-on, un grand chien que tous les deux avaient remarqué sous la porte d'une certaine maison, à Postdam. Fiandt nous introduisit près de son meilleur ami, le colonel Hirsch, né en Moravie, de parents catholiques.

Dès son arrivée à Saint-Pétersbourg, où il fut placé à l'École militaire, comme on remarqua qu'il parlait allemand, il fut élevé dans la religion protestante. Les mots *Russe* et *Allemand* ne servent pas, dans le langage familier, à indiquer la différence de politique, mais la différence de religion. Celui qui appartient à l'Église grecque est Russe, et celui qui professe un autre culte (en général le protestantisme, la plupart des étrangers étant Allemands et protestants) est appelé Allemand; le Russe du peuple ne se soucie pas beaucoup des opinions religieuses de gens qui ne sont pas de sa propre Église. Il arrive donc souvent qu'un soi-disant Allemand ne comprend pas un mot de la langue germanique; mais s'il est né en Russie de parents allemands, il reste protestant, c'est-à-dire Allemand, même sans pouvoir en parler la langue. Si, au contraire, un des parents est Russe, il appartient de droit à l'Église grecque et s'appelle Russe, même s'il ne parle qu'allemand. On nous comptait ainsi parmi les Allemands.

Ce bon colonel et sa femme s'attachèrent tellement à nous, qu'ils étaient jaloux des instants que nous ne pouvions leur donner. Si nous étions invisibles un jour, le colonel venait nous chercher, sa femme avait dit : « Voilà bien longtemps que nous n'avons vu nos bigarrés[1] ou les Allemands, » ou, comme on

[1] On nous donna ce nom parce que nous allâmes dans les rues avec des manteaux écossais à carreaux, ce qui fit que le public, surtout les femmes, s'arrêtaient pour nous regarder. Gustave nous raconta qu'une femme s'était écriée, en nous voyant : « La fin du monde approche, puisque les hommes commencent à porter des vêtements de femme. »

nous appela plus tard, « la colonie norvégienne. »

Le 5 novembre, nous déménageâmes et prîmes un logis chez un juif; nous eûmes cinq chambres et une grande salle de billard où nous arrangeâmes nos instruments. Nous étions à même de commencer une série d'observations intéressantes. Ne pouvant pas avoir à dîner chez notre juif, il fallait nous organiser un ménage, et Gustave eut de nouveau l'occasion de faire parade de ses talents. Due, qui, en sa qualité de marin, était versé dans l'art culinaire, était le conseiller principal; quelquefois même il mettait la main à la pâte. Madame Hirsch avait promis de nous prêter des casseroles, mais elle tardait bien à tenir sa promesse, dans la crainte, dit-elle, de perdre ces objets. Je lui envoyai, dans un billet, une espèce de serrure taillée dans une carte de visite, en lui mandant que, si elle était capable de l'ouvrir sans la déchirer, je la tenais quitte de sa parole, sinon que j'exigeais les casseroles. Elle travailla tout un jour, et enfin elle triompha. Nous eûmes cependant notre batterie de cuisine; mais madame Hirsch avait dit à son mari : « Laissez-les souffrir de la faim quelques jours, ils nous reviendront. »

Le prix des vivres de toute espèce était plus que modeste : une livre de bœuf coûtait trois kopeks, et cinq aux époques de cherté. Un rouble-assignation équivalant, à cette époque, à un franc, et chaque rouble se divisant en cent kopeks, un kopek représentait un centime. Le prix des autres denrées était dans les mêmes proportions. Par cette raison, toutes les

familles, même les moins aisées, pouvaient entretenir une nombreuse valetaille; elles avaient un cuisinier et deux chevaux au moins, car les chevaux et leur nourriture étaient également à très-bas prix; on évaluait la nourriture de deux bêtes à cinquante roubles-assignation par an. Ce que l'on regrettait, c'était la bière, dont la fabrication, ainsi que celle de l'eau-de-vie, est un privilége réservé, moyennant un impôt élevé, à quelques capitalistes répandus sur tout le territoire de l'empire. On ne pouvait en acheter, et les familles ne sachant pas la faire à la maison, on buvait le *quass* dont j'ai déjà parlé. Je découvris chez un marchand du porter anglais dont nous achetâmes une bouteille; elle nous coûta cinq roubles. L'eau était peu limpide et désagréable à boire, et le vin que l'on pouvait se procurer chez les marchands était aussi cher que mauvais, et très-probablement mélangé.

Par suite de cette facilité d'avoir des vivres, les familles reçoivent avec plaisir trois ou quatre convives à leur table. Je rencontrai chez le colonel deux *malheureux*. L'un, qui était noble, avait commis le crime de donner, à la sortie d'une église de Saint-Pétersbourg, un soufflet à une dame (la maîtresse d'un ministre). En arrivant en Sibérie, il laissa pousser sa barbe et s'habilla en *muschik* (marchand russe de la plus basse classe). Il servait Hirsch en qualité de scribe. L'autre, appelé Menge, était un ancien quartier-maître de Pultava qui avait prêté l'argent de la caisse du régiment à quelques amis qui l'avaient trompé. Il avait demandé à servir en qua-

lité de simple soldat au lieu d'aller en Sibérie; il espérait bien s'élever, par son courage, à son ancien rang; mais il reçut une réponse tellement blessante, qu'il tomba malade, et fut à deux doigts de la tombe. Il avait l'espérance d'obtenir sa grâce l'année suivante; mais la douleur avait brisé son corps et surtout attaqué ses poumons, aussi, s'il réussit, n'y aura-t-il gagné que de pouvoir mourir dans sa ville natale, au milieu des siens. Comme c'était un homme instruit, parlant allemand et français, je l'engageai en qualité de professeur de langue russe. Il vint chez nous tous les matins. Nous lûmes un chapitre ou deux de l'ancienne histoire d'Écosse, écrite par Walter Scott pour son petit-fils et traduite en russe, et un chapitre d'*Ivanhoe* que j'étudiais le matin et le soir à l'aide d'un dictionnaire. Quoique j'eusse fait assez de progrès pour pouvoir lire un article du journal sans dictionnaire, j'étais à peine capable de dire quelques mots à un domestique, tant cette langue diffère de tous les autres idiomes d'Europe dans la construction des périodes ainsi que dans l'emploi des substantifs et des verbes; c'est une richesse inouïe d'expressions et une nuance d'idées dont le poëte doit savoir tirer parti. Cette langue, bien parlée par une personne qui a un organe sonore, est assez agréable à entendre.

Avant notre départ, j'envoyai à M. Menge un billet dans lequel je le remerciais de la peine qu'il avait bien voulu se donner pour nous, en y ajoutant cent roubles-assignation. Je reçus une réponse où il se montrait tout pénétré de ma bonté; il n'avait pas compté

sur la moindre gratification, il était plus que payé par notre société, et considérait la somme envoyée comme un secours généreux qu'on lui offrait dans sa détresse. Le colonel me dit que le *malheureux* lui avait témoigné sa reconnaissance de l'avoir recommandé; il ajouta : « Je suis sûr qu'il en a coûté à ce pauvre Menge de recevoir votre argent. » Étant de Pultava, ce monsieur nous avait raconté qu'un monument y avait été élevé en mémoire de la victoire des Russes sur Charles XII, et que l'homme du peuple des environs est si fier de ce souvenir triomphal, qu'un paysan à qui on demande de quelle contrée il est, répond fièrement : « *So pod monimento* » (du pays du monument).

Madame Hirsch avait l'habitude de ne servir le souper qu'à dix ou onze heures, ce qui ne me convenait pas du tout, d'abord à cause de tous les plats chauds, puis parce qu'on ne se couchait qu'à minuit passé. Je lui en parlai. Un jour elle se confessa : elle l'avait fait exprès pour nous garder plus longtemps. Je lui fis si bien entendre raison qu'elle céda en s'écriant : « Hélas! on est beaucoup trop bonne dans ce monde! » Je répondis en lui prenant la main : « Certainement, madame, la bonté est bien la qualité qui se paye le moins en ce monde! » Un autre soir, j'avais parlé à madame Fiandt de ces veilles fatigantes chez son amie, et elle avait bien vite répété mes innocentes paroles. Madame Hirsch m'invita à dîner en ajoutant que si je voulais venir, elle me pardonnerait toutes mes méchancetés de la veille. Étant ce-

pendant occupé à faire à notre gouvernement un rapport sur notre voyage, je priai Due d'y aller seul, et de porter mes excuses. Il revint avec la nouvelle que madame Hirsch s'était fâchée sérieusement contre moi.

Nous vîmes la famille Fiandt moins souvent, le docteur étant absent une grande partie de la journée, de sorte que sa jeune femme restait toute seule; mais heureusement elle n'était plus en butte à toutes les difficultés qu'elle avait rencontrées dans les premiers temps de son séjour à Tobolsk. Elle nous raconta que, devant envoyer sa bonne au marché pour acheter une chose ou une autre, elle pleurait d'impatience lorsque, après avoir cherché le mot dans son dictionnaire, l'avoir écrit et lu à sa servante, celle-ci lui répondait le plus souvent : *Ja nè pam'ma' ja, bairna* (je n'entends pas, madame). Enfin, la domestique déclarait avoir compris, et s'en allait à la ville. Quelque temps après, elle revenait avec un tout autre objet que celui qui lui avait été demandé, et c'était continuellement à recommencer. M. Fiandt, outre sa pratique particulière, remplissait les fonctions de médecin de l'hôpital où étaient traités les exilés, qui, chaque vendredi, arrivaient sans escorte, pour aller, le lendemain, plus loin vers l'est. Je lui demandai comment il s'arrangeait quand, parmi ses malades, il rencontrait des Buchares ou d'autres races qui ne comprennent pas le russe. Il me répondit qu'il fallait les traiter comme on traite un cheval, qui n'est pas plus capable qu'eux de rendre compte de ses souf-

frances. Il faut deviner et tâcher de tomber juste.

Chez le directeur général des postes, Müller, qui portait le titre d'Excellence et qui était Allemand, c'est-à-dire protestant, car il parlait l'allemand assez mal, nous n'allâmes qu'une seule fois, ne nous sentant pas fort attirés par ses prétentions et sa vanité. Il était marié à une femme russe fort gentille, considérée comme un ange de bonté et de patience dans tout Tobolsk. Ainsi que beaucoup de femmes russes, elle était très-sévère pour elle-même en matière religieuse, peut-être même quelque peu bigote. Le mari était assez rustre pour la railler sur ses confessions et ses pénitences, en donnant souvent à ces actes la qualification de bêtises, ce qui, naturellement, devait la blesser profondément. Il est possible que de pareilles scènes aient été la cause d'une fausse couche qu'elle fit pendant notre séjour. Quand un enfant est né en Russie, un pope se rend aussitôt dans la maison de l'accouchée et prononce près de son lit une prière dans laquelle il remercie le Seigneur d'avoir eu pitié des souffrances de cette mère. Si, au contraire, elle a fait une fausse couche, il y a une phrase de la prière dans laquelle le Seigneur est prié de pardonner à cette mère d'avoir tué son enfant. Cette accusation de meurtre, adressée à une femme qui vient de sortir d'une lutte cruelle, et dont l'âme doit souffrir toujours, est vraiment barbare. C'est un traitement qui ne saurait être supporté que par la serve russe. Une semaine après, madame Müller était cependant rétablie. Ces unions mixtes sont souvent très-malheu-

reuses, surtout si l'un des époux a un caractère grossier.

Une semaine après notre arrivée à Tobolsk, M. Erman manifesta la résolution de nous quitter, afin de descendre l'Obi dans la direction du nord jusqu'à la bourgade de Beresov, située au soixante-troisième degré de latitude, et de là, si c'était possible, jusqu'à Obdorsk, sous le soixante-septième degré. Mais, ayant reçu la nouvelle que le fleuve Obi n'était que légèrement pris, il fallut suspendre ce voyage jusqu'à ce que la glace fut assez solide pour pouvoir porter des traîneaux. Le 28 octobre, l'hiver se fit vivement sentir; nous eûmes dix-neuf degrés et demi de froid, et la neige tomba en abondance, aussi commençâmes-nous nos préparatifs de départ. Le colonel se chargea de faire mettre nos voitures sur les traîneaux; les roues furent placées horizontalement au-dessous des caisses. Nous fîmes doubler nos pelisses de renne, de même que nos bonnets, qui nous couvraient toute la tête ainsi que le cou, de sorte que nous n'avions que les oreilles et la bouche de libres. Mais, le temps étant encore passablement capricieux, on ne pouvait pas se fier à la durée de la neige, et il fallut encore suspendre le départ de quelque temps.

Le 21 novembre, M. Erman partit, après avoir reçu du gouverneur général un Cosaque pour son service, avec une lettre de passe-port qui lui assurait un cheval pour son traînéau; il voyagea lui-même dans un *narta*, traîneau à chiens kamtschadales, qui

est tiré ici par deux chevaux. C'est une caisse de bois ayant sept à huit pieds de long sur deux de large, avec quatre pieds de hauteur, recouverte, en dedans comme en dehors, d'un feutre grossier. Au milieu de l'un des côtés, il y a une petite porte par laquelle le voyageur s'insinue dans l'intérieur; plus loin, vers la partie de derrière, se trouve une petite fenêtre en pierre spéculaire. Par devant, il y a une caisse de moindre dimension servant de siége pour le cocher, et dans laquelle M. Erman logea ses instruments et ses provisions. Le voyageur couche, la nuit, sur des peaux de renne, vêtu de pelisses et de longues bottes de même peau, qui couvrent les pieds et les cuisses. La pelisse de renne ostiaque a la forme d'une chemise surmontée d'un capuchon qui garantit la tête. Vêtu de la sorte, l'homme ressemble assez à un ours qui s'est levé sur ses pattes de derrière, et, afin de rendre cette ressemblance plus complète, on a cousu des oreillettes en peau noire des deux côtés de la coiffure. Les Ostiaques, regardant l'ours comme un animal sacré, n'ont pas hésité à en imiter l'extérieur. Si le froid est extrême, on s'enveloppe d'une seconde pelisse et on se chausse d'une seconde paire de bottes en peau de renne, et, habillé de la sorte, on peut résister à un froid de quarante degrés Réaumur. M. Erman me demanda de lui céder un de nos domestiques. Ne pouvant pas me passer de l'interprète Gustave, je proposai Nielsen, qui, ne sachant ni le russe ni l'allemand, ne pouvait, par consé-

quent, lui être bon à rien. En définitive, je fus forcé de lui céder Gustave, quoique celui-ci craignît autant que Nielsen ce voyage fatigant vers le nord au cœur de l'hiver. Je me fis donner la promesse, par M. Erman, qu'il veillerait à ce que Gustave ne souffrît pas trop pendant cette expédition, et qu'il me le renverrait sain et sauf.

Ayant de la sorte perdu notre interprète, il fallut engager un nouveau domestique pour le voyage d'Irkutsk. Je choisis un compagnon menuisier exilé, né en Courlande, nommé Jean Ivan Schlau, qui nous fut recommandé par le prêtre luthérien réformé de Tobolsk, Walther. Ce domestique savait le russe et l'allemand; de plus, il était fort habile cuisinier; chaque jour nous eûmes des plats excellents; de sorte que nous invitâmes nos amis Hirsch et Fiandt à un souper où on servit un prétendu potage à la tortue, du porter anglais et du bon vin. Madame Hirsch avait dit à nos convives : « Naturellement vous aurez faim en revenant de la colonie norvégienne, je vous attendrai avec des provisions. » Ils partirent cependant parfaitement satisfaits de notre chère.

On donna, un soir, la répétition d'un concert, à laquelle nous assistâmes; elle commença par l'ouverture de *Don Juan;* puis une pianiste de neuf ans joua un morceau avec accompagnement; ensuite un certain baron Krüdener, cousin de la femme si connue du même nom, exécuta un solo de Rhode sur le violon. Un jeune homme chanta un grand air, et, pour finir, madame Tschukowsky joua avec beaucoup de

goût, sur le piano, un concerto de Mozart. C'était une jeune femme belle et gracieuse, qui dansait à ravir et parlait le français aussi bien que possible. Mes compagnons désiraient vivement lui faire une visite; mais, le mari ne parlant que le russe, je refusai de leur complaire sur ce point. La première partie du concert était terminée. Dans l'entr'acte, le préfet de police se présenta avec la nouvelle de la mort de l'impératrice Marie Feodorowna, mère de l'empereur, en s'opposant à la fin de la répétition aussi bien qu'au grand concert qui devait suivre. Nous perdîmes, en conséquence, une véritable jouissance. Ces morceaux avaient été si bien exécutés, que nos amateurs de Christiania auraient eu de la peine à s'en tirer de même.

Le 12 décembre, nous allâmes, pour la dernière fois, chez notre cher colonel, où nous trouvâmes nos autres connaissances. Due et moi y écrivîmes chacun une lettre, à ma femme et à sa fiancée, pour leur faire savoir notre départ. Nous suppliâmes nos deux aimables amies, *die Hirschin* et *die Fiandtin* [1], comme elles s'appelaient réciproquement, d'y ajouter quelques mots. De retour dans mes foyers, j'appris qu'elles regrettaient toutes deux notre départ.

[1] C'étaient les noms des dames Hirsch et Fiandt avec des terminaisons féminines.

CHAPITRE V

Départ de Tobolsk. — Ivan Schlau. — Course difficile au cœur d'un hiver sibérien. — Honneurs importuns à Kolyvan. — Endurcissement et bonhomie des paysans sibériens. — Accidents malheureux. — Séjour à Tomsk et description du ménage d'un marchand sibérien. — Séjour à Krasnoiarsk. — Le gouverneur Stepanoff. — Schigemune. — Grand froid. — Nielsen en danger de mort.

Nous quittâmes Tobolsk le 12 décembre, en partant directement de la maison de notre ami Hirsch, après avoir dîné avec toutes les personnes qui nous étaient chères dans cette ville. Notre nouveau domestique, Schlau, qui, certes, n'avait pas été exilé pour ses vertus, nous donna, dans le cours du voyage, différentes preuves assez désagréables de ce que son nom Schlau (rusé) pouvait faire présager. Il eut l'idée de mettre un uniforme de sous-officier cosaque : frac bleu avéc des galons d'argent au collet. M. Due lui prêta un sabre. Avec ce costume, il se fit singulièrement respecter par les paysans, et il se sentit parfaitement heureux dans sa nouvelle position. « *Früher*, dit-il à M. Due, *hatte ich nur ein Gott und ein Hemd; jetzt habe ich drei Hemde und bin gut gekleidet; das habe ich meinen gütigsten Herren zu dan-*

ken[1]. Il ferait bien le tour du monde avec nous afin de sortir de la Sibérie, » ajouta-t-il. Nous ne pûmes cependant pas lui rendre ce service. Ayant vécu plusieurs années dans cette contrée, il était instruit de tout ce qu'il y avait à faire, et il sut toujours se tirer d'embarras en un clin d'œil. Arrivant le soir à quelque village pour y passer la nuit, il demandait aussitôt le *desätnik*[2], par lequel il se faisait indiquer le meilleur logement de l'endroit.

De cette manière, nous eûmes toujours le logis occupé par le juge pendant ses voyages, c'est-à-dire une chambre propre et bien chauffée. Il demandait de plus au desätnik du gibier, des poules et autres articles que ce fonctionnaire est obligé de fournir pour de l'argent. Dans la chambre des paysans, il régnait en maître, rôtissant et cuisant. Chaque matin il nous servait un déjeuner chaud, des gelinottes rôties ou un ragoût, parfois du bouillon. Notre domestique norvégien Nielsen faisait du café ou du thé. Les prix des vivres n'étaient rien, comparés aux nôtres : une poule coûtait cinquante kopeks, une livre de beurre trente kopeks. Cette transition subite du rôle de paysan sibérien au rang de domestique; de la dégoûtante pelisse de mouton à l'uniforme de sous-officier cosaque à galons d'argent faux; de l'unique chemise sale et en lambeau à

[1] Autrefois, dit-il à M. Due, je n'avais qu'un Dieu et une chemise; à présent, j'ai trois chemises et suis bien vêtu : je dois cela à mes bons maîtres.

[2] Chef de village ayant dix paysans sous ses ordres.

trois belles chemises blanches; de la condition d'obéir et d'être rossé à celle de commander et de rosser à son tour (car un sous-officier cosaque est un grand personnage parmi les paysans russes), mit au grand jour quelques-unes de ses mauvaises qualités : la vanité et l'air de bravade. Dans les villages, il se permettait des mensonges incroyables. De M. Due, il fit un lieutenant général; de moi, je ne sais quoi. Les paysans restaient le bonnet à la main devant lui et l'appelaient *vasche vysoko-Blagorodiё* (Votre Révérence), ou bien *V. Prevoschoditelstvo* (Excellence). Je lui défendais sérieusement toutes ces rodomontades, disant que nos lettres ouvertes du ministre de l'intérieur, le général Zachrewsky, suffisaient pour nous faire trouver les secours nécessaires; que notre rang était assez élevé pour nous, et que je ne voulais pas voir mon nom souillé par ses fanfaronnades. Ne voyant aucun résultat de mes réprimandes, je le menaçai de diminuer de beaucoup son pourboire et de lui donner un certificat défavorable quand il quitterait notre service. Il parut enfin comprendre.

En Russie, on attelle toujours, comme je l'ai déjà dit, trois chevaux devant la voiture, l'un à côté de l'autre; le plus vigoureux est placé dans le brancard au milieu, ceux des côtés tirent avec des cordes. C'est ce qu'on appelle un *troika* (attelage de trois). Si la voiture est lourde et les chemins mauvais, on ajoute deux autres chevaux au devant des premiers. La neige ayant une profondeur d'une aune et nos lourdes voitures sur des traîneaux bas

et grossiers les faisant enfoncer, précisément comme le ferait un *Sneeplov* (charrue de neige), les paysans attelèrent sept chevaux, et, plus tard, neuf. Devant le *troika*, deux chevaux avec courrier; devant ceux-ci, encore deux chevaux sans courrier, et enfin deux avec courrier. Dans un certain village, le *vyborny* ou maire nous envoya en grande hâte un attelage de dix-huit chevaux (la station ayant une longueur de trente-cinq verstes et les routes étant détestables), avec l'ordre d'arrêter à mi-chemin, afin de relayer de nouveau. Il avait lui-même l'intention de se jeter sur un cheval et de faire les trente-cinq verstes jusqu'à la station voisine, afin d'y organiser le service pour nous. Nous lui fîmes cependant savoir qu'ayant l'intention de passer la nuit à la station, il ne devait pas se donner cette peine. Au relais, nous trouvâmes dix-huit chevaux frais; on prit, en outre, .quatre des plus vigoureux de notre voiture pour les atteler au char de transport, qui, de cette manière, eut treize chevaux avec trois courriers. C'était bien le spectacle le plus bizarre, et ce troupeau de bêtes produisant une confusion à n'en pas finir, nous donnâmes l'ordre d'en dételer quatre. Si le passe-port dit que l'on doit avoir trois chevaux, on ne paye que pour un *troika*, même si les paysans, par suite des difficultés que présente la route, jugent nécessaire d'en prendre neuf. On paye en Sibérie, pour un *troika*, quinze kopeks par verste, et cent cinquante kopeks pour dix verstes. Si, au lieu d'avoir trois chevaux, on en a neuf, le prix devient fabuleux. Le paysan cocher

n'a pas de pourboire; il en est de même des courriers, qui sont, en général, de tout jeunes garçons. Les habitants des contrées éloignées des villes se faisaient cependant la guerre pour avoir notre clientèle, tant l'argent est rare; d'ailleurs, pendant l'hiver, le paysan n'a aucun emploi de ses chevaux. Il cultive, l'été, une certaine quantité de blé et de foin suffisante pour ses besoins; mais, ne pouvant rien vendre, il ne gagne quelque chose qu'avec ses bêtes. Chaque individu peut ensemencer le morceau de terre qu'il lui plaît et couper l'herbe où cela lui convient; par cette raison, les paysans nourrissent beaucoup de chevaux et de bétail. Dans le gouvernement de Ieniseisk, quelques individus possédaient des troupeaux de cent chevaux. Les victuailles sont regardées pour rien par le paysan, et il ne fait jamais payer ce que l'on consomme dans sa maison. Une paysanne bavarde, qui nous avait régalés avec beaucoup de bonne volonté, nous expliqua très-éloquemment quelques mauvaises gravures en bois représentant diverses scènes de l'histoire sainte, et de plus ses *obras*. Sa mère avait été consacrée le jour de ses noces par une *obras* qui se composait, à cette époque, de plusieurs plaques ou ailes. Elle avait eu cinq filles, et l'*obras* avait dû être partagée entre elles; aussi notre hôtesse n'en avait-elle qu'une feuille. Nous savions que ces braves gens n'accepteraient rien pour leur hospitalité, mais que, si l'on désirait montrer sa reconnaissance, on pouvait jeter quelques kopeks devant l'*obras*, en disant que c'était pour acheter des bougies, et qu'on éprou-

vait rarement un refus. Due offrit à la femme une petite pièce d'argent pour des bougies; elle répondit cependant qu'elle n'était pas embarrassée de s'en procurer, et elle ne prit cette pièce qu'après s'être fait beaucoup prier. « Ce sera pour ma fille, » dit-elle. Nielsen raconta qu'étant entré par hasard après nous, il avait vu qu'elle montrait la pièce d'argent à une voisine en faisant une longue histoire sur la manière dont elle l'avait acquise.

Partout sur notre route, même dans les villages, l'ordre du gouvernement relativement à notre voyage était connu d'avance par le soin des gouverneurs. Cette circonstance, jointe aux lettres ouvertes du ministre de l'intérieur et du gouverneur général de Tobolsk Williaminoff, contribua à la solennité de notre réception. Parfois les scènes les plus amusantes avaient lieu. Entrant un jour dans la maison d'un garde de poste, ce digne homme courut revêtir son uniforme, s'arma d'un sabre, et se colla contre le mur, roide et immobile comme si son corps eût été traversé d'une flèche; la main gauche sur le pommeau de son arme, la droite sur sa cuisse, et n'osant presque pas respirer. Après avoir joui de ce spectacle un quart d'heure, j'en eus bien assez; mais comme je ne pouvais faire entendre à cet homme que ces honneurs étaient de trop pour nous, il a dû prendre mon silence pour la fierté du grand seigneur et pour un dédain naturel de son humble personnage.

Le 27 décembre, nous étions le soir à Kolyvan, qui n'avait obtenu le privilége de ville marchande que

depuis quatre ans. Jean courut, comme toujours, chez le maire, avec notre lettre ouverte, demandant un logement. On nous indiqua la plus belle maison de l'endroit. En pénétrant dans la cour nous aperçûmes trois bougies placées déjà sur la balustrade, et, un instant après, une servante accourait avec la quatrième.

Je dis en souriant à Due : « Voilà les cérémonies qui commencent. » Nous trouvâmes trois jolis appartements avec trois bougies sur chaque table. La maîtresse de la maison s'était enfuie, et elle resta toute la nuit blottie dans la cuisine, afin de nous laisser la jouissance des chambres sans exception; une seule fois elle hasarda un regard à travers une porte. A peine avions-nous épuisé nos plaisanteries sur cette réception pompeuse, qu'un homme d'une cinquantaine d'années se présenta majestueusement, avec un uniforme trop large en certains endroits et trop étroit sur d'autres, bottes vernies faisant de nombreux plis, chapeau à cornes gris-noir sous le bras, etc.; il nous fit une profonde révérence, et s'annonça en qualité de *Dvorenski Sassidatel* ou assesseur du barreau inférieur. Nous avions jeté nos pelisses, mais conservé les bottes de renne qui nous montaient jusqu'aux cuisses, et, dans ce costume peu élégant, il fallut donner audience. La conversation subissait de longues pauses. Enfin, notre interlocuteur eut assez de bon sens pour se retirer. Je dis à Due : « Mais c'est insupportable qu'on n'ait pas le temps de tirer ses bottes avant que

ces pauvres gens, avec leur politesse outrée, n'accourent pour faire preuve de leur respect. » Tout cela me rappelle la comédie de Kotzebue « Krähwinkel. » A peine ai-je prononcé ces mots, que je vois un nouveau personnage se glisser à travers la porte. Il y reste roide et tout d'une pièce, sans souffler mot. « Voilà que le diable nous envoie un nouvel ennui! » m'écriai-je. Due entre dans la chambre voisine et je le suis comme si la chose ne nous regardait pas. De temps en temps je lance un regard de côté afin de savoir ce que fait notre homme. Que vois-je? un troisième individu en uniforme pénètre dans l'appartement, le chapeau à cornes sous le bras. L'armée étant devenue de la force de deux hommes, eut le courage de marcher sur nous. Nous étions encore dans nos bottes de renne, et nous avions plutôt l'air de compagnons artisans, que de grands seigneurs donnant une audience. Le plus âgé s'annonça comme le *Gorodnitschi* ou préfet de la ville; l'autre, qui était passablement gris, en qualité de secrétaire. Ivan fut appelé pour servir d'interprète. Dans son impatience, Due lui crie en allemand: « Est-ce toi qui nous jettes tout ce monde à la tête? » *Niet* (non), bégaya l'ivrogne, qui par hasard comprenait l'allemand sans pouvoir le parler). Ils ne furent pas, du reste, le moins du monde impressionnés par cette réception cavalière, et nous eûmes encore l'agrément de leur présence une bonne demiheure. Les pauses furent nombreuses et prolongées; quelquefois nous entrions dans l'autre chambre en

les plantant là, ou nous nous promenions les mains derrière le dos, et le visage désespéré, le tout en vain. Le respect était trop grand, ils n'osaient faire le premier pas pour s'en aller. Enfin, le secrétaire tira Ivan au dehors; il lui confia qu'il s'était un peu grisé, mais que c'était une plus longue affaire de sortir de cet intéressant état que de mettre l'uniforme et de présenter ses civilités, comme c'était son devoir. L'intention avait été bonne : il voulait nous offrir toutes sortes de services et nous procurer un souper introuvable sans lui dans cette petite ville. Quand Ivan rentra avec ce grand secret, nous adressâmes nos remercîments au pauvre diable, avec l'assurance que nous n'avions besoin de rien, excepté de repos, et que nous avions nous-mêmes tout ce qu'il nous fallait. C'est en effet une chose désolante que de recevoir des hommages de personnes dont on ne comprend pas la langue; on ne peut les remercier comme on devrait le faire; on paraît manquer à la politesse la plus ordinaire. Après la sortie de ces braves gens, nous éclatâmes de rire, et courûmes fermer la porte à clef. Nouvelle raillerie du sort! un messager des autorités de la ville nous arrive; on veut nous donner une garde d'honneur pour nos personnes et une garde militaire pour nos équipages. Malgré notre refus formel, nous trouvâmes un satellite devant notre porte, une longue hallebarde au bras, et une sentinelle se promenant autour des voitures dans la cour. Leur nuit dut être rude, car un véritable ouragan éclata, avec de la neige et un froid de

vingt degrés, de sorte que nous ne pûmes avoir le lendemain matin les chevaux commandés; les paysans ne se hasardaient pas au delà de leur porte; il fallut attendre jusqu'à midi.

Ivan nous raconta que les trois visiteurs formaient tout le personnel des fonctionnaires de la ville, et, quoiqu'il eût bien vu que leurs politesses nous étaient insupportables, il se trouvait grandi de plusieurs coudées, en songeant qu'il servait des maîtres dignes de pareilles attentions. Si je ne me trompe, ce fut le même jour qu'un homme, également en uniforme, nous présenta avec force révérences une supplique adressée à Son Excellence le gouverneur général, qui était attendu dans ces contrées. Nous tâchâmes de lui faire comprendre que nous étions des étrangers et des particuliers, et, prenant précisément du thé, nous lui en offrîmes une tasse; il nous fut impossible de la lui faire accepter. Plus tard nous apprîmes que cet homme descendait d'un prince tartare, et qu'il était préfet de police de campagne.

En arrivant à un village, on fait d'abord, comme je l'ai déjà observé, demander le *Desätnik*, afin d'avoir un logement et une garde pour les voitures. Ici, où on n'avait ni cour fermée ni remises, et où les voitures, par conséquent, restaient la nuit au milieu de la rue, tout le village était responsable de ce qui pouvait se perdre, et il était plus commode de les faire surveiller par des sentinelles. On n'en retire que ce dont on a besoin pour la nuit, ce qui est un grand soulagement. Quand le froid montait à vingt-sept ou trente degrés,

nous trouvions fort dur le sort de ces pauvres gens; mais ils s'en moquent bien. Si le froid devient par trop pénétrant, ils allument dans la rue un feu de bois de bouleau, et se couchent sur l'estomac, la tête vers le feu, bavardant entre eux, tandis que la neige chante et siffle sous leurs pieds; et ils ne reçoivent pas même un pourboire, après une pareille fatigue : si on leur donne un *stoof* (demi-pinte d'eau-de-vie), ils sont ravis. La santé de fer des paysans sibériens est, en effet, merveilleuse. Outre la chemise et une culotte mince, ils portent une pelisse de mouton, les poils en dedans : avec ce vêtement, ils bravent un froid de trente à trente-cinq degrés. Dans leurs chambres, ils ont une chaleur étouffante, mais ils en sortent par les plus grandes gelées, et rentrent sans éprouver le moindre effet nuisible. Les femmes vont, l'hiver comme l'été, le haut du corps couvert seulement d'une chemise, avec un léger jupon de toile, et les pieds nus. Si elles restent dehors quelque temps, elles mettent une jaquette de peau et se chaussent de souliers; pour une course rapide, elles gardent le costume qu'elles ont dans la maison et se promènent pieds nus sur la neige. En nous rendant à Kolyvan, nous arrivâmes un soir à une gentille maisonnette de paysans, où tout témoignait d'une certaine aisance. Un grand lit était entouré de rideaux blancs tout frais attachés au plafond au moyen de minces perches de bois. La chambre étant un peu froide, la femme alla chercher du bois; elle avait une véritable taille de Junon

avec une jolie figure d'enfant, et paraissait n'avoir que vingt ans. La chemise, qu'au commencement je pris pour son unique vêtement, montait jusqu'au cou (comme celle de la juive baptisée à Tobolsk), avec de longues manches descendant jusqu'au poignet. Je remarquai, plus tard, qu'elle portait aussi un jupon blanc serré sur la taille par une ceinture assez large; la jupe avait beaucoup d'ampleur et était cousue à la ceinture avec des fronces légères, de sorte qu'elle retombait loin du corps chaque fois que la jeune femme s'inclinait. Tout en elle était blanc comme la neige, car c'était *Prasdnik* (fête de saint). Deux bretelles étaient boutonnées à la ceinture et sur le dos, et, se réunissant sur la poitrine, pouvaient bien passer pour un petit corsage. Quand les femmes travaillent, la manche de chemise, très-bouffante, est retroussée au-dessus du coude. Notre hôtesse avait souvent quelque besogne à faire dans notre appartement, tantôt pour soigner le feu, tantôt pour savoir si nous n'avions besoin de rien, et elle était si gracieuse dans tout ce qu'elle faisait, que je regrettai bien, le lendemain de notre départ, de n'avoir pu lui dire un mot de reconnaissance. Même nos domestiques, qui logeaient dans la chambre de la famille, ne tarissaient pas sur sa bonté. Dans son mince costume, elle traversait le matin, pieds nus, une grande cour couverte de neige, afin de nous chercher du bois et des gelinottes de son garde-manger.

Et ce ne fut certes pas là l'unique femme char-

mante que nous rencontrâmes. Les Sibériens ont la réputation d'être les plus beaux sujets de la Russie, et, pour ma part, je trouve que c'est parfaitement vrai. C'est une race innocente, bonne, enfantine, gentille, pleine de bon sens et d'une santé de fer, n'ayant pas l'ombre de la cupidité juive qui distingue le paysan russe européen, et se montrant au contraire l'hospitalité incarnée. A quoi servirait l'argent à ces braves gens? Ils ont autant de terrain qu'ils veulent en cultiver, et la terre leur donne leurs vêtements et leur nourriture. Ils ne peuvent ni vendre ni acheter, aucun marché ne se trouvant à leur portée. La corruption et le raffinement des villes leur restent inconnus. Ils sont d'une propreté exquise; leurs chambres sont littéralement ratissées. Avec de grands couteaux, ils grattent planchers, parois, fenêtres, bancs, etc., qui ont ainsi toujours l'air neuf. De là un phénomène qui m'était inexplicable : les bancs, les escaliers, etc., ont des raies ondoyantes, à plomb sur les fibres ligneuses, comme si le bois n'était pas raboté. Aux endroits moins durs, le couteau pénètre plus profondément, et, une fois une raie produite, elle se creuse de plus en plus par ce procédé journalier, comme la surface d'un chemin d'hiver très-fréquenté. S'ils ne préfèrent pas laver leur escalier et leurs meubles, c'est que l'eau gèle à l'instant par le grand froid, et que le bois resterait couvert d'une couche de glace, sans devenir propre; la famille dormant dans la même chambre, toute cette humidité serait fort

malsaine pour les enfants, d'autant plus que le tuyau du poêle, que l'on ne chauffe que le matin, reste fermé toute la journée, de sorte que la vapeur ne trouverait pas d'issue. Hommes et femmes rayonnent de propreté. La chambre de bain, qui se trouve dans chaque ménage, est souvent mise à contribution, et l'on ne voit que des peaux blanches et des visages frais. Tout ce qu'en a dit le piéton anglais, le capitaine Cochrane, dans ses récits de voyage, est tout à fait exact. Par une lettre de l'amiral, baron Wrangel, que j'avais rencontré à Saint-Pétersbourg, et plus tard à Tomsk, sur le point de se rendre en qualité de gouverneur à Sitka sur la côte nord-ouest de l'Amérique, j'apprends que cet état d'innocence a presque disparu de la Sibérie depuis qu'on y a introduit le lavage de l'or : *Auri sacra fames !*

Le 28 décembre, nous quittâmes Kolyvan et fîmes, avec beaucoup de peine, dans la profonde neige, deux traites de vingt et de dix-huit verstes, jusqu'au village de Dubrova, où nous restâmes presque prisonniers au milieu d'amas de glaces. Après une querelle avec le *Desätnik*, qui finit par nous céder une poule pour notre souper, nous pûmes enfin goûter un peu de repos. Il fut interrompu par des cris d'alarme : la maison était en feu ; l'appartement se remplit en un instant d'une foule de personnes. Deux événements tragiques signalèrent notre pénible course des deux jours suivants à travers des masses de neige. On avait attelé cinq chevaux de-

vant la voiture au lieu du *troika* ordinaire, et, devant ces cinq chevaux, plusieurs autres paires de bêtes avec coureurs, le chemin étant fort étroit et la neige amoncelée des deux côtés. Je remarquai qu'un petit cheval du premier attelage, brun, bien nourri, commençait à se jeter tantôt à droite, tantôt à gauche; tout à coup il tombe sur ses genoux et roule par terre. Nous arrêtons. Les paysans accourent et coupent une oreille au pauvre animal; voyant que le sang ne coule pas, ils le déclarent perdu, le détellent et le traînent, par la crinière et par la queue, à une vingtaine de pas du chemin; puis ils le laissent là et continuent leur route. Il y avait dix minutes que ce cheval trottait, en apparence vif et bien portant, et déjà il était mort. Le cocher n'était pas remonté sur son siége, qu'un corbeau planait au-dessus de la voiture et se précipitait sur l'animal chaud, peut-être respirant encore. J'en devins tout triste. « Pauvre bête! pensais-je, jusqu'au dernier moment de ta vie tu t'es tourmentée pour faire avancer une entreprise dont tu ne te doutais seulement pas. Il est rare qu'un homme se donne autant de peine pour un but qu'il voit et connaît. La chaleur de la vie t'a-t-elle à peine abandonné, que déjà la main destructrice de la nature, planant sur toi, fait disparaître toute trace de ton existence; désormais personne ne se souviendra de toi ni du sillon que tu as tracé. Tu es tombée cependant sur le champ d'honneur, au service de la science, dont tu n'avais pas la moindre idée. Ta mort a été plus belle que si tu avais suc-

combé devant le lourd *Obose* (traîneau de transport) de quelque marchand barbu ou sous le fouet d'un postillon ivre. Je ne t'oublierai pas, moi, tant que je garderai dans mon cœur l'amour de la noble mission pour laquelle tu as péri. Puisses-tu être la première et la dernière victime sacrifiée pour une telle cause! »

Les gens ne nous avaient pas, cette fois, menés comme des fous, et nous ne les avions certes pas pressés. L'événement ne fit pas grande sensation. « C'était un accident, dirent-ils, que personne n'aurait pu prévenir. » Un pareil cheval, jeune et vigoureux, est estimé dix roubles. Nous déposâmes, à la station suivante, cinq roubles, comme un faible dédommagement, quoique innocents de la mort de l'animal, et personne ne fit mine de nous demander davantage.

Le lendemain matin, nous attendîmes une demi-heure avant qu'Ivan nous eût rejoints avec le char de transport. Nous n'avions pas fait une course bien rapide, et les chemins étant fort bons, nous ne pouvions comprendre ce qui l'avait ainsi retardé. Enfin il arriva et nous raconta qu'un cheval avait fait un faux pas, que le courrier monté dessus, un garçon de sept ans, était tombé entre les jambes des autres bêtes et avait été relevé sans connaissance. Au bout de quelques instants, il avait cependant donné signe de vie. Il faisait un froid de vingt-cinq à vingt-sept degrés. Heureusement quelques paysans étaient venus du côté opposé; le garçon avait été enveloppé dans une couverture, couché sur leur traîneau et recon-

duit chez ses parents. Quoique le fond de cette triste affaire n'en fût pas moins déplorable, j'étais content toutefois que l'enfant ne fût pas tombé devant nos yeux. Le spectacle du malheur frappe l'imagination d'une manière douloureuse lorsqu'on ne peut porter secours à celui qui souffre. Les chevaux sibériens n'étant jamais ferrés, j'espérai que l'enfant s'était seulement évanoui par suite d'une forte pression d'un sabot de cheval sur sa tête ou sur sa poitrine, car aucune lésion n'était visible d'après le récit d'Ivan, et, grâce à l'excellente nature des habitants de ce pays, il pouvait encore reprendre de la force et vivre. Ce n'était pas la première fois que pareille chose était arrivée; dans une autre circonstance, l'enfant, tombé de cheval, avait échappé aux sabots des autres bêtes, et, crac, il s'était de nouveau mis en selle sans mot dire, n'ayant pas éprouvé le moindre mal. C'est ordinairement le premier cheval qui fait le faux pas, et alors il faut que le courrier soit neuf fois heureux pour ne pas être écrasé, neuf bêtes se succédant derrière lui et passant toutes sur son corps. Les animaux se montrent cependant très-intelligents dans ces occasions, car ils font ce qu'ils peuvent pour éviter le patient étendu par terre.

Le 31 décembre, nous étions à Tomsk. Nous allâmes directement chez le préfet de la ville, et fûmes envoyés à une maison dont le propriétaire nous demanda d'abord qui nous étions, puis il exprima le désir d'être dispensé de notre présence. Le logement n'étant pas fort commode, nous nous résignâmes à être

conduits dans une autre maison, où nous ne pûmes être admis parce qu'elle était habitée par un officier de l'état-major. Je restai une heure dans la voiture, tandis que Due se rendait chez le chef de la police. Enfin un logement nous fut cédé dans la maison d'un marchand parti pour Kiachta, sur la frontière chinoise, au sud du lac Baïkal, pour y chercher des marchandises chinoises. Stepanida, sa femme, personne polie et affable, nous céda une jolie chambre et un corridor pour nos domestiques. Notre séjour à Tomsk commençait avec un froid de trente degrés; les deux premiers jours furent donnés aux préparatifs du voyage de M. Due, pour la petite ville de Narym, située à quatre cents verstes au nord-ouest de Tomsk, près de la rivière Obi, au delà du cinquante-huitième degré de latitude. Le 3 janvier il partit avec Ivan et les instruments magnétiques, dans un *Povoske* (traîneau) que notre hôtesse avait bien voulu lui prêter, et je restai là seul avec Nielsen. Dans toute la ville, il existait à peine un individu qui comprît l'allemand, et pas un qui eût une idée de ma langue; je jouais donc à peu près le rôle d'un sourd-muet. Je passai mon temps dans ma chambre, en ermite, à calculer mes observations et surtout à apprendre le russe.

Ce qui suit pourra peut-être donner à mon lecteur une idée du ménage d'un bourgeois ou paysan sibérien. Dans la chambre de la famille, il y a un four servant à la fois à cuire le pain, à faire la cuisine et à chauffer l'appartement. Devant ce four se trouve

une plaque, et au-dessus une hotte de cheminée. Le matin, de bonne heure, on allume un énorme bûcher dans ce four voûté; la flamme éteinte, on étend la braise sur la plaque; la marmite de terre, dans laquelle on prépare le dîner, et qui est en général remplie d'eau, de viande crue coupée en petits morceaux et de choucroute, est poussée dans le four, dont une porte de bois ferme l'ouverture. La grande masse de pierre chauffée, et la braise sur la plaque, tiennent l'appartement chaud jusqu'au lendemain matin. A midi on retire la marmite, et le dîner s'est fait tout seul. Quand les paysans rentrent par le froid, souvent mouillés et transis, ils s'étendent, l'estomac sur le four attiédi, et, soulevant un peu la tête, font la conversation avec les autres habitants de la maison. Notre hôtesse avait une grande cuisine du côté opposé de la cour, avec un beau poêle anglais, mais elle n'en préparait pas moins ses repas dans le four. Le plancher de la cuisine était couvert de tapis; tables et bancs étaient ratissés, et tellement blancs, que l'hôtesse ne permit pas à Nielsen d'y nettoyer notre samavarr; on lui dit de le faire dans la cour. L'hôtesse ayant découvert une fois qu'une goutte d'eau était tombée du samavarr dans le corridor devant ma porte, la montra à Nielsen, qui reçut l'ordre de le monter dorénavant dans un bassin, afin que pareil désordre n'eût plus lieu. Il raconta qu'elle prenait ses repas dans la cuisine avec ses gens, et se mettait souvent sur le four pour s'entretenir avec eux. Son salon formait un singulier contraste avec cette

simplicité de mœurs : il y avait des meubles en noyer et deux magnifiques glaces d'un seul morceau, allant du plafond à une petite distance du plancher, et dont la paire avait coûté cent trente roubles. Les *obras* étaient ornées de pierreries. Stepanida, notre hôtesse, entrait très-souvent dans ma chambre pour arranger le feu, et m'apportait quelquefois des gaufres, et un matin onze gelinottes, qu'elle m'avait achetées pour un rouble trente kopeks. Je tâchai alors de lui parler pour la remercier, et, après quelques essais malheureux, nous finîmes par nous comprendre. Nielsen, qui, en sa qualité de cuisinier, avait des rapports plus fréquents avec elle, réussit également à se faire entendre, mais plutôt par ses gestes que par un langage compréhensible, car il était encore moins fort que moi. Les Russes ont cependant, comme les Français, le talent de saisir le sens au premier mot, et leur bonhomie fait le reste. Un jour je demandai à cette excellente femme, en lui montrant le premier volume d'*Ivanhoe*, si elle ne voulait pas lire cet ouvrage ; je lui dis que c'était un livre amusant. Elle le jeta de côté, en répondant qu'elle ne comprenait rien aux choses savantes. Je lui expliquai, par le titre, que ce livre était russe, mais elle ne voulut pas le prendre, ce qui me fit soupçonner qu'elle ne savait pas lire. Elle avait cependant un fils, Fictits, et une fille, Élisavetta, de huit à dix ans, qui s'occupaient de lecture et d'écriture, qu'elle regrettait peut-être de n'avoir pas apprises elle-même. Le fils avait une tablette en verre terne. Il plaçait un bel

exemple lithographié au-dessous, et dessinait avec un crayon sur le verre les grands caractères qui se voyaient à travers. La vie du marchand de ces contrées est un singulier mélange de magnificence et de simplicité. Quelque chose de sain et de vigoureux perce cependant partout.

Mais, quoique Stepanida ne fût pas forte sur les livres, elle n'en était que plus accomplie dans tout ce qui concernait les choses pratiques. Le 5 janvier, six traîneaux de transport lui arrivèrent, chacun attelé de trois chevaux et chargé de dix-huit grandes caisses de thé fin cousu dans des peaux de chèvre. C'était son mari qui lui envoyait cette provision de Kiachta, près de la place de foire de Maimadschin. En deux heures elle expédia tout cela plus loin, vers Nischni Novgorod. La besogne faite, elle entra chez moi et me fit cadeau de quatre grosses pommes chinoises (*Kitaiskii Iabloki*, comme elle les appelait). Elles étaient passablement noires et dures comme des pierres, étant venues avec les caisses de thé de Kiachta, après avoir été exposées à un froid de trente degrés pendant deux mois. Sur son conseil, je les jetai dans de l'eau, et, lorsqu'un peu plus tard je les retirai dégelées, il se trouva que c'était une espèce de bergamote monstre d'une saveur et d'un jus exquis, une véritable mouille-bouche. Le sud de l'Europe saurait à peine faire mûrir de semblables pommes. En Sibérie, les arbres ne produisent aucune espèce de fruits, non parce que la chaleur nécessaire manque, mais parce que l'hiver est si rude, que les ra-

cines souffrent. On reçoit, par conséquent, tout ce que l'on consomme en ce genre, soit de la Bucharie, soit de la Chine (appelée *Kitai* par les Russes).

Le 6 janvier, jour de Noël des Russes, Stepanida me surprit le matin et emporta la lampe de l'*obras*, peut-être parce que je lui avais dit que notre Noël était fini depuis douze jours; elle m'envoya tout de même des gaufres et d'autres gâteaux. Peu de temps après, les popes firent leur entrée dans la maison, chantant le *Gospodi pomilio* (Seigneur, ayez pitié de nous). Pour le dîner, elle me régala de gruau de riz et de veau rôti, et, le soir, elle me donna de la bière. Le lendemain, vers midi, j'entendis de nouveau des voix de popes dans le salon, et, le soir, mon hôtesse eut une grande compagnie de dames pour le thé. Un monsieur avait apporté une boîte française qui, au moyen d'un ressort, faisait entendre des airs de musique, et ces sons harmonieux réjouirent la société. Je fêtai donc la Noël deux fois cette année; notre *Iulegröd* protestant (du riz cuit dans du lait) avait été mangé dans une maison de paysans avant l'arrivée à Tomsk, surtout à cause de Nielsen, qui, sans cela, eût trouvé que nous faisions une Noël de païens.

M. Due revint de Narym le 12 janvier, apportant diverses curiosités, entre autres quelques peaux de zibelines et deux dents mâchelières avec une longue défense d'éléphant antédiluvien ou mammouth. Les dents mâchelières avaient la grosseur d'un morceau de fromage de plusieurs livres. Toute la contrée, depuis l'Oural jusqu'à Krasnoiarsk, est tellement

dépourvue de cailloux, que les habitants de cette zone, plus vaste que toute l'Europe, n'ont vu de leur vie une pierre naturelle. Ces dents, dont on trouve une grande quantité au bord des rivières, servent de plomb de filets aux pêcheurs qui habitent entre Tomsk et Narym.

Le lendemain, premier jour de l'an, notre hôtesse reçut un déluge de moines bourrus; elle ouvrit la porte et les fit entrer chez nous pour voir et admirer nos instruments. Les femmes portent un voile blanc sur la figure. Il n'y a ici d'autres masques que ceux qu'on confectionne soi-même avec du papier. Le 15 janvier, nous fîmes nos adieux à notre bonne hôtesse; en la remerciant de sa franche hospitalité, nous lui baisâmes la main et nous eûmes, en revanche, un baiser sur la joue. Pendant que nous faisions nos apprêts, elle ouvrit la porte entre le grand salon et notre chambre, et se plaça sur le seuil, la tête appuyée contre le poteau, regardant, muette, sérieuse et immobile, peut-être avec un léger sentiment de tristesse, nos derniers mouvements dans sa maison. La visite de deux voyageurs européens, recommandés comme nous l'étions par le gouvernement, devait être un grand événement dans la vie de la femme d'un marchand sibérien. Nielsen, appelé ici André Ivanovitsch, resta le dernier dans la chambre; en lui donnant la main, elle lui montra du doigt le plancher tout crotté, et lui fit comprendre qu'elle aurait beaucoup à faire pour rendre à l'appartement son lustre habituel. Ce

fidèle domestique était un peu ému de cette séparation, car il était bien vu de Stepanida, dont les domestiques l'avait assisté de toutes manières. Due remarqua, comme moi, qu'avec son air sérieux Stepanida paraissait vraiment belle; à ce frais visage il ne manquait, pour faire naître la sympathie, que le frémissement de l'âme. Elle jeta vite sa mante fourrée sur ses épaules et courut sur la balustrade, afin de nous voir encore en voiture. Nos dents de mammouth, et plusieurs autres objets, furent déposés chez elle jusqu'à notre retour.

Le 18 janvier, jour de la fête des Rois en Russie, nous étions vers midi dans la maison d'un paysan qui nous reçut avec beaucoup de cordialité; le repas était préparé pour toute la famille; il nous invita à y prendre part. D'abord il y eut un *porog* ou pâté de poisson, puis un potage avec des petits morceaux de porc et de chou, une oie rôtie, et enfin des beignets avec de la viande hachée; la bière ne manquait pas. Ces bonnes gens ne voulurent rien accepter de nous, et ils nous adressèrent leur refrain habituel : « Que le Seigneur vous donne un heureux voyage. » Le lendemain, nous étions à la petite ville d'Atschinsk, où le préfet de police nous fit avoir promptement un logis chez un marchand du troisième corps de métier, qui nous servit un magnifique dîner; mais il eut le bon sens de comprendre qu'il était plus poli de nous laisser seuls que de gêner par sa présence des hôtes étrangers qui ne parlaient pas sa langue. Dans l'après-midi, nous nous occupâmes de nos observations.

A Atschinsk commence le gouvernement de Ieniseisk, qui renferme la Sibérie orientale, et nous nous en aperçûmes aussitôt, avec une vive satisfaction, car nous trouvâmes partout des gens occupés à remplir les grands trous qui s'étaient faits dans la neige, de chaque côté de la route. Nous vîmes des pyramides de pierres cassées, destinées à l'amélioration des chemins d'été; mais ce qui nous réjouit le plus, ce fut de rencontrer les grandes stations éclairées de l'État, où le voyageur peut avoir un appartement propre et bien chauffé, et commander en maître sans être troublé par le propriétaire de la maison. Le voyage fut très agréable, car le ciel était serein, le froid modéré, et le paysage devint pittoresque au milieu d'une succession de collines et de forêts, c'est-à-dire à mesure que nous approchions de Krasnoiarsk; aux endroits où la neige était rare, les côtés des terrasses élevées et à plomb montraient déjà, à plusieurs verstes de la ville, une couleur rouge-brune très-prononcée; j'en conclus que le sol devait être ferrugineux et que nos instruments magnétiques indiqueraient à Krasnoiarsk quelque inégalité. Je le dis à mon compagnon, et plus tard il fut manifeste que j'avais deviné juste. *Krasno* signifie, en russe, « rouge, » et *iarr*, « bords de rivière escarpés; » de là le nom de la ville située sur la rive abrupte et rougeâtre de la rivière Ienisei. Nous commencions à distinguer les hautes montagnes mongoles qui nous rappelaient la patrie. Le 21 janvier, nous étions à Krasnoiarsk. Après avoir

trouvé un logement, nous nous mîmes aussitôt à nos observations; elles étaient à peine achevées, que le préfet de police se présenta de la part de Son Excellence le gouverneur, pour nous offrir ses services; ce dignitaire désirait nous voir chez lui et nous fit demander si nous avions intention d'aller à Turuchansk, petite ville voisine de la rivière Ienisei, près du cercle polaire. Je répondis que je n'avais encore rien décidé à cet égard; que j'aurais bien voulu lui porter, le même soir, une lettre du ministre Speransky de Saint-Pétersbourg; mais que, le ciel étant serein et le moment propice, nous avions dû commencer nos travaux, et que nous aurions l'honneur de lui présenter nos respects le lendemain. Nous y allâmes en effet, et nous trouvâmes le gouverneur, Alexandre Petrovitsch Stepanoff, homme gai et aimable, de quarante-sept ans, dans son cabinet, entouré d'une quantité d'objets d'art et d'histoire naturelle; des minéraux, des animaux empaillés, le tout venant de son gouvernement; des vases chinois, de belles lampes en corne, etc. Sur la table, je vis un joli calendrier de poche. Je l'ouvris et lus avec étonnement le titre : « *Almanach de Ieniseisk pour l'an* 18..., *par Ivan Petrov, Krasnoiarsk,* » orné d'une jolie vignette qui représentait un barde s'accompagnant sur la harpe avec un sphinx reposant sur le socle. Le livre contenait divers morceaux en prose par Stepanoff, tels « qu'un voyage de Krasnoiarsk à Kiachta, illustré d'une vue et d'un dessin représentant la divinité mongole Schigemune; un aperçu des rapports physi-

ques du cercle minusin, » et quelques poésies; plusieurs pages en prose et en vers d'autres auteurs de Krasnoiarsk, et un recueil de proverbes mongols, le tout en langue russe. Stepanoff fit à chacun de nous le cadeau d'un exemplaire en écrivant quelques mots polis de dédicace sur la première feuille du livre.

Nous reçûmes de lui une invitation à dîner, et, dès ce jour, nous prîmes tous nos repas chez ce dignitaire, en compagnie des jeunes écrivains qui avaient contribué à la rédaction de l'almanach. Son cabinet de travail renfermait une collection de minéraux, et, dans ses tiroirs comme sur les tablettes de l'appartement, on trouvait des gravures et des portraits de peuplades du Nord, des objets d'histoire naturelle, des vues, des livres, et les antiquités les plus rares. Il avait un atelier de pierres où nous nous fîmes polir deux petites boîtes d'agate pour nos aiguilles magnétiques, ce que nous n'avions pu nous procurer à Christiania.

Nous fûmes entourés, en un mot, dans sa maison, de tout ce que la science, l'art et la nature produisent de plus remarquable. Qui s'y serait attendu au fond de la Sibérie orientale, et dans cette petite place de Krasnoiarsk, qui n'était devenue la résidence d'un gouverneur que depuis cinq à six années seulement? La ville avait, pendant ce court espace de temps, pris un essor bien remarquable. Cet homme, d'un goût hautement développé, nous montra une carte qui n'était autre qu'un plan d'élargissement de sa résidence, avec de grandes rues, de

vastes établissements publics, des jardins, etc., dont l'exécution était garantie par la signature de l'empereur Nicolas. D'après ce projet, ce sera bien la plus belle ville de la Sibérie; la nature a déjà favorisé ces lieux, et l'art la secondera d'une manière splendide.

Ayant un soir terminé mes observations astronomiques et me trouvant encore dans la cour avec mes instruments, je reçus la visite de M. Stepanoff, accompagné d'un de ses secrétaires, un Allemand. Il resta dans ma chambre, fumant une pipe comme un simple étudiant : rien de moins cérémonieux, en effet. Nous descendîmes ensuite dans la cour, et je lui montrai avec le télescope Saturne et son anneau, la lune et la constellation d'Orion, ce qui l'intéressa beaucoup. Nous remontâmes; il prit un verre d'eau-de-vie et resta jusqu'à dix heures, causant avec un élan tout aimable sur différentes matières. Il avait dix enfants, qu'il avait tous envoyés en Russie; deux fils servaient dans l'armée. Sa femme, qui avait suivi les enfants, était morte en route à Ekatherinenbourg. « La Sibérie présente un attrait réel au voyageur, dit-il; mais y rester toute sa vie, c'est rude. On sent le désert; on regrette la science, l'art, des hommes qui sentent comme nous et qui nous comprennent. » Hélas! je lui donnai bien raison.

Cet excellent gouverneur répéta un jour sa question : « Voulez-vous aller à Turuchansk? » Je répondis que je regardais les difficultés de cette excursion comme presque insurmontables. « Ah! s'écria-t-il,

qu'y a-t-il d'impossible pour vous, avec les moyens dont vous disposez? J'ai été à Turuchansk, moi, il y a deux ans, et je vous accompagnerai. C'est un voyage fort intéressant. On descend la rivière en dix jours, et, pour le retour, on attelle des hommes par centaines pour tirer la barque contre le courant. C'est l'affaire d'un mois. » J'acceptai sa proposition comme une bonne fortune, désirant étendre mes observations magnétiques aussi loin que possible vers le Nord. Plus tard, j'exécutai le projet de voyage d'Irkutsk.

Le même jour, il nous ménagea la surprise d'un spectacle tout nouveau pour nous. Il avait dans sa maison un garçon tunguse, et un vieux compatriote était arrivé à Krasnoiarsk pour le voir. Pendant le dîner, l'ordre fut donné aux deux Tunguses de mettre leurs habits de fête. Or, après le repas, ils entrèrent dans le costume le plus singulier qu'on puisse imaginer. Le garçon portait sur le dos un énorme carquois rempli de longues flèches, et, dans la main, un grand arc; sa tête était chargée d'une sorte de morion brodé de perles blanches et noires. Ils étaient tatoués sur les deux joues avec des points bleuâtres. Le plus vieux avait le costume d'un *schaman* ou sorcier, un grand tambourin à la main, et il exécuta sur cet instrument une espèce de musique avec une brosse à souliers. Il jouait tantôt avec les crins, tantôt avec le bois, en chantant une hymne de sorcière assez étrange; c'était le son inarticulé de quelque bête sauvage. Il accompagnait cette musi-

que originale de mouvements convulsifs qui faisaient résonner et tinter une armée de sonnettes attachées à une espèce de casque qu'il portait sur la tête, tandis qu'une foule de ressorts d'acier, longs, minces et étincelants, ressemblant à des lames de couteau et pendant à son costume, dansaient autour de lui avec un cliquetis fort peu harmonieux. Tantôt il était assis sur le plancher, les jambes croisées, jetant sa brosse en l'air et disant la bonne aventure d'après la position que lui avait imprimée sa chute, tantôt il restait levé, le tambourin à la main. Les traits des Tunguses sont bien différents de tous les visages d'hommes que j'ai vus, le nègre seul excepté. Le garçon était superbe, il avait l'air d'un petit Cupidon. Stepanoff nous montra un excellent portrait de lui, et Due demanda la permission de le copier. Le gouverneur lui fit cadeau d'un autre portrait de Tunguse. Due avait apporté de Narym un costume de Tunguse; mais il n'égalait pas la splendeur de celui que nous venions d'admirer, et on s'étonne qu'un semblable vêtement soit confectionné par une peuplade sauvage, et uniquement de peaux et de poils d'animaux. Mais le désir de se parer et une espèce de goût, modifié d'après les ressources plus ou moins riches qu'offre chaque zone, se fait remarquer même chez les tribus les plus barbares, depuis les habitants des îles de la mer Pacifique et les Américains rouges, jusqu'au Groënlandais, au Finnois, à l'Ostiaque et au Tunguse. Avec quel goût les paysannes de nos districts des montagnes ne sa-

vent-elles pas broder leurs habits et leurs mitaines sans avoir jamais fréquenté une école de dessin!

J'ai nommé déjà la divinité mongole Schigemune. Les Buretes, race nomade vivant sur les steppes qui entourent le lac Baïkal, et les Kalmouks, qui campent sur les bords du Volga jusqu'à Astrakan, professent la religion lamaïque ou bouddhique, qui leur est venue du Thibet. Ils admettent un Dieu unique (*Manin-Scheri*) et l'immortalité de l'âme. La terre est habitée par des esprits des régions célestes, dégénérés et personnifiés par l'homme. Après la mort, l'âme entre dans un état plus ou moins élevé, selon les phases de son existence terrestre. Les bons prennent la forme d'esprits purs, tandis que l'âme du méchant passe dans un corps d'espèce inférieure. Bouddha, qui a donné son nom à cette religion, est censé l'avoir fondée cinq cents ans avant la naissance du Christ, et Schigemune en est la rénovatrice. Le dalaï-lama, revêtu de la suprême puissance ecclésiastique et civile au Thibet, est le représentant de Dieu sur la terre. Quand il meurt, son âme est censée entrer dans le corps d'un enfant nouveau-né, qui devient son successeur, ou plutôt c'est le même individu ressuscité sous une autre forme. Plusieurs lamas de second rang sont sous les ordres directs du dalaï-lama, et ces dignitaires, à leur tour, commandent à une foule d'ecclésiastiques ou lamas communs. Voilà pourquoi cette religion est aussi appelée le « culte lamaïque. » Quand le dalaï-lama est mort, les lamas de second rang cher-

chent dans quel corps il lui a plu de renaître, et ils prennent l'enfant qu'il a probablement désigné lui-même pour son successeur.

En 1830, je reçus d'un marchand anglais, domicilié à Astrakan, un livre religieux lamaïque qu'il avait dérobé à un lama. Il est écrit dans le langage du Thibet, avec des caractères sanscrits, et contient sans doute les dogmes principaux du culte des lamas. Il se trouve dans ce livre trois images de leurs dieux tutélaires, qui tous sont des êtres féminins. Schigemune, dont nous avons déjà parlé, est assise, les jambes croisées, et la plante des pieds tournée en l'air, sur un coussin magnifiquement brodé de figurines de couleurs variées; elle porte sur sa tête une coiffure bleue ornée de franges dorées, et au-dessus une flamme d'or de la forme d'un cœur. De la main gauche elle tient une boule aplatie, décorée vers le haut d'une rosette dorée. Sa tête est entourée d'une auréole composée de deux anneaux d'or sur un fond vert. Un châle rouge, à points d'or, est jeté sur les épaules et couvre une partie du corps. La personne entière est environnée d'un large arc-en-ciel rouge à rayons d'or. En dehors de ce cercle, on voit un ciel d'azur avec des nuages rougeâtres, et le soleil et la lune à droite et à gauche de l'image. Sur le front, au-dessus du nez, cette divinité porte, comme les deux autres, un petit disque. La peau du visage, du cou, des mains et des pieds, est étendue d'or. Le dessin que j'ai entre les mains, n'indiquant que les contours, ne saurait donner une idée de la magnificence de l'image.

La seconde tient dans sa main droite une épée, de la main gauche un petit rouleau de papier, à ce qu'il semble; c'est peut-être la justice qui punit. La troisième a un aspect plus terrestre, la peau du moins a la couleur ordinaire de l'homme; elle est blanche et rouge. Cette divinité a quatre bras et au moins six mamelles. Deux des mains sont jointes dans l'attitude de la prière; la troisième ou main gauche tient une rose, et la quatrième ou main droite, un collier de perles d'or. Le revers de chaque dessin est rouge, et sur le milieu il y a une inscription d'une ligne, qui contient sans nul doute le nom de la divinité. La feuille qui accompagne chaque dessin, et qui peut-être en donne l'explication, est noire : pour Schigemune, cette explication est écrite en caractères d'or, pour les autres en bleu pâle. Toutes les feuilles du livre sont blanches, avec des caractères noirs. Le volume est recouvert d'une riche étoffe de soie verte croisée de fils jaunes, avec des figurines tissues dans le fond même. En un mot, ce livre saint est un véritable objet de luxe, et le lama qui s'est oublié jusqu'à le donner ou à se le laisser prendre a dû être châtié sévèrement pour cet oubli de ses devoirs.

Le froid de la Sibérie est à remarquer. Notre séjour à Tomsk commença le 1er janvier par trente degrés le matin ; le 3 il monta jusqu'à trente et un degrés, et la plupart du temps, pendant mon séjour, il ne fut pas au-dessous de vingt degrés. Tomsk n'est cependant située que vers le cinquante-septième degré de latitude boréale, à la même distance de l'équateur que

Aalborg en Jutland et Varberg en Suède. Durant le voyage de Krasnoiarsk à Nischni-Udinsk, nous trouvâmes, le 30 janvier, à sept heures trois quarts du matin, qu'un thermomètre à l'esprit-de-vin, qui avait été suspendu dans l'air, indiquait trente degrés quatre dixièmes; le mercure d'un thermomètre ordinaire était descendu jusqu'au bas de la boule, roidi en une masse compacte, de sorte que la boule montrait un espace considérable vide. Le soir, à huit heures, nous étions dans la station de Bagranovskaia, et à neuf heures nous trouvions que le mercure de deux thermomètres de Pistor, à Berlin, suspendus en l'air, était descendu jusque dans la boule, mais liquide encore; car, en renversant l'instrument, il redescendait vers l'extrémité du tube. Le thermomètre à l'esprit-de-vin marquait trente degrés deux dixièmes; un quart d'heure plus tard trente degrés quatre dixièmes; le mercure des deux autres s'était roidi; en retournant le thermomètre, et le frappant contre la main, on ne put parvenir à le faire redescendre. Dans le tube de l'un d'eux, le mercure avait encore la hauteur d'une ligne, mais du côté de la boule se montrait un grand creux, qu'un léger coup parut faire vibrer; un instant après tout mouvement avait cessé. Ceci prouve bien que le mercure, avant de geler, se resserre plus fortement que l'esprit-de-vin; or un thermomètre au mercure doit toujours indiquer une température trop basse, dès que le froid s'approche de trente degrés. J'eus un soir l'idée de porter un bol, où j'avais versé

trois à quatre livres de mercure, dans le corridor ouvert. Le lendemain matin, je le trouvai pris en une masse compacte et dure qui ne pouvait pas être détachée du fond du bol avec le couteau. Mais on pouvait le couper comme du plomb, et le couteau, venant d'un appartement chaud, rendit le mercure un peu liquide des deux côtés de la lame, où une petite goutte se fit voir. La surface avait des raies jusque vers le centre de la masse, et au milieu la contraction avait produit un petit trou. Le thermomètre à l'esprit-de-vin marquait trente et un degrés un quart. Après que le bol eût été porté dans l'appartement chauffé, et y fut resté quelque temps, la masse put se détacher; elle était alors tellement fragile, qu'elle se cassait en morceaux comme la glace. Cette station, ainsi que la précédente, se trouvent à la latitude de cinquante-cinq degrés trois quarts environ, par conséquent plus septentrionales de quelques minutes seulement que Copenhague. Si, à chaque station, nous n'avions pas porté nos baromètres dans l'appartement chauffé, le mercure qu'ils contenaient se serait également roidi, sans nul doute, en une masse compacte. Au moment de quitter Krasnoiarsk, M. Erman nous rejoignit avec l'interprète Gustave, qui avait des engelures au visage, et avait souffert terriblement; M. Erman avait voyagé jour et nuit, et il avait laissé Gustave dormir dans un traîneau ouvert par le froid le plus affreux.

Il est heureux que l'hiver de la Sibérie, au moment où la gelée prend de l'intensité, présente un

calme tel, que nous pouvions aller, une chandelle allumée à la main, devant la porte de la maison pour observer nos thermomètres sans que la flamme vacillât le moins du monde. Si cette circonstance n'existait pas, ni homme ni animal ne pourrait vivre en plein air. Au commencement de l'hiver, j'avais dit un jour, moitié en plaisantant, que, le froid une fois monté à vingt degrés, je m'arrêterais et attendrais une saison plus propice. Bientôt je trouvai que ce n'était pas nécessaire. Une fois je fis des observations pendant une heure, par un froid de vingt-huit degrés et demi, sans autre inconvénient qu'une douleur cuisante dans les doigts, couverts de gants un peu minces. Une autre incommodité vous attend quand vous sortez : le collet de la pelisse est relevé et attaché autour du cou avec une écharpe ; un bonnet fourré s'allongeant sur le dos couvre la tête et les oreilles, de sorte qu'il n'y a que les yeux, le nez et une partie de la bouche exposés à l'air. La vapeur qui suit la respiration s'attache, en forme de petits cristaux de glace, aux parties de la pelisse qui entourent le visage, et, au moindre mouvement de la tête, ces cristaux touchent les joues et produisent comme une brûlure vive sur la peau. Il est presque impossible de faire plusieurs milles en cet état. Si vous allez lentement, vous souffrez du froid ; si vous voulez marcher vite, avec la pelisse et de lourdes bottes, la respiration devient haletante, et l'on ressent dans les poumons une sorte d'inquiétude ou de malaise. Je vis souvent le sang couler des narines des chevaux ; mais,

quand je disais aux paysans : « Allez plus lentement, » ils me répondaient toujours : « Ce n'est rien. »

Le 1er février, nous arrivâmes à la petite ville de Nischni-Udinsk, où le gouverneur civil Zeidler était sur son départ pour Saint-Pétersbourg. J'avais à lui remettre, de la part du baron Wrangel, de Saint-Pétersbourg, une lettre avec une branche, que le baron avait lui-même prise au mémorable chêne de Sainte-Hélène. J'en gardai une feuille en souvenir du grand homme. Un événement malheureux m'empêcha de porter moi-même la lettre au gouverneur. Dans un trou profond, où la neige s'était amoncelée, Nielsen tomba de son siége sous le char de transport, et la voiture lui passa sur le corps. Les traîneaux de voyage tracent un sillon fort étroit, et, pour ne pas verser, les Russes attachent des poutres des deux côtés du traîneau, formant cette figure Λ, et appelées *otvodi* (détourneur). Toutes les fois que le traîneau est sur le point de verser, l'otvodi le relève. Nielsen, tombant de côté, se trouva pris sous l'otvodi, et fut traîné le long du chemin avec le char au milieu de la course la plus rapide. Sorti de cette dangereuse position, ce fut en vain que, dans les premiers moments, il essaya de se lever ; mais, avec l'assistance des paysans, il put marcher et il fit à pied quelques verstes, non sans éprouver de vives douleurs. Quand le char de transport nous rejoignit, je fus tout étonné de l'entendre s'écrier, tout pâle . « Dieu soit loué! je vous revois; je ne le croyais pas! » Et il fondait en larmes. Je

me fis raconter tous les détails de l'accident; un médecin fut immédiatement appelé, et, à mon grand étonnement, il ne reconnut aucune trace de fracture ou de luxation, quoique tout le poids de la voiture eût porté sur son corps pendant plusieurs secondes et qu'il eût roulé par terre. On le saigna et on le frotta avec de l'esprit de savon, que contenait notre pharmacie de voyage. Le lendemain, les souffrances étaient encore assez grandes; mais, le jour d'après, il voulut remplir ses devoirs journaliers, et il fut impossible de l'en détourner. Encore aujourd'hui, il ressent de la douleur dans l'épine dorsale et entre les épaules. Deux jours avant cet événement, un des chevaux du côté gauche de l'attelage s'était abattu, et, comme la voiture était emportée avec une rapidité furieuse, l'axe de fer avait déchiré le ventre de l'animal d'une manière si violente, que les entrailles étaient restées à découvert. Les paysans le dételèrent du *troika* et continuèrent leur route. C'était un spectacle affligeant que de voir cet animal blessé faire d'inutiles efforts pour se lever et nous suivre. On le laissa impitoyablement exposé à une mort lente et douloureuse par un froid de trente degrés. Nielsen me dit plus tard qu'au moment où il tombait du char il s'était précisément figuré, pour lui-même, la triste destinée de cette pauvre bête.

Ayant maintenant notre interprète Gustave, nous congédiâmes Ivan Schlau. Au moyen des divers achats qu'il avait faits journellement pour nous, et peut-être en trichant les paysans d'une partie de ce qui

leur était dû, il avait mis assez de côté pour pouvoir s'acheter un cheval et un traîneau, dans lequel il fit le voyage de retour à Tobolsk, et, plus tard, nous apprîmes qu'il y avait ouvert un cabaret. Ayant découvert ses fourberies, Due lui ordonna, avant son départ, de rendre une pelisse de mouton que nous avions fait faire pour lui à Tobolsk. Il entra dans mon appartement, se jeta à mes genoux en répandant des larmes hypocrites, protesta par des assurances mensongères de son honnêteté, et me supplia de ne pas lui reprendre cette pelisse. Je répondis qu'il méritait d'être renvoyé au préfet de police de Tobolsk pour subir une correction au lieu de nouvelles faveurs; mais qu'une personne honnête ne voudrait pas porter ce vêtement après lui, et qu'il pouvait le garder. Nous continuâmes notre voyage à Irkutsk, où nous étions arrivés, sans autres accidents, le 7 février.

CHAPITRE VI

Séjour à Irkutsk. — Foire à Maimatschin. — Chamba-Lama. — Le gouverneur général Alexandre Stepanovitsch Lavinsky. — La famille Muravieff. — Sort des exilés. — Madame Börresen. — Pâques russes. — Voyage à Ieniseisk, par l'Angara et la Verchne-Tunguska.

Le matin du 7 février 1829, nous approchions d'Irkutsk; l'air était pur, et nous regardions au loin avec une vive attente, afin de découvrir les tours des églises de la ville; celle d'un beau couvent situé de l'autre côté de l'Angara fut la première que nous aperçûmes. La ville se compose de maisons en bois; les bâtiments publics, pour la plupart, ainsi que les maisons des marchands riches, sont seuls en pierre. La façade de ces maisons doit toujours être construite d'après un recueil de dessins d'architecture publié à Saint-Pétersbourg; l'homme qui veut bâtir doit y choisir ce qui lui convient; seulement, pour la disposition intérieure, il peut suivre son caprice. Voilà pourquoi ces bâtiments ont au dehors une assez belle apparence; souvent ils sont ornés de médaillons en bas-reliefs et autres embellissements. Irkutsk est la résidence du gouverneur général de la Sibérie orientale et d'un archevêque; on y remarque un gym-

nase avec des instruments de choix, et un grand bazar (*Gostinni-Dvor*) composé de boutiques pour toute espèce d'articles, depuis les plus communs jusqu'aux plus recherchés. La ville est située sur un plateau de mille à douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et elle en est tellement éloignée, qu'on est privé de toute vapeur ou de toute humidité lorsque l'Angara est gelé; aussi le climat est-il fort sec; le lendemain d'un jour de pluie ou de neige, les rues non pavées sont déjà couvertes de poussière. A partir du mois de janvier, époque à laquelle le fleuve est pris, le ciel est si serein, que l'on n'aperçoit pas le plus léger nuage avant la fin du mois de mars ou le commencement d'avril que la glace disparaît. Avec trente degrés de froid, le soleil se lève et se couche dans toute sa splendeur et ressemble à un disque d'or; les étoiles étincellent avec un éclat inconnu dans notre pays.

Les églises russes sont des monuments grandioses construits dans le style byzantin. Elles ont en général cinq coupoles en forme de raifort dont la pointe serait tournée vers le haut et qui reposerait sur un cylindre de moindre diamètre. Celle du milieu est la plus élevée et porte ordinairement une grande croix de fer percée à jour; les quatre autres l'entourent carrément. A Saint-Pétersbourg et à Moscou, plusieurs églises ont leurs coupoles recouvertes de plaques de cuivre doré; en général, elles sont peintes de couleurs vives, par exemple en vert clair, etc. Toute la Norvége possède à peine deux ou trois églises com-

parables même aux églises des villages de Sibérie, sous le rapport architectural. Ce grand nombre de temples magnifiques donne aux villes de la Russie un aspect imposant quand on les voit d'une certaine distance, ou lorsqu'on s'en approche vers le coucher du soleil. Irkutsk est située par cinquante-deux degrés dix-sept minutes de latitude septentrionale, et au cent vingt-deuxième degré de longitude orientale du méridien de l'île de Fer; elle a par conséquent la même latitude que Hanovre. Du côté de l'ouest et du nord, cette ville est entourée par l'Angara, qui sort du Baïkal; du côté de l'est, par le petit lac Uschakova; l'Irkut, qui vient de l'ouest et a donné son nom à la ville, se jette dans l'Angara, du côté septentrional. Irkutsk est dans une position très-avantageuse; sa plus grande étendue de l'est à l'ouest monte à quinze cents sagènes[1] ou un peu plus, et à onze cents sagènes du nord au sud. Elle a dix-huit églises, parmi lesquelles on compte un temple luthérien et une église catholique. Quand nous nous fûmes un peu arrangés dans notre logement, je rendis une visite au préfet de police, le colonel Muravieff, pour lequel j'avais une lettre du ministre Palmstjerna. Un homme de haute stature, en uniforme vert, âgé de trente-six ans, et portant sept croix sur sa large poitrine, vint à notre rencontre et nous adressa la parole en allemand, à ma grande satisfaction. Nous apprîmes que la foire des Chinois dans la ville fron-

[1] La sagène est égale à 2^{m}, 133. D. L. R.

tière de Maimatschin, où il se fait un commerce d'échange, surtout en thé et en peaux de zibeline, qui s'élève à plusieurs millions de roubles, s'ouvrait par une fête grandiose de trois jours au commencement du *mois blanc* des Chinois, qui tombe dans le milieu de notre mois de février. Afin de voir ce curieux spectacle et pour étendre notre ligne d'observations aussi loin que possible, nous résolûmes de nous y rendre. Le 12 février, nous nous dirigeâmes donc en traîneau vers le sud, en côtoyant l'Angara, et nous passâmes le Baïkal, qui, à cet endroit, avait une largeur de huit lieues; sa glace resplendissante laissait voir trois pieds d'épaisseur dans quelques crevasses. Elle était pure et transparente comme du cristal; on distingue, en effet, très-aisément les moindres objets au fond de l'eau, et l'on a presque peur de mettre le pied sur cette glace, qui semble présenter une surface liquide. Le Baïkal a la forme d'une faucille ou du croissant de la lune trois jours après sa première apparition. Sa longueur entre les deux extrémités est d'environ quatre-vingts lieues, tandis que sa plus grande largeur ne dépasse pas douze lieues. Le long de la côte septentrionale, s'étend une série de montagnes d'une hauteur moyenne; une petite escadre de navires impériaux est employée, pendant l'été, à mettre en communication les divers points de cette petite mer. Le chef de la flottille est un lieutenant de la marine russe, qui habite un hôtel appelé pour cette raison l'Amirauté (*Admiraliteistvo*).

Cet amiral baïkalique nous offrit à dîner. Au mi-

lieu du repas, il se lève, prend son verre, s'incline devant nous et s'écrie : « *Deres Sundhed!* (A votre santé!) » Nous fûmes fort surpris d'entendre des mots norvégiens sortir de la bouche d'un amiral baïkalique, et il nous en donna l'explication suivante : il avait autrefois appartenu à l'équipage d'un bâtiment de guerre chargé d'un voyage scientifique autour du monde. Pendant une avarie, le navire vint mouiller à Arendal, et, pendant plus d'un mois, les officiers furent invités tous les jours chez les riches marchands de l'endroit. Il avait observé que les indigènes se faisaient à chaque instant un signe de la tête en disant : *Deres Sundhed!* Le bâtiment retourna ensuite à Saint-Pétersbourg sans grand résultat pour la science, si je ne me trompe.

Le ciel était d'un bleu d'azur, et, par un beau soleil, les sapins sur les bords du fleuve étincelaient comme s'ils étaient ornés de mille diamants. Nous arrivâmes, le 15 février, en traversant les villes de Verchne-Udinsk et de Selenghinsk, à l'ancienne citadelle russe de Troitzko-Savsk, devenue une cité, à quatre verstes de la place frontière de Kiachta, et nous fûmes logés chez le *Pristav* (colonel) des Cosaques, Ivan Philippoff Ostrovski, homme assez instruit, qui comprenait la langue mongole et avait accompagné la mission ecclésiastique russe que l'on envoie tous les dix ans à Péking. Il nous raconta diverses anecdotes sur son excursion en Chine, et nous prêta des récits de voyages faits dans le Céleste Empire pendant les années 1820 et 1821, par Iegor Timkovski

et par le prêtre Iakinth, qui avait vécu pendant dix ans au couvent russe de Péking; les livres avaient été publiés à Saint-Pétersbourg en 1828.

Le lendemain de notre arrivée, nous nous rendîmes le soir à Kiachta, et, de là, à Maimatschin, qui n'en est éloigné que de trois cents pas, afin de satisfaire notre curiosité en visitant une ville chinoise. La ligne frontière entre les territoires des deux empires n'était indiquée que par quelques chevaux de frise à demi pourris. Nous nous attendions à des surprises, et nous restâmes pourtant frappés d'étonnement en atteignant la porte de la ville, d'où nos regards pénétraient dans une rue longue et étroite; on avait suspendu, de maison en maison, des cordes, sur lesquelles flottaient une quantité de petits drapeaux de la grandeur d'un mouchoir de poche rappelant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, rouges, jaunes, bleus, verts, etc., et entremêlés de lanternes en papier transparent et couvert des arabesques les plus singulières. Il y avait, à l'endroit où cette rue était coupée par une autre, une petite place où nous aperçûmes une tour en bois ayant deux étages. Sur chaque côté était peint un dieu colossal, qui, certes, avait quelque ressemblance avec l'homme, mais dont les traits exprimaient la colère et la rage, en un mot, les passions les plus horribles. Le docteur Erman, qui nous accompagnait, s'écria : « Ceci passe toute permission ! On croirait voir un théâtre de marionnettes où jouent de grands enfants. »

Nous remarquâmes que les rues n'étaient pas pa-

vées; les maisons, petites et sans fenêtres du côté de la voie publique, offraient le plus triste aspect. Quelques marchands chinois, assis devant leur porte dans leur casaquin ouaté, se chauffaient les mains sur un grand réchaud; pour se tenir les pieds chauds, ils portaient des souliers dont les semelles avaient l'épaisseur d'un pouce et se composaient de papier plié plusieurs fois avec une feuille de cuir en dessous. Quelques chameaux arrivaient de Péking chargés de caisses de thé placées de chaque côté de leur dos; ils étaient menés par un marchand.

Le 18, ou le premier jour de la fête, le directeur de la douane russe nous conduisit à un dîner somptueux chez le *Sargutscheï*, chef des employés de Maimatschin. Ce dignitaire avait sur son bonnet une pierre jaune, indice de son rang, qui, d'après le règlement russe, ne surpasse cependant pas celui de lieutenant. Tous les trois ans, on envoie un nouveau *Sargutscheï* de Péking à Maimatschin. Notre départ était fixé pour le 22 février; le 23, nous rendîmes une visite au *Chamba-Lama*, chef religieux des Buretes, le second après le *Dalai-Lama*. Il avait appris, par le Natschalnick de Verchne-Udinsk, que nous viendrions le voir un certain jour et que nous désirions assister à l'office divin. Nous fûmes accueillis par une musique étourdissante de trois cents lamas, rangés en haie dans leur plus belle parure ecclésiastique, avec leurs singuliers instruments à vent, leurs triangles, gongs, etc., et portant, au bout de longues per-

ches vernies, des ronds de bois recouverts de peintures représentant le soleil, la lune et toutes sortes d'arabesques dorées. Sur l'escalier, nous fûmes reçus par le Chamba-Lama, homme d'une haute stature et d'une corpulence remarquable. Il avait un burnous en velours rouge, et sa poitrine était décorée d'un grand médaillon en or contenant le portrait de l'empereur, entouré de pierreries et soutenu par un ruban vert passé autour du cou. Après avoir échangé quelques compliments à l'aide de deux interprètes (notre Gustave Rosenlund, qui traduisait de l'allemand en russe, et un Russe qui traduisait du russe en mongol), nous fûmes conduits dans le temple, où tous les lamas, pendant cet intervalle, s'étaient formés sur quatre lignes le long des colonnes jusqu'à l'autel. Ils commencèrent alors leurs chants, suivis d'un office divin complet. En rentrant, on nous servit du thé, de l'eau-de-vie et des mets froids. Le Chamba-Lama regrettait de n'avoir pu trouver à Irkutsk un cuisinier pour nous faire un repas selon nos goûts. A ma demande, il écrivit son nom et ses titres en mongol sur un morceau de papier, en souvenir de cette intéressante visite, et il nous pria de raconter à l'empereur, quand une fois nous serions de retour à Saint-Pétersbourg, que nous avions été témoins du culte que les Buretes savent rendre à la Divinité. Le 27, nous rentrâmes à Irkutsk. Cette petite excursion nous avait mis en contact avec de nouvelles populations et des mœurs fort curieuses à observer, et ce fut, sans contredit, l'épi-

sode le plus agréable de notre voyage. Je ne donne pas d'autres détails sur ce sujet pour ne pas trop m'éloigner de mon but.

J'avais l'intention d'aller, par l'Angara et le Ienisei, jusqu'à Turuchansk, endroit plus rapproché du cercle polaire, afin d'étendre, comme je l'ai déjà dit, mes observations magnétiques aussi loin que possible vers le nord. Mais, ces rivières n'étant pas ouvertes à la navigation avant la fin du mois de mai, je me vis dans la nécessité de faire un séjour de quatre mois à Irkutsk, tandis que mon compagnon, M. Due, entreprenait une excursion le long de la Léna jusqu'à Iakutsk et Viluisk. Pendant ce temps, je fus accablé de marques de prévenances de la part du gouverneur général, Alexandre Stepanovitsch Lavinsky et de la famille Muravieff, ce qui me fit dire que je regardais Irkutsk comme ma seconde patrie et que ces aimables hôtes me gâteraient tellement, que je me sentirais seul et abandonné pendant tout le reste du voyage. Avant d'entreprendre le récit de mon excursion vers le nord, je ne saurais résister au désir d'entretenir mes lecteurs des personnes si distinguées qui, pendant cette longue station, s'efforcèrent avec tant de cordialité d'adoucir pour moi le mal du pays.

Sur le chemin qui s'étend entre Krasnoiarsk et Irkutsk, nous rencontrâmes le général Lavinsky avec sa fille Élisa; il était chargé d'une inspection, et, à notre retour de la frontière chinoise, nous le trouvâmes à Irkutsk. C'était un homme de belle pres-

tance, d'une cinquantaine d'années, ayant beaucoup d'esprit, et la réputation d'une probité à toute épreuve. Il ne me parut pas avoir reçu une éducation scientifique très-avancée, mais il s'acquitta dignement de l'importante mission qui lui était confiée, en suppléant aux connaissances qui lui manquaient par beaucoup de bon sens et à l'aide d'un secrétaire fort habile, M. Chabrit. Il avait une voix remarquable, chantait avec goût, et montrait une prédilection marquée pour la musique et les beaux-arts. Il parlait le français comme sa langue maternelle, mais ne savait pas un mot d'allemand. Possédant de grandes terres à Simphéropol, en Crimée, il était, comme fonctionnaire public, d'un rare désintéressement; aussi jouissait-il de l'estime générale. On l'aimait à cause de sa cordialité, qualité peu commune chez les employés russes, surtout chez ceux d'un rang inférieur. Il me reçut avec une aménité parfaite, en me disant que mon couvert serait mis tous les jours à sa table. Sa cuisine était toute française; aimant lui-même la bonne chère, il cherchait à procurer la même jouissance aux autres, et n'était réellement satisfait que quand il voyait ses hôtes faire largement honneur aux plats qu'il leur servait. Pour être bien sûr que je ne manquasse de rien, il me plaçait à sa droite, et par politesse j'étais souvent forcé de manger et de boire plus que je ne le désirais. Chaque jour le dîner était mis sur la table à midi, et cette heure s'accordait assez mal avec mes observations scientifiques; aussi je profitai assez ra-

rement de son hospitalité, et il s'en plaignit aux Muravieff, chez lesquels j'allais plus souvent. Toute occasion de me faire plaisir était vivement saisie par ce bon général. Il me fit, par exemple, présent de deux carafes en cristal pur, avec des verres à bière portant pour inscription : *Manufacture de Telma*, et sortant d'une fabrique qu'il avait lui-même établie dans le village de Telma, à une journée d'Irkutsk; de plus il m'envoya une caisse en platane de Sibérie, avec douze compartiments remplis d'agates polies, d'améthystes, de béryls, de topazes blanches, et une collection de fruits chinois séchés, présent de mademoiselle Élisa à ma femme. J'avais exprimé le désir de posséder le portrait d'un Burete dans son costume national. Il fit exécuter, par un peintre d'Irkutsk, deux fort bons portraits d'un *Taisha* (chef burete), et de sa femme dans leurs costumes de fête, et me les donna. La fabrication de l'eau-de-vie et de la bière sont, en Russie, le privilége de quelques fermiers, aussi n'en trouve-t-on qu'à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Les boissons ordinaires des Russes sont le thé et le *quass*, espèce de liqueur aigre-douce qui se prépare de la manière suivante : on met de l'eau dans un vase et on y jette de la farine et des morceaux de pain, on passe le tout et on en tire un liquide transparent qu'on appelle *quass*. Quand une fois on s'est habitué à cette boisson, elle paraît suffisamment rafraîchissante, mais elle ne convient nullement à un estomac délicat. Avant de boire le *quass*, les Russes y jettent un peu de sel.

La fille du général, qui depuis sa huitième année avait été élevée dans une pension anglaise à Paris, n'était de retour que depuis un an à peine; elle avait d'abord rencontré son père à Nertschinsk, ville de mines située dans une contrée montagneuse des plus sauvages, à deux cent quatorze lieues à l'est d'Irkutsk; c'était là qu'on envoyait les plus grands criminels politiques; on les faisait travailler enchaînés dans les mines, et cette transition de la vie parisienne lui avait semblé bien terrible. Ayant été à Paris en 1819, et par conséquent en même temps que mademoiselle Élisa, je cherchai à lui parler d'objets également connus de tous deux; mais ma mémoire ne me fournit aucun sujet de conversation, et, en désespoir de cause, je lui demandai : « Avez-vous vu le fameux Martin du Jardin des Plantes? — Martin l'ours? s'écria-t-elle. — Oui, certainement, dans une grande cour carrée en plein jardin. — Et qui a mangé un vieil invalide? — Précisément, un invalide qui était descendu dans la fosse pour s'emparer d'un bouton d'étain qu'il prit pour un franc. » La glace était rompue, et nous causâmes de Paris. Elle y connaissait encore un petit ours noir qu'elle nommait *mon compatriote*, parce qu'il était né en Norvége, à ce qu'elle disait.

Un jour, le général me raconta que, quelques années auparavant, un officier de la marine anglaise, le lieutenant Holman, était venu à Irkutsk dans l'intention de continuer son voyage jusqu'au Kamtschatka, et de publier un rapport sur cette expédi-

tion. Deux qualités essentielles lui manquaient : il était aveugle et ne savait pas le russe. Lavinsky m'en parlait cependant comme d'un homme fort intéressant et d'une instruction solide. « Il venait tous les jours dans ma maison, ajouta-t-il, dînait souvent chez moi, et, comme il savait le français, je lui donnais sur le pays tous les renseignements qu'il pouvait désirer. Quant à son voyage au Kamtschatka, je lui fis comprendre que la saison était désavantageuse, et, par ce moyen, il se décida à prolonger pendant quelques mois son séjour à Irkutsk. Immédiatement après son arrivée, j'avais écrit à Saint-Pétersbourg pour donner avis de ses intentions en demandant des instructions. Un courrier m'apporta l'ordre de lui faire passer la frontière russe par le plus court chemin et de le renvoyer en Europe, accompagné d'un chasseur. » L'Angleterre et la Russie, rivales pour le commerce comme en politique, se surveillent avec défiance, surtout en ce qui concerne la côte nord-ouest de l'Amérique, la Chine, les Indes et la Perse. Probablement on avait pris le touriste aveugle pour un agent secret de quelque compagnie anglaise. Au mois de juillet 1851, un de mes amis revint d'Angleterre sur le bateau à vapeur *The Courrier*. Il me raconta que, parmi les passagers, il s'était trouvé un officier aveugle de la marine anglaise, qui avait l'intention de visiter la Norvége et d'écrire une relation de son voyage. Il connaissait déjà une partie de l'Afrique ainsi que de l'Asie, et avait publié un ouvrage sur ces diverses contrées.

L'idée me vint que ce pouvait bien être l'officier déjà signalé par les récits du général Lavinsky. Quelques jours après, un Anglais aveugle se faisait annoncer chez moi. Je vis entrer le consul général d'Angleterre, accompagné d'un homme de manières distinguées et habillé avec élégance, ayant des cheveux blancs et un garde-vue vert. Il me fut présenté comme le lieutenant Holman. Ma supposition se trouvait donc avoir été juste, et je fus heureux de faire la connaissance personnelle d'un homme dont j'avais entendu parler, bien des années auparavant, dans la capitale de la Sibérie occidentale, mais que je n'avais jamais vu. Nos communs souvenirs rendirent la conversation pleine d'intérêt. Je lui fis part de ce que le général m'avait communiqué sur son séjour à Irkutsk et sur son retour involontaire, en lui demandant si la chose s'était réellement passée comme on me l'avait rapporté. « Certes, répondit-il, le général ne vous a dit que la stricte vérité. » Je lui exprimai ma surprise de ce qu'étant aveugle et ignorant le russe, il avait pu songer à décrire les pays qu'il avait parcourus. Il lui fallait voir avec les yeux des autres, s'en tenir à leurs récits et se fier toujours à sa mémoire. Il me fit d'abord observer qu'il pouvait écrire facilement. Pour cela, il pliait son papier en autant de plis qu'il voulait avoir de lignes, et, se servant d'un crayon, il traçait ses lettres sur le premier pli, tournait le papier, continuait sur le second, et ainsi de suite. Une fois de retour dans sa patrie, il se faisait lire ses notes et suppléait

à ce qui manquait encore en dictant de souvenir.

Le colonel Alexandre Nikolajevitsch-Muravieff, de la garde russe, en atteignant sa vingt-sixième année, avait déjà assisté à trente batailles plus ou moins considérables dans les guerres contre Napoléon. Il avait reçu en récompense de l'empereur un sabre d'honneur à poignée d'or, portant l'inscription : *Sa Charbrosti* (pour la valeur) et bon nombre de décorations, parmi lesquelles il estimait de préférence la croix de Kulm, qui lui avait été donnée après la sanglante bataille de ce nom, livrée le 30 août 1813, et où le général français Vandamme fut fait prisonnier avec dix mille hommes. Il avait également assisté à l'entrée des alliés à Paris, en 1815. Ayant, pendant toutes ces campagnes, traversé une grande partie de l'Allemagne et de la France, il avait eu l'occasion de connaître l'organisation politique des États européens, et, avec son caractère enthousiaste et quelque peu enclin au fanatisme mystique, il avait avidement saisi l'idée d'une réforme constitutionnelle pour son pays. Rempli de ces idées, il revint à Saint-Pétersbourg. Beaucoup de jeunes gens de grande famille se rassemblèrent autour du jeune enthousiaste. Une société se forma, s'accrut de jour en jour, et compta bientôt des membres dans la haute aristocratie. On se réunissait, on étudiait les constitutions des États, on discutait, mais aucune proposition de réaliser les idées nouvelles n'était faite. Muravieff ne tarda pas à comprendre que la Russie n'était pas encore mûre pour la

liberté, et, mécontent de la tournure que prenait la société, il envoya sa démission par écrit et donna aux autres membres le conseil de dissoudre une association qui ne pouvait faire que leur malheur et celui de la patrie, s'ils essayaient de passer de la théorie à l'exécution. Il se retira donc à sa terre de Botovo, dans le voisinage de Moscou, où il vécut tranquillement, améliora le sort de ses paysans, et se maria à une princesse Praskovia Schakovskoi, fille du knäs ou prince Schakovskoï, dont les ancêtres avaient possédé trois principautés : Novgorod, Vladimir, et une troisième dont je ne me rappelle plus le nom, mais dont la famille porte encore les armes. Il vécut longtemps en simple particulier, heureux de son sort, s'occupant d'études sérieuses, et surtout des sciences naturelles, et tellement retiré du monde, qu'un ami qui vint le voir errait autour de sa maison sans pouvoir trouver la porte cochère, tant l'herbe avait poussé dans le chemin qui y conduisait. Apercevant enfin Muravieff dans le jardin, il lui cria : « Comment faire pour trouver la porte de ta maison? » Quand, après la mort d'Alexandre, en 1825, son frère Nicolas monta sur le trône, une insurrection, comme on sait, éclata. A la tête se trouvait la société susnommée, demandant une constitution. L'empereur triompha de la rébellion, dont tous les chefs furent arrêtés et en partie condamnés à mort, en partie exilés aux mines de Nertschinsk. Quelques-uns, moins compromis, furent bannis, mais sans l'aggravation des travaux forcés et des chaînes, au fond

de diverses contrées plus ou moins sauvages de la Sibérie, telles que Beresov, située près de l'Obi; Ieniseisk, près du Ienisei; Viluisk, près de la Lena. De mortelles blessures atteignirent alors un grand nombre des familles les plus nobles de la Russie dans le véritable sens du mot. Pères, époux, fils, allèrent peupler la Sibérie. Apostol Muravieff, cousin de notre héros, fut pendu, et M. Due rencontra un de ses frères à Viluisk, petit village de Iakutes, dans un district sauvage, au nord-ouest de Iakutsk, où il vivait en ermite dans une *iurte*, qui ne vaut guère mieux que la hutte d'un Finnois, en Laponie. Plus tard, nous le rencontrâmes dans un lieu d'exil plus méridional, Bukhtarminsk, petite ville russe sur la frontière de la Chine.

Quelques amis du colonel Muravieff lui donnèrent le conseil de prendre la fuite; il leur répondit que, n'ayant eu aucun rapport avec la société en question dans les huit dernières années qui venaient de s'écouler, il se reposait sur sa parfaite innocence. Un chasseur arrive cependant un matin à sept heures de Saint-Pétersbourg et le place dans sa *kibitska* pour le conduire à la capitale, sans même lui permettre de faire ses adieux à sa femme. Arrivé à la citadelle de Saint-Pétersbourg, il est enfermé dans une tour faiblement éclairée par une petite lucarne pratiquée dans le mur à hauteur d'homme; il y reste pendant huit mois. Sa malheureuse femme, effrayée, ne sait rien de précis sur son sort, mais elle le devine; elle part immédiatement pour Saint-Pétersbourg, où elle

acquiert la triste certitude qu'elle est venue chercher. M. et madame Muravieff reçurent la permission de s'écrire; leurs lettres étaient d'abord envoyées au commandant, qui devait en prendre préalablement connaissance. Madame Muravieff voulut bien me montrer quelques-unes des lettres du pauvre prisonnier; le colonel était tout préparé à mourir, et il encourageait sa femme à supporter leur destinée avec toute l'énergie de son caractère. Chaque jour, à une heure convenue, cette fidèle épouse passait au-dessous de la lucarne qui éclairait le cachot de son mari, et, sans se voir, ils avaient la triste consolation de se savoir l'un près de l'autre. Les papiers des insurgés furent examinés, et, heureusement pour le colonel, on y trouva la lettre dans laquelle il déclarait les projets de la société inexécutables, et donnait à ses membres le conseil de se séparer. L'empereur exprima lui-même ses regrets de ne pouvoir le gracier; il était indispensable de faire un exemple. On lui reprocha de s'être trouvé dans une compagnie un peu mélangée et de n'avoir pas dénoncé un jeune membre de l'ancienne société qui s'y était permis quelques propos indiscrets, et un jugement l'exila à Viluisk. Madame Muravieff me dépeignit l'impression qu'elle avait éprouvée la première fois que la porte de la prison lui fut ouverte et qu'elle vit son mari dans un trou noir et infect : quel changement ! ce n'était plus le vigoureux et ardent jeune homme qui l'avait quittée. Muravieff, avec des traits blafards et fatigués, une longue barbe, et

misérablement vêtu, lui tendit languissamment les bras; combien il lui fallut de courage pour renfermer les sentiments qui débordaient de son cœur!

Dès le moment qu'un Russe est exilé en Sibérie et a passé l'Oural, il est considéré comme mort civilement; sa femme peut épouser qui bon lui semble; elle ou ses autres héritiers s'emparent de sa fortune et de ses propriétés. Les dames russes agirent tout autrement à cette occasion. Madame Muravieff sollicita de l'empereur la permission de suivre son mari, et deux de ses belles-sœurs les accompagnèrent. Cet exemple était imité chaque jour par des dames de la plus haute aristocratie; l'empereur était assiégé de suppliques de femmes qui demandaient à partager le sort de leurs époux exilés à Nertschinsk. Ces traits de dévouement produisirent la plus forte sensation. C'était le sang russe le plus noble qui, de cette manière, était transplanté dans ces contrées terribles, où le mari est en prison et où la femme habite avec lui ou vient le voir tous les jours. Les classes les plus civilisées de la Russie se trouvaient donc représentées au fond de ces tristes retraites; de grandes bibliothèques et tout ce qui appartient aux exigences d'une vie cultivée furent apportés et placés à côté de chaînes d'esclaves. Dans le voisinage d'Irkutsk, Muravieff fut rejoint par un courrier qui lui transmit l'autorisation de prendre sa résidence à Iakutsk. Il arriva dans la première de ces villes à une heure avancée de la soirée; il espérait recevoir, le lendemain matin, l'annonce d'un lieu d'exil

encore plus méridional, et il sollicita du gouverneur civil Zeidler la permission d'y rester pendant la nuit, afin d'attendre la poste. Ce fonctionnaire n'osa pas lui accorder la faveur réclamée, et il fut forcé de continuer son voyage immédiatement. C'était dans le cœur de l'hiver et sur les bords escarpés de la Lena; le traîneau versait à chaque instant dans la neige profonde, et on fut obligé d'aller à pied, de peur de tomber dans le fleuve; la délicate madame Muravieff portait sa petite fille entre ses bras. Le troisième jour, ils furent rejoints par un second courrier, qui leur apportait l'autorisation d'habiter Verchne-Udinsk. Là, Muravieff fut délivré du chasseur, qui, pendant le voyage entier, avait été comme son ombre, ne le quittant pas une seule minute et dormant pendant la nuit à côté de son lit. « Le lendemain de notre arrivée, » me raconta-t-il, « je fis une petite promenade dans l'intérieur de la ville; c'était par un beau jour d'hiver, et je ressentis une joie inexprimable de pouvoir aller où bon me semblait; à chaque coin de rue, je me retournais cependant afin de voir si mon surveillant ne me suivait pas. Personne ne sait de quel prix inestimable est la liberté, excepté ceux qui en ont été privés pendant quelque temps. » Il fut donc plus satisfait d'avoir perdu son ombre que Peter Schlemihl[1] n'était fâché de ne pouvoir retrouver la sienne. Sa femme lui donna, dans cette résidence, sa seconde

[1] Héros d'un conte bien connu d'Adalbert de Chamisso. D. L. R.

fille, Praskovia; deux fils leur avaient été enlevés par la mort. A l'expiration de l'année, il fut nommé préfet de police (*Gorodnitschi*) à Irkutsk, et il exerça cet emploi pendant un an. Par grâce spéciale, il avait gardé ses propriétés, sa noblesse et toutes ses décorations, tandis que les autres exilés étaient dépouillés de tout et considérés comme des paysans. Toutes les lettres qu'il envoyait ou recevait étaient ouvertes et lues dans un bureau d'Irkutsk; il m'apprit toutefois qu'on venait de lui accorder une nouvelle faveur, et que sa correspondance ne serait plus désormais soumise à aucune censure.

Muravieff avait beaucoup de disposition pour la musique; il possédait une fort belle voix, chantait juste et jouait du violon avec grâce en accompagnant sa femme, qui était très-forte sur le piano. Presque tous les jours, à dix heures, il venait me voir et fumer sa pipe; notre conversation roulait le plus souvent sur des matières scientifiques. En lisant les œuvres de Jacob Böhme, il avait conçu un certain goût pour le mysticisme et la théosophie, ce qui fit naître un léger différend entre nous; mais il ne dura qu'un instant. Muravieff parlait également bien le français, l'anglais et l'allemand.

Sa femme avait étudié à fond la littérature française; celle de l'Allemagne ne lui était connue que par l'ouvrage de madame de Staël sur ce pays, et par une traduction de quelques morceaux de Schiller. Elle et ses sœurs n'avaient appris le russe qu'au moment d'habiter la Sibérie. Elles parlaient et corres-

pondaient entre elles toujours en français. Elle adressait, tous les jours de poste, à sa mère et à ses sœurs restées à Moscou, des lettres de seize pages, d'une écriture fine et serrée; Muravieff disait en plaisantant que ces pages ne contenaient que la conjugaison du verbe : j'aime, tu aimes, il aime. Pendant mon voyage dans l'empire russe, Schtscheglov, à Moscou, avait extrait des feuilles allemandes, traduit en russe et publié dans son journal, « *Ukasatel otkrytii* » (le *Propagateur des découvertes*), trois de mes dissertations sur le magnétisme de la terre et sur l'aurore boréale. Ces dissertations, qui étaient tombées entre les mains de madame Muravieff, l'intéressèrent, et elle me demanda à plusieurs reprises de vouloir bien leur expliquer succinctement le but de mon voyage et ce que le système magnétique de la terre pouvait avoir de compréhensible pour tout le monde. Je lui répondis qu'il fallait posséder quelques connaissances préliminaires tout à fait indispensables que je ne rencontrerais certainement pas chez tous mes auditeurs. Elle prit sur la table un petit livre ouvert (*Lettres à une princesse d'Allemagne*, par Euler), qui contient l'exposition des idées que de son temps on se faisait du magnétisme de la terre, en me demandant si j'exigeais plus que ce que contenait ce livre, qu'elle avait lu et compris; je répondis que c'était plus que suffisant, et je donnai, dans l'après-midi, les explications qu'elle désirait pour sa famille et ses amis, et leur montrai mes instruments.

Il existe une franc-maçonnerie de l'éducation, qui ne saurait être interdite, même en Russie, en Italie et en Espagne, et dans laquelle les initiés se reconnaissent, non à des signes extérieurs ou à des poignées de main, mais à des indices inintelligibles pour les profanes. C'est cette parenté de notre choix qui porte les gens de tendances semblables à se rechercher. « Il faut avouer, s'écria un jour un de mes camarades de jeunesse, que tous les hommes ne sont pas des hommes. » Cette soif d'hommes véritables, on la sent plus vivement au milieu d'une grande population composée d'éléments opposés qu'en plein désert. C'était ce sentiment si naturel qui m'attira vers cette famille, où je me trouvai tout de suite à mon aise. En parlant un jour avec madame Muravieff de ce besoin d'échange intellectuel, je fis observer qu'on était bien heureux de communiquer avec des hommes qui pensent, et qu'il y en avait une foule dans sa maison; elle s'écria : « Ah! monsieur Hansteen, ce sont seulement des hommes de paille. » Rencontrer des hommes dans le vrai sens de ce mot, c'est, en Sibérie, une trouvaille sans prix. J'allais donc presque tous les deux jours dans cette aimable famille. J'avais appris à madame Muravieff une jolie danse des paysans norvégiens, le *Halling*, et elle l'avait à son tour enseignée à sa fille Sophie, âgée de neuf ans, gentille petite étourdie que j'appelais mon petit garçon. Je lui avais montré quelques-uns des pas de cette danse nationale; elle mettait les mains sur ses côtés et sautait en pliant les genoux, et, quand elle

était au piano et jouait le *Halling*, la petite Praschka, qui commençait à peine à se tenir sur ses jambes, cherchait à l'imiter, en posant, comme elle, ses petites mains sur ses hanches et en pliant ses genoux.

Pendant mon séjour à Irkutsk, trois jeunes nobles, exilés à Iakutsk, passèrent dans cette ville; c'étaient le comte Zachar Gregorievitsch Tschernischeff, le prince Valerian Michailovitsch Galitzin et Vladimir Sergeievitsch Tolstoi. Ils y restèrent une journée et vinrent voir Muravieff, qui les appelait ses enfants; c'étaient des gens du meilleur ton. Les deux premiers furent envoyés contre les Turcs, et, sans nul doute, ils auront cherché et trouvé dans les combats le terme de leurs misères, les exilés dont la peine doit être adoucie étant toujours placés dans les postes les plus dangereux. Quant à Tolstoi, qui avait écrit une ode française au fleuve Lena et à ses rives pittoresques, en la dédiant à madame Muravieff, qui m'en fit présent, il fut envoyé à Astrakan comme simple soldat; et, par une faveur toute spéciale, on le logea dans une caserne, entre des soldats russes. Le jeune poëte exilé, Bestuschef Marlinski, dont Due avait fait la connaissance à Iakutsk, fut plus tard dirigé contre les Tscherkesses, et tomba dans une embuscade; sa tête coupée servit de trophée à ce peuple sauvage.

A Tobolsk, nous avions entendu dire qu'il y avait à Irkurtsk une dame Börresen, Danoise de naissance, et veuve d'un colonel norvégien, mort à Irkutsk au service de la Russie. Nous allâmes la voir pour retrouver le son de la chère langue qui depuis si long-

temps n'avait frappé nos oreilles; ses deux filles étaient mariées à Irkutsk, l'une à un apothicaire allemand, chez lequel elle-même vivait, l'autre à un major russe. Elle parlait assez bien l'allemand, le russe avec difficulté, et croyait avoir tout à fait oublié sa langue maternelle depuis trente ans. Nous la priâmes de nous répondre dans cet idiome, si cher à notre cœur, et elle chanta, en s'accompagnant sur le piano, notre chanson nationale : *Du Plet af Jord hvor Livets Stemme*, et plusieurs autres morceaux de Rahbek, fort en vogue au temps de sa jeunesse, plus d'une fois interrompue par ses larmes. La poésie lui avait délié la langue et avait rappelé la patrie absente à son imagination. Elle nous dit qu'elle regretterait moins son pays si nous restions à Irkutsk. Je lui promis un volume des sermons de l'évêque Münster, qui pouvait lui servir de consolation de plus d'une manière. Ses filles ne comprenaient pas un mot de danois; elle-même était née à Copenhague, où elle avait laissé une sœur dont elle n'avait reçu aucune nouvelle pendant de bien longues années, et pour laquelle je me fis donner une lettre qui fut fidèlement remise.

Les Pâques russes tombèrent le 26 avril (par conséquent une semaine plus tard que les nôtres). Les derniers jours qui précèdent le carême sont appelés *masleniza* (semaine de beurre, *carne-vale*), parce qu'on prend congé de la joie et des plats de viande en se bourrant de toutes sortes de mets et en s'égayant par des jeux et des danses, afin de se donner les forces du corps et de l'âme nécessaires pour sup-

porter une dure abstinence et les six longues semaines d'une vie contemplative jusqu'à Pâques. Le jeûne est strictement observé par les Russes, toute nourriture animale étant interdite, à l'exception des poissons, qu'on fait cuire à l'huile, en y joignant des pommes de terre, du pain, des oignons. On n'a pour toute boisson que du thé sans crème. Le vendredi saint, aucune fumée ne doit sortir des cheminées, et les misérables aliments que l'on vous offre sont toujours froids. Les hautes classes ne prennent cependant pas les choses avec ce rigorisme. Pendant la semaine sainte, on reproduit dans les cathédrales diverses scènes religieuses tirées de l'histoire de la Passion. Le jeudi saint (le 23), je fus témoin d'un de ces spectacles : c'était le lavement des pieds. L'archevêque, qui représentait le Christ, se dépouilla, dans le chœur de l'église, de son vêtement épiscopal, et resta couvert d'un manteau tout uni. Autour de son cou on passa une longue pièce de toile qui entourait son corps, en forme de croix, et venait se nouer sur l'estomac avec deux longs bouts flottants. Douze moines ou popes simulaient les douze apôtres. L'archevêque prit un grand bassin d'argent, se mit à genoux devant chaque moine et lui lava le pied droit, qui était nu ; puis il l'essuya avec sa toile et lui baisa la main. L'archimandrite, qui représentait saint Pierre, protesta contre le lavement, mais enfin parut se rendre. Pendant la cérémonie, un moine faisait lentement la lecture du chapitre de la Passion qui s'y rapporte, et les différents actes du spectacle

avaient lieu au moment même de l'explication correspondante. Les phrases doivent être répétées plusieurs fois, l'action ne pouvant marcher aussi vite que la lecture. L'archevêque, qui avait bien soixante-dix ans, était visiblement fatigué. Madame Muravieff observa avec beaucoup de sens que la scène tout entière était une farce théâtrale sans onction ni dignité. Le lendemain, vendredi saint, le Christ fut enterré, c'est-à-dire qu'une poupée en bois fut descendue dans une grande caisse d'argent avec couvercle, placée dans le chœur; mais j'avais déjà assez du lavement des pieds, et je restai chez moi. Le samedi soir, veille de Pâques, toutes les tours des églises et leurs flèches sont illuminées brillamment, et, une heure avant minuit, on donne une représentation nouvelle. Quand minuit sonne, on ouvre la caisse qui figure le tombeau du Christ; la poupée a disparu, et l'on crie : « *Christos voskrest!* (le Christ est ressuscité!) » Ces mots sont répétés par tous les assistants, et le clergé répond : « *Vo'istinno voskrest* (véritablement ressuscité). » Et tout le monde s'embrasse, sans distinction de sexe ni d'âge. Lorsque deux personnes se rencontrent en ville dans la semaine de Pâques, et que l'une dit : « *Christos voskrest,* » l'autre est tenue de répondre : « *Vo'istinno voskrest,* » et de l'embrasser, quel que soit leur rang. Vers minuit, j'entendis une voiture s'arrêter devant ma porte, et un homme éperonné monta rapidement mon escalier. Je devinai que c'était Muravieff qui venait me prendre pour aller à l'église. Mon interprète lui dit que j'étais

déjà couché, et, par ce moyen, je me dispensai d'une veille fatigante. En effet, tous les employés accompagnent le gouverneur général à son retour dans son hôtel, et chaque bourgeois fête cette journée, soit chez lui, soit chez un ami marié. Partout il y a des tables couvertes de pyramides d'œufs durs, de jambons, de rôtis, de caviar, des mets les plus substantiels en un mot, avec du vin et de l'eau-de-vie. Les estomacs affamés se livrent avec excès au plaisir de manger et de boire. Aussi la plupart des habitants sont-ils ensuite forcés de garder la chambre, et les médecins de la ville ont fort à faire toute la semaine pour guérir les indigestions. Le gouverneur général me raconta plus tard que c'était lui qui avait donné l'ordre à Muravieff d'aller me prendre pour me conduire à l'église, mais que j'avais eu raison de rester dans mon lit.

Deux jours avant Pâques, un domestique du gouverneur m'apporta un mouton en beurre frais de la hauteur d'un pied. On aurait bien pu envoyer l'animal à une exposition artistique, tant le corps, la forme de la tête et la laine étaient bien exécutés. C'est une surprise que font habituellement les domestiques pour gagner un pourboire.

Afin de donner du relief aux plaisirs de la semaine de Pâques, Muravieff avait arrangé une course de parade, et toutes les après-midi, à quatre heures, on vit une longue file de voitures, contenant le beau monde d'Irkutsk, aller autour de la place du marché, qui a près de quinze cents pieds

de long, et au milieu de laquelle se trouvent le bazar, des balançoires, des échoppes de danseurs de corde et de faiseurs de tours. Le général Lavinsky, avec sa fille, ouvrait le cortége dans une voiture découverte à quatre chevaux; ensuite venaient les dames de la famille Muravieff, en calèche attelée de même, cocher et domestiques en grande tenue; puis quelques autres employés et les négociants des premiers corps de métier ayant également le droit d'aller à quatre chevaux; enfin une foule de gens de tous rangs dans de petits fiacres à un cheval. Toutes les femmes étaient magnifiquement mises. Muravieff, en uniforme et avec ses sept décorations, le docteur Kruhse, jeune médecin de la ville venu de Dorpat, et moi, caracolions à cheval à la portière des deux premières voitures, causant avec les dames. A cette occasion, j'étais fort content de n'être pas sans quelque expérience de l'art équestre, un mauvais cavalier faisant toujours pitoyable figure. Madame Muravieff me cria : « Monsieur Hansteen, vous montez comme un écuyer, et non pas comme un professeur. » L'on voit, par là, que l'opinion est généralement admise, et s'est même répandue jusqu'en Sibérie, qu'un professeur est un être qui ne sait rien de toutes les choses pratiques de ce monde.

Muravieff avait fait un arrangement avec la veuve d'un marchand, madame Sibiriakova, riche, disait-on, de deux millions de roubles; cette dame devait me fournir une barque avec un patron et huit hommes, afin de me conduire d'Irkutsk, par l'Angara et la

Verchne-Tunguska, à Ieniseisk. A cet endroit, l'ordre avait été donné de me construire un bâtiment de moyenne grandeur pour naviguer sur le fleuve Ienisei jusqu'à Turuchansk, près du cercle polaire, et revenir à Ieniseisk. Le 23 mai, la barque était prête sur l'Angara. Quelques jours avant, j'en avais fait l'inspection en compagnie de Muravieff, de sa femme et de la petite Sophie. Muravieff dit, en plaisantant, que j'y devais hisser le pavillon norvégien, et le général Lavinsky ajouta qu'il voulait bien me prêter un canon pour pouvoir faire les saluts d'usage. Il avait envoyé à Ieniseisk l'ordre de me recevoir avec toutes les attentions imaginables, et de ne rien négliger pour me satisfaire et faciliter mon voyage, « afin de montrer (disait-il dans sa lettre) que l'on sait aussi, en Sibérie, honorer les sciences et ceux qui les cultivent. » — « Vous verrez, me dit-il, comment vous serez reçu et fêté. » Quand je lui fis mes adieux, il m'exprima ses vœux pour mon heureux voyage, ajouta qu'il espérait bien me revoir à Saint-Pétersbourg au printemps suivant, m'embrassa, et dit, moitié en plaisantant en faisant du doigt le signe de la croix : « Enfin je vous donne ma sainte bénédiction. »

Madame Muravieff m'avait armé, pour le départ, de vin, d'un énorme pain blanc fin, de deux grands sacs de biscuits de seigle, d'un jambon, d'un rôti de bœuf, de deux espèces de petits pâtés, d'un fromage de Suisse, de beurre frais fabriqué à la maison, d'une excellente crème et d'un quart de

tonneau de bière. Elle me prêta, de plus, des livres, entre autres, l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, par Jouy, et les *Lettres sur les principes élémentaires d'éducation*, par Élisabeth Hamilton (traduites de l'anglais), ouvrages intéressants chacun dans leur genre, et qui me donnèrent une agréable distraction dans les quelques heures que me laissèrent de libres mes observations et les calculs qu'elles nécessitaient. Elle me fit aussi présent d'un collet de manteau en peau de *Lemœnn*, pour ma femme, d'une petite pelisse très-singulière, appelée *parka*, avec un capuchon, et de bottes tunguses, brodées pour le plus jeune de mes fils, Viggo, qui avait alors deux ans. Enfin Muravieff m'obligea d'accepter un gobelet d'argent sur lequel ses armes étaient gravées, et deux *parkas* pour mon usage particulier; l'une était en peau de *Lemœnn*, et il en faut plus de mille pour une pelisse; elle me fut souvent d'un grand secours quand je faisais mes observations par un vent pénétrant et froid, étant à la fois très-légère et très-chaude. Le gouverneur général m'envoya, de son côté, une demi-tonne de bière.

Le 23 mai, je pris mon *Henckers-Mahlzeit* (dernier repas qu'on donne à un criminel avant qu'il soit exécuté) chez Muravieff, et, à cinq heures de l'après-midi, je me rendis avec lui à ma barque, portant un nom d'un heureux augure, *Dóbroie-Namérenïe*, ou la bonne entreprise, accompagné du botaniste, l'assesseur Turtschaninoff, du docteur Kruhse, du capitaine ingénieur Termin (d'origine française), de Wolff, neveu de Lavinsky, et de Fila-

tieff, son secrétaire. Madame Muravieff vint, en voiture, avec ses deux petites filles, afin de voir la barque appareiller. Nous nous envoyâmes, de la main, un adieu amical. Mes compagnons, qui voulurent bien me suivre jusqu'à un couvent à quatre verstes d'Irkutsk, avaient apporté quatre bouteilles de champagne; ils remplirent les verres et portèrent un toast à la *Bonne-Entreprise*. La première bouteille était seulement vidée, et nous n'avions fait qu'un verste, quand une tempête terrible, accompagnée de tonnerre, nous força de revenir sur nos pas. J'accompagnai, à mon tour, Muravieff chez lui, et fus très-bien accueilli par sa femme, qui me dit qu'elle aimait à voir revenir l'ami qui la quittait, que les adieux en étaient moins douloureux. Nous passâmes tous la soirée chez Muravieff, qui voulut me faire accepter un gîte pour la nuit; mais, le docteur Kruhse m'ayant déjà offert sa maison, je dus refuser. Le lendemain matin, je pris un déjeuner chaud chez Muravieff, et cette halte procura à sa femme l'occasion de me donner encore, dans deux grandes cruches en écorce de bouleau, du bouillon qui n'était pas prêt la veille. On l'avait eu sur le feu pendant toute la nuit, et mon bouillon faillit coûter la maison et la vie à la famille· le cuisinier s'étant endormi, du charbon était tombé de l'âtre et avait mis le feu au plancher; on ne tarda cependant pas à l'éteindre, lorsque heureusement on s'aperçut de l'accident. Madame Muravieff m'accompagna jusqu'à la porte cochère, me tendit sa main et me dit : « Ne nous oubliez pas, monsieur

Hansteen. » A dix heures du matin, je me trouvai de nouveau sur ma barque, en compagnie de Muravieff, du docteur et de Termin, qui me fit présent d'une géométrie descriptive, comme étude de voyage.

Quoique j'eusse frété la barque pour moi tout seul jusqu'à Ieniseisk, au prix de cent roubles, plusieurs personnes s'y étaient cependant glissées malgré moi, pour faire le voyage gratuitement; il y avait deux marchands barbus avec un petit garçon et bon nombre de tonnes et de ballots, ayant l'intention de me suivre trente à quarante verstes, jusqu'à un endroit de foire, et de plus un juif, originaire de Pologne ou de la Petite-Russie, maintenant domicilié à Krasnoiarsk, où il retournait. D'abord il fut convenu qu'il irait à peine quelques verstes avec nous; mais ce n'était probablement qu'un prétexte pour pouvoir s'installer sur la barque avec la pensée que le temps porte conseil. En arrivant à bord, j'en fis l'observation à Muravieff, en lui disant qu'ils auraient au moins dû solliciter la permission de moi, l'affréteur, et que, connaissant le bavardage des Russes de bas étage, je prévoyais que ces gens feraient le voyage, non-seulement aux dépens de ma bourse, mais encore aux dépens de mon bien-être et du repos de mes nuits. Sur cela, le colonel appela le patron Popov, les marchands et deux Cosaques, qu'il m'avait donnés pour mon service, et leur tint le discours édifiant que voici : « Le premier d'entre vous autres, intrus que vous êtes! qui, par son bavardage ou de toute autre manière, s'avisera de troubler M. le professeur dans son travail ou dans son sommeil, sera des-

cendu à terre sans autres compliments par ses Cosaques, et sera libre de retourner à pied à Irkutsk, ou d'aller où bon lui semblera. M'avez-vous compris? » Le patron et l'un des marchands répondirent avec la phrase habituelle : *Óstchen charaschó, Vasche Vysokoblagoródie!* (Très-bien, Révérendissime.) Au juif, il dit en allemand : *Höre, Schmuel, wenn Du dem Herrn Professor Unruhe machst, so lässt er Dich einen Strick um den Hals ziehen und Dich in den Fluss werfen*[1]. Le juif, homme long et tout décharné, placé au-dessous dans la barque, m'adressa un regard si humble et si suppliant, que je me promis, dans mon for intérieur, qu'il serait mieux traité en réalité qu'on ne le lui faisait pressentir. Cette promesse, je la tins, et je n'eus pas à m'en repentir. Mes amis d'Irkutsk m'accompagnèrent jusqu'au couvent dont nous avons parlé, où le reste du champagne de la veille fut achevé, et ils me quittèrent après des adieux pleins de chaleur.

Je me trouvais donc seul dans une barque dont les distributions étaient peu commodes : dans la partie du milieu, on avait fait, avec des planches, une espèce de hangar ou remise, avec un toit incliné des deux côtés; le fond de cette remise était séparé par une cloison percée d'une petite fenêtre, audessous de laquelle était clouée une table avec une chaise; mais il y avait si peu de place, qu'il fallait éloigner la chaise toutes les fois qu'on voulait ouvrir la porte. En dehors de cette dernière, une

[1] Écoute, Schmuel, si tu troubles M. le professeur, il te passera une corde au cou et te jettera dans la rivière.

britschka polonaise, achetée à Saint-Pétersbourg (espèce de char à bancs avec calèche), avait été placée en travers et sans roues pour me servir de lit : devant la britschka se trouvait une voiture à bagages de Christiania, avec couvercle fermant à clef, pour le transport des instruments et de mes effets, et qui servait également de lieu de décharge. La remise était ouverte de ce côté, l'équipage se tenait au milieu. Dans un des côtés du toit, un trou carré avait été pratiqué, et c'était là mon chemin ordinaire pour passer de la région souterraine à la lumière du jour. Quand il fallait se servir de rames, on pouvait en mettre quatre fort longues en mouvement en avant de la remise. En guise de gouvernail, on se servait d'un énorme aviron coupé sur une poutre, qui était gouverné par le patron et par un de ses hommes. Aux endroits difficiles, il occupait bien quatre à six hommes, et, en pareil cas, on étendait ordinairement une autre rame ayant la même longueur de la proue, afin de pouvoir faire tourner la barque plus rapidement.

Nous voilà donc glissant lentement avec le courant, sans rames ni voiles ; le paysage était plat et insignifiant, et, le samedi 30 mai, à six heures du matin, nous arrivâmes à la fabrique de Telma. De ma voiture je vis le juif célébrer son sabath dans la partie extérieure de la remise. Il tira son cafetan du bras gauche, fit monter sa manche de chemise au-dessus du coude, attacha ses *Tephilim*[1] sur le front et sur le

[1] Les *Tephilim* sont deux tubes en cuir noir et dur, dont les côtés ont en-

poignet gauche, se revêtit d'un long manteau en légère étoffe de coton rayé blanc et bleu, lut une grande quantité de prières en hébreu, se mit à genoux et chanta à demi-voix quelques strophes.

Le 31, un orage du nord nous força de nous arrêter, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures de l'après-midi; sur la rive gauche du fleuve, j'aperçus quelques *iurtes* de *Buretes* et des hommes qui se promenaient tout nus, quoique le froid fût tel, que je m'étais vêtu de ma parka tunguse. C'étaient des Buretes, qui ne portent aucune chemise, mais seulement une pelisse en peau de mouton, dont la laine est tournée en dedans, vers le corps, et des culottes qui ne descendent pas même jusqu'au genou. Comme la pelisse est très-incommode pour le travail, on la jette, en général, de côté.

Le 1er juin, nous arrivâmes, à quatre heures et demie du matin, au village de Balagansk. Je fus délivré de mes deux marchands et de leurs ballots, ce qui me rendit enfin la place que j'aurais dû occuper. Le lendemain soir, à neuf heures un quart, nous touchâmes à Iandinskoi-Vólost (district campagnard où il y a un village). Le maire ayant demandé à voir mes papiers, je répondis qu'il pouvait bien aller....... Cependant je lui envoyai, par un de mes

viron deux pouces et demi. Sur la surface latérale sont imprimés, en caractères hébreux, les noms de Dieu, Jehova, Élohim, etc.; on voit dans le *Juif*, roman danois de Goldschmidt, que les *Tephilim* ont des rouleaux qui contiennent la description de la sortie d'Égypte; au-dessous se trouvent deux longues cordes en cuir qui servent à les attacher en croix sur la tête et sur le bras.

Cosaques, la lettre ouverte du gouverneur général Lavinsky; mais le Cosaque revint avec la nouvelle que le maire et son scribe étaient tellement ivres, qu'ils seraient hors d'état de lire avant le lendemain matin. Je leur fis dire qu'ils eussent immédiatement à me rendre la lettre. Plusieurs messages ayant été inutiles, et mon juif, qui avait offert son service pour accommoder le différend, n'ayant pas mieux réussi, je déclarai au maire que j'adresserais une plainte au gouverneur général. Cette menace produisit son effet. Les deux fonctionnaires vinrent à bord en trébuchant, me troublèrent, par leur babil, dans mes observations; mais du moins la lettre ouverte me fut rendue avec une signature approbative.

En dépit de la chaleur des journées, les nuits étaient tellement froides, que l'on voyait, le matin, du givre sur la barque et sur la terre. Le 3 juin, à cinq heures, nous trouvâmes un homme de l'équipage que mon interprète, Gustave Rosenlund, appelait *kaldún* ou sorcier, couché sur le rivage, le nez contre le sol glacé, à peine vêtu d'un pantalon de toile mince; cependant la sueur ruisselait de son visage. Il avait reçu le nom de sorcier parce qu'il possédait un livre de formules magiques avec lequel il guérissait, disait-on, les malades; il était descendu le soir à Vólost pour opérer ses conjurations sur une paysanne, et, en guise de récompense, on lui avait donné tant d'eau-de-vie mélangée de miel (et l'on sait qu'un Russe ne refuse jamais de l'eau-de-vie dès qu'il peut l'avoir pour rien, dût-il en crever),

qu'en arrivant, le soir à onze heures, près de la barque, il était ivre mort; et, trouvant enlevée la planche qui servait de pont pour descendre à terre, il tomba roide sur la rive et y resta couché toute la nuit. Ce fut chose impossible de le réveiller, et on ne parvint qu'avec beaucoup de peine à le traîner à bord. Son sommeil se prolongea pendant toute la matinée; Gustave lui lava le visage et lui versa dans la gorge un verre d'eau-de-vie qui le ranima; puis il mangea comme les autres et rama toute l'après-midi, sans ressentir autre chose qu'un peu de mal de tête.

Avant de continuer, il faut que je parle à mes lecteurs de mes deux compagnons de bord. Le juif écrivit son nom dans mon journal en lettres russes : Schmerka Girschovitsch Marmátov. *Girschovitsch* signifie fils de Hirsch; les Russes n'ont pas la consonne H, et ils lui substituent, pour les mots étrangers, la lettre G ou une autre lettre qu'on prononce à peu près comme le *ch* des Allemands, le *chi* grec ou le X espagnol : mon nom, par exemple, était prononcé et écrit *Gansteen*. Le prénom du juif était Siméon, dont les Russes font *Schmerka*, et le nom complémentaire était, sans nul doute, celui de la ville ou du vallon où il était né. Il était rabbin et boucher des juifs, fonctions qui ne sont confiées qu'à ceux qui savent observer les règles prescrites. Tout animal qui, dans son organisation intérieure, offre la moindre irrégularité, est considéré comme impur et doit être rejeté. Deux fois par an, il faisait son tour de voyage et égorgeait les bêtes des juifs, qui, le reste

du temps, vivent sans viande. Il se servait d'un long couteau aiguisé, à deux tranchants et bien poli, qu'il me montra, mais dont je ne devais toucher que le manche. Il était domicilié à Krasnoiarsk, à environ vingt-six milles norvégiens au sud de Ieniseisk, et avait fait le voyage d'Irkutsk, afin de porter plainte contre le préfet de la ville, Richter, qui l'avait mis en prison trois fois afin de lui soutirer de l'argent, et qui, de plus, avait retenu injustement des marchandises qui lui avaient été volées. Schmerka était allé en voiture de Krasnoiarsk à une foire voisine, afin de vendre une certaine quantité de suif d'une valeur de quatre cents roubles. Il avait été attaqué dans un bois et dépouillé. Les valeurs avaient été découvertes et le butin restitué; mais le préfet de la ville refusait de le remettre au propriétaire, quoique l'ordre en eût été donné par le gouverneur général. C'est la pratique ordinaire de ces messieurs; quand le voleur est arrêté, le propriétaire peut s'estimer heureux si la moitié de ce qu'il a perdu lui est rendue; l'autre moitié passe dans la poche du préfet de la ville. L'hiver dernier, nous avions appris que le préfet de Krasnoiarsk possédait deux belles maisons en pierre. Les appointements de ces fonctionnaires n'étant que de quatre cents roubles en papier (environ cent écus), somme qui ne suffit pas même pour leurs équipages et les frais de bureau, ils doivent rapiner pour vivre. Quelques années après, ils sont destitués, un autre prend leur place et commence où l'autre finit. Richter avait la réputation d'une véritable ca-

naille, et Schmerka me dit : « Je lui dois tous mes malheurs. » Pendant son séjour à Irkutsk, il avait reçu une lettre de sa femme dans laquelle elle lui faisait savoir qu'elle avait été saisie, pillée et presque battue à mort avec sa fille, probablement par l'ordre du préfet. Il me dit souvent qu'il ne pouvait pas dormir, tant son âme était remplie de tristesse; il ne reposait que deux heures de la nuit et une heure ou deux le jour.

Gustave Rosenlund était né serf sur la terre de la baronne de Wrangel, près de Revel. Pendant plusieurs années, il avait suivi son fils maladif en qualité de domestique et de lecteur, et, plus tard, il l'avait accompagné dans un voyage en Pologne et dans une partie de l'Allemagne. Par ce moyen, il avait acquis une espèce d'éducation et appris les idiomes étrangers. Outre l'esthonien, sa langue maternelle, Rosenlund parlait le russe comme un homme du pays, et l'allemand assez bien. Il comprenait aussi le polonais, qui, selon lui, ressemble à la langue russe comme le danois ressemble au suédois. Il avait une bonne tête, beaucoup d'imagination et le génie des bons mots; de sorte que les paysans russes, à chaque station où nous changions de chevaux, se pâmaient de rire à toutes ses saillies. Il avait, de plus, le meilleur cœur; mais il était, comme les serfs en général, léger et insouciant. Le serf n'a aucune personnalité; il sait que le maître, dans son propre intérêt, lui donnera sa subsistance : il le ferait pour une bête de somme, et, en conséquence, il vit au jour le jour. Ce qui peut lui

arriver de plus désagréable est de recevoir quelque bastonnade bientôt oubliée. Le maître a droit de le marier avec qui bon lui semble et de vendre ses enfants. Quand l'empereur Alexandre abolit la servitude en Esthonie, Gustave devint libre, et l'envie lui prit de voir un peu plus de pays. Nous le trouvâmes à Saint-Pétersbourg, servant en qualité de galopin l'archevêque protestant, et nous l'engageâmes comme interprète et comme domestique pour le temps de notre voyage, au prix de mille roubles-assignation (un peu plus de deux cents écus). Il m'arriva quelquefois à Irkutsk de l'envoyer le matin en ville pour changer un billet de trente roubles; je l'attendais vainement jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi, sans pouvoir dîner. Muravieff le faisait alors chercher par ses employés de police, et on le trouvait dans des tripots, où il jouait au billard ou aux cartes avec mon argent. Quand ils l'amenaient devant nous, Muravieff l'apostrophait rudement en lui disant que je le chasserais, et qu'il pourrait alors retourner à Saint-Pétersbourg à pied, comme un vagabond. Quoique ces paroles fissent sur lui une grande impression, puisqu'il me raconta, sur la barque, que, la nuit, il se réveillait souvent en sursaut, croyant voir Muravieff et moi lui mettant des chaînes avec des mines terribles, il n'en était pas pour cela corrigé, et il ne savait pas résister à la tentation dès qu'une occasion nouvelle se présentait. Au reste, il était honnête. La nature avait eu l'intention de faire quelque chose de bon de ce garçon; seulement,

la servitude l'avait gâté. Il me dit souvent que, de retour à Revel, il emploierait l'argent qui lui resterait après le voyage à ouvrir une salle de danse, ou quelque institut encore moins décent.

La Sibérie est un plateau en pente, qui, depuis la frontière chinoise, descend vers le nord jusqu'aux bords de la mer Glaciale, où il se perd dans des marais. Tous les fleuves ont, par conséquent, une direction septentrionale. Près d'Irkutsk, la hauteur du sol au-dessus du niveau de la mer est d'environ onze cents pieds; près de Kiachta, elle est de mille pieds, autant que j'en pus juger après huit jours d'observations barométriques. Une fois la frontière chinoise passée, on se trouve bientôt sur le grand plateau de la Mongolie, élevé de plus de deux mille pieds jusqu'à une distance de quarante lieues de Péking, où il descend assez brusquement vers la mer. Pendant l'hiver, plusieurs centaines de chameaux traversent ces montagnes désertes, portant sur des bâts d'énormes quantités de caisses de thé et des soieries, que l'on envoie au marché de Maimatschin. L'intervalle qui sépare Irkutsk de l'embouchure du fleuve Ienisei a plus de cent cinquante milles norvégiens. L'Angara tombe dans ce dernier fleuve, et le terrain n'a, depuis Irkutsk jusqu'à la mer Glaciale, qu'une pente moyenne de six à sept pieds par mille norvégien. Leur cours est, par conséquent, peu rapide; seulement, quand ils entrent dans des contrées montagneuses, où le terrain est inégal et où les eaux sont resserrées entre des murailles de rochers escarpés,

on est entraîné tout à coup, et on rencontre même des cataractes en certains endroits. L'Angara court en formant quelques sinuosités dans une direction à peu près septentrionale jusqu'au cinquante-sixième degré de latitude; puis il tourne tout à coup vers l'ouest, et dans un espace de cent verstes environ, jusqu'au village de Bratskoi; il reprend alors sa route vers le nord, se dirige ensuite vers l'est cent verstes plus loin; puis, à une distance à peu près égale, coule de nouveau vers le nord l'espace de deux cents verstes environ, jusqu'à ce qu'il entre dans le district tunguse. Il traverse ce district par lignes courbes, vers le cinquante-huitième degré de latitude, et va se jeter vers l'ouest, dans le Ienisei. On a donné à cette partie du fleuve le nom de *Verchne-Tunguska* (haut du fleuve tunguse), pour la distinguer d'un courant plus septentrional, *Nischne-Tunguska* (bas du fleuve), qui se dirige vers l'ouest et tombe également dans le Ienisei, près de Turuchansk. Avant d'avoir atteint le district tunguse, on trouve dix cataractes plus ou moins élevées et une quantité de *Scheverás*, dont les plus dangereuses sont dans la grande baie d'Angara, au nord de Bratskoi, déjà mentionné. Le cours du fleuve est ordinairement assez calme; mais, lorsque la pente devient plus forte, la surface de l'eau, ordinairement très-unie, s'agite, forme des vagues et fait entendre une sorte de mugissement. C'est ce que les Sibériens appellent *Schevera* (d'un verbe *scheveliú*, je me remue et je me secoue). Si la pente devient de plus en plus rapide, si

les vagues s'élèvent avec des lames blanches d'écume et un bruit qui peut être entendu à une grande distance, le Scheverá se change en cataracte ou *porog*.

Jusque-là des vents contraires avaient régné tous les jours; le 4 juin, nous eûmes beau temps et un vent du sud; nous suspendîmes sur deux petites perches trois nattes, qui nous servirent de voiles pendant plusieurs heures de l'après-midi, et le lendemain, vers le soir, nous arrivâmes à Bratskoi, où nous fîmes halte pendant la nuit, afin d'attendre un pilote pour nous faire traverser les quatre premiers *porogs* : Pochmélië, Piánoi, Buyk et Padún, qu'il faut aller chercher à Padunskoi, c'est-à-dire à trente verstes au nord de Bratskoi. Les noms des deux premières cataractes ont un sens passablement comique : *Pochmélië* signifie la nausée que l'on ressent le lendemain d'une ivresse; *Piánoi*, l'ivrogne (celui qui a été ivre). Voici l'origine de ces dénominations : Ieniseisk est une ville beaucoup plus ancienne qu'Irkutsk. Avant que la grande route qui relie ces deux villes fût terminée, les marchands de Ieniseisk transportaient leurs grains et autres denrées jusqu'à Irkutsk, en remontant le courant du fleuve. Ce transport était très-pénible, surtout dans les *porogs*. On était forcé de décharger les marchandises, de porter ces fardeaux sur le sommet des montagnes escarpées qui les entourent, et de traîner le bâtiment à travers le *porog* à l'aide de *guindoules* [1].

[1] Sorte de machine employée autrefois dans la marine. D. L. R.

Piánoi était l'avant-dernier; arrivé là, les plus grandes difficultés étaient vaincues; on festinait et on s'enivrait franchement. Le lendemain, on arrivait à Pochmélië, et, le plus souvent, avec un bon mal de tête. De nos jours, on va seulement d'Irkutsk à Ieniseisk, ou plus loin, jusqu'à Turuchansk, mais toujours *avec le courant;* puis on met le bâtiment en pièces, ou bien il sert de charpente; le voyage de retour contre le courant ne se fait guère, et cependant les noms ont été conservés.

Les préparatifs d'une pareille descente ont quelque chose de solennel. Quand on est assez près de la cataracte pour en entendre le bruissement et voir la crête écumante des vagues, le conducteur de la barque, placé près du gouvernail ou du grand aviron, commande : *Sadites!* (Asseyez-vous!) ce qui signifie seulement que les gens ont à faire rentrer toutes les rames. Puis il s'écrie : *Molite Bogu!* (Priez Dieu!) sur quoi tout l'équipage se tourne vers une image (obras) clouée au-dessous de la remise, et fait le signe de la croix avec force révérences; enfin le patron prononce à haute voix une courte prière. Les rames sont aussitôt saisies; le patron commande : *Grebite silno!* (Ramez fortement!) et on travaille de tout cœur. Vient un moment de vive attente; plus l'on se rapproche du danger, plus l'anxiété augmente. Le pilote prend sa place sur la proue, un mouchoir blanc tordu à la main; il s'en sert pour faire ses signaux au patron à la poupe, soit en le tenant au-dessus du sommet de sa tête (ce qui signi-

fie : tout droit), soit en frappant à gauche ou à droite, aucuns mots de commandement ne pouvant être entendus au milieu du fracas des eaux. Quatre hommes se relayent jusqu'à la poupe; ils emploient tout ce qu'ils possèdent de présence d'esprit et de force pour obéir au premier signal. Si la chute est dangereuse, deux autres hommes sont placés, avec un aviron, sur la proue, afin que le bâtiment trouve ses maîtres au moment décisif, tout l'art de cette manœuvre étant de tenir la quille du navire dans la même direction que l'eau. Si le bâtiment prend le courant de travers, il est perdu. Enfin nous sentons les premières vagues; on rentre toutes les rames. La barque commence à se balancer; la rapidité s'accroît à chaque seconde; le tumulte des flots devient de plus en plus assourdissant; tous les muscles sont tendus pour suivre les signaux du pilote, qui ordonne d'aller tantôt à droite, tantôt à gauche. Le patron crie : *Silno! silno!* (Fortement! fortement!) si la barque ne tourne pas assez vite. Enfin les vagues s'apaisent, le pilote descend de la proue, essuie la sueur qui couvre son visage, et vient radieux vers le premier passager en lui disant : *Ia vas posdravláiu Vasche Vysokoblagoródie!* (Je félicite votre seigneurie!) puis il adresse ses compliments au patron, qui est encore à sa place. De tous côtés, on entend le cri : *Sláva tebü Bogu!* (Que le Seigneur soit loué). Toutes les bouches, fermées jusqu'à cet instant, se mettent tout d'un coup en mouvement; la gaieté et les rires font irruption comme la fumée de la soupape d'une machine à va-

peur. C'est réellement *at age Kjelkebakke* [1], mais en grand style, quand on songe qu'il s'agit de vingt à trente personnes à bord, entre deux roches presque à pic sur des vagues écumantes, voyant fuir les objets avec la rapidité d'un cheval emporté. Cette course, pourtant, ne présente aucun danger, pourvu qu'il y ait assez de profondeur dans le fleuve et que son lit ne soit pas semé de rocs.

Le 6 juin, de grand matin, j'envoyai un de mes Cosaques à Bratskoi, avec la lettre ouverte du gouverneur général, pour avoir huit hommes de supplément; le pilote de Padunskoi, vieillard vénérable et doux, aux cheveux tout blancs, nous rejoignit, et nous continuâmes notre voyage. A neuf heures et quart, nous passâmes *Pochméliĕ*, et, une heure plus tard, *Piánoi*, avec les cérémonies que je viens de décrire. Depuis Bratskoi, la contrée était fort pittoresque. Des deux côtés du fleuve les roches, presque perpendiculaires, étaient couvertes, à leur sommet, de beaux pins; on voyait même quelques-uns de ces arbres sur les précipices. A dix heures et demie, nous entrevîmes Buyk, ou le bœuf; cette chute étant dangereuse à cause de deux rochers entre lesquels il faut naviguer, le pilote voulut les éviter en lançant la barque dans un bras formé par le fleuve; mais il n'y avait pas assez d'eau, et nous nous trouvâmes tout d'un coup à sec. Le vent soufflait vio-

[1] *At age Kjelkebakke* veut dire : se placer sur un petit traîneau bas, et se laisser glisser du haut en bas d'une pente plus ou moins rapide.

lemment du nord, et la barque, placée de côté, donnait prise à l'orage qui la cloua sur le bas-fond. Je ne compris pas comment nous pourrions sortir de cette mauvaise situation, les forces humaines ne comptant pour rien quand il faut lutter contre le courant. Mais un pêcheur du voisinage vint à notre secours. Il nous donna le conseil de faire descendre tout l'équipage à terre, sur une petite île d'où on pouvait tirer le bâtiment avec un câble. Une heure après, nous étions à flot et nous arrivâmes dans le voisinage du quatrième *porog padún* (la chute par excellence). D'abord la barque s'arrêta au-dessous d'une roche sur le côté gauche du fleuve. Le patron et le pilote déclarèrent que ce *porog* était très-périlleux, en raison de deux grandes pierres très-rapprochées entre lesquelles on devait nécessairemənt passer. Il fallait un temps calme pour les apercevoir, et le vent était contraire. Vers le soir, je perdis patience en voyant notre halte se prolonger, et je grondai le patron; il me répondit laconiquement que, le temps fût-il meilleur, il ne pourrait avancer parce que l'eau était trop basse dans le *padún;* qu'elle ne commençait à monter qu'au mois de juillet, et qu'à cette époque seulement les barques marchandes s'aventuraient dans ce dangereux passage. Il y a quatre ou cinq ans, un *Prokastschik* (intendant de marchand) était arrivé au *padún* dans le mois de juin avec une cargaison de quatre cents livres de farine, et, après s'être arrêté pendant huit jours sous la roche même où nous nous trouvions, afin d'attendre un temps propice, il avait intimé

l'ordre d'avancer à tous risques. On obéit : la barque donna sur un bas-fond et se brisa; la farine fut perdue, et l'équipage, composé de quinze hommes, réussit avec peine à se sauver. Cet argument me ferma la bouche.

Le dimanche, 7 juin, je me sentis fortifié par un bon sommeil et très-bien portant ; les deux jours précédents, je m'étais fatigué en calculant dans ma petite cabine quelques observations astronomiques, et, par ce travail, ajouté à la privation de repos, je m'étais mis dans un état nerveux. Je m'occupai sérieusement de calculs jusqu'à midi, et, après le déjeuner, je montai sur la roche au-dessous de laquelle la barque avait mouillé. Je marchai vers le nord, le long du fleuve, dans une forêt verte, composée d'un mélange de bouleaux, de pins et de cèdres, promenade toute charmante dont j'ai conservé un doux souvenir. De ce plateau élevé on avait une vue très-étendue sur le *padún* blanc d'écume, dont on entendait le fracas; après avoir fait une course de trois à quatre verstes, j'arrivai à un endroit où les rives du fleuve prennent une direction occidentale et forment un bassin ressemblant à un petit lac, au milieu duquel une petite île attire les regards. Sur le penchant de la colline qui descend vers la partie intérieure de la baie, se trouve le village riant de Padunskoi, entouré de groupes d'arbres de pousse nouvelle. L'île était également couverte d'un frais tapis de verdure, ornée de feuillages variés, rafraîchis par la pluie de la veille et éclairés par un

beau soleil d'après-midi, sous un ciel bleu. Le profond silence de cette solitude était de temps en temps interrompu par une sorte de vipère à plusieurs couleurs, qui s'enfuyait à mon approche avec un bruit rauque, au travers des feuilles mortes de l'année précédente. Pendant cette excursion toute romantique, mon imagination s'élança vers la patrie, et me reporta au paisible asile qui renferme les êtres qui me sont les plus chers. J'étais dans un de ces moments où la beauté calme et la grandeur de la nature ôtent à notre douleur tout ce qu'elle a d'aigu et la transforment en une tristesse pleine de charme, au milieu de laquelle on pourrait s'écrier : « Que la vie est belle ! » Sur le chemin de retour je pris une fleur bleu-violet, en forme de cloche, qui m'était inconnue, comme souvenir de cette contrée et de la disposition d'esprit où j'étais avant notre descente du padún, et je l'envoyai plus tard dans une lettre à ma famille.

On brûle ici l'herbe qui croît sous les arbres, afin d'avoir, l'année suivante, une végétation plus forte. La roche était recouverte de terre franche et d'un sable fin et rougeâtre, offrant çà et là de petits cristaux de quartz et de mica. J'eus l'idée que ce sable contenait également de la poudre d'or, à cause de sa ressemblance complète avec celui de l'Oural. La roche présentait, dans une étendue de plusieurs verstes, une muraille perpendiculaire du côté du fleuve, avec des couches horizontales de grès, et d'autres substances

friables, peut-être de l'argile. Ce lit du fleuve serait sans nul doute intéressant de tous points pour le minéralogiste et le géologue, car ses bords renferment une immense quantité de petits galets polis, spécimen de la richesse minérale de la contrée du Baïkal : des agates d'un blanc de lait, larges comme des œufs d'autruche, des pierres rayées de toutes couleurs avec des veines de différentes nuances, conglomérats de l'aspect le plus singulier; je fis souvent, pendant ce voyage, des courses le long des rives du fleuve, pour contempler ces produits naturels si variés, en regrettant de ne pouvoir porter un jugement éclairé sur leur valeur scientifique.

A mon retour à la barque, on me dit que les deux pilotes croyaient que nous pouvions tenter un essai dans le *padún*. J'entrai dans ma cellule, emballai mes instruments dans leurs caisses, mis un paquet d'environ six cents roubles dans ma poche de côté, et m'armai d'un *Tœlleknív*[1] de Kongsberg, afin d'avoir, en cas de malheur, un outil pour me rattacher à quelque planche; mais je fus interrompu dans ces occupations par Gustave, qui me rapporta que le vieux pilote ne voulait pas se mettre à la besogne avant d'avoir reçu la bénédiction du *monsieur*. Ne sachant, pas plus que Gustave, comment m'y prendre, je fis enfin, de la main, le signe de la croix sur son front, et il s'en montra satisfait. Les hommes demandèrent à Gustave de leur donner

[1] Un couteau de poche norvégien ayant une gaîne.

une bougie, qu'ils voulurent allumer devant l'obras, mais nous n'avions plus le temps de leur en trouver une. Nous étions déjà en route; le vieux pilote à cheveux blancs était à sa place près de la proue, et, se tenant de la main gauche à une corde, il élevait, de la droite, mon essuie-main tordu, en guise de signal. Le pêcheur, qui nous avait été d'un si grand secours pour nous sauver des bas-fonds la veille, tantôt grimpait sur le toit du hangar, afin de mieux exercer sa surveillance, tantôt se glissait près du *Popov*, chargé à l'arrière du service de la longue rame. L'équipage fit la prière habituelle. Muets, attentifs, ayant encore présent à la pensée le sort de ce *Prokastschik* dans une circonstance semblable, nous approchions de la cataracte; nous franchîmes bientôt la première ligne de vagues aux sommets blanchissants; nous commençâmes à éprouver un léger balancement, ensuite la course devint rapide. A ce moment le soleil était dans toute sa pureté, la partie inférieure de son disque disparaissait déjà derrière la roche; la lune, cinq jours après sa conjonction, se présentait un peu plus haut en forme de croissant.

Quelques instants encore, et la barque heurte contre les rocs du fond; elle s'arrête au milieu d'une violente ondulation : l'angoisse est générale. Les vagues se ruent impétueusement sur ce corps immobile qui leur fait obstacle; le *Popov* crie : « Ramez, ramez fortement! » On obéit, le courant nous aide et nous avançons un peu : crac, encore le même choc; la barque reste en place, puis reprend sa

course, et, après une nouvelle halte, se trouve lancée pour la troisième fois avec la plus grande rapidité. Au moment le plus dangereux, une altercation s'élève entre le vieux pilote et le pêcheur; l'un veut aller à droite et l'autre à gauche. La situation est pour nous des plus alarmantes. Enfin le pêcheur court près du vieillard, lui crie quelque chose, et, revenant vers moi (j'étais avec Schmerka dans le voisinage de la proue), il me montre du doigt, avec un visage rayonnant, le premier bloc de pierre noire qui disparaît à notre droite; nous voyons l'autre sur la gauche, bien au-dessus des flots, et nous le dépassons bientôt. Le bon vieillard descend alors de la proue; jusque-là, nous avions été frappés de la pâleur de son visage : son front se couvre d'une vive rougeur. Il s'approche de moi, essuie la sueur qui l'inonde et les larmes qui obscurcissent ses yeux avec l'essuie-main qui lui sert de signal, et nous adresse ses félicitations. « *Sláva tebá Bogu* » s'entend de tous côtés : la joie est générale.

J'avais remarqué que Schmerka tremblait au moment décisif; je le lui dis, et il me rendit la pareille en observant que j'avais été fort pâle. Je le crois bien; c'était une scène grandiose, rendue solennelle et imposante par les longs préparatifs qui l'avaient précédée et par la réputation de cette cataracte. Nul homme ne reste indifférent en face d'un grand danger; l'attention, violemment tendue par toutes les conditions extérieures, fait refluer le sang vers le cœur. Tout ce que l'on peut exiger, c'est du sang-

froid, afin de saisir à un instant donné le seul moyen de salut. Quand la barque s'arrêta, Gustave disparut. Je le cherchai; il était descendu au-dessous de la remise et s'assurait que le bâtiment ne faisait pas quelque voie d'eau. Au milieu de cette scène émouvante, je ne pus m'empêcher de rire; le fond d'un navire ne reçoit pas une atteinte bien dangereuse lorsque le choc n'a pas été très-violent, et la barque ne s'était que heurtée contre les pierres. Je versai de l'eau-de-vie à tous les gens, un verre de rhum au Popov, à Gustave et aux pilotes, et fis du *toddy* (eau chaude avec du rhum et du sucre) pour le juif et pour moi. Je congédiai ensuite les deux pilotes, je leur payai dix roubles à chacun et gratifiai les hommes de cinq roubles à partager. Tout le monde fut satisfait.

Nous continuâmes notre route toute la nuit; le matin du 8 juin, à cinq heures, nous étions mouillés devant le *porog Dolgoi* ou le long porog, qui a une étendue de sept verstes. Nous attendîmes jusqu'à sept heures l'équipage que j'avais envoyé chercher dans le village de Dubinina par un des Cosaques, en montrant la lettre ouverte du gouverneur général; à sept heures et demie nous étions, après la prière habituelle, dans la première partie de la chute, et, vingt minutes plus tard, le pilote fit le signe de la croix et descendit de son poste sur la proue, nous annonçant de la sorte que le danger était passé. Au-dessous de la cataracte, les roches étaient, des deux côtés du fleuve, sur un espace de plusieurs verstes, perpendiculaires et composées de pierres prismatiques comme des

cristaux, plusieurs avec des pointes rappelant le basalte. Le temps était calme et fort beau, avec un soleil magnifique. De midi à une heure, nous attendîmes de nouveaux aides près de Ust-Vykoreva. Vers quatre heures, nous cherchions encore un pilote et des rameurs du village de Tantakinska. Les bords escarpés du fleuve présentaient, à gauche, des couches parallèles presque horizontales de grès rouge-brun; quand on le brisait, il était intérieurement blanc et devait ses reflets rouges à l'influence de l'air. L'eau le creuse en certains endroits en colonnes prismatiques qui s'écroulent assez souvent sous l'action de la pluie. Nous vîmes plusieurs masses écroulées çà et là sur le bord; aussi les pêcheurs n'aiment-ils pas à s'approcher du pied de la roche pendant la nuit. A partir de ce point, le fleuve commence à se diriger vers l'est. Quoique les rameurs de Tantakinska parlent russe, ils ressemblent beaucoup plus par le costume, comme le remarqua Gustave, aux paysans finnois. Ils n'ont pas non plus les cheveux coupés comme les Russes; leur complexion est moins charnue, mais fine et svelte; ils ont les traits vifs et de beaux yeux, en général bleuâtres. L'un portait une arquebuse turque avec quatre raies dans le canon; elle était un peu plus grosse par devant que par derrière, et incrustée, en dehors, de caractères d'argent, probablement turcs ou arabes. En deux endroits, des anneaux d'or étaient scellés en travers. La platine était de construction turque. Plusieurs des paysans, composant nos derniers équi-

pages, étaient venus à bord avec des arquebuses. A six heures et demie de l'après-midi, la terre, élevée du côté droit du fleuve, s'abaissa et ne laissa plus apercevoir que quelques montagnes dans le lointain. Les journées étaient chaudes, mais les soirées très-fraîches.

Nous continuâmes à voyager pendant la nuit; le 9 juin, à sept heures et demie du matin, nous passions un scheverá, et à huit heures et demie nous franchîmes le *porog Buyk s'schelésnimi rógami* (le porog du bœuf aux cornes de fer); de là nous pouvions déjà voir le plus grand de tous les *porogs*, le Schamanskoi, qui a bien un mille norvégien. A partir du Buyk, le fleuve se partage en deux bras, qui enlacent une roche isolée ressemblant assez à une gigantesque carcasse de navire dont le pont serait chargé de pins déracinés. Cette roche est aussi appelée par les Sibériens *Korabl* (le navire). Derrière apparaît une montagne plus haute; de grands glaçons se trouvaient sur les côtes en cet endroit presque perpendiculaires. En nous approchant du Schamanskoi, je ne vis plus Gustave; il avait été reprendre sa place au-dessous de la remise, un os de jambon d'Irkutsk à la main; il se donnait des forces pour mieux affronter le danger qui allait nous menacer. Nous étions tellement habitués aux *porogs*, que ce garçon croyait pouvoir faire bonne chère au moment de pénétrer dans le passage le plus périlleux. Quelques minutes après, tourmenté par la chaleur, il se glissa dans la petite chaloupe, attachée avec un câble à la poupe, et s'y

endormit si profondément, qu'il descendit un *scheverá* sans même s'éveiller. Vers neuf heures, le signal de la prière fut donné; dix minutes plus tard nous étions engagés dans le *porog*, et à neuf heures et demie notre course était des plus rapides; à neuf heures quarante-trois minutes la surface de l'eau n'offrait plus d'agitation. Nous avions, par conséquent, fait un mille norvégien en trente-trois minutes, c'est-à-dire avec une vitesse moyenne de dix-neuf pieds par seconde, mais la plus forte s'était, sans nul doute, élevée à plus du double. Au milieu de la chute se trouvait une île longue et plate, couverte du côté méridional de grands glaçons rejetés par la cataracte à l'époque de la débâcle. La descente sur ce porog avait été pour nous une partie de plaisir, car elle n'avait présenté aucun danger. Aussi loin que l'œil pouvait aller, nous vîmes devant nous, en ligne droite, la cataracte dans une étendue de dix verstes; c'était une suite de vagues aux sommets blanchissants, enfermées des deux côtés par des rocs noirs, perpendiculaires, avec une raie de ciel bleu pour voûte, coup-d'œil qui me fit penser à la première vue de Krogkleven[1]. Je suis étonné que les touristes anglais n'aient pas été tentés encore de faire des excursions sur l'Angara. C'est vraiment une glissoire merveilleuse; celle du Tivoli de Copenhague n'est, à côté, qu'un jeu d'enfant; il semble qu'on soit entraîné dans un tunnel, et, quand on pense que la Suisse a été exploitée si

[1] Vue célèbre de Norvége.

longtemps, que l'ascension du Mont-Blanc a été fréquemment entreprise, que les cataractes de Rjukan et de Voring, ont été visitées tant de fois, et que le saumon a si souvent été pêché dans la chute de Leeren[1], il semble que l'époque ne saurait être bien éloignée où quelque riche Breton, fatigué de sa brumeuse Angleterre, prendra le chemin des *porogs* de l'Angara.

Je congédiai le pilote de Tantakinska en lui donnant cinq roubles. Il avait un masque noir en crin de cheval, qui le protégeait ordinairement contre les mouches; mais, pour le moment, il ne lui couvrait que le sommet de la tête. C'était le premier de ce genre que je voyais; plus tard je n'appris que trop bien combien il était utile. A quatre heures et demie nous trouvâmes de grands glaçons naviguant avec nous sur le fleuve. J'avais, depuis plusieurs jours, observé que l'équipage de la barque était couvert de vermine. Gustave reconnut que le mal venait d'un certain Alexei, vêtu d'une pelisse de mouton, sale et déchirée. Afin d'arrêter les progrès de ce fléau, s'il était possible, je lui achetai sa pelisse pour un rouble; elle fut sacrifiée au dieu du fleuve, offrande qui ne lui fut, certes, pas agréable; pour nous, nous la regardâmes suivre le navire et flotter longtemps sur l'eau, avec un sentiment de plaisir et de dégoût à la fois.

Le 10 juin, je me levai, selon mon habitude, à cinq heures; la matinée était froide et pluvieuse. Une heure après nous passâmes le *porog Locei*, ou de l'élan;

[1] Ce sont trois célèbres cascades de Norvége.

à dix heures un quart, un *schevera*, et, près du *derévna*[1] Uscham, nous nous fîmes donner de nouveaux rameurs. La température, dans ma cabine, était, vers midi, de dix-neuf degrés et demi de chaleur. Pendant la nuit, nous nous arrêtâmes près du village de Iúdorma, situé sur la rive gauche du fleuve, à l'embouchure d'une petite rivière de même nom, et sur la frontière du district tunguse.

Le 11 juin, j'étais de nouveau sur pied à cinq heures, afin de déterminer la latitude et la longitude de l'endroit, la déclinaison magnétique, l'inclinaison et l'intensité. Entre une heure et deux de l'après-midi, nous vîmes sur la rive gauche le terrible incendie d'une forêt. La fumée formait jusqu'au zénith un épais nuage qui cachait tout à fait la lumière. Parfois le soleil perçait le voile et répandait une teinte d'un jaune doré sur le paysage; les vagues étaient couleur de bronze. La veille, nous avions vu un semblable incendie de forêt vers la droite. Mes observations astronomiques, dont je faisais toujours le calcul dès le lendemain, prouvèrent que le cours du fleuve avait été faussement indiqué sur la carte russe.

Nous passâmes la nuit qui précéda le 12 juin près de Seló-Késchemy, par un vent assez violent. Je me rendis à cinq heures du matin jusqu'au cimetière de cette localité, afin de faire mes observations. Au

[1] *Derévna* veut dire un village sans église; *seló* est un village avec église.

beau milieu de mon travail, mon sextant placé sur une tombe, je fus interrompu par un assesseur et conseiller titulaire, Gregorii Komlevsky, l'unique fonctionnaire de la ville, qui venait m'offrir son hommage respectueux, comme il me le dit. Je lui déclarai que je ne parlais presque pas le russe, et continuai mes observations. Il restait derrière moi muet et incliné, le bonnet à la main; puis il s'en alla tout doucement, et deux domestiques bien vêtus me présentèrent de sa part, à deux ou trois reprises, une assiette de gaufres, plusieurs espèces d'autres gâteaux légers et gonflés, de la crème, du beurre frais, et un grand morceau d'esturgeon cru (poisson grand et délicat, dont les œufs servent à préparer le caviar). Enfin il fit appeler Gustave et lui remit un présent fort utile pour moi comme pour lui, et dont il présageait que nous sentirions bientôt le prix: deux masques contre les cousins. Le mien se composait par en haut d'un morceau rond de carton, très-mince, extérieurement recouvert d'étoffe de soie chinoise orange, au bord duquel étaient cousues trois bandes tissues en crins de cheval noir ou crinoline comme pour les tamis, mais assez ouvert pour qu'on pût bien voir au travers. Les coutures étaient cachées par des rubans oranges; le masque ressemblait à un fond de chapeau tellement large, qu'il descendait facilement de la tête jusqu'au cou. Afin d'empêcher les cousins de se glisser au-dessous, on avait attaché sur le bord, et le plus bas possible, un collet à larges plis, ressemblant à une jupe et en

étoffe de soie molle, également orange, qui s'étendait sur la poitrine, sur les épaules et sur le dos. La crinoline était assez empesée pour ne pas toucher le visage : c'était un masque frais et léger. On ne peut ni dormir ni vivre ici pendant l'été sans cette précaution. Une espèce de petits cousins blancs et d'une extrême voracité pénètre dans la bouche et les narines quand on respire, et le visage et les mains, même les parties du corps couvertes de vêtements, sont tellement piqués, qu'il en résulte une espèce de fièvre. Les paysans eux-mêmes portent un masque, qui ne se compose que d'un morceau de crinoline placé devant le visage; le reste est en serge, mais cette étoffe a l'inconvénient d'être chaude et étouffante. Ils font, du reste, monter la crinoline jusqu'au sommet de leur tête, que la serge blanche entoure comme un turban. Komlevsky dit à Gustave qu'il n'osait m'inviter chez lui, sachant qu'il ne pouvait pas me recevoir comme il convient à l'égard d'un hôte d'un rang aussi élevé; mais il me fit prier de ne pas refuser ces objets, qui nous seraient utiles. Je lui promis, de mon côté, la latitude et la longitude de sa localité, une fois mes observations calculées. Les paysans le vantaient beaucoup, ce qui est un cas fort rare pour les fonctionnaires russes d'un ordre inférieur, qui, presque tous, sans exception, sont des vampires. A midi et demi, au moment de partir, nous fûmes attaqués par un ouragan, accompagné de tonnerre, et d'une averse violente qui arracha les *ragoches* (nattes) de ma cabane. Des torrents d'eau se

succédaient et mouillaient tous mes livres ainsi que mes papiers. Nous restâmes quelque temps dans cette situation pénible, et ne reprîmes notre route que vers huit heures. Nous passâmes un *schevera* à huit heures et demie; et trois quarts d'heure après l'averse recommença avec des éclats de tonnerre.

Le 13 juin, à six heures et demie du matin, nous traversâmes un *schevera* au milieu de la pluie, et, une heure plus tard, le *porog* Anlinsky, puis rasâmes une roche située sur la rive droite, et dont le pied se composait de couches horizontales de plusieurs couleurs, surmontées de masses verticales d'une autre espèce de pierre, peut-être le grès ordinaire. A dix heures, nous arrivâmes à un *porog* qui nous occupa jusqu'à midi, et qui, vers la fin, n'était plus qu'un *schevera*. Pendant cette course, nous aperçûmes les plus belles montagnes du pays et des collines couvertes d'un feuillage vert pâle sur de jeunes arbres rafraîchis par les pluies de la veille. A midi, nous dépassâmes le village de Kova, et, entre quatre et six heures, cinq différents *scheveras;* puis, à huit heures, nous en vîmes un nouveau, et, à neuf heures, un *porog*. Le terrain est, par conséquent, fortement incliné dans ces parages.

Le dimanche 14 juin, jour de la Pentecôte des Russes, nous vîmes, suspendue au-dessus nos têtes, une roche partant de la rive droite, et formée d'une pierre jaune-blanc, dont Gustave m'apporta un échantillon. La roche était tellement crevassée et fra-

gile, qu'il pouvait, disait-il, en détacher aisément des morceaux. Un banc de sable, sur lequel se trouvait le village de Tschádobetz, avec une belle église, touchait à cette roche. A onze heures, nous fûmes poussés vers la rive droite, non loin de Tschádobetz. Le Cosaque Menin emprunta un fusil à deux coups, de la fabrique de Tula, appartenant à Due, afin de tirer sur une foule de canards sauvages, que nous aperçûmes tout près de la terre. Il s'en approcha en rampant au bord de l'eau; un des rameurs étrangers que nous avions pris se glissa derrière lui et reçut le fusil afin de tirer. J'entendis une détonation et vis le paysan bondir et faire des gestes de douleur, criant : *Ei Brat! ei Brat!* (ohé frère!) » Le canon avait crevé, et la main gauche du pauvre chasseur était fendue et mutilée. Je courus à ma pharmacie portative, et j'eus, pour la première et dernière fois, recours au *fluide styptique* qu'elle contenait. La main fut pansée avec un linge trempé dedans, et le sang fut bientôt arrêté. En exprimant ma satisfaction de l'effet prompt de ce fluide, Gustave me répondit que c'était plutôt le *Kaldun* qui avait comprimé le sang en lisant sur la main du patient. Je ne saurais dire s'il parlait sérieusement ou s'il raillait; mais, pour sûr, il avait la mine la plus froide du monde. Le Cosaque qui avançait en rampant sur les mains et les pieds, et qui tenait le fusil par le milieu du canon, en traînant la crosse contre terre, avait probablement dérangé quelque chose dans la batterie et occasionné, par la pression, une cre-

vasse; l'arme avait éclaté au moment où le paysan avait lâché la détente.

A cinq heures trois quarts de l'après-midi, nous allions reprendre notre voyage lorsqu'une députation nous arriva de Tschádobetz, qui se trouvait à deux verstes (trois mille pas) vers l'est. C'étaient six à sept individus, une femme à leur tête, qui nous apportaient chacun son présent : le premier, un vase rempli d'œufs frais ; le second, un plat de brochets ; le troisième, une assiette d'écorce de bouleau avec de grands morceaux d'esturgeon ; l'un, un pot de crème ; l'autre, trois pains tendres, et ainsi de suite. Ils me firent les compliments du village et me prièent de ne pas refuser leurs dons. Je les fis venir à bord, et leur versai de l'eau-de-vie. Avant de porter le verre à leur bouche, chaque individu fit le signe de la croix et pria Dieu de m'accorder un voyage sans accidents. Je leur offris cinq roubles, mais ils s'écrièrent unanimement : « *Niet, Batuschka!* (non, petit père) ; nous n'acceptons pas d'argent ; c'est un honneur pour le village qu'un homme comme vous veuille bien recevoir un petit présent de nous. » Une bande de jolis petits gamins retroussèrent leurs blanches culottes du dimanche, entrèrent dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux afin de mettre la barque à flot, en appuyant leurs petites épaules sur le côté du navire. Ils restèrent longtemps à nous regarder fuir le rivage, et je leur fis mes adieux en agitant mon chapeau, comme eux, au-dessus de ma tête.

Le soir, le vent fut de nouveau très-violent, et le patron fut contraint de s'approcher d'un autre petit village, où deux femmes vinrent immédiatement à gué, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, afin d'apporter deux tréteaux sur lesquels on plaça des planches pour servir de pont si nous voulions descendre à terre. Une vieille femme, suivie de quelques enfants, vint également nous offrir du poisson et des œufs. Elle ne voulait pas consentir à remettre ses présents à un autre qu'au *Barin* (le maître) lui-même. Par conséquent, il fallut me rendre jusqu'à l'ouverture de la remise et les recevoir de sa propre main. Elle fut régalée d'un verre d'eau-de-vie, et sa suite eut les gaufres de Komlevsky. Je descendis à terre et pris un bain dans le fleuve, à quelque mille pas du village. A mon retour de cette promenade, la même femme revint avec son vieux mari, m'apportant de nouveaux présents. Elle me cria de m'arrêter, mais je continuai mon chemin, pour ne pas avoir l'embarras d'une conversation dont je n'aurais pu me tirer décemment sans le secours de Gustave. Ils me rejoignirent dans la barque avec un pot de crème et un grand pain rond tout frais. Je fis demander, par Gustave, à l'aimable vieillard s'il buvait de l'eau-de-vie. Il haussa les épaules avec un sourire comique, en répondant : *Ia gréschni* (Je suis un pêcheur), et reçut très-gaiement sa ration.

Je ne me couchai que vers minuit, et je m'endormis avec peine; je fus réveillé à deux heures, le 15 juin, par le bruit de l'équipage, qui s'efforçait de mettre la

barque à flot; ce travail prenant un temps considérable, je me levai à trois heures, me sentant très-fatigué. Plus tard, j'eus deux heures de bon sommeil, interrompu par les préparatifs pour la descente d'un *porog*, au-dessous d'une des roches perpendiculaires de la rive gauche. Il se trouvait en cet endroit de grandes masses de neige compactes, s'avançant, jusqu'aux bords du fleuve, sur un terrain uni, dans la direction du nord, et protégées contre le soleil par des arbres ou par les inégalités mêmes de la roche. A dix heures, nous passâmes le village de Votaivena, situé vers la gauche, dans une belle position, au pied d'une montagne couverte de bois. Notre Siméon aperçut, quoique la distance fût considérable, un frère hébreu [1] sur le rivage. A plusieurs endroits, nous vîmes ce jour-là des incendies de forêt. A cinq heures, je fis une petite course dans la chaloupe, et me fis descendre sur la rive gauche, où je recueillis une foule de petites pierres roulantes, entre autres le *serdalik;* je rencontrai un bateau rempli de Tunguses, qui allaient faire la prestation de leur *Jasák*, c'est-à-dire payer leur tribut annuel de pelleteries. A neuf heures et demie nous dépassâmes le village de Bogutschansk, qui a une belle église blanche en pierre.

Le 16 juin, après qu'on eut fait force de rames

[1] Les Juifs, en Russie, n'aiment pas qu'on les appelle *Schid* (Juifs), et ne répondent pas quand on leur adresse ce nom; si, au contraire, on crie: *Ievru* (Hébreu)! ils répondent poliment: « *Tschto ty chotsches.* » (Que désires-tu? plaît-il?)

toute la nuit, je me levai à sept heures. Gustave me raconta que notre Siméon s'était plaint, fort effrayé, de ne plus pouvoir couper son pain avec le couteau des paysans : *denn jetzt erschlagen die Buren, die Laüsse auf das Messer*[1]. Les juifs sont très-pointilleux sur la question de leurs ustensiles. Siméon avait un couteau pour le pain, un autre pour le fromage, un troisième pour les choses immondes qui ne se mangent pas. Il ne faisait sa cuisine que dans des vases en argile, et n'osait en rien tirer, ni avec une fourchette, ni avec un métal quelconque. Un jour, il se fâcha devant moi de ce que ces bêtes de Cosaques s'étaient servi de son écuelle d'argile pour y cuire leurs œufs, et les avaient pris ensuite avec une cuiller d'étain, ce qui avait rendu l'écuelle impure : il avait fallu la jeter dans le fleuve. « Je lui demandai comment ils auraient pu retirer autrement les œufs? — Eh! en les prenant avec leurs doigts. — Mais l'eau bouillante n'est guère agréable, même pour des mains de Cosaques. — Ils n'avaient qu'à verser l'eau de l'écuelle et faire rouler les œufs sur une assiette. » Gustave ayant acheté un nouveau vase d'argile, dans lequel il cuisait mes œufs, Siméon demanda la permission d'y mettre les siens, et, pendant tout le temps, il guetta Gustave, afin de s'assurer que le vase n'était pas profané. Au commencement du voyage, je lui avais offert du thé, après en avoir pris moi-même, mais il m'avait toujours refusé; il me de-

[1] Car, à présent, ces coquins tuent la vermine sur le couteau.

manda enfin la permission de le boire dans sa propre tasse. Ayant souvent observé son air embarrassé quand je lui présentais une chose ou une autre, et la lutte qui s'élevait dans son for intérieur, entre la politesse et la faim d'un côté, et ses principes religieux de l'autre, je ne lui offris plus rien. Une fois pourtant que son estomac était dérangé, il me demanda un verre de bière, et du rhum. Je finis par craindre qu'il ne mourût de faim, avec ses idées bizarres. Il dit un jour à Gustave : *Der Herr Professor sogt ich werde verhungern, und fragt mich ob ich nit essen will; ach woss soll ein jude wohl essen*[1]?

Gustave avait, pendant une semaine, égayé tout l'équipage, en formant un cercle de lecture. J'avais apporté une traduction russe du roman d'Ivanhoi, par Walter Scott, que j'avais déchiffrée à Tomsk, à coups de dictionnaire, afin de m'exercer dans cette langue. Tous les jours je trouvais Gustave assis à l'entrée de la remise, le livre à la main, et entouré d'un demi-cercle d'auditeurs attentifs; c'étaient Siméon, les deux Cosaques et ceux de l'équipage qui ne faisaient pas le service des rames, tous assis sur le pont les jambes croisées. Ils riaient souvent aux éclats et se permettaient des remarques. Ils étaient arrivés jusqu'au quatrième volume, et Gustave lisait pendant toute la matinée. Siméon fit entendre un gémissement plaintif au récit des afflictions de Rebecca, mais son vi-

[1] M. le professeur dit que je mourrai de faim, et me demande si je ne veux pas manger; hélas! un pauvre juif que peut-il manger?

sage s'éclaircit d'un sourire de bonheur à la peinture de sa beauté, de sa fermeté et de son noble caractère; de plus, dans la scène entre Ivanhoe et Isaac de York, qui lui procure un cheval et une armure, il s'écria avec enthousiasme : *Ja Isaak ist ein guter Mann*[1]. Quand, plus tard, le juif ne peut prendre sur lui de donner à Gurt les dix derniers sequins, qui tombent dans le sac l'un après l'autre, il répondait aux railleries : *Hum ja, der Jude liebt zwar Geld, aber Geld ist doch nit die ganze Welt*[2]*?* Si Walter Scott eût encore vécu à cette époque, il aurait sans doute été fort satisfait d'apprendre qu'il avait un semblable auditoire sur un fleuve du pays tunguse.

A trois heures et demie de l'après-midi, nous passâmes l'embouchure du fleuve Kámen, qui vient du nord. On voit sur ses bords, élevés comme une muraille de forteresse, le village de Kámen. Le soir, entre trois et dix heures, je fis mes observations près du village de Potaskoiskaja; puis nous continuâmes notre expédition.

Le 17 juin, vers midi, nous nous trouvâmes près de Rýbinskoi Seló, où l'on admire une belle église blanche en pierre avec des coupoles luisantes en ferblanc. A deux heures, nous fûmes surpris par une tempête mêlée de grêle. Chaque grain, de la grosseur d'une noix, était pointu, conique sur un de ses bouts, et très-dur; la première moitié était transpa-

[1] Oui, Isaac est un brave homme.

[2] Eh oui, le juif aime l'argent, mais pourtant l'argent n'est pas l'univers.

rente, l'autre blanche comme si elle renfermait un noyau de neige. Un éclair se porta visiblement de bas en haut. Au milieu des éclats de la foudre, l'équipage faisait force signes de croix, se tournant vers l'*obras* et marmottant des prières. Mais, lorsque la lutte violente des éléments se fut apaisée et qu'on n'entendit plus le tonnerre que dans le lointain, un des hommes se tourna vers le ciel et l'apostropha avec les expressions les plus dédaigneuses qu'un Russe puisse adresser à son ennemi. Les Russes ont trois injures croissantes dont ils se régalent dans leurs querelles : la première est *Durák* (bête, âne); la seconde *Sukkin-Syn* (*son of a bitch*, fils de catin); la troisième, qui contient une accusation ou une sale demande, ne saurait être prononcée devant des oreilles chastes, et cependant on ne peut traverser les rues de Saint-Pétersbourg ou de Moscou sans l'entendre sortir de la bouche de l'homme du peuple, même dans le voisinage des dames. Avec cette injure, notre homme se venge du Jupiter tonnant, mais à une bonne distance cependant.

A cinq heures un quart, nouvelle bourrasque. Nous couchâmes la barque au-dessous d'une roche élevée, sur la rive gauche du fleuve, à vingt-quatre verstes environ de Rýbinskoi et à une verste de l'embouchure de la Biélaia, placée devant nous. Le vent continua de souffler avec violence toute la soirée et la nuit qui suivit. Le lendemain, à dix heures, je gravis la montagne afin de faire mes observations, l'eau étant encore très-agitée. En-

fin, à trois heures de l'après-midi, nous quittâmes cet endroit; nous passâmes un scheverá, et, à cinq heures, nous étions à l'embouchure de la Taseiéva. Le 19, à sept heures et demie, nous entrâmes dans le fleuve Ienisei, dont les eaux ont une couleur grisâtre qui tranche, sur un espace de plusieurs verstes, avec le flot limpide de la Verchne-Tunguska. A deux heures, nous aperçûmes une belle église sur la rive gauche, à huit verstes d'Ieniseisk, où nous arrivâmes entre quatre et cinq heures de l'après-midi.

Je fus conduit à un fort joli logement dans la Kédrovaia Úlitza (la rue des Cèdres), par deux officiers de quartier (*Tschastnyi Pristav*), dont l'un s'était déjà trouvé à la sortie de la barque. Ils me firent tous les jours leur visite afin de savoir si j'avais besoin de quelque chose. Le lendemain matin, je me rendis chez le préfet de la ville; je reçus moi-même, dans l'après-midi, le médecin militaire Alexei Ivanoff Sadikov, et je fis, le soir, une belle promenade sur les bords du Ienisei.

Le dimanche, 21, mon bon Schmerka ou Siméon vint chez moi prendre une tasse de thé et fumer sa pipe. Il remit entre mes mains une plainte contre le préfet de la ville de Krasnoiarsk, et me pria de vouloir bien la présenter au colonel des gendarmes, Masloff, envoyé par l'empereur en qualité d'inspecteur général de la Sibérie pour passer en revue tous les fonctionnaires depuis le grade de gouverneur général, et pour recevoir les plaintes des adminis-

trés. Cet homme faisait trembler tous les employés du gouvernement; nous l'avions rencontré à Irkutsk, et nous le revîmes plus tard dans différents endroits. Samuel me remercia en disant que c'était un grand bonheur pour lui d'avoir fait le voyage avec moi. Il ajouta, en son jargon juif-allemand : « *Hätte ich niet mit dem Hrn Professor gereist, so hätten die Buren mich sehr schlecht behandelt; jetzt dürften sie niet, do sie sohen, dass der Hr. Professor freindlich gegen mich wor. Die hiesigen Iuden hoben mich gefragt « wie hot der Hrn. Professor Dich behandelt?* » *Ich habe geantwortet : er hot mich behandelt wie ein Voter; er hot mir Essen und Trinken gegeben, wenn ich niet mehr hätte. Ich hobe an mine Frö geschrieben und erzählt, wie gut der Hrn. Professor gegen mich gewesen ist. Ich hobe den lebendigen Gott für Hrn. Professor gebeten jeden Morgen und jeden Obend, dass er sine Reise glücklich enden möge, und sine Frö und Kinder gesund finden möge im Voterland*[1], » etc. Pendant la semaine que je passai à Ieniseisk, je fis mes préparatifs pour le voyage de cette ville à Turuchansk, sous le cercle polaire. Je continuai mes observations

[1] Si je n'avais pas fait le voyage avec M. le professeur, ces coquins m'auraient traité fort mal; ils ne l'oseraient pas cette fois, parce qu'ils voient que M. le professeur est bon pour moi. Les juifs de cet endroit m'ont demandé : « Comment M. le professeur a-t-il été pour toi? » J'ai répondu : « Il a été pour moi comme un père; il m'a donné à manger et à boire quand je n'avais plus rien. » J'ai écrit à ma femme, et lui ai raconté combien M. le professeur a été excellent. Chaque matin et chaque soir, j'ai prié le Dieu vivant qu'il fasse que ce voyage de M. le professeur s'achève heureusement, et qu'il retrouve sa femme et ses enfants en bonne santé dans sa patrie. »

scientifiques et j'écrivis une quantité de lettres à l'est et à l'ouest. Samuel vint m'apporter tantôt un excellent morceau de mouton, tantôt du beurre frais pour mon petit ménage; il tâchait de m'exprimer sa reconnaissance de toutes les manières; c'était dans son genre un homme savant, et le seul individu de la barque avec lequel j'aimais à converser. J'allai plus tard voir sa petite femme à Krasnoïarsk, et lui donnai cinq roubles pour l'aider à vivre jusqu'au retour de son mari. Elle parlait allemand encore plus mal que lui. Ses lettres étaient écrites en caractères arabes, mais je ne saurais dire dans quelle langue. J'obtins du président Ivan Ivanovitsch Galkin la promesse de prendre ces estimables époux sous sa protection.

L'après-midi du 22 juin, je reçus la visite d'un gentilhomme nommé Puschin, ancien capitaine de l'état-major, qui, avec deux autres officiers impliqués dans la malheureuse insurrection dont il a été question, avait été exilé à Turuchansk; mais qui, atteint d'une maladie d'esprit en présence de son malheur, avait été placé dans un couvent à Ieniseisk. Sa démarche était encore celle d'un gentilhomme. Il avait un air noble, le nez aquilin, mais les yeux rentrés et entourés d'un cercle verdâtre; sa mise était misérable et envahie par la vermine. Il s'exprima avec facilité en français, en me demandant si j'avais accès auprès de l'empereur. En ce cas, il me priait de vouloir bien expliquer à son souverain qu'il y avait eu erreur à son égard. On l'avait

exilé pour avoir déclaré que sa conscience lui défendait de dénoncer son frère, compromis dans l'insurrection; déclaration qu'on avait interprétée comme un manque d'égard pour l'empereur. Il ajouta qu'il avait des communications importantes à faire à l'empereur relativement à la guerre turque de cette époque. Je tâchai vainement de lui faire comprendre que je n'aurais peut-être pas d'audience de Nicolas Ier, et que, s'il me l'accordait, il ne serait guère convenable pour moi, étranger, de l'occuper d'affaires de ce genre. Quelques moments après qu'il se fut retiré, je sortis dans le corridor, où je le trouvai debout, le pied sur un escabeau, et Gustave à genoux devant lui. Sa culotte avait été déchirée jusqu'au genou, et Gustave lui avait demandé la permission de la recoudre. Quand Gustave entra chez moi un peu plus tard, je lui fis compliment sur son bon cœur. Il me répondit : « Que voulez-vous, monsieur? quand je vois un pareil homme qui, autrefois, était habillé à la dernière mode, et qui jouait un rôle important dans la société, maintenant si misérable et plus mal mis que le dernier des paysans, j'éprouve un si singulier serrement de cœur! »

Par les soins du gouverneur général, un *Lodka* (bateau) avait été commandé pour moi chez un certain Mestschanin Schádrin, constructeur et de plus conducteur de vaisseaux entre Ieniseisk et Turuchansk; il s'était chargé de me conduire et de me ramener pour trois cents roubles. Le bateau venait d'être achevé et flottait déjà neuf et reluisant sur la ri-

vière. Dans l'après-midi, je descendis avec Gustave pour en faire l'inspection, et je vis Puschin entrer dans le couvent à grands pas. En revenant, Gustave l'aperçut au travers de la porte ouverte de la cuisine, le bonnet sous le bras, et sa petite bouilloire à thé suspendue sur un bâton dans l'autre main.

Le 25, je congédiai mes Cosaques d'Irkutsk, qui, au lieu de faire la garde près de ma cabine quand je descendais à terre pour faire mes observations, y entraient eux-mêmes et me volaient. Je leur donnai vingt roubles avec une admonition sévère; plus tard, j'adressai une plainte sur leur conduite à Muravieff, qui trouva l'honneur national compromis et assura qu'ils recevraient une punition exemplaire. A une heure, je reçus la visite du préfet de la ville et du médecin militaire; le premier exprima la crainte que Puschin ne se fût plaint de lui, ce qui me procura une invitation à dìner pour le lendemain. Ces messieurs étaient à peine sortis, que je vis entrer deux religieuses habillées de noir; l'une d'elles portait une assiette d'étain, couverte d'une toile blanche garnie de franges, et fit le signe de la croix devant l'*obras*. Cette cérémonie achevée, la plus élégante prit la parole; elle me présenta les compliments de l'*Igumenu* (l'abbesse), et me pria de ne pas refuser cette assiette d'excellents petits biscuits. Je lui témoignai de mon mieux ma reconnaissance ainsi que ma vénération pour l'abbesse et les religieuses du couvent. Le dîner du lendemain, chez le préfet de la ville, fut remarquable par un singulier mélange de mauvais russe

et de mauvais latin, le médecin et moi étant forcés d'avoir recours à cette dernière langue chaque fois que je ne comprenais pas ce qu'on disait en russe, ou que je ne pouvais m'exprimer dans cet idiome.

Le 26, le préfet de la ville et le médecin revinrent me voir, et le premier m'invita à prendre le thé chez lui dans l'après-midi avant mon départ. Un major, âgé de quatre-vingt-dix ans, qui avait servi sous l'impératrice Élisabeth, était présent à cette réunion, vêtu de son ancien uniforme : habit vert clair, arrondi par devant avec de larges basques, de grands boutons luisants, et, au lieu de collet, une bande en drap cerise, large de deux pouces, qui avait été appliquée à la nuque; les deux bouts retombaient le long du dos. Un gilet en drap blanc, un pantalon cerise, des bas de coton blancs et des bottines courtes complétaient le costume. C'était un homme gai et alerte, ayant la démarche aisée, qui riait, plaisantait et buvait avec plaisir. « La France produit du vin, disait-il, les Russes le boivent. » Après avoir déposé un paquet scellé contenant six mille trois cents roubles chez le préfet de ville, je me mis en route, accompagné de ce fonctionnaire et du médecin, qui montèrent à bord de mon *Lodka*, et mon patron, Schádrin, les salua, à leur départ, de plusieurs salves d'honneur. « Sans le boire et le manger, le héros n'est rien, » dit le poëte Wessel. Dans le cas où quelqu'un ferait la question prosaïque : Comment peut-on satisfaire à ces nécessités dans une barque remplie de paysans sibériens

au milieu de la terre tunguse? voici les renseignements qu'il m'est permis de lui offrir. Plus l'on pénètre dans la Sibérie, plus l'on est fatigué de vivre pendant des mois entiers d'une tranche de langue de bœuf salée et d'un morceau de pain dur. Notre domestique norvégien, Anders Nielsen, maintenant concierge vénérable de l'Université, voulut bien consentir à faire quelques essais en attaquant les problèmes les moins compliqués de l'art culinaire, sous la direction de Due. Gustave Rosenlund affecta longtemps un superbe dédain pour cette occupation, comme étant au-dessous de sa dignité d'interprète. Cependant, lorsque Nielsen fut parti avec Due pour Iakutsk, et que nous restâmes seuls, Gustave prit enfin sur lui de se charger de leur emploi; ayant des dispositions pour toutes sortes de choses, il fut bientôt un cuisinier habile. Pendant le voyage sur le fleuve, il fourrageait souvent dans les villages, achetant tantôt une couple de coqs, tantôt un lièvre, des gelinottes blanches, des francolins, des perdrix, une vingtaine d'œufs. Nous avions apporté d'Irkutsk du riz, du sucre et quelques conserves de fruits confectionnées en Sibérie. Il était capable de faire un bon potage de poulet, une soupe au vin, de rôtir un oiseau, faire un ragoût, cuire le poisson avec de bon caviar qu'il avait su se procurer. Par ce moyen, je fis meilleure chère qu'à Irkutsk, même chez mon aubergiste.

J'ai, au commencement de cette esquisse, fait con-

naître à mon lecteur la condition de la famille Muravieff en 1825, et je ne saurais déposer ma plume sans ajouter, en quelques mots, ce que j'ai su de sa destinée depuis cette époque. Après mon départ d'Irkutsk, je correspondais souvent avec Muravieff et avec sa femme. Je reçus leur dernière lettre à Omsk en octobre 1829. Muravieff m'écrivait : « J'ai reçu enfin une lettre de vous, monsieur, un peu plus gaie que toutes celles que vous m'avez écrites jusqu'à présent. Puissiez-vous conserver toujours cette bonne humeur; mais, malgré le vœu que je fais pour une telle disposition, je doute de l'accomplissement de mon désir sincère. L'éloignement dans lequel vous vous trouvez de votre famille ne cessera de mettre obstacle à votre tranquillité d'esprit, et vous ne pourrez être joyeux que lorsque vous serez rentré dans vos foyers, » etc. Après le retour de Turuchansk, j'étais devenu hypocondre et maladif, par suite des fatigues et des incommodités du voyage ou du régime russe; j'avais interrompu la vaste correspondance entretenue jusque-là avec mes nouveaux amis de l'empire du czar et avec d'anciennes connaissances en d'autres contrées de l'Europe; de cette manière, j'avais perdu la trace de la digne famille qui vivait dans l'espérance de retourner un jour dans la Russie européenne. Tous les efforts que je fis plus tard pour découvrir le séjour de Muravieff furent infructueux jusqu'en 1838; à cette époque, un de nos navires de guerre arriva d'Archangel, après avoir fait la traversée annuelle avec les élèves de la ma-

rine militaire. Trois des officiers vinrent à l'observatoire, l'un après l'autre, et me firent les compliments du gouverneur général d'Archangel, Muravieff, qui leur avait demandé s'ils connaissaient le professeur Hansteen à Christiania; sur leur réponse affirmative, il avait déclaré que c'était son meilleur ami, et les avait reçus avec la plus grande cordialité. Sa femme était morte au moment de leur retour à Moscou. En Russie, le défunt est porté, dans un cercueil ouvert, à l'église, où on chante une messe sur ses dépouilles mortelles; puis ses plus proches parents sont admis à l'embrasser une dernière fois avant que le cercueil se referme. Nos officiers racontèrent que les popes avaient défendu à Muravieff d'assister à la messe et de faire ses derniers adieux à sa femme, circonstance que je trouve presque incroyable. Je peux appliquer à madame de Muravieff le même jugement que Jouy porte, dans l'œuvre qu'elle me prêta (l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*), sur une aimable Parisienne enlevée trop tôt à un cercle dont elle faisait le principal ornement, et où elle fut aimée autant que regrettée : « elle avait la tête d'un homme, le corps d'une femme et le cœur d'un ange. »

CHAPITRE VII

Voyage sur le fleuve Ienisei jusqu'à Turuchansk, et retour à Ieniseisk.

Les vastes solitudes dont se compose la Sibérie septentrionale ne sont peuplées que de races sauvages nomades et vivant de la chasse. La partie occidentale, entre les monts Oural et le fleuve Ienisei, est habitée par des Ostiaques; la partie centrale, située dans le gouvernement de Ieniseisk, par des Tunguses et des Samoyèdes, et la vaste partie orientale en général par des Iakutes. Ces contrées n'offrent ni chemins tracés ni voies de communication; aussi un voyage à travers la Sibérie septentrionale n'est-il possible que sur les cinq grandes rivières qui vont se perdre dans la mer Glaciale, savoir : l'Obi, le Ienisei, la Léna, l'Indighirka et la Kolyma. Le docteur Erman, qui nous accompagnait, suivit l'Obi depuis Tobolsk jusqu'à la bourgade de Bérésov, située vers le soixante-quatrième degré de latitude; le lieutenant Due, parti d'Irkutsk, s'embarqua sur la Léna jusqu'à Viluisk, qu'on rencontre au milieu d'un désert, à peu près sous la même latitude. Quant à moi, je des-

cendis le Ienisei depuis la ville de Ieniseisk jusqu'à Turuchansk, placé au soixante-sixième degré de latitude. Ces points, exposés au climat le plus rigoureux de l'extrême nord, servent de lieux d'exil aux condamnés politiques, et tous les trois nous rencontrâmes, chacun de notre côté, quelques-unes des malheureuses victimes de l'insurrection de 1825, dont il a été déjà question. Plus les conjurés étaient compromis, plus ils avaient été éloignés vers l'est; mais, sur ces trois points, ils jouissaient d'une certaine liberté. Les plus coupables, néanmoins, étaient employés dans les mines de Nertschinsk, près de la frontière chinoise, où ils travaillent enchaînés. Rien de bien remarquable ne saurait être raconté d'un voyage dans des zones aussi désertes; cependant ces contrées, rarement visitées par des étrangers, sont si peu connues des Européens, que je me hasarde à rapporter les événements bien simples de mon excursion pour le cas où quelque savant aurait l'idée de m'imiter : mon récit pourra, au besoin, lui servir de guide et lui fournir d'utiles renseignements.

Le Ienisei, à partir de la ville de Ieniseisk, se dirige à peu près vers le nord jusqu'à son embouchure dans la mer Glaciale. Ieniseisk est à environ cent neuf degrés trois quarts de longitude à l'est de l'île de Fer; sur trois cartes que je possède, l'embouchure du Ienisei est indiquée différemment : sur l'une on lit cent degrés de longitude, sur l'autre cent un et demi, tandis qu'une carte générale de la Russie, par Maksimovitsch, dressée en 1816, porte cent six de-

grés. Ce qui suit montrera la confiance qu'on peut avoir dans les cartes des parties septentrionales de la Sibérie publiées à cette époque, même par les meilleures autorités russes. La première est la carte routière dressée en 1824 par le département des postes de Saint-Pétersbourg, d'après les documents et rapports des autorités locales; la seconde, publiée également à Saint-Pétersbourg, par le dépôt des cartes de la guerre, a été dessinée en 1825 par Posniakoff, lieutenant du corps des topographes. Sur ces deux cartes, la rivière qui avoisine Ieniseisk est située exactement par cinquante-huit degrés et demi de latitude boréale, et par cent neuf degrés trois quarts environ de longitude orientale. Mais, sur la première, la rivière se dirige à peu près vers le nord-est en coupant le parallèle du soixantième degré de latitude par cent douze degrés de longitude; sur la seconde, elle court vers le nord-ouest en coupant le même parallèle par cent sept degrés deux tiers de longitude. La différence entre ces deux cartes, publiées à peu près à la même époque, est donc, pour ce court espace, de quatre degrés un tiers, ce qui, à cette latitude, fait trente-trois milles géographiques. Sur la première carte, la rivière continue de couler vers le nord-est; sur la seconde, elle va directement au nord. Quoique celle-ci s'écarte moins de la vérité que la première, mes observations astronomiques pendant ce voyage m'ont prouvé que, plus j'avançais vers le nord, plus le cours de la rivière présentait, sur la carte, de semblables inexactitudes.

La ville de Turuchansk, par exemple, est, d'après mes observations, située par cent cinq degrés douze minutes de longitude, tandis que, sur la seconde et sur la troisième carte, elle se trouve par cent sept degrés cinquante-neuf minutes, c'est-à-dire de deux degrés quarante-sept minutes trop loin vers l'est. Quelques années depuis mon retour, M. Féodoroff, astronome russe, pourvu des instruments convenables, fut envoyé dans la zone nord-est de la Sibérie, afin de fixer la position de quelques points principaux. Il est donc probable que les erreurs qui existaient sur ces cartes ont été rectifiées.

Le long du Ienisei, ainsi que de toutes les rivières qui coulent vers le nord, des paysans russes se sont établis et ont construit des cabanes en bois. Entre Ieniseisk et Turuchansk, sur un espace de neuf cent vingt et une verstes et demie, ou cent trente-huit milles géographiques, se trouvent cinq villages à église (*seló*), dix villages sans église (*derévna*), et vingt-neuf groupes de maisons d'hiver (*simóvie*). Ces *simóvies* se composent de deux à cinq bâtiments en bois; il est possible qu'elles aient été bâties, dans l'origine, pour servir de refuge au voyageur surpris par un orage pendant un voyage d'hiver sur la rivière, ou peut-être pour offrir un gîte aux paysans qui, dans cette saison, se livrent à la pêche.

A l'époque de mon passage, elles étaient toutes habitées : c'était au mois de juillet. Trois *simóvies* avaient été fondées si nouvellement, qu'elles n'avaient pas encore reçu de nom. Ici comme partout

dans l'empire russe, on trouve, à l'entrée de chaque village, un grand poteau avec une tablette indiquant le nombre d'habitations et d'âmes que renferme la localité : on entend ici par *âmes* les hommes seulement, car les femmes ne comptent pas pour des âmes. Le voyage sur la rivière se fait de la manière suivante : Quoiqu'on ne trouve nulle part, sur ce territoire, de chevaux de poste, on peut cependant traiter de gré à gré avec les paysans pour se faire conduire en traîneau, pendant l'hiver, de Ieniseisk jusqu'à Seló-Dubtscheskoie (latitude : soixante degrés une minute trente-cinq secondes).

De cette dernière localité à Turuchansk, distance de cinq cent quatre-vingt-deux verstes, où l'on ne trouve pas de chevaux, les paysans emploient des chiens pour le traînage sur le fleuve. Pendant l'été, le voyageur loue un bateau appelé *lodka;* on se sert, en allant vers le nord, tantôt de voiles, avec un vent du sud, tantôt de rames; quand l'air est calme, on se laisse entraîner par le cours de l'eau. Quant au voyage de retour qui se fait contre le courant, on ne peut user des voiles qu'avec un vent du nord très-vif; s'il ne se fait pas sentir, la lodka doit être tirée par des hommes ou des animaux. On attache fortement dans ce cas, au haut du mât, un long câble mince appelé *betschevá,* à l'extrémité duquel sont attachées quatre à six cordes de longueurs un peu différentes; le bout de chacune de ces cordes est solidement noué autour du corps de l'homme ou de l'animal qui tire; ces cordes sont d'inégale longueur, afin que les diffé-

rentes personnes ou bêtes de l'attelage (*podvoda*) ne se gênent pas et puissent cheminer à quelque distance l'une de l'autre quand le sentier est très-étroit. Au nord de Dubtscheskoie, on peut prendre des hommes ou des chiens; au sud, ainsi que nous l'avons dit, on trouve des chevaux. On en met ordinairement cinq, dont trois à côté l'un de l'autre, et les deux autres devant ceux-ci; on attache le bout des cordes à leurs harnois; un postillon mène les deux de devant. Quand des hommes font partie de l'attelage, chacun d'eux porte autour de son corps, un peu au-dessous des épaules, une ceinture d'écorce de bouleau, roulée plusieurs fois. On attache la corde à cette ceinture sur le dos, et, s'il y a six hommes, ils trottent l'un après l'autre et assez rapidement, en s'inclinant un peu.

Les chiens sont attelés de la même façon, au moyen de petites ceintures. Comme il n'existe pas de chemins le long de la rive, toute espèce de transport s'opère par eau; quand les paysans d'un *derévna* ou d'une *simóvie* vont se voir, c'est toujours en bateau. Mais chaque paysan possède une paire de chiens, et, afin de n'avoir pas la peine de ramer, il les met au *betschevá*. Lorsqu'il descend sur les rives du fleuve, on voit toujours ces chiens gambader gaiement devant lui et sauter dans le bateau, comme s'il s'agissait pour eux d'une partie de plaisir. Le mot des Kalmouks est vrai : le chien est l'ami de l'homme [1].

[1] Ce ne sont point seulement les Kalmouks qui parlent ainsi du chien.
D. L. R.

Pourtant l'injure la plus grossière dont se sert l'Allemand, l'Anglais, le Français et même le Russe, dans sa colère, c'est : chien, fils de chienne, *sukkin syn*. Comment expliquer cette contradiction?

Arrivant à bord de ma *lodka*, dans la soirée du 26 juin, je trouvai dans mon patron Schádrin, un homme respectable de cinquante-cinq ans, ayant bien six pieds de haut, marié en secondes noces à une femme de vingt-six ans, qui était la joie de son cœur, et qu'il appelait toujours « *Molodaia moia* » (ma jeune épouse). Si une jeune femme doit trouver le bonheur en se voyant l'idole d'un mari avancé en âge, mais vert encore et brave homme du reste, l'épouse de Schádrin n'avait certes pas fait une mauvaise spéculation; car, regardant chaque faveur qu'il recevait d'elle comme une grâce dont il ne pouvait se montrer trop reconnaissant, il se laissait à coup sûr mener par le bout de son petit doigt. Schádrin avait avec lui son fils Nikita, beau garçon de quinze à seize ans, qui servait en qualité de mousse; le reste de l'équipage se composait d'exilés, qui n'avaient pas été condamnés, je crois, pour leurs bonnes qualités : il y avait un vieil Allemand nommé Schoppe, un Russe avec les narines fendues [1], un marchand banqueroutier de Ieniseisk et quelques autres, dont j'ai perdu le souvenir. On m'avait fait accompagner par deux Cosaques plutôt comme garde d'honneur que pour mon utilité. Mon interprète Gustave me servait parfaitement; il

[1] Les narines des criminels exilés sont fendues, et on en coupe un morceau en forme de cône.

était même capable de regarder le thermomètre et le baromètre, de poser le sextant sur son piédestal et de diriger le télescope vers une image stellaire. Il connaissait, en effet, quelques étoiles de première grandeur, que j'observais souvent. Quand je sortais et que l'instrument était tout disposé, il me demandait aussitôt : *Soll ich auf Polaris einstellen, Hrr. Professor, oder auf Capella, oder auf Wega*[1] *?*

La barque allait lestement vers le nord avec le courant; mais impossible de dormir la nuit à cause des cousins. Pendant le jour, la chaleur était étouffante. Le lendemain, je pris pour me rafraîchir un bain dans le fleuve près du *Derévna-Dubynina*. Le thermomètre marquait dans ma cahute dix-huit degrés, et naturellement beaucoup plus au soleil. Dans la nuit, l'air fut refroidi par une pluie continuelle. En arrivant le soir à *Iartschévskoie-Seló*, nous rencontrâmes une bande d'Ostiaques, hommes, femmes et enfants, venant de Ieniseisk, où ils avaient payé leur *Iasák*, ou impôt annuel, qui se compose de peaux de zibelines, d'écureuils, de renards bleus et de divers autres animaux; ils retournaient dans leur désert, sur le *Symm*, bras de la rivière qui, venant de l'ouest, tombe dans le Ienisei. Chacune de leurs grandes barques légères, bordées de peaux et d'écorces de bouleau, était traînée par trois chiens qui, pendant les heures des repas, étaient attachés

[1] M. le professeur, dois-je diriger sur l'étoile polaire, sur la Chèvre ou sur Wega?

à des pieux sur la rive; les femmes et les enfants restaient à côté des bêtes.

Les premières avaient des yeux noirs étincelants, et quelques-unes un visage presque noir et des tailles petites et sveltes. L'une d'elles portait un cafetan ou une chemise de coton rouge cramoisi; c'était l'épouse d'un prince (*knäs*) ostiaque dont le mari venait de payer le *Iasák*. Il accompagnait maintenant le capitaine Ispraonik (bailli du cercle) dans son voyage d'inspection, peut-être en qualité d'interprète. Du reste, elle ne se distinguait guère de ses compagnes, et on ne lui rendait pas non plus de grands honneurs. D'autres avaient des cafetans bleus. Leur langage me parut ressembler au mongol. Il est rare de trouver chez les Ostiaques un individu comprenant le russe. Ils étaient armés d'arcs et portaient un carquois bien garni sur les épaules. Nous leur demandâmes de nous donner des preuves de leur adresse, et, en effet, leur talent comme archers est remarquable; ils ont le coup d'œil juste, et leur flèche atteint infailliblement le but même le plus éloigné.

Ils placèrent un banc de leur barque, de la largeur de sept pouces à peine, sur une colline de sable fort élevée. A une distance de deux à trois cents pas, leurs flèches s'enfoncèrent l'une après l'autre dans le bois. Trois garçons de l'âge de neuf à dix ans avaient de petits arcs et des flèches, et tiraient, quoique à une moindre distance, sur le banc, qu'ils manquaient rarement. L'arc était fort simple : une

verge de genièvre arrondie, qui leur servait de bâton pour la marche, doublée sur le milieu et beaucoup plus épaisse, de manière à conserver la plus grande flexibilité vers les extrémités, solidement reliées avec des ficelles ou des cordes à boyau. Quand un Ostiaque veut tirer, il emploie le même procédé que Robin Hood dans le roman de Walter Scott, *Ivanhoe :* il approche le bout de la flèche de son œil et prend ses mesures; puis il s'arrête, examine, saisit de la main gauche l'arc sur le milieu, en couchant de la droite l'extrémité plate de la flèche sur la corde à boyau qu'il tire de toutes ses forces, tandis que le bras gauche est tendu; il vise, et, en laissant aller la corde, il donne de la main gauche un vigoureux élan à la flèche, afin d'en augmenter la rapidité. Pour n'avoir pas le poignet blessé par la corde à boyau, chaque Ostiaque porte un bandeau, doublé d'une plaque de métal ou de corne ornée de figurines, qui reçoit le contre-coup. Les flèches sont fendues en deux coupes perpendiculaires, avec des plumes pour diriger le mouvement. Elles sont de trois espèces et servent à divers usages. Les unes n'ont qu'une tête de bois à peu près comme un raifort; celles-ci ne sont employées que contre les petits oiseaux, les écureuils et autres petits animaux dont la peau doit être préservée de toute déchirure. L'animal s'évanouit du coup et tombe de l'arbre. D'autres ont une longue pointe de fer triangulaire, et servent à tuer les lapins et les gros oiseaux. Enfin, pour les bêtes carnassières les plus dangereuses,

on prend la troisième espèce, c'est-à-dire des flèches armées par devant d'un morceau d'acier plat, mince et très-tranchant, à peu près de la forme d'un ciseau de la largeur d'un pouce, et, afin que la blessure soit plus sûrement mortelle, l'extrémité est formée en queue d'hirondelle avec deux pointes tranchantes. Avec ces flèches, on tue l'ours, le loup, le renard et les *déserteurs*. Pour empêcher les malheureux exilés de prendre la fuite, le gouvernement a donné en effet à tout Ostiaque le droit de tirer sur les personnes inconnues qui, n'appartenant pas à *sa race*, se présentent sur son territoire. Dans la partie de la Sibérie habitée par des Russes, tout individu qui n'a pas de passe-port est arrêté comme vagabond (*bradiaga*) et envoyé en prison. S'il est pris dans la Russie européenne, il est transporté en Sibérie; il est, par conséquent, impossible à un exilé de s'échapper de ce côté. Quelques-uns ont essayé de se sauver en suivant les rivages de la mer Glaciale vers l'ouest dans l'espoir d'arriver à Archangel; mais ou ils sont morts de froid et de faim, ou ils ont été déchirés par les bêtes féroces, ou bien atteints par les flèches des Ostiaques. Un seul homme, dit-on, est arrivé vivant jusqu'à Archangel après avoir été un an en voyage. Il avait, pendant ce temps, assez souffert pour mériter la grâce qu'il obtint sur le récit fait à Saint-Pétersbourg de son héroïque entreprise.

Après avoir donné tous ces détails, j'ajouterai qu'un des principaux personnages de l'endroit fut envoyé vers moi avec une casserole pour obtenir de

l'eau-de-vie, mais, n'en ayant pas, je lui remis un rouble, qu'il employa à sa fantaisie.

Le 1er juillet, une députation de paysans s'approcha de notre *lodka*, et me présenta une supplique. Ils appartenaient à une secte appelée *upadaïustschi* du verbe *upadaïu* (tomber sur quelque chose), en raison de leur manière étrange de demander une femme en mariage. Le *frère* et la *sœur* peuvent s'unir ensemble, mais ils ne veulent pas entendre parler de consécration religieuse, ils trouvent leurs cérémonies suffisantes. Les popes et autres membres du clergé s'étant opposés à de tels actes, ils s'adressèrent à moi, me prenant pour un grand dignitaire russe, et réclamèrent mes conseils. Je les renvoyai au colonel des gens d'armes Maslov, envoyé en Sibérie par l'empereur pour écouter les plaintes de ses sujets contre leurs fonctionnaires, et qui était attendu à Turuchansk. Moins un peuple est éclairé, plus il devient facilement sectaire. Il suffit qu'un homme, sachant se servir de la parole, se présente avec une interprétation, même absurde, de quelque verset de la Bible, pour trouver des partisans, surtout si le nouveau dogme flatte les passions de la foule. On a beau en démontrer la fausseté, « les mystères de la religion, répondent-ils, sont impénétrables ; » la raison doit être subjuguée et abattue; il n'y a pas de folies qui ne puissent naître de pareilles maximes. Les sectes se fondent ainsi, pour la plupart, et prennent de la force parmi les classes ignorantes ; on a vu en Russie les *Upadaïustschi* et les *Starieveri*; en France,

les socialistes et les fouriéristes; en Angleterre, les puritains et les quakers; en Suède, les *Lecteurs* (*Läsare*); en Amérique, les *Mormons*; en Norvége, une secte plus respectable, les *Haugianer*, partisans de Hauge; et dans les derniers temps chez les Lapons, des fanatiques, qui promènent çà et là le meurtre et l'incendie et se font des prosélytes.

Pendant ce voyage je souffris beaucoup d'insomnies causées en partie par la grande chaleur et en partie par l'éternel vacarme qui avait lieu sur la barque, mais surtout par ces armées de cousins voraces, qu'à juste titre on appelle *furia infernalis*. La première nuit, mon sommeil avait été interrompu par la visite de trois écureuils, qui s'approchèrent de nous en nageant et montèrent à bord; l'équipage leur fit la chasse, deux se sauvèrent dans l'eau, mais le troisième n'imita pas assez vite ses compagnons et fut fait prisonnier. La seconde nuit, je fus dévoré par ces terribles cousins, qui pénétrèrent par bandes entre les planches mal jointes ou par la porte de ma cabine. Il me fallut prendre deux bains le jour suivant, pour calmer mes nerfs irrités et la fièvre causée par les innombrables piqûres de ces insectes. Quiconque n'a pas visité ces contrées ne saurait se faire une idée d'un tel fléau. Quand on se promène sur le rivage, surtout si on ne craint pas de s'approcher des bois du voisinage, on est bientôt entouré d'essaims si considérables, que l'on croit marcher dans le brouillard ou au milieu d'une fumée épaisse, et que les insectes entrent avec l'air dans les narines

et dans la bouche. Dans une petite excursion, je fus à moitié étouffé, et il fallut m'enfuir précipitamment vers les bords du fleuve, où une légère brise rafraîchissante chassa mes ennemis.

En général, je me protégeais contre leurs morsures à l'aide de gants et d'un masque, dont M. Komlevsky m'avait fait cadeau à Keschemy; mais, pour observer au bord du fleuve, ce qui demandait bien deux heures par jour, tenant le livre et le chronomètre de la main gauche et le crayon de la droite, il fallait jeter gants et masque et déployer une certaine force d'âme pour ne pas remuer, en dépit de piqûres incessantes sur le visage et sur les mains, puisqu'il s'agissait de ne point perdre un instant de vue l'instrument, et de compter les battements de la montre, le temps devant être calculé à un dixième de seconde près. La nuit je me jetai tout habillé et masqué sur mon matelas. La crinoline, n'étant pas assez ronde pour se tenir éloignée de mon menton, me retombait sans cesse sur le bout du nez; et cette partie de mon visage était tellement maltraitée, qu'elle devenait toute rouge et enflée. Sentant aussi une démangeaison intolérable à mes pieds, chaussés pourtant de bottes ou pantoufles russes en maroquin, dont la partie supérieure était ornée de rosettes cousues ensemble avec de la soie, je tâchai d'en découvrir la cause. Quel fut mon étonnement en voyant que des myriades de cousins avaient élu leur domicile dans ces rosettes, et qu'en en perçant les coutures ces petits insectes en avaient dessiné, pour ainsi dire, l'em-

preinte en traits sanglants sur mes pieds. Étant assis dans la cahute pour calculer mes observations, j'étais souvent forcé de jeter la plume cinq ou six fois pour tuer ces voraces insectes avant d'avoir pu écrire un logarithme de cinq chiffres. Au moment d'approcher la plume du papier, je la rejetais afin d'écraser un cousin fixé sur ma joue droite, et à peine la plume était-elle ressaisie, que la piqûre se renouvelait à la joue gauche. Dans l'intervalle, une trompe travaillait sur la cuisse, et ainsi de suite. Un spectateur qui regarderait de loin un homme s'appliquant à chaque instant des soufflets et de violents coups de poing le prendrait nécessairement pour un fou, ou tout au moins pour quelque fanatique soumis à la plus rude pénitence. Enfin j'entrepris de calfeutrer ma porte et les interstices des planches. Gustave s'y prenait autrement pour chasser ces insectes : il mettait dans une écuelle de la braise; au-dessus de celle-ci, des copeaux et de la bouse de vache séchée. Il enfumait l'appartement au point d'être obligé de s'élancer dehors toussant et à moitié étouffé. Les insectes disparaissaient, mais seulement pour une heure; puis c'était à recommencer. Afin de se protéger pendant la nuit, quelques hommes de l'équipage se couchaient sur le pont, sous des voiles humides. Désespéré de n'avoir pas dormi deux jours de suite, Gustave approcha la pinte d'eau-de-vie de ses lèvres et en avala plus du quart; il se coucha ensuite sur le pont le visage découvert, et il dormit en effet; mais, le lendemain, sa figure était tout enflée et couleur de cuivre.

Du 3 au 5 juillet, nous avançâmes vers le nord sans événements remarquables. La rive gauche était toute plate et couverte de sable rejeté par le fleuve ; la rive, du côté opposé, montrait une chaîne de montagnes basses et boisées s'étendant à perte de vue. Le 6 juillet, nous atteignîmes le couvent de *Troitzkoi*, grand bâtiment blanc, avec une belle tour, situé sur les bords élevés du *Nischni Tunguska*, qui vient de la terre tunguse orientale et se jette dans le Ienisei, un peu au sud de Turuchansk. Dans une chapelle de la cour, je remarquai une plaque de fonte en souvenir du moine Tichon (*Tycho*), regardé comme le fondateur du couvent, parce qu'il avait traîné lui-même de Ieniseisk les poutres nécessaires à sa construction. Sur la plaque on a représenté le harnais qu'il portait pour faire cette rude besogne. Qu'on se figure deux barres de fer de la forme ordinaire, courbées de manière à pouvoir être placées sur les épaules, à peu près comme des bretelles dont les extrémités descendraient jusqu'à la taille. Ces barres étaient rivées à deux anneaux de fer elliptiques de même grosseur, destinés à entourer le corps avec des charnières fermées sur la poitrine par une pointe de fer. Plus tard, Tycho avait été nommé *Ieromonach*, ou *supérieur*, et on le canonisa après sa mort, arrivée, selon l'inscription, en 1652. Le couvent avait d'abord été bâti en bois, et je fis demander à l'abbé en quelle année on avait construit le bâtiment actuel. Un billet poli m'apprit qu'il datait de l'an 1660. Je supposai, pour expliquer cette espèce de contradic-

tion, que le beau bâtiment en pierre où nous nous trouvions n'avait été élevé qu'après la mort de Tycho.

Un autre monument funéraire de la même chapelle, érigé en l'honneur du *prikaschtschik*, ou commis marchand, Vasilei Mütschennik, donnait les indications suivantes : Ce commis avait été envoyé, avec une cargaison de grains, de Ieniseisk à Turuchansk, où son maître possédait un magasin. Un jour, Vasilei ayant fermé ce magasin pour se rendre à l'office divin de *Troitzkoi*, le marchand arrive de Ieniseisk, et trouve la maison ouverte et les marchandises volées. Il envoie chercher Vasilei; mais celui-ci veut, comme *Fridolin*, héros d'un drame allemand, attendre la fin de l'office saint, et cette réponse, communiquée au maître, lui fait penser que son commis s'entend avec les voleurs. Enfin le jeune homme arrive, et quand, après avoir été fouetté, il persiste à se déclarer innocent, il est tellement torturé, qu'il meurt; puis son cadavre est jeté dans un marais. Tycho apprend que l'on a vu poindre une croix sur cet endroit du marais après le coucher du soleil, et que d'autres miracles se sont manifestés. Il reconnaît que Vasilei était innocent, et qu'il est mort martyr de la religion. Il se rend sur les lieux, trouve le cadavre et le transporte au couvent, où il le fait enterrer en terre sainte. La légende ajoute que, le bruit de ces miracles s'étant répandu jusqu'à Moscou, le synode ordonna à un archevêque de Tobolsk de se rendre à Turuchansk, afin d'examiner à fond l'affaire. C'était au milieu de l'hiver, et l'archevêque résolut de

prendre le plus court chemin à travers les solitudes habitées par les Ostiaques. Ayant eu terriblement à souffrir du froid pendant une traite de plusieurs semaines, il se décide à retourner à Tobolsk; mais, lorsque le traîneau est dirigé vers le sud-ouest, sa tête tourne comme l'aiguille du compas sur sa tige, de sorte que son visage se trouve convulsivement reporté vers le couvent du Troitzkoi; il faut que le traîneau aille au nord-est pour que la tête de l'archevêque reprenne sa position naturelle. Ayant répété trois fois cette expérience avec le même résultat, il se soumet enfin à la volonté de Dieu et continue son chemin. Vasilei Mütschennik est aussitôt mis au nombre des saints. Sur la plaque de son tombeau, on lit que la construction du nouveau couvent fut terminée en 1671.

Le 7 juillet, à six heures et demie du matin, Schádrin annonça mon arrivée à Turuchansk par trois coups de sa batterie, et je vis avec terreur une procession des fonctionnaires de cette ville venant me complimenter. Je n'avais presque pas dormi de la nuit, par suite de la chaleur, des cousins, et du vacarme de l'équipage pour haler la barque le long de l'étroit bras de fleuve près duquel la ville est située; de plus, un peu de toilette était nécessaire après une nuit d'insomnie, pour donner audience, même en Sibérie et près du cercle polaire : aussi je fus très-content d'entendre Gustave, qui devinait ma position, déclarer que je m'étais rendormi. Entre huit et neuf heures, j'étais installé chez un marchand

aisé avec tous mes appareils. Je résolus d'employer ces deux premiers jours à mes observations, l'occasion étant très-favorable; je pensais que ce serait une triste chose que d'avoir fait un pareil voyage pour rien, si plus tard le temps changeait. Je me décidai donc à ne faire et à ne recevoir aucune visite; je fermai ma porte, et, avec l'aide de Gustave, je m'opposai fermement à toute intrusion. Ayant cependant fait porter, à neuf heures et demie, le sextant et le chronomètre au cimetière afin d'y mesurer quelques hauteurs, toute la foule d'employés qui m'avaient assiégé à mon arrivée vint de nouveau, envoyée par l'*Okrutschi Natschalnik*, ou chef du cercle, assez à temps pour me surprendre.

Je me retournai et demandai à ces messieurs de vouloir bien m'excuser, attendu que j'étais occupé et hors d'état de les recevoir. Je continuai de tenir ma porte fermée, et, quand je me trouvai dans la rue avec mes instruments magnétiques, on voulut bien me laisser en repos. Mais, ayant un jour oublié de mettre le verrou de la porte, le protopope de l'endroit se glissa dans l'appartement; il fallut faire bonne contenance et soutenir une conversation qui était un mélange de phrases russes et latines, le protopope jetant, par-ci, par-là, quelques mots de cette dernière langue, afin de me tirer de peine, comme je m'embrouillais dans mon russe, pour faire parade de son propre savoir. Il me raconta qu'il avait visité Tolstoi-Noss, sous la latitude de soixante et onze degrés cinquante-cinq minutes, dans la baie où se

trouve l'embouchure du fleuve Ienisei; il me fit la description des embarras terribles auxquels on est exposé si l'on veut dépasser Turuchansk, étant privé du secours si nécessaire des hommes, et assiégé par des nuées de cousins qui rendent ces lieux inabordables. Schádrin me fit précisément le même tableau, et, lorsque je voulus me faire conduire jusqu'au rivage de la mer Glaciale, il refusa tout net, et je dus renoncer à cette excursion.

Quand le protopope me quitta, je lui offris du vin de Porto, et nous bûmes à notre santé réciproque et à l'heureuse issue de mon expédition. Telles étaient les contrariétés inséparables de mes travaux. La température était, à l'ombre, de vingt-cinq degrés.

En raison de cette chaleur, c'est la mode de Turuchansk de faire une sieste pendant le jour, et de ne commencer la vie active qu'à minuit; mon hôte étant commerçant, la maison ne s'animait qu'à cette heure, et ceci, joint à une autre particularité assommante, me priva presque de tout repos.

Étant couché, je sentis une étrange démangeaison sur tout mon corps; après en avoir reconnu la cause, je rejetai bien vite ma couverture en peau de chèvre, et la remplaçai par mon manteau. Mais qu'arriva-t-il? Le manteau reçut une grande partie des hideux habitants de la couverture, et ils envahirent mes habits de telle sorte, que je ne pus en être débarrassé que par l'intervention de Gustave, qui, de retour à Ieniseisk, eut l'idée de suspendre tous mes vêtements dans une salle de bain russe, où les va-

peurs à cinquante degrés triomphèrent enfin de cette vermine.

Le lendemain, j'eus un nouveau siége à soutenir. Schádrin vint me raconter que le natschalnik l'avait fait appeler afin de savoir quelle espèce d'homme j'étais; si c'était par fierté que je m'enfermais et ne voulais voir personne, quand lui, le natschalnik, avait donné l'ordre à ses fonctionnaires de me présenter leurs respects. Schádrin lui répondit que j'étais certes un grand seigneur, ayant droit à toutes sortes d'hommages; que, sur la *lodka*, j'avais plaisanté cependant avec lui et avec ses gens, et que parfois même j'avais pris une rame. « Est-il donc un saint, répliqua le natschalnik, puisqu'il n'a reçu qu'un pope, auquel il a offert du vin de Porto, tandis que mes fonctionnaires sont restés dehors? » Schádrin ne sut pas donner de réponse, sinon que j'étais tout entier à mes instruments, et que j'entendais difficilement le russe.

Après avoir, le 9, à midi, mesuré quelques hauteurs du soleil, j'allai voir un arpenteur qui, la veille, avait voulu me parler dans la rue; étant occupé d'observations magnétiques, j'avais dû congédier cet importun. Voilà comment les hommes et les politesses deviennent un véritable fléau, et risquent de vous faire manquer le but principal de votre voyage; je suppose que M. de Humboldt, pendant son séjour en Sibérie, éprouva les mêmes ennuis. L'arpenteur me fit cadeau d'une carte manuscrite représentant le cours du fleuve Ienisei entre les latitudes de cin-

quante-neuf et soixante-huit degrés, avec tous les villages situés sur ses bords; carte qui me fut bien précieuse pour cette expédition difficile. Puis j'allai voir le natschalnik Ivan Kyrilovitsch Tarassov, qui se trouvait dans cette ville en tournée d'inspection. Il m'accueillit avec beaucoup de politesse et m'invita à dîner; je fus forcé de remettre ce plaisir au lendemain, n'ayant pas fini un ouvrage indispensable.

Je me présentai donc à l'heure convenue; je croyais rencontrer chez mon amphitryon les fonctionnaires par lesquels il m'avait fait poursuivre les jours précédents : j'avais surtout compté sur deux officiers ingénieurs exilés qui savaient le français et qui auraient pu nous servir d'interprètes; aussi éprouvai-je un certain malaise en me voyant seul avec ce dignitaire, et ma position fut d'autant plus pénible, que Gustave, au lieu de rester dans le salon pendant le repas, me soutint que je parlais fort bien le russe, et s'en alla rejoindre les domestiques de la maison. Rien n'est plus désespérant que de demeurer plusieurs heures à une petite table, en présence d'un homme qui parle une langue dont on comprend à peine la moitié, et dans laquelle on peut encore moins se faire entendre. Le premier service se composait de *botvinie*, potage russe froid composé de qvass et de diverses espèces de légumes, de choucroûte (*schtsohi*) et de quelques morceaux de poisson salé. Nous cherchâmes à entamer la conversation, mais à chaque moment il y avait un malentendu; après plusieurs tentatives malheureuses, il

disait parfois en souriant : « Maintenant, je ne vous comprends plus. » Je cachais ma confusion en avalant mon botvinie un peu plus vite, quoique mon estomac protestât tout bas contre ce mets. Plus tard, nous eûmes quelques plats plus en harmonie avec les règles de l'art culinaire européen, et le repas finit par un blanc-manger et du champagne. Je tâchai de faire au maître de la maison un compliment sur son dîner et sur cet excellent vin qui, à ma grande surprise, avait trouvé le chemin de ce climat polaire; je dis donc, dans mon meilleur russe, que c'était un luxe auquel je ne m'attendais guère; je ne me rappelai pas que luxe se dit *roskosch* en russe. J'étais convaincu que luxe (*luxus*), mot latin admis dans toutes les langues européennes, devait être compris par le chef du cercle; mais il me répliqua qu'il fallait dire *uxus*, qui signifie vinaigre.

Il était évident qu'il comprenait que son vin avait l'aigreur du vinaigre; je protestai; mais il répéta plusieurs fois que c'était bien *uxus*, et non luxe ou *luxus*, comme nous disons. Je me résignai enfin à prendre pour mon compte cette grossièreté toute gratuite.

Je passai la soirée avec le natschalnik chez un marchand de Ieniseisk, qui nous avait invités, et fort heureusement je trouvai là un des officiers exilés en 1825. Ils avaient tous les deux passé un an à Tochitá, mais ensuite ils avaient obtenu ce lieu d'exil moins rigoureux. Cet officier parlait le russe et le français, et il me servait d'interprète; enfin je fis comprendre

au chef son erreur au sujet du mauvais compliment que j'étais censé lui avoir adressé, ce qui produisit un éclat de rire général. Le marchand nous servit du café, du vin, des liqueurs, et nous passâmes une soirée fort gaie dans son magasin, où je régalai la compagnie de quelques anecdotes d'Europe.

Le 11 juillet est, chez les Russes, un jour de grande fête, celle de saint Pierre et saint Paul, car leur long jeûne est expiré. Après avoir fini le matin mes observations, je demandai audience au natschalnik et à toutes les sommités de la ville, telle que l'ataman des Cosaques, l'arpenteur, les deux officiers exilés et autres. Le protopope vint avec plusieurs ecclésiastiques; un court quatuor fut exécuté, et on aspergea d'eau bénite les obras, ainsi que toutes les personnes présentes et moi-même, qui, cependant, devais être considéré comme un hérétique. Je montrai mes plans, ainsi que ma route de voyage, et, à l'aide des cartes construites pendant ma tournée de la déclinaison de l'aiguille aimantée, de l'inclinaison et de la force de l'intensité magnétique, et indiquant les lignes isogoniques, isokliniques et isodynamiques, je tâchai d'expliquer les rapports du système magnétique en Sibérie. Puis je portai devant la maison un réfracteur de Fraunhofer, avec lequel on regardait le soleil et ses taches, et un sextant pour les observations, avec pied et horizon de mercure, qui leur permettait de voir la descente du soleil. Quoique Turuchansk (qui tire son nom du petit fleuve Turuchan, venant de l'ouest et se jetant

dans le Ienisei, près de la ville) soit bâti sur une colline, ce n'est cependant qu'un marais, et, dans les principales rues, on marche sur des planches à demi pourries. Si on fait un faux pas, on risque de s'enfoncer dans le limon jusqu'aux genoux; toute la surface du sol est, même dans la saison chaude, couverte d'une eau stagnante au-dessus de laquelle on remarque une moisissure verdâtre, en partie cachée par des copeaux, et en partie par toutes sortes d'immondices jetées des maisons. Des vapeurs putréfiées s'exhalent de ce cloaque par une chaleur de vingt à vingt-quatre degrés Réaumur. La cause de cette déplorable situation provient de ce que le sol ne dégèle jamais à une profondeur plus grande qu'un arschine (l'arschine équivaut à 0 mètre 7111), même au cœur de l'été, quand le soleil est au-dessus de l'horizon, presque les vingt-quatre heures. Pour élever l'église actuelle, on raconte que la terre fut à peine creusée d'une demie-arschine et qu'on trouva de la glace, bien que l'on fût en plein été. Les racines des arbres, au lieu de pénétrer dans le sol, s'étendent horizontalement. Lorsque la neige tombée en hiver se fond, l'eau ne peut, comme dans les contrées méridionales, se perdre par infiltration, mais s'arrête au point où la glace commence, formant avec la première couche de terre et d'argile un limon liquide. Les exhalaisons malsaines qui s'en échappent produisent beaucoup de maladies, surtout le scorbut et l'hydropisie; les libations fréquentes d'eau-de-vie y contribuent peut-être aussi, de sorte que les person-

nes qui abandonnent le pays après un séjour de plusieurs années retournent, en général, à Ieniseisk avec une santé perdue. C'est par cette raison que les marchands de cette ville se rendent à Turuchansk en été seulement, et le quittent au commencement de l'hiver. Les petits enfants courent, du reste, dans les rues en chemise, jouant et riant d'aussi bon cœur que les nôtres.

La colline sur laquelle cette place est située forme une île carrée, entourée de deux bras de fleuve, et comprend un espace de vingt-sept verstes du nord au sud et de vingt-trois verstes de l'est à l'ouest. Je fis mes adieux à la compagnie et me rendis à ma lodka, où mon patron salua la ville de trois salves d'honneur. La chaleur était extrême, et on allait contre le courant à l'aide de *podvodi*. Les gens étant à moitié gris, nous ne fîmes, avant la nuit, que huit verstes. Le marchand Koroscho m'avait fait faire une espèce de tente (*pólog*) de serge blanche. Pendant la nuit, cette tente pouvait être suspendue au-dessus du banc qui me servait de lit et me protégeait contre les cousins. Elle avait la forme d'un parallélipipède rectangle de la même longueur et largeur que le banc. De chaque côté, près de mon oreiller, se trouvaient deux fenêtres fermées avec de la crinoline pour le renouvellement de l'air. Avant de nous coucher, Gustave commença ses fumigations ordinaires, afin de chasser la cohue bourdonnante; puis j'entrai à la hâte et me glissai tout habillé sous la tente, dont les extrémités furent promptement cachées au-des-

sous du matelas; mais, en dépit de toutes ces précautions, il resta force ennemis. Gustave tenait la lumière près de la fenêtre, tandis que je tuais tout ce qui me tombait sous la main. Alors je pus me déshabiller et me mis sous la couverture. La nuit n'en fut pas moins rude, la crinoline d'une fenêtre ayant malheureusement un petit trou et la chaleur étant insupportable.

Afin de protéger leurs petits enfants contre la furie de ces insectes, les Sibériens ont arrangé leurs berceaux de la manière suivante : Quatre douves minces sont jointes de manière à former un cadre carré de la longueur d'une aune ou plus, avec un fond de toile grossière. De chacun des quatre coins sortent des cordons qui forment un nœud à la hauteur d'une aune au-dessus du cadre; de ce nœud part une corde plus longue attachée à l'extrémité d'une longue perche élastique, clouée par l'autre bout aux poutres du plafond. Pour préserver l'enfant des piqûres, le milieu d'une grande pièce carrée de toile est fixé au nœud qui réunit les quatre cordes pour retomber ensuite sur le cadre, au-dessus duquel cette toile forme une tente pyramidale. On berce l'enfant dans une direction verticale, et le meuble ne prend aucune place sur le plancher de l'appartement, en général très-étroit.

Le lendemain, la chaleur et les cousins firent si bien, qu'il était également impossible de se tenir sur le pont et dans la cahute. A midi le thermomètre marquait, à l'ombre, vingt-trois degrés sept minutes

Réaumur. Gustave et les trois Cosaques (dont l'un, de Krasnoiarsk, avait accompagné M. Erman à Irkutsk) se déshabillèrent, se jetèrent dans l'eau pour se rafraîchir; puis ils sautèrent tout nus sur le rivage pour aider les gens de l'équipage à tirer la lodka, et nous prîmes le galop joyeusement. La même chaleur et le même fléau nous poursuivirent encore le 13 juillet. Impossible de lire ou de travailler. « Il y a, dit Jouy (*Ermite de la Chaussée-d'Antin*), des époques dans notre vie pendant lesquelles nous ne pouvons faire autre chose que d'exister. »

Le 14 juillet, je me levai à huit heures, après un bon somme du matin, Gustave ayant trouvé le secret de rendre ma tente impénétrable. J'exécutai mes observations astronomiques et magnétiques près du *Derévna-Kostino*, situé à quatre-vingt-seize verstes au sud de Turuchansk, et, comme c'était le jour de naissance de ma femme, je régalai l'équipage et tous ceux qui s'approchèrent de la barque d'une double ration d'eau-de-vie. Deux coups du petit canon de la lodka saluèrent ce jour, avec les signes de croix et les révérences ordinaires. Le patron et ses gens firent des vœux pour mon heureux retour, et souhaitèrent une vie longue et heureuse à mon épouse et à moi. Cette date si chère me donna l'idée de proposer au patron de baptiser sa nouvelle lodka, qui n'avait pas encore de nom, de celui de Jeanne. Si je l'avais connu à cette époque aussi bien qu'à notre retour à Ieniseisk, j'eusse été certain que le nom et le navire auraient été tenus en grand honneur. Mais,

la double ration donnée à l'équipage l'ayant rendu passablement gai, il me sembla que ce serait une profanation que de prononcer le nom de ma femme devant de pareilles oreilles et de le faire répéter par de pareilles bouches.

Le premier acte de la fête terminé, je pris un bain rafraîchissant dans le fleuve, et je vis avec plaisir qu'un vent assez vif s'élevait du nord et chassait les cousins. Il nous fut dès lors facile de nous servir de voiles, et, sans *podvodi*, nous avançâmes très-vite jusqu'à midi passé. Je dis au patron: « Il est clair que ma femme prie pour nous; c'est grâce à elle que nous avons cette brise excellente. » Le patron supposait aussi que sa *Molodaia* était pour quelque chose dans notre bonne fortune. Elle priait pour lui matin et soir, disait-il, afin de hâter notre retour.

Je lui demandai s'il ne croyait pas qu'elle priait parfois le dieu du fleuve de l'engloutir dans ses eaux pour pouvoir choisir un mari plus jeune. La question ne l'impressionnait guère; il était bien sûr d'elle, et il n'avait pas tort. C'était un bel homme dans son genre, d'un esprit ferme et d'un cœur excellent.

Gustave me fit un bon potage avec du bouillon de poulet. Je l'arrosai de vin rouge mélangé de mauvaise eau-de-vie que le marchand de Turuchansk m'avait vendue. Peu de temps après, soit comme couronnement de notre fête, soit que nos chères femmes eussent interrompu leurs prières, nous fûmes assaillis par un orage magnifique avec des

éclairs et une forte pluie. Le patron ayant l'habitude de naviguer le long des rives du fleuve, le courant y étant moins fort qu'au milieu, la tempête nous jeta sur un petit promontoire où nous restâmes mouillés quelques heures dans le voisinage de l'embouchure du *Sucha-Tunguska*. Après cette halte, le temps redevint favorable, et un vent du nord plus ou moins vif nous avait déjà conduits le 16 juillet au *Derévna-Kangatovo*, où je fis arrêter dans l'après-midi pour observer et renouveler nos provisions. Le fleuve me parut là, comme à plusieurs autres endroits, avoir un mille de large. Dans la nuit, M. Schoppe et ses deux camarades s'avancèrent de nouveau dans le *Betschevá*.

Gustave, en m'apportant mon café le matin du 17 juillet, me raconta que nous marchions maintenant avec six chiens. J'accourus pour voir ce nouvel attelage, mais je ne pus au commencement distinguer les êtres qui nous conduisaient. Le bâtiment allait contre le vent et le courant, entraîné comme par une puissance magique invisible. Enfin Gustave appela mon attention sur une ligne ondulatoire qui se manifestait au milieu des joncs du rivage : c'étaient les chiens qui remuaient leur queue pendant la course.

Nous voguions certes plus vite que si le podvada avait été dirigé par des hommes, qui sont parfois forcés de faire de grands détours pour éviter les bords marécageux, tandis que le pied léger du chien glisse sur la rive du fleuve et jusque dans l'eau même.

L'après-midi, nous dépassâmes une société d'Ostiaques qui s'étaient campées sur le bord occidental avec deux *iurtes* en écorce de bouleau et cinq de leurs petites barques fortement chargées. Les enfants fourmillaient sur le rivage, jouant avec des pierres. Une heure plus tard, nous rencontrâmes encore trois à quatre barques d'Ostiaques et deux *iurtes* près du *Derevna-Dolgoi*. Cette compagnie nous rendit visite comme la première, mais la conversation était peu animée, presque personne de la société ostiaque ne comprenant le russe.

Le 18 juillet, nous nous arrêtâmes quelques heures près du *Derevna-Tschulkovo*, sur le côté oriental du fleuve, et, le 19, près de Lebedevo, afin de faire des observations. Le 20, nous étions enfin près de Somorokovo (latitude soixante et un degrés trente-neuf minutes vingt-trois secondes, et deux degrés trente-huit minutes neuf secondes de longitude ouest de Ieniseisk, ou cent sept degrés vingt-deux minutes trente-deux secondes à l'est de l'île de Fer). Le long des rives du fleuve, on voyait à l'est, comme je l'ai déjà dit, une longue chaîne de collines, tandis que, du côté opposé, le terrain était plat et couvert de bois à quelque distance du rivage. Depuis Selo-Dubtscheskoie (latitude, soixante et un degrés une minute trente-cinq secondes; longitude, deux degrés trente-quatre minutes cinquante-trois secondes à l'ouest d'Ieniseisk, ou cent sept degrés quinze minutes quarante-huit secondes à l'est de l'île de Fer) jusqu'à Somorokovo, vers le nord, le fleuve s'élargit et semble

un lac d'environ six milles géographiques de long sur un mille ½ de large, avec treize îles rocailleuses plus ou moins grandes; il est bordé des deux côtés de rochers élevés et escarpés qui le forcent de prendre son cours d'abord vers l'est, puis tout à coup vers le nord-ouest, et enfin vers le sud-est, pour faire plus tard un grand arc de plus d'un demi-cercle vers le nord et le nord-est jusqu'à Somorokovo. Dans cette course irrégulière, il a, aux endroits où il est serré par les rochers, deux *Porogs*, un petit et un grand, et plusieurs *Scheveras* qui accélèrent de beaucoup le voyage jusqu'à Turuchansk, mais rendent le retour fort difficile. Dans ce trajet encombré, nous engageâmes, à Ust-Tunguska [1], huit hommes pour tirer le Betschevá avec notre équipage. Deux câbles furent attachés au sommet du mât, et les gens divisés en deux pelotons chacun avec son câble; l'un et l'autre avait à franchir des rochers aux flancs presque perpendiculaires du côté du fleuve et à peu près inaccessibles. La lodka avançait lentement, parfois s'arrêtant tout à fait : les gens étaient hors d'état de la faire marcher. Arrivés à une certaine pointe de terre saillante, il fallut envoyer un détachement de l'autre côté du fleuve, fort étroit à cet endroit, afin d'opérer le passage autour de ce cap difficile. Le courant, extrêmement violent,

[1] Ce lieu a reçu son nom du fleuve *Podkammennaia-Tunguska*, près de l'embouchure (*ust*) duquel il est situé; Podkammennaia signifie *entre les rochers*, de *Kameñ*, pierre. Parmi les rivières tunguses qui tombent dans le Ienisei, nous avons nommé Nischni-Tunguska, près du couvent de Troitzkoi, Sucha-Tunguska (la Sèche) et Nischni-Tunguska, qui sont une continuation de l'Angara.

fit sauter le câble, et cet accident rendit notre position assez embarrassante. Nous restâmes plusieurs heures sans pouvoir bouger; vers dix heures du soir, le patron m'annonça enfin que nous n'avions plus que la dernière muraille du roc à passer.

Le 23 juillet, nous étions à Selό-Dubtscheskoie, après une nuit fort agitée. L'équipage se révolta contre le patron en faisant un bruit assourdissant. Un Juif vint à bord en disant qu'il avait une supplique à présenter à Son Excellence (*Vasche Vysokoblagorodie*); il me prenait pour le chef du cercle. Quoiqu'on tâchât de lui faire comprendre que j'étais un homme de science et un étranger, et que le chef du cercle se trouvait encore à Turuchansk à notre départ, il voulut à toute force pénétrer dans ma cabine; on l'arrêta, mais il continua à hurler son *Vasche Vysokoblagorodie*, jusqu'à ce que le Cosaque de Krasnoiark, vigoureux gaillard, le prit par le bras et l'entraîna; il ne lâcha prise qu'en pleine montagne. Me rendant quelque temps après au cimetière avec mes instruments pour observer, cet homme me poursuivit encore de ses cris; enfin mes occupations lui firent comprendre qu'il s'était trompé de personne. Le soir, nous nous fîmes précéder de cinq verstes par des chevaux; ces cinq verstes durent être faites avec six hommes dans le Betschevá, le terrain étant marécageux. Enfin nous trouvâmes nos chevaux, et cette nuit, nous n'eûmes plus à nous plaindre de la lenteur de la marche. Le matin, des chevaux frais nous attendaient au *Derévna-Sotika*. Les che-

vaux vont au petit trot; avec un vent contraire, il est impossible d'avancer plus vite contre le courant, et nous avions cet avantage que le patron pouvait à son gré commander *forte* ou *piano*. La nuit, un vent du nord nous permit d'aller à la voile; vers midi, nous étions à Sérebrinikova, où je m'arrêtai pour faire des observations.

Le 26, nous atteignîmes un des grands villages, Selo-Nazimovskoie, qui se composait de trente-deux maisons et de soixante-six âmes. Un pope, qui avait fait le chemin avec nous d'un des villages précédents, nous quitta en cet endroit. Voyant un jour Gustave faire cuire du riz dans de l'eau pour me faire de la soupe, il lui demanda si son maître faisait toujours un maigre aussi rigide. Gustave, qui avait la manie de se moquer de tous ceux qui lui tombaient sous la main, lui répondit affirmativement. Frappé de surprise, le pope demanda à quelle religion j'appartenais, et Gustave de dire qu'il l'ignorait. Si ce pope vit, quelque temps après, la demi-poule rôtie que le mauvais plaisant m'apporta, il dut comprendre qu'on se moquait de lui.

Parvenus enfin à Ieniseisk le 28 juillet à quatre heures et demie de l'après-midi, des coups de canon réitérés annoncèrent notre arrivée à la *Molodaia* du patron.

Depuis le 26, nous étions allés alternativement à la voile ou avec des chevaux. Ce dernier mode de transport avait été souvent interrompu par des ruisseaux, des marais, des broussailles et d'autres obstacles

qui nous forçaient de dételer et de faire de longs détours. Le voyage de Ieniseisk à Turuchansk avait duré dix jours et demi, et le retour, qui, dans des circonstances défavorables, pouvait bien, au dire du patron, exiger un mois entier, dura seulement seize jours. Le voyage entier, comprenant plus de deux mille verstes, n'avait pris, par conséquent (les cinq jours du séjour à Turuchansk défalqués), que vingt-six jours et demi, malgré les haltes fréquentes de plusieurs heures dans les endroits où j'avais à observer et affaire. Pendant toute cette excursion, j'avais été favorisé par un ciel des plus sereins pour mes observations astronomiques. Je trouvai dans mon logement des lettres de ma femme, de trois de mes enfants, de l'académicien Kupffer, une connaissance de voyage; du baron Palmstjerna et du chambellan Tersmeden, son attaché, avec des lettres de recommandation adressées à plusieurs autorités pour ma prochaine expédition à Archangel; du colonel Muravieff et de sa femme, de mon assistant, M. Due, qui, par Viluisk et Iakutsk, était arrivé à Irkutsk, et de son frère, secrétaire d'État de Norvége à Stockholm, et ce me fut une récréation précieuse après cette tournée si pénible. Comme par enchantement je me trouvais tout d'un coup transporté des déserts ostiaques au milieu d'amis et de connaissances de l'Est et de l'Ouest! De nouveau, je me sentais entouré d'êtres aimants de mon espèce. Ce bonheur produisit sur moi un effet salutaire. La fatigue, les observations et leurs calculs, joints aux insomnies, m'avaient attaqué les nerfs et

laissé une disposition d'esprit très-sombre. Je ne suis pas du tout étonné qu'un pareil voyage, dans des zones semblables, ait pu produire des crises violentes sur des voyageurs danois[1].

Le 30 juillet, Schádrin vint me prier très-humblement de lui faire l'honneur de passer la soirée chez lui, afin que sa Molodaia pût faire ma connaissance, ce que je promis avec plaisir à ce brave homme. La compagnie se composait de ces époux et de deux gentilles jeunes filles de leur famille, et enfin de Gustave, que j'avais dû emmener avec moi comme interprète pour soutenir la conversation. Nous prîmes du thé et du punch en fumant.

On avait mis mon couvert isolément à une petite table.

Nous récapitulâmes avec beaucoup de gaieté plusieurs de nos aventures de voyage. Les saillies dont Gustave assaisonnait ses traductions amenaient fréquemment des éclats de rire. Après avoir bu quelques verres de punch, le patron fut tellement touché de ma condescendance, qu'il se mit à genoux devant moi et voulut embrasser mes pieds. Je le relevai aussitôt. « Voilà ce que nous ne faisons pas chez nous, lui dis-je. Il n'y a que le pape qui se laisse baiser les pieds, et, n'étant ni pape ni même prêtre, mais un

[1] Le lieutenant danois Wormskjold, qui accompagnait Kotzebue dans son voyage autour du monde, s'imagina que celui-ci voulait l'empoisonner; de sorte que Kotzebue se vit forcé de lui céder, pour son usage, une tonne d'eau, que Wormskjold fermait de son sceau chaque fois qu'il y avait puisé un verre d'eau. Le philologue Rask, qui traversa la Sibérie pour aller dans les Indes, fut bien près de devenir fou.

pécheur comme toi, je ne veux pas recevoir un pareil hommage. A un brave homme tel que toi, nous donnons notre main en serrant la sienne, et c'est ce que je désire faire, parce que tu t'es conduit en homme d'honneur pendant ce voyage, et puis parce que tu es bon marin. Serrons-nous donc la main; je te dois l'heureuse issue de notre voyage. » Les fonctionnaires russes, appelés Tschinovniki (nobles, personnes de rang), se conduisent vis-à-vis du Meschtschanin (bourgeois) avec plus de hauteur que nous à l'égard de nos domestiques. Le bourgeois se regarde donc comme comblé quand il est traité en égal par un fonctionnaire.

Plus tard, on me servit un petit plat de viande et un petit verre de *kislarski*, espèce d'eau-de-vie de vin fabriquée à Kislar, situé près de la mer Caspienne. En prenant congé de la Molodaia, elle me tendit sa joue; j'embrassai aussi les jeunes filles. L'une d'elles avait de beaux yeux et des couleurs fraîches, et l'idée me vint de faire un *da capo*. Gustave s'écria : « *Zwei mal, Gott straf mich*[1]! » « Ne trouves-tu pas qu'elle mérite un pareil hommage? » lui demandai-je. « *Ja, Sie war nicht übel die kleine*[2], » fut sa réponse. Étant arrivés dans la rue, les fenêtres de la maison de mon amphitryon s'ouvrirent, et ces dames me saluèrent de leurs mouchoirs; je leur répondis avec mon chapeau. Pourquoi n'avouerai-je pas que ces heures furent les plus agréables de mon séjour à Ieniseisk? La

[1] Deux fois Dieu me punisse!
[2] Oui, vraiment, la petite n'est pas mal.

simplicité du cœur, jointe à l'honnêteté et à la modestie, font toujours une bonne impression. Cette dernière qualité ressemble à la fleur des bois, rarement vue par l'homme des villes, et dont le parfum lui paraît toujours frais et nouveau.

Quelques jours après, je passai une soirée chez M. Sadikov, médecin de la ville; il me dit que le préfet avait exprimé son étonnement de ce que j'avais accepté l'invitation d'un *Meschtschanin*, en le négligeant, lui, le premier fonctionnaire de la cité. La cause en était que ma visite était une joie pour le patron et un plaisir pour moi, tandis que ces deux conditions ne se seraient pas rencontrées, je le suppose, chez le préfet. Je fis au médecin, sur sa demande, le cadeau d'un rasoir anglais, et sa femme me donna, en échange, un tapis de sa façon, de six pouces de long sur quatre et demi de large; elle y avait brodé un joli petit barbet en perles de verre, sur un fond de perles bleu de ciel. Ce tapis, entouré d'une frange en perles, était destiné à être placé au-dessous d'un vase de fleurs. On lisait sur le revers. *Christophoro Hansteen, humilis Sadikov Eniseensis Medicus.*

La chaleur eut une terrible intensité pendant le temps que je passai à Ieniseisk. Je trouve dans mes notes que le thermomètre marquait le 31 juillet, peu après midi, vingt-quatre degrés deux minutes Réaumur à l'ombre, et, à quatre heures de l'après-midi, trente-trois degrés deux minutes au soleil. Le 5 août, à midi, après avoir pris congé du préfet

et de Sadikov, je quittai Ieniseisk afin de trouver M. Due à Krasnoiarsk, d'où nous devions tous les deux continuer notre route par Tomsk, Barnaul, Semipalatinsk, et le long de la ligne kirghise jusqu'à Orenbourg et Astrakan.

CHAPITRE VIII

Voyage à travers les mines kolyvanes jusqu'à la frontière chinoise et le long de la ligne kirghise jusqu'à la ville de fabriques Slatoust, et de là jusqu'à Orenbourg. — Choléra. — Séjour à Orenbourg.

Après avoir rejoint mon compagnon Due à Krasnoiarsk, nous prîmes, conformément au conseil du comte Speranski (voyez le second chapitre), notre direction vers le sud.

Dans la mine de Smeinogorsk (en allemand : *Schlangenberg*, — montagne des Serpents), on recueille une grande quantité d'argent; on y voit également une riche carrière de porphyre, d'où sortent de beaux objets d'art, tels que des vases d'une dimension remarquable.

Depuis Smeinogorsk, le chemin se rapproche de plus en plus de la frontière chinoise, vers Buchtarminsk; puis il tourne au nord-ouest, côtoyant le fleuve Irtisch jusqu'à la ville ou forteresse d'Omsk, espace appelé ligne d'Irtisch. A partir d'Omsk, la route se dirige vers l'ouest jusqu'à Troisk et Verchouralsk, espace appelé ligne de l'Ischimsk, du fleuve Ischim, qui la traverse à mi-chemin. De Verchouralsk, on suit la ligne d'Orenbourg, d'abord vers le

sud jusqu'à Omsk, puis vers l'ouest le long du fleuve Oural, jusqu'à Orenbourg. Ces trois lignes, qui comprennent ensemble une étendue de deux mille deux cents verstes, sont garnies de petites citadelles, de redoutes et d'avant-postes éloignés les uns des autres de douze à trente verstes. Ces fortifications, défendues par des Cosaques, sont construites pour protéger les Russes domiciliés le long de la ligne contre les hordes sauvages kirghises, race tartare mélangée peut-être d'un peu de sang kalmouk, menant une vie nomade sur le grand steppe entre la mer Caspienne vers l'ouest, la mer d'Aral vers le sud, et les lignes susdites vers le nord, l'est et l'ouest. Les Kirghises font parfois des incursions sur le territoire voisin, vendent comme esclaves les Russes dont ils s'emparent, à Khiva et à Bokhara, où ils sont traités de la manière la plus barbare, comme des bêtes de somme. Leur dernière attaque avait eu lieu environ dix ans avant notre arrivée; mais elle avait été vivement repoussée, et deux mille assaillants avaient payé cette audace de leur vie. Depuis ce temps, ils s'étaient montrés assez pacifiques, et, maintenant, on pouvait passer la ligne sans trop de risques. Ces fortifications servent également de station; nous refusâmes deux Cosaques armés que l'on nous offrit comme escorte, trouvant ce supplément de personnel inutile. Les Kirghises pauvres prennent du service comme ouvriers chez les Russes domiciliés sur la ligne; quelques-uns parlent même le russe comme les Cosaques, et leurs familles com-

prennent la langue kirghise. Ils vivent pendant toute l'année, même en hiver, par un froid de trente degrés, sous des tentes de feutre (*kibitkes*) qu'ils savent chauffer avec des joncs. Leurs petits enfants vont tout nus, et, la nuit, ils les enterrent jusqu'au cou dans de la cendre chaude. Nous n'entrevîmes qu'une seule fois une femme kirghise d'un rang élevé; elle était à cheval, et c'était un curieux spectacle : son amazone, en velours de coton, était magnifique dans son genre. Sa taille était élancée; elle montait comme les hommes, et portait des bottes avec de grands talons verts : du sommet d'un bonnet pointu, ou turban, flottait un long voile blanc. Ses cheveux noirs étaient tressés avec des colliers de corail et de perles descendant sur les épaules. Nous aurions bien désiré la voir de plus près; mais, quand nous approchâmes en lui faisant des signes, elle fut intimidée et s'enfuit en se servant de son fouet et de ses talons pour accélérer la course de son cheval.

En Russie, la réception qu'un homme trouve dépend de sa position sur l'échelle militaire. Un professeur y occupe le rang de colonel; le commandant des avant-postes n'est que sous-officier, celui des redoutes lieutenant, et ceux des petites citadelles capitaines, majors, ou lieutenants-colonels, ce qui donne souvent lieu au cérémonial le plus comique. En arrivant le soir à un avant-poste pour y passer la nuit, le commandant de l'endroit se présente aussitôt devant moi avec trois hommes tous en uniforme : on me rend les honneurs militaires en me déclarant que rien de

nouveau ne s'est passé dans la redoute ou l'avant-poste; puis je suis revêtu du commandement, et on me demande mes ordres.

Le lendemain matin, l'officier attend dehors, avec la plus grande patience, que nous soyons habillés et prêts à partir; puis il entre, donne son rapport, et reprend le commandement, que je remets en ses mains.

La tranquillité des Kirghises, depuis leur dernière irruption, avait probablement eu pour résultat de faire négliger les fortifications. Les avant-postes ne montraient aucune trace de défense contre une surprise ennemie, les redoutes avaient quelques chevaux de frise à moitié pourris, et les citadelles à peine deux canons rouillés. En racontant à un douanier russe, Serbe de naissance, que je rencontrai sur la ligne, que le commandant d'une de ces citadelles n'avait pas osé me prêter, à moi étranger, une carte de la citadelle dont j'avais besoin pour mesurer la distance de notre logement, d'où nos observations étaient faites, au centre de la forteresse, il s'écria avec un éclat de rire : « Allons donc! une commère kirghise à cheval sur une vache serait capable de prendre une pareille citadelle. »

De la ville de Semipalatinsk, le point le plus méridional que nous visitâmes sur la ligne de l'Irtisch, on a, dans ces dernières années, établi un commerce important avec les populations qui s'étendent de Taschkent jusqu'au Thibet; nous étions libres d'aller au Thibet, et même aux Indes orientales, nous as-

sura-t-on; seulement il fallait raser sa tête et s'habiller en Kirghise. Voilà ce que font les marchands russes qui y vont tous les ans et gagnent cinq cents pour cent de leur capital. Or la Russie à demi policée réussit, comme l'éléphant apprivoisé qui attire l'éléphant sauvage, à civiliser peu à peu ses voisins indisciplinés; le commerce et les intérêts réciproques les rapprochent; les avantages de la vie civilisée sautent aux yeux des barbares, et, ici comme partout, la Providence fait servir les passions des hommes à atteindre des buts supérieurs.

La petite ville et citadelle de Buchtarminsk est située sur la frontière chinoise, près du fleuve Irtisch, qui vient de la Chine à environ deux cent soixante-dix verstes au sud-est de Semipalatinsk; la frontière chinoise est gardée, du côté septentrional, par des Russes, et, du côté méridional, par des Chinois. Les rapports sont d'une nature tellement pacifique, que les Chinois, quand l'automne vient avec le froid, déposent leurs armes chez les Russes et s'en vont vers le Sud, contrées plus tempérées; ils reviennent avec le printemps, et leurs armes leur sont rendues sans aucune difficulté et en toute amitié par leurs voisins du Nord. Les *nations européennes civilisées* ne sauraient se montrer une pareille confiance : armées jusqu'aux dents vis-à-vis l'une de l'autre, il leur faut un œil sur chaque doigt.

Étant arrivés le 1er novembre à la citadelle de Troisk, le commandant nous apprit que des négociants de la Bokharie avaient apporté le choléra à

Orenbourg, et que cette ville était entourée d'un cordon militaire; il croyait que nous serions exposés à de grands embarras pour entrer dans la ville; le séjour y présentait en outre des dangers, et nous aurions à subir une longue quarantaine lorsque nous devrions la quitter. La ligne d'Orenbourg, qui nous restait à passer, était la plus dangereuse de toutes; six à huit Russes y ayant été, dans les derniers temps, saisis par les Kirghises et vendus commes esclaves à Khiva; il fallait donc nous faire escorter, sur toute la ligne, par douze Cosaques armés. Afin d'éviter tous ces inconvénients, il nous donnait le conseil de prendre plutôt un détour vers le nord-ouest à travers différentes branches de la chaîne de l'Oural, ce qui nous fournirait l'occasion de voir la grande usine de fer et fabrique d'armes de Slatoust, qui approvisionne presque toute l'armée russe. De là nous pourrions aller à la ville d'Ufa, chef-lieu d'un gouvernement, et y attendre des nouvelles d'Orenbourg. N'ayant pas reçu de lettres depuis trois mois, puisque toutes avaient dû être adressées à Orenbourg, comme l'unique endroit où nous pourrions avoir la certitude de les recevoir, cette prolongation du voyage nous était très-pénible; il fallut cependant s'y résigner.

La ville de Slatoust est située sur l'Oural, à un mille à l'ouest du roc le plus élevé, qui appartient aussi à l'Europe. Le directeur et les ouvriers sont presque tous des Allemands; beaucoup viennent de l'Alsace : pour les ouvrages manuels les plus communs, on se sert cependant aussi de paysans russes. On y fa-

brique toute espèce d'armes. Les boulets à canons, les plus petits comme les plus gros, sont limés jusqu'à ce que la dernière trace de fonte ait disparu; puis on les essaye dans un *chablon* de fer au travers duquel le boulet doit passer sans qu'il y ait l'épaisseur d'un cheveu d'intervalle; le coup en est beaucoup plus sûr.

La forme des épées est fixée avec la même exactitude; la lame est limée et resserrée dans trois plaques de fer-blanc dont la plus grande entoure la lame près de la poignée, la seconde vers le milieu, et la troisième à quelques pouces de la pointe; la cambrure de la lame s'adapte à un fourreau de métal fait d'après un moule tellement uniforme, que chaque lame d'épée doit entrer avec une égale facilité dans n'importe quel fourreau; ceux-ci sont également en métal et se confectionnent avec la même précision. Pour l'artilleur et le sapeur, on fabrique des espadons ou sabres plus courts et plus épais dont le dos a des dents comme une scie. Ces sabres servent à la défense dans une mêlée et à couper et scier le bois. Si on voit la moindre trace de fonte ou quelque coup de marteau sur le tranchant qui ne puisse être effacé par la lime, l'arme est brisée, lors même qu'elle ne diffère pas d'un atome de la forme fixée. Le directeur nous montra plusieurs épées cassées, irréprochables à notre avis; mais son œil exercé sut y trouver une légère irrégularité qui certainement ne pouvait avoir grande importance. La règle toutefois est inflexible, et ces armes sont mises au rebut. Une telle exigence serait impraticable dans tout autre pays. Il faut que

le paysan russe, vivant de pain, d'oignons et d'eau, avec un peu d'eau-de-vie à de rares intervalles, ne prenne par journée que quelques kopecks. Nous restâmes plusieurs jours dans cette ville, ayant constamment à nos oreilles le bruissement des conduits d'eau et le cliquetis de la forge de fer.

On nous dit à Slatoust que le choléra avait disparu d'Orenbourg par suite du froid. Cette bonne nouvelle ayant été confirmée à Ufa, nous nous dirigeâmes résolûment vers le sud. L'espace qui sépare Ufa et Orenbourg est en partie habité par des Tscheremisses, des Tschuvasses, des Baschkirs et des Tartares pauvres et sales. Or nous avions eu beaucoup à souffrir pendant ce voyage; notre dernier gîte de nuit, par exemple, était une station baschkire, et, avec un froid de vingt degrés, nous n'avions eu d'autres ressources que de coucher sur le plancher dans nos pelisses avec des bottes en cuir de renne aux pieds, tandis que deux grands carreaux cassés de la fenêtre laissaient pénétrer le vent dans la pièce. Nous nous rendîmes le matin tout gelés à Orenbourg après une nuit pendant laquelle nous ne pûmes fermer l'œil. Vers midi, nous nous approchâmes de cette ville, affamés et transis de froid; elle était entourée d'un cordon militaire; de distance en distance, on avait allumé de grands bûchers pour purifier l'air, et, près de chaque bûcher, il y avait une croix de bois peinte en noir. Des processions de moines en mantes noires, portant des crucifix et des images de saints, faisaient le tour de la ville en psalmodiant et

priant. Tout témoignait du trouble que l'ange exterminateur avait répandu dans la contrée. Nous envoyâmes nos papiers au directeur de la guerre avec la demande de franchir le cordon. Après une attente pénible de deux longues heures, on nous fit savoir que nous pouvions entrer dans la ville, sous la condition de nous rendre directement à la maison de quarantaine, située dans un des faubourgs, de nous abstenir de toute communication avec les habitants, et de donner notre parole que nous resterions à Orenbourg au moins un mois, ou jusqu'à ce que la ville fût manifestement délivrée du fléau. Nous n'avions d'autre choix que de consentir à cette dernière clause, et, après une nouvelle heure d'attente, les portes nous furent ouvertes.

Orenbourg, citadelle de premier rang, fut construite en 1754, près du fleuve Oural, comme place d'arme principale contre les Kirghises, qui en habitaient les environs. La ville, grande et peuplée, a des rues régulières et larges, avec plus de bâtiments en pierre que l'on n'en trouve en général dans ces contrées. Elle possède neuf églises et deux bazars. La *Menovoi-Dvorr* ou cour d'échange, également appelée la Cour asiatique, se trouve à trois verstes de l'autre côté du fleuve; il s'y tient, chaque année, une grande foire. C'est une vaste place carrée, entourée de quatre rangées de petites maisons, contenant des chambres, une cuisine et des magasins pour les Russes et les marchands étrangers, qui affluent au marché. Vers la fin de juillet, on voit arriver des Kirghises, des

Buchares, des Khiviens, des Taschkentes, et même des marchands indiens. Afin de ne pas trop s'exposer dans les steppes, ils voyagent en caravanes, chacune de cinquante marchands, avec cinquante à cent chameaux chargés et des ânes qui portent hommes et provisions, de sorte que l'on peut bien compter qu'il y arrive chaque année plus de deux mille chameaux. Les Buchares apportent du coton brut et filé, des étoffes de coton, dans lesquelles il entre quelquefois de la soie, des robes de chambre, des peaux d'agneau de Bucharie, etc. Les Kirghises amènent annuellement cent cinquante mille agneaux, et portent beaucoup de peaux de moutons et d'agneaux, quelques milliers de peaux de bœufs, de renards, de loups et autres espèces, ainsi que des tapis de feutre grossiers. Les marchands russes et tartares trafiquent des produits de leur pays et de l'étranger. Les Russes prennent les marchandises des Kirghises en échange des objets de l'industrie nationale la plus commune, surtout en fer et autres métaux. On calcule que la Russie gagne chaque année deux millions de roubles par les transactions qu'ils font sur ce marché. Les Kirghises, avec lesquels on aime à entretenir de bons rapports à cause de leur voisinage, sont infiniment plus favorisés que les Buchares et les Khiviens. Cette localité est même un lieu de refuge pour leurs criminels. D'après l'ordre de l'empereur Alexandre, on y a construit une église russe, ainsi qu'une mosquée pour les étrangers, qui, presque tous, sont mahométans.

En entrant au logis qui nous avait été indiqué, la maîtresse de la maison vint à notre rencontre, vêtue de deuil; elle nous raconta que son mari venait de mourir du choléra, et avait été enterré la veille, nouvelle peu agréable pour nous. Après être demeurés quelques jours dans ce quartier tumultueux, nous fîmes la connaissance d'un jeune homme appelé Gregorii Karelin, qui avait reçu une excellente éducation : c'était un ancien lieutenant, et maintenant secrétaire du khan Dschanger Bukeievski, chef de la petite horde kirghise, établi sur la steppe entre l'Oural et le Volga. Sa femme, élevée dans l'institution Sainte-Catherine, à Saint-Pétersbourg, et douée par la nature des plus hautes facultés, avait très-bien profité de l'excellente éducation qu'elle y avait reçue. Karelin nous offrit un pavillon de sa petite maison, où nous trouvâmes le repos nécessaire pour nos travaux, et l'avantage de rapports journaliers avec cette intéressante famille. Nous fîmes chez eux connaissance avec tout ce qu'il y avait de mieux à Orenbourg, particulièrement en jeunes officiers, etc.

Je m'étais attendu à une fort bonne réception de la part du général d'Essen, directeur de la guerre. J'avais en effet, pour lui, d'abord une lettre du ministère russe, dans laquelle il était prié de nous assister de toute manière; puis une lettre particulière de notre ministre à Saint-Pétersbourg, qui était un peu son allié. Le général d'Essen, enfin, était d'origine allemande, imbu de la civilisation euro-

péenne, et, en conséquence, plus accessible qu'un général russe ordinaire. On nous avait, de plus, fait son éloge à Ufa. Le jeudi, 19 novembre, lendemain de notre arrivée, j'allai à son audience afin de lui présenter mon plan de voyage, et de réclamer sa coopération. Je fus congédié par son adjoint, qui me fit savoir que je pourrais revenir le dimanche dans la matinée.

Je ne devinai pas tout de suite la raison de ce long retard. Le dimanche, un Français nommé de la Serre, qui, si je ne me trompe, dirigeait un institut, nous fit une visite, et ne nous cacha pas qu'il venait par ordre supérieur savoir pourquoi on ne nous avait pas encore vus à la cour. Nous apprîmes que le gouverneur tenait, chaque dimanche, à neuf heures, une espèce de cour plénière à laquelle tout fonctionnaire militaire et civil était tenu de se présenter en grand uniforme. Lorsque tout le monde était arrivé, les battants étaient ouverts, et le gouverneur faisait son entrée en uniforme de général, couvert d'une foule de décorations, et avec deux grands cordons de différentes couleurs, l'un sur l'épaule droite, l'autre sur l'épaule gauche, des bottes de cavalerie longues et brillantes, la tournure roide, et adressant quelques mots aux fonctionnaires de premier rang. C'était là un cérémonial beaucoup plus sévère que celui de nos rois quand ils visitent leurs capitales. Je compris que la première audience avait été retardée par le général afin de nous donner une haute idée de sa grandeur un jour de cour plénière, quand il se mon-

trerait dans toute sa splendeur, entouré de ses généraux et d'une nuée de fonctionnaires civils et militaires décorés.

Essen avait, dit-on, servi dans un régiment, à Gatschina, sous l'empereur Paul, en qualité de sous-officier, et avait été particulièrement favorisé par cet empereur. Il s'était fait remarquer comme un homme sûr et loyal, et Paul l'avait peu à peu élevé aux grades supérieurs. Il fut enfin nommé directeur militaire du gouvernement d'Orenbourg. Il n'était pas probable qu'il eût acquis des connaissances en dehors de la pratique de l'art de la guerre, et il ne me parut point que la nature l'eût doué de grandes facultés. Mais son avancement rapide d'une position inférieure à ce poste élevé semblait lui avoir donné une opinion exagérée de sa valeur personnelle, et l'avait déterminé à soutenir son rang par une étiquette des plus strictes. Le jour même de notre présentation, un de ses adjoints nous invita, en son nom, à dîner. C'était bien un repas de général; les convives, de première volée, faisaient leur partie de cartes avant le repas et la continuaient après avoir pris le café; nous restâmes simples spectateurs. Aucune possibilité de parler de mon affaire, et cette négociation me parut remise à un temps indéterminé. Nous croyant, en notre qualité d'étrangers, dispensés d'assister à la cour plénière, nous ne sortîmes pas le dimanche suivant; mais on nous fit savoir qu'il fallait se conformer sur ce point aux usages consacrés. Dans la première audience particulière

que le gouverneur voulut bien enfin me donner, je lui présentai mon plan de voyage vers le sud, le long du fleuve Oural jusqu'à la ville de Gurief, près de la mer Caspienne; de là, vers l'ouest, à Astrakan, près de l'embouchure du Volga, dans la même mer, et puis de cette ville à Saint-Pétersbourg. Je pouvais bien, dit-il, arriver par ce chemin à Gurief; mais les difficultés de la route, de cette ville à Astrakan, étaient presque insurmontables. Il ne s'expliqua pas sur la nature de ces difficultés; seulement il me conseilla de faire un long détour vers l'ouest, jusqu'à Saratov, près du Volga, et puis vers le sud, le long de ce fleuve, jusqu'à Astrakan. Je ne pouvais pas me décider à ce détour, d'abord parce qu'on était exposé, en prenant ce chemin, à avoir bientôt de la neige, ce qui occasionnerait une halte pour le transport des voitures sur des traîneaux, ensuite pour le remontage des roues dans le voisinage d'Astrakan, et enfin parce qu'il valait infiniment mieux, pour les résultats du voyage, au lieu de suivre deux fois la même route, revenir par des chemins différents. Cependant Due apprit de M. Karelin que nous pouvions prendre une route bien plus courte et beaucoup plus intéressante, pour nous rendre à Astrakan : d'abord en nous rendant à Ouralsk, ville fortifiée près de l'Oural, et résidence de l'ataman des Cosaques; de là à Glinenoi, première poste cosaque, vers la steppe kirghise, d'où nous pouvions aller tout droit, en traversant la steppe, à la ville de Tschernoi-Iarr, située près du Volga, à deux journées

d'Astrakan. Karelin offrit de nous accompagner jusqu'à l'avant-poste de Glinenoi, et de se rendre lui-même chez le khan, pour lui annoncer notre arrivée et lui suggérer l'idée de nous inviter à nous reposer quelques jours dans son palais. Il ajouta qu'il proposerait à ce prince de nous envoyer des chameaux avec des *kibitkes* (tentes de feutre), que nous pourrions dresser chaque soir sur la steppe, à l'endroit où nous voudrions passer la nuit. Cet itinéraire nous fournissait l'occasion d'étudier ce peuple nomade, si intéressant sous plusieurs rapports, et de faire la connaissance de leur souverain, qui passait pour un homme aussi instruit que sage. Mais le gouverneur ne voulut pas entendre parler de ce projet, sous prétexte qu'il était responsable de notre vie et de notre santé. Par suite de cette opposition, et comme le général maintenait opiniâtrément le cordon sanitaire et la quarantaine, notre séjour se prolongea jusqu'au commencement de janvier.

Enfin je trouvai un expédient : je prévins le secrétaire du gouvernement que j'avais envoyé aux rédacteurs des différentes revues scientifiques étrangères de courts rapports sur mon voyage, et que mon intention de passer la steppe kirghise était déjà connue; si l'exécution de ce plan était rendue impossible par l'obstination du général, je me voyais forcé de dire que ce dignitaire, au lieu de faciliter notre entreprise, comme il en avait reçu l'ordre de son empereur, l'avait semée d'obstacles invincibles. Le secrétaire répliqua aussitôt : « Attendez un peu, je

cours chez le général, et je suis sûr que cet argument le décidera. » Après une demi-heure, il revint en criant : « Victoire ! vous l'emportez ! » C'était cependant à une condition : je devais écrire une lettre dans laquelle je déclarerais que le général, répondant de notre sort, s'était opposé à cette traversée de la steppe kirghise, et qu'il ne s'était rendu à mon désir qu'après une longue résistance ; de sorte que toute la responsabilité de cette folie retomberait sur ma propre tête. En lui faisant ma visite de congé, je le remerciai de la lettre ouverte qu'il avait bien voulu nous donner pour les Cosaques de la ligne, en me plaignant un peu de ce retard, et il me répondit en allemand par une petite réprimande qui trahissait la cause réelle de son opposition : « Cela vient de ce que l'on a recours aux inférieurs, au lieu de s'adresser aux supérieurs. » C'était là le motif principal : le conseil avait été donné par un homme n'ayant que le rang de lieutenant, au lieu d'être venu de Son Excellence.

Mais le général n'avait jamais mis le pied sur la steppe, tandis que Karelin avait fait cette course plusieurs fois; il savait par expérience que nous ne rencontrerions aucune difficulté. J'ajouterai encore un petit trait qui peint à merveille ce grand fonctionnaire. Alexandre de Humboldt avait traversé la même ligne quelques semaines avant nous. De Omsk on avait envoyé en avant le général Luitwinoff, pour faire préparer un gîte de nuit au savant prussien et à sa suite, et ce messager avait fait croire aux pay-

sans de la localité, qui savaient que l'impératrice était une princesse allemande, que M. de Humboldt était le beau-père de leur souveraine.

Antérieurement à son arrivée à Orenbourg, M. de Humboldt avait écrit une lettre au gouverneur d'Essen, en le suppliant de lui procurer quelques animaux rares qui se trouvent dans les environs de cette ville, et que l'habile naturaliste destinait au musée de Berlin. Mais son écriture était presque indéchiffrable; Essen n'y avait rien compris, et la lettre avait passé inutilement de mains en mains, lorsque enfin un officier du génie, Agapieff, avait pu en saisir le sens et en faire une copie lisible. Essen avait été furieux de la demande, et s'était écrié : « *Ich verstehe nicht, wie der König von Preussen einen Mann der sich mit solche nichtswürdigen Dinge befaszt einen so hohen Rang geben kann*[1]. »

Tout d'un coup il se détermina à entreprendre un voyage d'inspection à Ufa; il rencontra sur la route M. de Humboldt. Ces deux messieurs descendirent de leur voiture et se complimentèrent; puis chacun d'eux continua son chemin dans un sens opposé. De cette manière, Essen n'avait pas eu à s'expliquer devant le célèbre physicien sur le peu de cas qu'il faisait des sciences et de leur importance.

Tout le pays au sud d'Orenbourg, entre les fleuves Volga et Oural jusqu'à la mer Caspienne, n'est qu'un steppe plat et aride dont le sol est salin comme si la

[1] Je ne comprends pas comment le roi de Prusse a pu donner un rang élevé à un homme qui s'occupe de choses aussi futiles.

mer l'eût autrefois recouvert. Le 6 janvier 1830, nous fîmes une petite excursion à la citadelle et à la saline d'Iletskaia Sastschita, près du fleuve Ilek, à environ sept milles norvégiens, au sud-ouest d'Orenbourg. En enlevant la première couche de terre, on y trouve un vaste filon de sel gemme transparent. On taille ce sel, avec des haches et des coins, en blocs de dix pieds de long sur un pied de large et d'une semblable épaisseur. Ces blocs sont subdivisés en carreaux d'une épaisseur de trois pouces, et chaque carreau en quatre barres de la longueur d'un pied.

On les empile comme nous faisons pour le bois; puis on les envoie au Volga sur des traîneaux. On n'a pas encore atteint le fond de cette saline. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle s'étend à plusieurs verstes de chaque côté; mais on ignore où elle finit. Seulement on a calculé que l'espace en exploitation suffirait pour défrayer tout l'empire russe pendant plusieurs générations. Les ouvriers savent faire avec ce sel gemme plusieurs petits objets, tels que croix, salières, gobelets, etc. Lorsqu'il est poli, ce sel a presque la transparence du verre; en poudre, il est blanc comme la neige, et son goût est agréable.

Le 14 janvier, nous quittâmes enfin Orenbourg pour descendre vers le steppe kirghise. Le séjour que nous fîmes chez le khan me semble offrir assez d'intérêt pour réclamer un chapitre spécial.

CHAPITRE IX

Voyage d'Orenbourg à Astrakan. — Pêche de l'esturgeon dans le fleuve Oural par des Cosaques. — Voyage à travers le steppe sur des chameaux. — Séjour dans le palais du khan kirghise Dschanger, au milieu du steppe. — Visite chez la princesse kalmouke Tiumén. — Arrivée à Astrakan.

Accompagné de Karelin, dans la maison duquel nous avions trouvé pendant deux mois l'hospitalité la plus large, nous commençâmes de nouveau notre pèlerinage. Karelin était dans un grand traîneau avec l'interprète du khan, Russe grand et robuste, qui comprenait la langue des Kirghises, et nous dans notre britska suspendue sur des roues comme le char de transport. La neige est rarement profonde dans les contrées méridionales, quoique le froid s'élève parfois à vingt-cinq degrés et plus. Le chemin côtoie le fleuve Oural, qui, depuis Orenbourg jusqu'à la ville d'Ouralsk, a une direction presque droite vers l'ouest, où il tourne vers le sud pour tomber dans la mer Caspienne, près de Gurief. Le long de ce fleuve poissonneux se trouve une série de citadelles et de redoutes défendues par les Cosaques de l'Oural; elles servent d'avant-postes contre les deux hordes sauvages kirghises qui vivent en nomades sur les

grands steppes à l'est du fleuve. On reçoit, pour cette raison, une escorte de deux, quatre ou six Cosaques armés. Les 20 et 21, nous restâmes dans la jolie ville d'Ouralsk, séjour de ces Cosaques et résidence de leur premier ataman.

Les Kirghises sont divisés en trois hordes : la grande, la moyenne et la petite. Après que les Russes eurent conquis la Sibérie, ce peuple nomade fut d'abord regardé comme un fléau pour la partie méridionale de ce pays. Il se distinguait par un esprit de révolte, par le brigandage, la perfidie, la cruauté, en un mot, par toutes les mauvaises passions que l'on rencontre en général chez les habitants des steppes. Déjà, en 1806, les Kirghises, de même que les *Barabinzes*, avaient été assujettis à la Russie; mais le caractère de ces tribus rendait leur fidélité fort variable. La grande horde mène de nos jours une vie errante en dehors des frontières de l'empire russe; quant à la moyenne et à la petite, elles se montrèrent tellement indisciplinées, qu'au commencement du dix-huitième siècle elles furent, ainsi que les *Soongares*, reléguées en Sibérie, où elles ne tardèrent pas à faire la conquête des steppes à l'est de l'Oural, qu'elles possèdent encore. En 1731, le khan de la petite horde, Abul-Khaïr, rechercha volontairement la protection de la Russie, afin de se garantir contre l'oppression des *Soongares*, et, en 1738, le serment de fidélité fut solennellement prêté à Orenbourg par les chefs de cette horde. L'année suivante, la horde moyenne imita cet exemple.

Le bisaïeul du khan Dschanger, qui vivait encore à l'est de l'Oural avec sa horde, est célèbre comme historien. Il est auteur d'une histoire de sa nation, traduite en plusieurs langues européennes. Par suite de discordes avec les autres tribus, son fils, le khan Nuralei, grand père de Dschanger, passa, dans le dernier quart du siècle dernier, sur le côté occidental de l'Oural, avec quarante mille Kirghises, et reçut de Catherine II la permission de s'établir sur le steppe désert qui sépare l'Oural et le Volga, où sa race continue de mener une vie nomade. Le khan Nuralei avait eu de ses douze femmes quarante fils et soixante filles [1]. Chaque fils de khan s'appelle sultan, mais son influence est presque nulle. Ce grand steppe, situé entre le quarante-sixième trois quarts et le cinquantième degré de latitude, et entre le soixante-quatrième et demi et le soixante-huitième trois quarts de longitude de l'île de Fer, était autrefois inhabité. La Russie fait un commerce d'échange assez avantageux avec ces nomades, qui lui livrent leurs produits bruts contre des objets de peu de valeur. Aussi le gouvernement, craignant leur caractère turbulent et voulant les empêcher de quitter le steppe, abandonna aux Cosaques de l'Oural une large bande de terre entre le fleuve et la partie du steppe cédé aux Kirghises, qu'ils devaient tenir en respect. Dans les premières années de ce siècle,

[1] Un courtisan de Saint-Pétersbourg racontant un jour cette histoire à l'impératrice Marie Feodorovna, épouse de Paul, elle témoigna la plus vive surprise, et s'écria : « Quel monstre ! »

ceux-ci, commençant à s'apercevoir, malgré la politique adroite de la Russie, qu'ils ne jouissaient plus de leur ancienne indépendance, chargèrent leurs *kibitkes* sur des chameaux afin de traverser l'Oural. Les émigrants rencontrèrent sur leur chemin un cordon de Cosaques bien armés; et, comme eux-mêmes n'avaient presque aucun moyen de résistance, ils retournèrent sur leurs pas, après quelques coups échangés, et se tinrent tranquilles.

Le fleuve Oural nourrit beaucoup de poissons du genre *acipenser*, tels que l'esturgeon, dont on distingue deux variétés : le grand ou blanc (*acipenser huso;* en russe *bieluga*); le petit (*acip. sturio*); le strelet ou ordinaire (*acip. ruthenus*), et plusieurs autres. Ces poissons quittent la mer Caspienne pour remonter l'Oural, où ils pondent leurs œufs, dont on fait le caviar. Comme on tire de la colle de poisson de leur vessie et que leur chair est d'un goût agréable, les grandes espèces sont d'un prix élevé. La richesse des Cosaques est fondée sur cette pêche, et il y en a qui possèdent quarante mille roubles et plus. La femme d'un Cosaque opulent porte, quand elle est en costume de fête, une espèce de bonnet en forme de casque, tout couvert de pierres précieuses, de la grosseur d'un grain de café, et d'une valeur d'environ mille roubles. L'officier de Cosaques chez lequel nous passâmes les journées des 21 et 22 janvier nous montra un de ces bonnets. Ayant appris de lui que la pêche d'hiver était sur le point de commencer près de l'avant-poste Mergenev, nous nous y

rendîmes et trouvâmes plusieurs traîneaux de Cosaques, chargés de bâtons blancs plus ou moins longs, avec un hameçon fort et pointu, attaché comme une gaffe à l'extrémité du plus gros bâton. Dès le 24, nous comptâmes au lieu indiqué environ quatre mille Cosaques, et il y avait sur le bord du fleuve une pièce de canon en métal de douze livres. A neuf heures du matin, l'officier cosaque commandant fait tirer un coup de signal indiquant que la pêche va commencer. Les Cosaques s'élancent alors vers un endroit du fleuve où le poisson afflue, et forment quatre files éloignées l'une de l'autre de trois à quatre cents pas. On creuse dans la glace, avec des coins de fer, à des distances régulières, des trous ronds du diamètre d'un pied environ. Près de chaque trou se trouvent deux ou trois Cosaques. Un hameçon de pêcheur est poussé à la distance d'un pied du fond de l'eau. Les bâtons blancs placés en travers du fleuve font peur au poisson, qui cherche à s'échapper d'un côté ou de l'autre; puis la curiosité l'attire peut-être aussi, et il se jette sur quelque hameçon. Le Cosaque tourne aussitôt le bâton entre ses mains, de manière à faire pénétrer la pointe dans le corps de l'animal, et il appelle ses camarades. Comme le trou n'est souvent pas assez grand pour que ce puissant animal puisse passer au travers, ils l'élargissent avec des pieux, tandis que le premier s'efforce de l'attirer sous la glace. S'il est retenu par la tête ou par la queue, il faut les forces réunies de trois hommes; mais, s'il est pris par le milieu du corps, un autre procédé

est nécessaire. L'homme qui tient le poisson plonge son bâton d'un côté du trou, tandis que son camarade jette un second hameçon pour saisir l'animal plus près de la tête ou de la queue; et, lorsqu'on a réussi, on le hisse sur le bord. En moins de deux heures, on avait, au dire de l'officier, fait une pêche valant bien quatre cent mille roubles. Une foule de marchands en gros et en détail se trouvent sur la glace avec leurs traîneaux. Ils achètent, argent comptant, les poissons les plus gros et les emportent immédiatement à Saint-Pétersbourg ou à Moscou. Les Russes n'estiment le caviar (en russe *ikra*), c'est-à-dire les œufs, que s'il n'a pas plus de huit jours. Chaque œuf est de la grosseur d'un pois ordinaire, transparent, avec une petite tache grisâtre sur le côté. Ils sont jetés dans une auge et saupoudrés d'un peu de sel fin; puis on les retourne avec beaucoup de soin afin de ne pas les briser, et on les mange quelque temps après avec des oignons hachés. C'est un mets plus exquis que le meilleur hareng de Norvége. On le sert sur la table au déjeuner chez les Russes un peu aisés. Le caviar que l'on trouve chez nous provient d'un poisson moins grand; les œufs ne sont pas plus gros que de la cendrée; ils sont fortement salés et d'un vert foncé, un peu rances, et n'ont pas la moindre ressemblance avec le caviar frais dont nous venons de parler.

L'officier commandant voulut persuader à quelques Cosaques de nous céder deux hameçons, afin de tenter la fortune : nous refusâmes cette politesse.

Notre interprète, Gustave, moins modeste, se mit à l'œuvre et fut assez heureux pour s'emparer d'un poisson d'une valeur de cinquante roubles; il eut le bon esprit cependant de le céder au propriétaire de l'hameçon contre un poisson de moyenne grandeur, qu'il vendit sur-le-champ à un marchand pour vingt-cinq roubles. Cet esturgeon est d'un blanc de craie au-dessous du ventre, ce qui lui a fait donner le nom de *bjeluga*, ou poisson blanc. Les plus grands que nous avons vus avaient six à huit pieds de long et la grosseur du corps d'un homme; le prix d'un pareil poisson peut s'élever jusqu'à deux cents roubles. Il a un museau long et pointu et une gueule assez large au-dessous, assez éloignée de ce museau. L'esterlet, beaucoup plus petit, a un pied à un pied trois quarts de long; sa chair est jaunâtre, grasse et fort délicate. On le rencontre également dans les fleuves de la Sibérie septentrionale, qui vont se jeter dans la mer Glaciale, tels que l'Obi et le Ienisei.

La pêche terminée, on choisit quelques-uns des plus gros poissons, et une députation de trois officiers cosaques est chargée d'aller les offrir à l'empereur à Saint-Pétersbourg. Une audience est accordée à cette députation, dont le chef reçoit un bocal d'argent, doré à l'intérieur, et rempli de ducats.

Notre hôte d'Ouralsk nous montra dans une armoire vitrée trois de ces bocaux qu'il avait reçus à différentes époques comme chef de semblables députations. L'unique objection qu'il avait à faire contre cet usage, c'est que l'étiquette de la cour l'obligeait

de raser son épaisse et longue barbe, et qu'il y gagnait des maux de dents jusqu'à ce que sa barbe fût repoussée.

Nous abandonnâmes ensuite le fleuve et nous courûmes trois petites journées à travers le steppe, vers le sud-ouest, pour arriver à trois postes de Cosaques qui se trouvent isolés sur cette vaste plaine. Le 26 janvier, nous fîmes une halte dans le dernier poste (*Glinänui*), placé à la limite du steppe cédé aux Kirghises. Ces postes ne sont que des cabanes de terre ou d'argile à demi enterrées sous le sol. Dans tout le steppe il n'existe ni arbre ni arbrisseau. On se sert, pour le chauffage, de joncs qui poussent en quelques endroits humides et de bouse de vache séchée. Le sol est partout salin, de sorte que l'eau des sources n'est pas buvable, même pour les vaches et les chevaux. On a de l'eau fraîche en faisant fondre de la neige, dont on voit toujours dans la cour une provision sur un char, et l'été on boit de l'eau de pluie.

Les ailes des maisons et les haies sont en général formées de rameaux et de joncs tressés ensemble. Le poste où nous nous trouvions était assez remarquable; car, outre le bâtiment en bois qu'on nous avait cédé, il y en avait un second habité par le lieutenant des Cosaques, Ivan Loginov, marié à Ekatarina Karamsin, nièce du célèbre historien de la Russie. Nous restâmes six jours, pendant que Karelin nous précédait pour annoncer notre arrivée au khan. Le temps fut consacré en partie à nos travaux scientifiques et en partie à une visite chez le lieutenant

Loginov. Il ne savait que le russe, mais sa femme comprenait le français, sans le parler cependant. De cette manière, les choses n'allaient pas trop mal. Ils m'écrivirent tous deux quelques mots d'amitié sur une page blanche de mon album. La visite d'un étranger est, sur le steppe kirghise, un événement qui ne se renouvelle pas en un siècle. Le gouverneur d'Essen avait écrit au khan de nous faire traverser le steppe jusqu'à Astrakan, et le khan avait, de son côté, commandé à son frère, le sultan Tauke, de nous accompagner à travers le steppe avec deux kibitkes et le nombre nécessaire de chameaux pour les porter. L'oncle du khan, nommé Tschuke-Nuraleitsch, et son frère Tauke, qui demeuraient dans le voisinage du poste, venaient nous voir tous les jours pour causer et pour prendre nos ordres. Ils se plaçaient sur un tapis, les jambes croisées, fumaient leur pipe et buvaient du thé avec nous. La conversation languissait souvent, car ils ne parlaient pas le russe beaucoup mieux que nous. Un jour, nous allâmes visiter l'oncle, qui habitait une cabane de bois. Nous eûmes la bonne fortune de voir sa femme dans toute sa splendeur, en robe de velours rouge et avec une coiffure ornée de perles. Sa mère, qui ne pouvait pas s'habituer à cette nouvelle mode et à l'air emprisonné d'une maison fermée, vivait toute l'année dans sa kibitke, où nous la trouvâmes assise sur des coussins.

Pendant ce séjour, un accident nous fit connaître la sévérité des mœurs des Kirghises. Il n'est pas per-

mis à une jeune femme de montrer son visage à un homme, même à un membre de sa famille, le père seul excepté. Devenue vieille, elle a toute liberté à cet égard. Un homme n'a donc pas le droit de voir sa belle-fille ni la femme de son neveu ou d'un frère cadet, tandis qu'il peut regarder sa tante ou la femme de son oncle.

Pendant notre visite au sultan Tschuke-Nuraleitsch, il eut la bonté d'ordonner, sur un désir exprimé par nous, à ses deux filles et à sa belle-fille, de se revêtir de leurs habits de fête et de se placer au fond d'une kibitke. A notre grand étonnement, il resta lui-même dehors pendant que nous pénétrions dans le sanctuaire. Plus tard, M. Due se rendit chez lui afin de dessiner son portrait en grand costume, ce qui réussit assez bien; et, à cette occasion, il exprima le désir d'avoir également un portrait de sa belle-fille. Comme elle ne comprenait pas le russe, il pria le beau-père d'être présent pour leur servir d'interprète. « C'est une chose impossible! » répondit le sultan. Les usages ne lui permettaient pas de voir une belle-fille, et il ne l'avait aperçue de sa vie. L'affaire était donc difficile à arranger, car le peintre a toujours de petites communications à faire à son modèle : tantôt il s'agit de lui faire tourner la tête; tantôt il y a quelque chose à corriger à sa pose. Après de longs pourparlers, on trouva enfin un expédient. Le sultan fit suspendre dans sa chambre un grand rideau qui la divisait en deux parties; sa nièce fut placée sur une chaise d'un côté du rideau, et M. Due,

comme peintre, à une certaine distance; tandis que le beau-père, resté de l'autre côté, fit l'office de porte-voix. Quand Due s'écriait : « Demandez à votre belle-fille de tourner la tête à gauche, » le sultan répétait la sommation en kirghise.

A cette occasion, le sultan nous raconta qu'en 1826, au couronnement de l'empereur Nicolas, à Moscou, il s'était trouvé dans une situation fort embarrassante. L'empereur avait invité le khan Dschanger, avec son épouse Fatime et son oncle Tschuke, aux fêtes du sacre. Le sultan Tschuke, n'ayant pas le droit de voir l'épouse de son neveu, se trouva dans une perplexité étrange, les trois personnes devant être présentées à l'empereur simultanément. On sut pourtant se tirer d'affaire. Fatime fit son entrée dans la salle d'audience, accompagnée du khan et du sultan, mais le visage entièrement caché d'un long voile épais. Au moment où l'empereur s'approcha du groupe, l'oncle se plaça vite derrière l'épouse du khan, pendant qu'elle levait son voile pour parler au monarque, et elle le laissa retomber dès qu'il se fut un peu éloigné. Alors le sultan Tschuke s'avança pour saluer l'empereur à son tour. Habitant plus tard le palais du khan, Fatime apprit que Due apportait un portrait de l'oncle de son époux. Elle le pria de le lui prêter, afin qu'elle pût se faire une idée des traits de son parent.

La raison de ces mœurs rigides est facile à trouver. Le Kirghise a les sens toujours prêts à s'enflammer, soit que le sang de sa race soit très-ardent ou

que la nourriture animale de ces tribus nomades, qui ne connaissent ni pain ni végétaux quelconques, allume leurs passions. « Telle est la nature du Kirghise, nous dit le sultan Tschuke dans son langage pittoresque, qu'entre seize et vingt-cinq ans il a traversé l'eau et le feu; entre vingt-cinq et trente-cinq, il passe l'eau seulement, et, passé quarante ans, tout simplement l'air. »

En Russie, on trouve diverses sectes de la religion grecque[1]. Parmi celles-ci, il en est une dont les membres s'appellent *starié veri*, ou anciens croyants. Ils sont fort rigides, et, entre autres singularités, ils s'interdisent le tabac, qui, selon leurs idées, ne profane pas seulement l'homme qui fume, mais la chambre dans laquelle a lieu cette occupation impie. Les gens avec lesquels nous habitions dans le poste appartenaient à cette secte. Ils conçurent, en nous voyant fumer dans notre petite chambrette, une telle aversion, même pour nos domestiques, qu'ils ne leur permirent plus de puiser de l'eau avec le vase dont ils se servaient. Ils nous en cédèrent un autre, qu'ils comptaient bien briser après notre départ. L'appartement habité par nous devait être purifié et aspergé d'eau bénite avant d'être occupé de nouveau. Le fameux piéton anglais, le capitaine Cochrane, raconte qu'entrant chez un paysan sibérien de cette secte afin d'allumer sa pipe, la maîtresse de la maison prit un morceau de bois et frappa si rudement sur le dos du

[1] L'auteur dit *grecque-catholique*, sans doute pour grecque-orthodoxe.
D. L. R.

fumeur, qu'il dut prendre la fuite. Il fut poursuivi de coups, même en dehors de la maison. Il ne comprit pas les compliments faits dans un pareil langage.

Il faut avouer que l'on se montra plus gracieux pour nous.

Enfin un courrier kirghise arriva à cheval, nous apportant une missive polie écrite en langue russe, que je traduis littéralement, mes compatriotes n'ayant pas eu souvent l'occasion de voir une lettre écrite par un prince nomade.

« Affectionné seigneur Christophoro Christophorovitsch, ayant appris que vous, affectionné seigneur, avez résolu de traverser, avec le lieutenant Due, le steppe qui m'est soumis jusqu'à Astrakan, je m'empresse de vous inviter à prendre, pour vous rendre à cette ville, le chemin de ma résidence. Autant il me serait agréable de vous éviter les fatigues de ce long voyage, autant je serais satisfait de faire votre connaissance personnelle. Pour faciliter votre voyage, j'ai donné l'ordre à mon frère le sultan Tauke-Bukeievski de vous faire avoir des kibitkes, des guides, enfin tout ce qui, pendant une excursion aussi fatigante, peut vous être utile. En attendant votre arrivée, recevez l'assurance de mon dévouement et de mon estime, avec l'honneur insigne que je trouve toujours à être,

« Affectionné seigneur,

« Votre très-humble serviteur,

« DSCHANGER.

« Plaine de sable de Dschaskus, janvier, 17e jour, an 1830. »

Relativement à l'adresse, il est bon de remarquer que les Russes, chaque fois qu'ils veulent éviter ce titre de Vysoko Prævoschoditelstvo (Votre Excellence), Vysoko Blagorodie (Votre Seigneurie), n'ont qu'à écrire le nom de baptême de la personne avec le nom de baptême de son père, en y joignant la syllabe finale *vitsch* (fils). L'empereur russe Nicolas s'appelait, par exemple, Nicolas Paulovitsch (Nicolas, fils de Paul). Le khan, ne connaissant pas le prénom de mon père, a dû penser qu'il s'appelait aussi Christophe. A la rigueur, j'aurais dû être appelé Christophe Ivanovitsch; car, toutes les fois qu'un Russe ne sait pas le nom d'un homme du peuple, il l'appelle *Ivan Ivanovitsch*, c'est-à-dire Ivan, fils d'Ivan, car Ivan est un nom fort commun parmi les paysans russes. Le sceau du khan a la forme d'un cœur, sur les contours duquel on lit en caractères russes : *Petschat*[1] *Chana Dschangera Bukeieva*, ou sceau du khan Dschanger Bukeievski. En dedans de ce sceau se trouve une inscription en caractères arabes, qui donne probablement la même explication.

Le sultan Tauke fit venir quatre chameaux qui furent chargés de la charpente, des tapis de feutre, coussins et couvertures de Bucharie, nécessaires pour les deux kibitkes, dans lesquelles nous devions passer nos nuits de voyage. La charpente se composait prin-

[1] *Petschat* est le mot allemand *petschaft* (cachet ou sceau). Tous les mots dont on se sert dans la vie civilisée, inconnus des premiers Russes, sont en partie empruntés du suédois, et surtout de l'allemand, un peu modifié cependant pour la commodité de la langue russe.

cipalement de minces douves fendues, ressemblant aux cercles de barriques. Ces douves sont placées en croix à chaque point où elles se touchent; elles sont percées et liées les unes aux autres par des attaches en peau dure, avec un nœud du côté opposé. De cette façon on a dix à douze parois d'environ cinq pieds de haut sur six pieds de long. On les rapproche de manière à former un cercle en le consolidant avec de la ficelle, et on en fait une grille ronde comme une sorte de filet grossier, ayant des mailles carrées. C'est là la partie inférieure de la kibitke sur un diamètre de vingt pieds. Le plafond finit par une espèce de roue d'un diamètre de six à huit pieds. C'est un anneau de bois qui, à l'aide de rayons minces, se réunit à une rosace de bois ayant une petite ouverture au milieu. Cet anneau est percé d'une foule de petits trous destinés à recevoir des baguettes de coudrier, pointues vers le haut, et dont l'autre extrémité est attachée avec des cordes à la partie supérieure de la grille ou des parois de la kibitke. Le poids de l'anneau fait que ces baguettes se courbent et forment une corbeille ou demi-sphère au-dessus de la partie inférieure et cylindrique de la kibitke, avec une circonférence moindre cependant en haut qu'en bas. Cette corbeille est extérieurement recouverte de tapis de feutre grossier, qui en font une habitation impénétrable aux vents. Les douves dont se composent les parois de la partie inférieure sont mobiles et peuvent être fermées comme on le ferait pour des ciseaux ouverts. Aussi les suspend-on plus aisément

en paquets sur les flancs du chameau. On place la roue sur son dos avec un faisceau de douves qui la portent. Deux chameaux sont nécessaires au transport d'une kibitke : l'un porte la charpente; l'autre, les tapis de feutre et les coussins.

La veille de notre départ de l'avant-poste, les quatre chameaux furent envoyés, avec les deux kibitkes, à un point du steppe où nous devions passer la nuit, à soixante-dix verstes (environ sept milles norvégiens) de ce dernier poste. Le lendemain matin, nous allâmes, avec les sultans, dans deux traîneaux, laissant nos voitures à roues aux Cosaques, qui avaient l'ordre de les mener tout doucement au palais du khan. Le steppe étant tout aussi uni que la surface de la mer, sans maisons, sans arbres, et même sans buissons, qui pourraient servir à guider le voyageur, il est fort difficile de trouver son chemin en hiver et de se rendre directement à un certain point, surtout quand il est éloigné de soixante-dix verstes et qu'il ne s'y trouve pas quelque objet élevé.

Si l'on est surpris par un tourbillon de neige, appelé en russe *buran*, on est même en danger de périr, toute trace étant effacée et un lieu de refuge n'existant nulle part. L'interprète du khan nous raconta qu'en traversant un jour le steppe, il avait été surpris par un semblable *buran*. Afin de sauver sa vie dans ce grand froid accompagné de vent, il s'approcha d'une de ces meules de foin qui ne sont pas rares dans le steppe, où les Kirghises les con-

servent par-ci par-là pour servir de pâture à leurs bêtes pendant l'hiver; il monta sur son cheval pour atteindre le sommet de la meule; puis il s'y enfonça et ferma l'ouverture par en haut. Il y resta pendant toute la nuit, et le tourbillon cessa avec le jour.

Si quelque voyageur a laissé en passant quelque trace ou indice, on la suit résolûment; s'il n'y en a pas, le traîneau s'arrête, et des Cosaques sont envoyés, un à droite, un autre à gauche, pour trotter à petits pas sur la neige, afin de reconnaître à quel endroit elle est le plus dure. Si l'un d'eux trouve une bonne voie, il en avertit les voyageurs. Les Kirghises et les Cosaques ont une telle habitude de ces sortes de recherches, qu'ils se trompent rarement. Les chevaux mêmes ont cet instinct. Quand l'un d'eux sent que la neige au-dessous de ses pieds commence à être plus molle, il comprend qu'il a quitté la trace, et il pousse le cheval attelé à son côté. On aurait au steppe les mêmes raisons de se servir de la boussole qu'en pleine mer. Nous étions en général un peu inquiets chaque fois qu'un tel examen avait lieu.

Enfin nous arrivâmes le soir au but désiré. C'était dans le voisinage d'un petit marais où on trouvait les joncs indispensables pour le chauffage. Nos chameaux y étaient déjà. Le cartilage du nez de la bête est percé et traversé par une petite baguette ayant un bouton d'un côté, et, de l'autre, un trou dans lequel passe une corde mince, avec laquelle le chamelier mène l'animal. Quand il veut qu'il se couche afin de le déchar-

ger, il remue la corde, et le chameau plie alternativement les jointures de ses jambes de devant et de derrière jusqu'à ce qu'il soit sur le ventre. Quelques femmes kirghises accoururent de leurs kibitkes pour nous aider à monter les nôtres. Les parois inférieures ayant été dressées, un homme poussa une grande perche pointue à travers l'ouverture appliquée dans la roue qui forme le haut bout de la voûte, et leva en l'air toute cette charpente; puis les femmes s'occupèrent des détails. Les préliminaires achevés, les paquets de tapis de feutre furent déroulés, et un de ces tapis, qui avait la même largeur que la hauteur de la grille, fut suspendu tout autour de la kibitke et attaché avec un long ruban de laine de plusieurs couleurs, avec des houppes bariolées à chaque extrémité. D'autres tapis furent étendus irrégulièrement sur la partie supérieure; mais on laissa quelques ouvertures, du côté où le vent ne soufflait pas, pour le passage de la fumée. On mit dans l'intérieur de la kibitke, sur la neige, des joncs d'une épaisseur de quelques pouces, et sur ceux-ci des tapis. Au milieu de la tente il y avait un petit endroit non couvert, où on alluma un feu de joncs secs. D'un côté des parois était une ouverture qui servait d'entrée, avec un tapis carré et brodé, servant de portière. Du côté opposé se trouvaient des coussins sur lesquels on avait jeté des tapis de Bucharie bariolés, et qui nous servaient de siéges. Une demi-heure après notre arrivée, les deux kibitkes étaient prêtes à nous recevoir. Les Kirghises s'accroupirent autour du feu en se

chauffant les mains et les pieds. Nielsen, notre domestique norvégien, était devant la porte avec le samavarr rempli de neige, occupé à faire bouillir de l'eau pour notre thé. Comme on ne trouve sur le steppe aucun matériel de chauffage pour le samavarr, nous avions acheté au poste un sac de charbon de bois et un vieux traîneau qui fut coupé pour nous fournir des allumettes. Dans la kibitke des gens de service, on avait fait un grand feu, et Gustave déployait son activité de cuisinier en préparant de l'esturgeon pour notre souper. Nous prîmes du thé et une pipe; plus tard nous soupâmes. Bref, la vie de nomade était assez de notre goût.

A notre arrivée, le sultan Tschuke avait donné l'ordre de tuer deux moutons : l'un fut préparé pour les Kirghises, l'autre pour les Cosaques qui nous accompagnaient. Dans la kibitke des gens de service, une grande marmite en fer fut suspendue au-dessus du feu au moyen de trois perches liées par le haut. Elle était remplie de neige et de viande fraîche de mouton. Après avoir pris notre thé, nous passâmes dans l'autre kibitke pour voir le repas de nos gens. Les Kirghises étaient accroupis en cercle autour du feu; la viande fut tirée de la marmite et déchirée avec les mains; puis elle fut servie dans des écuelles de bois. Chacun saisit la viande avec ses doigts et la mangea sans pain et sans sel. Toutes les fois qu'un homme avait à moitié rongé un os, il le remettait, par-dessus sa tête, à une femme kirghise, placée derrière lui, qui l'achevait. La viande mangée, les

écuelles furent renvoyées au cuisinier, qui les remplit de soupe. La viande était cuite sans sel, et la soupe, n'ayant pas été écumée, avait une couleur gris sale. C'est là la nourriture journalière des Kirghises, qui, après avoir fait un pareil festin, restent vingt-quatre heures sans manger.

Quand un Kirghise d'un rang élevé est présent au repas, il honore l'assemblée en observant le cérémonial suivant; tous les restes de viandes sont placés devant le vieux sultan. Il se lave les mains, tire de sa poche un couteau avec lequel il coupe la viande en petits morceaux carrés; puis il les place dans un bol de bois, qui en est entièrement rempli. Ces préliminaires achevés, il choisit un morceau de gras et un morceau de maigre jusqu'à ce qu'il en ait toute une pyramide dans la main droite, c'est-à-dire tout ce qu'il peut y poser sans faire rouler cette pyramide, et crie au Kirghise le plus proche : « *Atschad!* » c'est-à-dire : « Viens ici! » L'homme appelé arrive en rampant sur ses mains et sur ses pieds, ouvre la bouche en plein au-dessus de cette pyramide, et la main du sultan voyage de la viande à cette bouche ouverte jusqu'à ce que tout ait disparu. Le Kirghise se retire pour faire place à un autre, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Ce manége exige autant d'adresse de la part de celui qui donne que de celui qui reçoit. Il est de rigueur qu'aucun morceau ne doit tomber à terre. On comprend difficilement comment une bouche peut contenir de semblables portions; le procédé par lequel elles sont avalées est un mystère encore plus

profond, car il est impossible de mâcher la viande avec une bouche si remplie; aussi je remarquai que plusieurs de ces hommes se retournaient à la dérobée pour en mettre dans leurs mains une partie, qu'ils reprenaient ensuite.

Notre propre repas fini, nous nous couchâmes sur les matelas, les pieds contre le feu et la tête sur le périmètre de la tente. Le tapis qui entourait les parois descendant jusqu'en bas, et la neige ayant, du côté extérieur, été amoncelée à une hauteur de plusieurs pieds, aucun courant d'air ne se fit sentir. Un Kirghise veillait à l'entretien du feu; il y jetait des bottes de joncs l'une après l'autre, puis quelques ronds de bouse de vache séchée, ce qui donne, dit-on, au feu plus d'intensité. La flamme étant éteinte, il sortit et couvrit tout à fait la partie supérieure de la kibitke. La chaleur était celle d'un appartement doucement chauffé.

Le lendemain, après un bon et paisible sommeil, et notre thé pris avec des restes de mouton, nous étions prêts à partir, et la kibitke fut démontée; les femmes se présentèrent de nouveau, enlevèrent les amas de givre du côté extérieur des tapis, qu'elles roulèrent en paquets, puis on les chargea sur les chameaux avec la charpente. Nos chameaux étaient cependant fatigués, et leurs pieds écorchés par la marche de la veille, car la neige était extrêmement dure. Ils se trouvèrent donc en retard, et nous fûmes forcés de chercher un refuge dans la kibitke noire et enfumée d'une commère kirghise dont le mari était ab-

sent. Toute la caravane n'y pouvant tenir, une partie fut obligée de bivaquer en plein air : les deux sultans, Due et moi, Nielsen, l'envoyé du khan, et la femme kirghise, avec un enfant de deux ans, qu'elle nourrissait encore, restèrent seuls dans sa kibitke.

C'est chose curieuse que de voir comment une Kirghise de classe inférieure salue un sultan quand elle ne l'a pas vu depuis plus d'un an. Elle entre dans la kibitke, va droit à lui et l'embrasse, c'est-à-dire elle lui entoure le cou de son bras droit et le corps de son bras gauche, tandis qu'il suit le même procédé à son égard; puis on change les bras. Après ce double embrassement cordial, il s'éloigne un peu, avance sa main droite, le pouce en haut et le petit doigt en bas, et elle la serre entre les siennes; on se dit quelques paroles de félicitations. Si on s'est vu depuis peu de temps, on dit tout simplement : *Amámbasis* (la paix soit avec toi !), sans embrassements.

La nuit fut passable. Le Kirghise de bas étage ne porte pas de chemise, mais seulement une pelisse de mouton, la laine en dedans, sur le corps nu. La mère tira la pelisse de son garçon, et nous vîmes un petit dos que la fumée et la suie avaient rendu d'un brun foncé; puis elle le coucha à son côté, en le couvrant de la pelisse. Nos sultans m'empêchèrent quelque temps de dormir avec les cérémonies de leur culte mahométan, éclairé par la lune, dont les rayons pénétraient à travers le trou à fumée. Ils se mettaient à genoux, touchaient le tapis plusieurs fois du front, prononçaient avec une sorte de déclamation

chantante quelques vers probablement du Coran, criaient : *Allah hegebér* (le Seigneur soit loué !), se caressaient la barbe, et tournaient enfin leur visage tout contre l'épaule gauche. Ce cérémonial fut répété le lendemain matin avant notre départ.

Les sultans avaient pris avec eux deux petits chevaux supplémentaires. Après une assez longue course, le sultan Tauke fit mettre une selle sur une de ces bêtes pour se donner l'agrément d'une course à cheval; quand il eut satisfait sa fantaisie, j'éprouvai le désir d'en faire autant : je donnai l'autre cheval à Gustave; nous fîmes ainsi une assez longue traite. Quand les Kirghises veulent mettre leurs chevaux au galop le plus rapide, ils poussent un certain cri aigu. Les sultans eurent l'idée, peut-être sur un encouragement de M. Due, de jeter ce cri afin de me fournir l'occasion de déployer mon habileté comme écuyer; les chevaux s'élancèrent avec une impétuosité sans égale, et, quoique le cheval kirghise soit fort et sûr de son pied, cette mauvaise plaisanterie eût facilement pu coûter la vie à un homme. J'allais à côté du premier traîneau; Gustave était entre les deux. C'était chose impossible que d'arrêter cette course effrénée. Bientôt j'entends un cri; Gustave était tombé : le traîneau qui était sur ses talons lui passa sur le corps, et je m'attendais à le retrouver mort. A mon grand étonnement, il se lève et regarde autour de lui, à moitié surpris, à moitié effrayé, comme pour s'assurer s'il vit encore. Les chevaux du traîneau avaient évité de le toucher de leurs pieds,

et, comme il était fort heureusement étendu le long du chemin, le traîneau l'avait à peine effleuré. J'éclatai bien un peu cependant, et dis au vieux sultan, dans mon meilleur russe, que je croyais avoir affaire à des gens sensés, mais qu'ils s'étaient conduits comme de jeunes fous.

Gustave avait assez de son cheval; mais je restai sur le mien jusqu'à ce que nous fûmes près d'une maison isolée, où demeurait un marchand tartare, à sept verstes environ de la résidence du khan. De cette maison nous envoyâmes un billet à Karelin, puis nous nous occupâmes de notre toilette et prîmes du thé. Karelin arriva dans le traîneau magnifique du khan, attelé de deux chevaux kirghises, et nous fûmes conduits à la résidence du prince.

Les ancêtres du khan passaient l'hiver comme l'été dans des kibitkes, comme les autres Kirghises; mais son père s'était, dans sa grande vieillesse, construit une maisonnette de bois où il cherchait un refuge contre les rigueurs de la saison. L'empereur Nicolas, ayant beaucoup d'amitié pour le khan actuel et pour son épouse Fatime, présente au sacre à Moscou, avait fait élever à ses frais cette belle résidence, dont le khan ne se sert cependant que dans la saison rigoureuse. Pendant l'été, il vit en nomade dans sa kibitke, allant d'un endroit à l'autre; quand, pendant les chaleurs, on ôte les tapis de feutre qui entourent la partie inférieure de la tente, elle est plus fraîche et plus aérée qu'un bâtiment de bois ou de pierre. Quelques marches conduisent de la cour à un

vestibule dans lequel se trouve l'escalier qui mène au premier; il correspond également avec un grand salon à quatre croisées, du côté du steppe. Dans ce salon, l'office divin se répète cinq fois par jour, et là se tiennent les conseillers du khan (*starschins* ou *aînés*) et quelques Kirghises qui, au milieu de leur vie errante, s'arrêtent dans son palais. Du côté droit de ce salon et du vestibule, il y a quatre chambres, deux tournées vers le steppe et deux vers la cour, dont l'une, où le khan se tient pendant le jour, communique avec le grand salon; les trois autres sont habitées par Fatime, son épouse. Du côté gauche il y a également quatre chambres, dont les deux premières, donnant sur le steppe, nous avaient été cédées, et les deux autres, sur la cour, étaient occupées par l'épouse kirghise du khan. Une des pièces, à deux croisées, était en même temps notre salon et ma chambre à coucher; l'autre, à une fenêtre, était une salle de billard, qui servait à M. Due de chambre à coucher. Le bâtiment avait des ailes, où se trouvaient le bureau du secrétaire, la cuisine et les chambres des domestiques. Les appartements étaient tapissés et avaient de jolis meubles en acajou, même de grandes glaces; de beaux tapis de Perse couvraient les planchers. Dans notre salon était le piano de l'épouse du khan; dans la chambre de Due, il y avait un billard avec tous ses accessoires.

Lorsque nous arrivâmes, le khan était un peu indisposé; nous lui fûmes cependant présentés quelque temps après. Nous trouvâmes en lui un jeune homme

fort poli de vingt-sept ans, ayant beaucoup de dignité et une figure assez intéressante; ses yeux et son teint portaient des traces de l'origine mongole; son éducation avait été faite dans une institution d'Astrakan; il parlait et écrivait le kirghise (tartare), l'arabe, le persan et le russe; nous n'étions capables de profiter que de ce dernier talent. Des cartes et un petit globe céleste en cuivre, orné d'inscriptions arabes, indiquaient qu'il devait connaître la géographie et même un peu d'astronomie; son costume était celui des Asiatiques; il avait de larges pantalons de velours violet avec des galons d'or le long des jambes, et, à ses petits pieds, des bottes fines à la manière de l'Europe; un cafetan de velours de la même couleur, avec des galons devant et au bas, couvrait la partie supérieure du corps; une ceinture lui serrait la taille; il portait une petite épée dont la poignée était décorée de grosses pierreries. Sa tête, rasée comme celle de tous les Kirghises, était couverte d'un bonnet pointu en étoffe d'or, garnie de zibeline; un grand médaillon en or, renfermant le portrait de l'empereur et entouré de diamants, était suspendu à son cou par un ruban rouge.

Il avait d'abord épousé une Kirghise qui lui avait donné un fils, et était morte peu de temps après; il s'était alors marié à la sœur de sa première femme. Mais l'épouse de son cœur, dans l'appartement de laquelle il se tenait presque la journée entière, était Fatime, fille d'un mufti tartare (ecclésiastique mahométan de haut rang) de Kasan et dont l'éducation

avait été dirigée par une femme de la colonie allemande de Sarepta, près du Volga, à environ trente-sept milles norvégiens au nord-est d'Astrakan; de cette manière elle avait appris l'allemand, elle comprenait aussi le russe[1]; sa langue maternelle était le tartare. Son éloge était dans toutes les bouches. Karelin ne la nommait jamais sans ajouter : « Ah ! comme elle est aimable ! » Malheureusement pour nous elle était sur le point d'accoucher, de sorte que nous ne la vîmes pas du tout, ce que nous regrettâmes fort, car, parlant l'allemand, elle aurait pu devenir l'interprète le plus agréable entre le khan et nous. L'épouse kirghise, qui avait été prise par le khan, à un point de vue politique, pour ne pas blesser les susceptibilités de ses compatriotes, n'était qu'une Kirghise commune, née et élevée dans une kibitke, grossière et ignorante comme toutes les autres; aussi lui était-elle parfaitement indifférente.

Le khan venait nous voir tous les jours dans nos chambres, il causait et jouait au billard avec Due et Karelin, et se montrait de première force dans cet exercice. Ce jeune homme savait concilier parfaitement sa dignité de prince régnant avec une certaine modestie vis-à-vis de deux représentants de la science européenne. Il avait fait venir pour nous d'Astrakan diverses espèces de vins défendus aux mahométans, et il avait un cuisinier russe versé dans

[1] Dans le tiroir d'une table placée dans ma chambre, je trouvai sa grammaire russe-allemande, qui portait des traces évidentes d'un fréquent usage.

l'art culinaire européen. Notre table était donc très-bien servie, et M. Karelin nous assura que le prince aurait avec plaisir partagé nos repas, s'il n'avait pas été indisposé; il était possible d'ailleurs qu'il crût blesser les susceptibilités des Kirghises. Pour notre déjeuner, on nous servait du saucisson de cheval qui avait un aspect fort appétissant, et qui était d'un goût exquis.

Les Kirghises ont beaucoup de bon sens naturel; leur caractère a quelque chose de romanesque. Ils aiment l'extraordinaire, ils sont fiers, faciles à vivre, gracieux, et en général peu sanguinaires. Les mœurs de la petite horde dont nous parlons se sont épurées au contact des Russes. On prétend que leurs femmes sont douces et d'excellentes maîtresses de maison. Le Kirghise subsiste de son troupeau; il n'a rien au monde à faire, sinon de veiller sur ses moutons, ses chevaux, ses chameaux et son bétail. Il passe donc sa vie sans grandes fatigues; pour se distraire, il va voir ses voisins sur le steppe, et il est toujours sûr d'être le bienvenu dans n'importe quelle kibitke qu'il porte les nouvelles du jour et se laisse régaler et fêter. Le moindre événement qui a lieu sur un coin du steppe, par exemple notre halte chez le khan, fut deux jours après connu sur tout le territoire; c'est là une naïve compensation de nos journaux. Le grand salon du khan était regardé comme une kibitke universelle où chaque passant a le droit d'entrer, de s'accroupir sur le tapis pour raconter ou se faire raconter les nouvelles du jour, et où il

peut rester un temps plus ou moins long, suivant sa commodité. A midi, on apporte une grande quantité de bols ou écuelles de bois contenant le mouton cuit pour ces hôtes d'occasion, assis le long des parois, de même que pour les conseillers du khan. Le prince saisit souvent cet instant pour faire sa ronde et causer avec tout le monde; pendant la nuit, on dort sur le plancher. En voyant ces mœurs primitives, on se croirait transporté tout d'un coup aux temps de ces patriarches juifs dont nous parle l'Ancien Testament. La vie nomade ne paraît pas avoir subi la moindre modification dans les milliers d'années qui nous séparent de l'antiquité. Le nomade n'obéit pas même aux ordres de son khan, si cela ne lui convient pas. En sa qualité de juge, le prince a cependant, avec ses conseillers, un peu plus d'autorité, chacun l'aidant à faire respecter les traditions. Je demandai un jour au khan s'il prononçait ses jugements d'après les lois, suivant d'anciennes règles ou d'après son appréciation personnelle. Il me répondit : « Uniquement d'après ma volonté. » Il écoute pourtant l'avis de ses conseillers. Le roi Charles-Jean me demanda dans une audience qu'il m'avait accordée à Stockholm, après notre retour de la Russie, s'il se commettait plus de crimes chez les Kirghises que parmi les nations européennes; je répondis négativement, en observant que ni le vol, ni la fraude, ni le rapt, n'étaient connus parmi ces peuples vivant comme une seule grande famille. Sa Majesté s'écria avec beaucoup de viva-

cité : « Voilà l'effet de la civilisation ! » Je racontai au roi que le khan avait beaucoup regretté de ne pas savoir le français pour pouvoir causer avec nous, et qu'il nous avait salués, le dernier matin de notre séjour, par un « bonjour » qu'il avait appris de son secrétaire. Avec sa charmante raillerie ordinaire, le roi s'écria : « Ma foi, il était bien avancé ! »

Le lit de Due se trouvait, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans la salle de billard, précisément devant la porte de la khanesse kirghise; cette porte ne pouvait se fermer à clef; elle avait été attachée avec de la ficelle et couverte d'un rideau. Après nous être couchés un soir, nous fûmes frappés par un vacarme inusité dans l'appartement de la princesse. Due l'entendit crier pendant deux à trois heures : « Allah! Allah ! »

Tout d'un coup une foule de voix féminines répètent : « *Allah hegebér !* » aux cris d'un enfant nouveau-né. Le bruit parvint également à mes oreilles, mais pas aussi distinctement qu'à travers la porte entr'ouverte. Je me lève et dis à Due de porter ses matelas dans mon appartement, un pareil tintamarre étant trop fort, même pour les nerfs d'un marin. En félicitant le lendemain le khan de la naissance d'un fils, il ne me répondit pas; je suis sûr qu'il attendait avec une tout autre impatience un fils de sa Fatime bien-aimée. Je lui racontai que j'avais six enfants, et que j'avais été fiancé depuis ma vingt et unième jusque vers ma trentième année. En échange de cette confidence, il me dit qu'il avait dix-huit ans quand

sa première femme kirghise lui donna son premier-né. J'observai que, marié d'aussi bonne heure que lui, j'aurais pu être son père, ayant quarante-cinq ans et demi, tandis qu'il n'en avait que vingt-six et demi.

L'office religieux, renouvelé cinq fois par jour dans le grand salon, était parfois accompli par le khan; mais, en général, c'était un *mollah* qui en était chargé. Pendant la prière, les Kirghises ôtent leur bonnet pointu et se coiffent d'un turban (*schalma*). Nous avions la permission de traverser le salon pendant l'office; seulement nous devions éviter de passer devant les Kirghises, qui tous avaient la tête tournée vers les fenêtres. Une fois, je vis un des domestiques kirghises du khan prendre à la dérobée une bouteille de vin qui, après avoir figuré à déjeuner sur notre table, avait été oubliée dans le salon. Cet homme la porta à ses lèvres et commit un grand péché pour un musulman, celui d'en prendre une bonne gorgée. Ils n'ont pas non plus la permission de manger de la viande de porc, et cette défense est observée avec une telle rigueur, que, le prince ayant un jour reçu une cargaison de vivres d'Orenbourg, tous les comestibles furent jetés comme profanes, parce que le commissaire russe avait eu l'imprudence de placer deux jambons envoyés par madame Karelin à son mari dans la même caisse que les provisions du khan.

Un jour, il nous invita à prendre le thé dans son cabinet. Étant assis à côté de lui sur le canapé,

je lui demandai s'il trouvait dans mes traits quelque chose qui s'éloignât de la forme russe, de même que nous avions remarqué dans les siens des traces d'une autre origine. Après nous avoir regardés quelque temps, il me répondit affirmativement.

Ensuite je demandai à Karelin s'il croyait que nous fissions plaisir au khan en lui montrant quelques exercices de notre pays, une danse de paysans, par exemple.

Le khan fut enchanté de ma proposition. Le piano, que j'avais tâché d'accorder le matin, fut porté dans l'appartement.

Pour commencer, je me fis donner une bouteille, qui fut placée sur le tapis; je m'assis dessus, de façon que le cou de la bouteille était tourné vers mes pieds. Mon talon droit était appuyé sur le plancher, et le talon gauche sur le pouce du pied droit. Dans cette position difficile, je saisis de chaque main un chandelier d'argent, dont un seul avait une bougie allumée, et il s'agissait d'allumer l'autre sans autre point d'appui; après quelques tentatives malheureuses, je réussis.

Le sultan Tauke, frère du khan, voulut imiter ce tour d'adresse, et fit beaucoup de plaisants efforts, mais sans résultats heureux. Après avoir heurté plusieurs fois le plancher, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre des deux chandeliers, et soufflé plusieurs fois la bougie allumée, il la heurta contre son nez, l'éteignit, et roula sur le tapis. Je pris ensuite une chaise, et me balançai un bras sur le

siége, en branlant mes jambes par-dessus son dos, puis je marchai sur les mains et fis des culbutes en avant et en arrière. M. Duc imita assez heureusement plusieurs de ces exercices; mais le sultan Tauke fut loin d'être aussi heureux; aussi ses tentatives furent-elles accueillies par des éclats d'un rire fou. C'était un petit personnage court et gros, avec de larges épaules et un abdomen fort saillant. Afin d'être plus alerte, il avait jeté son cafetan, et se présentait avec une jaquette de Manchester qui descendait sur ses cuisses potelettes couvertes de larges pantalons de toile resserrés dans une paire de lourdes bottes, avec un bonnet pointu pour compléter le costume : c'était un vrai paillasse d'Europe. Il montrait un certain entrain comique sans réussir en rien. Son bonnet roula sur le plancher, et découvrit sa tête complétement rasée. Le khan riait à en perdre la respiration, et nous suivions fidèlement son exemple. Les Kirghises réunis dans le grand salon, entendant tout ce tumulte, entr'ouvrirent la porte et montèrent sur les épaules les uns des autres, afin de mieux voir; et, lorsqu'un des spectateurs se laissait tomber à force de rire, notre gaieté prenait un nouvel essor. Pour en finir, j'engageai Duc à jouer un joli *halling* norvégien. Pendant ma jeunesse, j'avais vu quelquefois nos paysans exécuter cette danse aux époques des marchés, et j'en pouvais imiter pas trop mal quelques passes assez singulières. Cette danse terminée, Karelin vint à moi, en me priant de recommencer. Je désirai connaître le

motif de sa demande; il refusa de me le dire; mais il insista, et je ne pus refuser. Pendant la danse, je vis la porte de l'appartement de la khanesse Fatime s'entr'ouvrir, et, dans le salon à demi éclairé, je distinguai une forme blanche. Le lendemain, Karelin me raconta que la khanesse avait fait placer un fauteuil près de la porte pour pouvoir admirer le halling norvégien. Partout en Sibérie où on entendait la musique de cette danse, elle était accueillie avec enthousiasme. Je l'appris à plusieurs de mes amis, mais ils ne pouvaient réussir à la danser; il existe cependant, chez les paysans russes, une autre sorte de danse qui ressemble assez à notre halling.

Ne sachant pas jouer au billard et parlant mal le russe, j'employai les trois jours de notre séjour chez le khan à faire des observations magnétiques sur le steppe, tout près de la maison, et à exécuter également les observations astronomiques nécessaires pour fixer la position géographique (latitude et longitude) de la résidence du khan, tandis que Due se chargeait de nos civilités auprès du prince et de son secrétaire. La position de cette résidence, qui n'était pas déterminée avant notre arrivée, figure depuis ce temps sur plusieurs cartes allemandes.

Le Kirghise d'une race élevée a l'habitude d'offrir à son hôte un présent comme souvenir. Dschanger s'étant consulté avec Karelin sur la nature de ce cadeau, tous les deux tombèrent d'accord sur un point; Le présent devait être de production kirghise. Le khan eut l'idée de nous offrir deux chevaux de la

Kabardie, appelés *Argamaks*, et célèbres pour leurs formes fines et sveltes. Ils sont noirs et ressemblent assez au lévrier anglais. On prétend qu'aucun coursier d'Angleterre ne saurait l'emporter sur ces chevaux. Karelin lui représenta cependant les difficultés que nous aurions à les transporter sains et saufs dans notre pays. Il finit par m'offrir un *kalat* (robe de chambre ou cafetan de soie fort élégant), rayé de blanc et de bleu, qu'il avait porté quelquefois; puis il ôta de la tête de son fils aîné, âgé de neuf ans, un bonnet de velours rouge avec des galons d'or et garni de zibeline, et le mit sur ma tête. Voyant qu'il était trop petit, il ôta le sien, qui était en étoffe d'or, et voulut me le donner. Je protestai vivement. Il me dit qu'il ne voyait pas pourquoi il ne s'en ferait pas faire un autre. J'acceptai enfin le premier, qui pouvait aller à la tête de mon fils aîné. M. Due reçut, pour sa part, un costume kirghise complet, jusqu'au *kantschu*, ou fouet à bouton de métal, avec lequel le Kirghise accélère la course de son cheval et se défend en cas d'attaque.

Le 9 février, nous quittâmes cet intéressant séjour, accompagnés d'un officier de Cosaques, qui avait l'ordre du khan de nous suivre jusqu'à Astrakan. Nous passâmes quelques grands lacs de sel, et, trois jours après, nous étions dans la ville de Tschernoi-Iarr, située près du Volga; puis nous nous dirigeâmes au sud-est, le long de ce fleuve, vers Astrakan. Le khan nous avait recommandé d'aller voir un de ses amis, un knäs kalmouk, le prince Tiumén,

résidant sur une île du Volga, au nord-ouest d'Astrakan, et régnant sur une race de Kalmouks qui peuplent la partie occidentale du grand steppe, comme les Kirghises en peuplent la partie occidentale.

Dans la station qui précédait cette résidence, je trouvai un professeur de Dórpat, M. Parrot, qui avait été chargé, avec un étudiant de la même université, de fixer, à l'aide de deux baromètres, la différence de hauteur qui existe entre la mer Caspienne et la mer Noire. C'est une circonstance digne d'attention que, quoique la mer Caspienne soit un véritable lac n'ayant aucun débouché dans d'autres mers, et qu'elle reçoive le grand fleuve Volga, l'Oural et plusieurs autres cours d'eau de moindre importance, elle a cependant un niveau plus bas que celui de l'Océan; on ne saurait expliquer ce phénomène que d'une seule façon, savoir : qu'une grande partie des eaux affluentes est absorbée par les déserts de sable environnants et s'évapore[1]. Parrot venait directement de la Géorgie; il s'était, mais vainement, attendu à me rencontrer soit à Baku, soit à Tiflis ou à Astrakan, où il avait été pendant que nous subissions notre quarantaine à Orenbourg. Je lui persuadai de retourner avec moi de quelques dix à douze verstes jusqu'à la résidence du knãs Tiumén, chez lequel je m'étais fait annoncer, afin que nous pussions avoir le temps

[1] Par des mesures géométriques exactes, on a trouvé, en 1837, que le niveau de la mer Caspienne est de quatre-vingt-trois pieds sept huitièmes anglais, ou quatre-vingt-un pieds un quart norvégien au-dessous de celui de la mer d'Azof.

de nous communiquer les résultats respectifs de nos observations. Il y consentit, et j'eus lieu de m'en féliciter, le knäs sachant aussi bien le russe que Parrot, de sorte que j'avais là un excellent interprète. Le knäs Tiumén était un homme grand et vigoureux, qui avait servi comme colonel dans la guerre contre Napoléon; il avait vu notre roi Charles-Jean à l'époque où celui-ci, devenu prince royal de Norvége et de Suède, avait dirigé les opérations de la guerre en Allemagne. C'était l'hôte le plus hospitalier et le plus poli du monde. Sa table était servie à l'européenne. Parmi ses armes, qu'il nous montra, se trouvait un des célèbres sabres damassés dont parle Walter Scott dans son roman le *Talisman*. Il prétendit qu'on pouvait fendre un clou du meilleur fer avec ce sabre sans l'endommager. J'avais sur moi un de ces bons couteaux fabriqués à Kongsberg, avec lequel je lui montrai que je pouvais enlever de jolies tranches sur une clef; il en fut fort étonné. Je lui proposai d'en couper une de son sabre, ce qu'il regarda comme chose impossible. Je savais cependant qu'un sabre, pour pouvoir supporter un coup terrible, et qu'un couteau, pour supporter un choc quelconque, ne doivent pas être composés uniquement d'acier pur; mais que deux plaques de fer mou sont soudées sur les côtés de la plaque du milieu, qui forme le tranchant. Je pris donc le sabre, et coupai avec mon couteau une portion assez notable de son large dos. Le knäs resta stupéfait. Ensuite j'appliquai à la dérobée mon couteau sur le tranchant du sabre, et il glissa comme

sur du verre, ce que j'avais bien prévu. J'avais sauvé l'honneur de la Norvége dans l'art du forgeron. Quand plus tard il nous donna comme souvenir quelques petits objets kalmouks, et entre autres une grande bouteille de cuir noir avec des figurines en relief, destinée à être attachée au pommeau de la selle, je lui offris, de mon côté, mon couteau norvégien et un joli briquet de la fabrique d'Eskildstuna, ayant le château de Stockholm représenté sur le revers. Après le dîner, son frère cadet nous apprit une danse kalmouke, si on peut appeler danse les mouvements d'une personne qui reste à la même place en remuant ses bras et ses doigts en mesure comme un télégraphe, et en donnant parfois quelques légers coups de pied sur le plancher. La danse doit être l'expression de la joie. Celle des Kalmouks est aussi dépourvue de gaieté que ces danses modernes où le cavalier se promène sur ses talons à côté de sa danseuse, parlant continuellement, et tenant en général une conversation qui est aussi lourde que ses pas.

Les Kalmouks appartiennent, ainsi que les Burètes des environs d'Irkutsk, à la race mongole, et ils professent comme eux le culte lamaïque. Ils se distinguent de notre race caucasienne par la forme du crâne, par des mâchoires fortement saillantes, par des yeux relevés obliquement et un teint jaune. Ils sont nomades, de même que les Kirghises, et ont précisément les mêmes mœurs. On prétend que leur déménagement d'un pâturage exploité à un autre qui ne

l'est pas encore présente un coup d'œil pittoresque. Aussi loin que la vue peut s'étendre, le steppe est couvert de chevaux, de bétail et de moutons. Des hommes à cheval, en général armés de flèches et de carquois, et suivis de leurs chiens, parcourent les troupeaux et maintiennent l'ordre. D'autres, également à cheval, et formant des groupes d'hommes, de jeunes femmes, de garçons et de filles, font résonner l'air des éclats de leur joie. Puis viennent des chameaux portant les matrones et les femmes qui ont de petits enfants; ces derniers sont ordinairement suspendus dans des corbeilles, aux flancs de l'animal; d'autres chameaux sont chargés des feutres et des accessoires de la kibitke, de chaudrons, des provisions et des fournitures de ménage. Les Kalmouks sont des chasseurs habiles, et se nourrissent de la chasse de toute espèce d'animaux, à l'exception de celle du chien, qu'ils appellent toujours « l'ami de l'homme. » Ils mangent volontiers du pain quand les Russes leur en font cadeau, mais ils ne le préparent pas eux-mêmes. Lorsqu'on donne à un Kalmouk de bas étage un peu de farine, il la délaye dans de l'eau chaude, et ce mélange lui sert de boisson; les personnes de distinction en font aussi des gâteaux, et boivent volontiers beaucoup de thé. Dans l'après-midi, le knäs nous conduisit à un joli temple qu'il avait fait élever non loin de sa maison, et là, nous assistâmes à un office complet accompli par quarante *lamas* dans leur étrange accoutrement. La magnificence du culte déployée par les Burètes,

voisins de la frontière chinoise, dépasse cependant de beaucoup celle de cette peuplade.

Nous avions prié le knäs de nous faire voir quelques dames kalmoukes dans leur costume national. Le lendemain, avant déjeuner, il nous mena d'abord dans la cour, où il fit sortir ses beaux chevaux, entre lesquels étaient deux superbes *argamaks;* puis il nous pria de le suivre à une kibitke près de la maison. Nous trouvâmes là douze dames assises à côté l'une de l'autre, occupant un quart environ de la circonférence de la kibitke; un feu brûlait au milieu. Nous nous accroupîmes du côté opposé, et nous regardâmes à notre aise. Ces dames étaient richement vêtues en velours de différentes couleurs; mais leurs traits étaient affreux et elles paraissaient avoir une triste tournure. Elles étaient petites, et n'avaient pas ces formes arrondies qu'on aime dans une jolie femme. Les hommes nous parurent beaucoup moins laids, peut-être parce qu'on est moins exigeant pour notre sexe.

Le knäs avait une très-belle apparence, et ses traits ne différaient pas assez des nôtres pour qu'il pût être exposé à des remarques désagréables dans une société européenne. Les dames ne comprenant pas le russe, nous étions obligés d'éviter toute conversation. J'ignore si elles étaient les épouses ou les filles du knäs, mais je suppose qu'elles appartenaient à sa famille.

Pour notre déjeuner, on nous servit d'abord du caviar; et ensuite une véritable boisson kalmouke,

du *kumis*, espèce d'eau-de-vie fabriquée avec du lait de jument, nous fut offert dans une soucoupe de porcelaine. Cette boisson ressemblait à du petit-lait trouble et avait une détestable saveur de mauvaise eau-de-vie. Puis on apporta plusieurs plats de viande, que nous trouvâmes fort bons. Avant de se séparer de nous, le knäs nous remit un ordre écrit en langue mongole pour l'administrateur d'une terre qu'il possédait près du Volga, à quelques verstes au sud de sa résidence. D'après l'ordre du prince, ce fonctionnaire devait nous montrer ses grandes plantations. Les circonstances, toutefois, ne nous permirent pas d'en profiter. Une particularité de l'écriture mongole, c'est que les lignes ne se tracent pas horizontalement, comme chez les autres nations, mais de haut en bas[1].

Le 15 février, nous entrâmes dans la ville d'Astrakan, remarquable sous bien des rapports, et nous y trouvâmes, après deux à trois mois d'une vive attente, une masse de lettres de la patrie.

[1] Nous faisons connaître les causes de cette singularité, et donnons quelques détails à ce sujet en parlant de l'écriture chinoise.

CHAPITRE X

Séjour à Astrakan. — Affaire d'honneur avec un lieutenant russe. — Un fakir indien. — Style ampoulé des Persans. — Phénomènes en Géorgie et dans le Schirvan. — Le feu éternel. — Sources de naphte. — Montagnes croissantes. — L'expédition des Argonautes échoue sur la glace.

Astrakan, une des plus importantes villes de l'empire russe, est située sur une île du Volga, appelée Dolgoi-Ostrov, ou île longue, à environ cinquante verstes de l'embouchure de ce fleuve, dans la mer Caspienne. Cette mer était autrefois plus rapprochée; mais le sable apporté par le Volga a formé peu à peu un grand nombre d'îles, ou une espèce de *Delta*, au sud de la ville; de sorte que le fleuve se jette, de nos jours, dans la mer Caspienne, par plus de soixante-dix bras différents. Les Tartares se sont établis sur ces îles; et, au moyen de digues et de canaux, ils amènent l'eau du Volga dans leurs champs, leurs prairies et leurs jardins, où ils cultivent de magnifiques melons et des fruits. Astrakan, placée un peu au nord du quarante-sixième degré de latitude, est donc de deux degrés et demi plus méridionale que Paris; aussi a-t-elle un été fort chaud, quoique, de même que dans les autres contrées de la Rus-

sie, les hivers y soient très-rigoureux. Pour profiter de la température de la belle saison, les habitants de la ville ont fait, à trois ou quatre verstes de distance, des plantations de vignes sur les pentes qui descendent vers le fleuve, en les entourant de hautes terrasses de terre. Dans chaque jardin, il se trouve une cabane élevée, dans laquelle un garçon fait la garde pendant tout le temps que le raisin mûrit, afin de chasser les corneilles et les pies. Les vignes sont arrosées au moyen de machines placées près de la rivière, qui conduisent l'eau en haut des jardins par des gouttières de bois. Ces machines sont mises en mouvement par des chameaux ou des chevaux. Les propriétaires aisés ont construit des moulins à vent dans ce but. On prépare avec le raisin plusieurs espèces de vins; on a même appris de France l'art de fabriquer une sorte de vin de Champagne rouge et blanc; et ce dernier nous parut presque aussi bon que le vin français.

On remarque à Astrakan une vieille citadelle (*kreml*) de la forme d'un triangle rectangulaire; elle est la résidence de l'amirauté, d'un bureau impérial des pêches, d'un évêque russe-grec et d'un évêque arménien. On y compte vingt-cinq églises grecques, deux couvents, un de moines, l'autre de religieuses, un séminaire pour les ecclésiastiques russes, deux églises arméniennes, un temple allemand luthérien, une église catholique romaine avec un couvent, dix-neuf mosquées et une salle de prière pour les Indous. La ville est habitée par des Russes, des Tartares, des

Arméniens, des Géorgiens, des Allemands, des Anglais, des Persans, des Indous, des Khiviens, des Turkestans, et autres Européens et Asiatiques; elle comprend plus de trente mille âmes. Avec les étrangers qui affluent pour la pêche et le commerce du poisson, ce chiffre monte quelquefois à soixante-dix mille.

Cette place entretient un commerce important autant avec l'intérieur de l'empire russe qu'avec la Perse, Khiva, la Bucharie et l'Inde. Les importations se composent de soie, de coton brut et filé, de peaux de loutre, d'étoffes, de soie de Perse, de marchandises précieuses de l'Inde, de miel sauvage, de peaux d'agneaux, de fourrures en peau de moutons des Tscherkesses du Caucase et de robes de chambre de Bucharie, de tabac, de blé de Turquie, de pois de Perse et d'une foule de fruits. Les exportations se composent de toiles, de cire, de savon, d'or et d'argent, de cuivre ouvré, de plomb, de fer, d'acier, de mercure, d'alun, de vitriol, de sel ammoniac, de maroquin, etc., fabriqué à Astrakan. C'est de cette ville que partent les riches produits des pêches faites dans la mer Caspienne et aux embouchures du Volga, du Terek et du Kur. On trouve dans la ville même plusieurs grandes vignes, un jardin botanique et un jardin pharmaceutique.

Après avoir passé le premier jour (15 février 1830) dans un logement fort modeste, une grande maison appartenant à un Arménien, située dans la partie septentrionale de la ville, nous fut indiquée le jour

suivant par la police, avec la faculté de prendre pour notre usage toutes les chambres qui nous conviendraient, le propriétaire n'y demeurant pas. Nous choisîmes une grande pièce pour notre salon et notre cabinet de travail, deux chambres à coucher pour moi et M. Due, avec une quatrième pièce pour Gustave et Nielsen. Quelques jours après notre installation, quatre individus en jaquettes de toile fort sales, ayant l'air d'ouvriers très-communs, se présentent et réclament notre appartement. Notre interprète fait observer que cela ne peut avoir lieu, puisque nous y avons été installés par ordre de la police; une vive altercation s'engage. En entendant ce vacarme, Due sort pour en connaître la cause; mais, un de ces intrus se permettant des observations impertinentes, Due lui donne un soufflet. Le battu s'écrie qu'il est officier, et demande satisfaction de l'insulte. Due lui répond que, s'il est officier, il aurait dû s'habiller et se conduire comme un officier. Enfin ils se retirent, et nous croyons l'affaire finie. Le lendemain, en entrant dans notre salon, j'entends des personnes qui parlent allemand, et M. Due me présente au colonel Rehbinder et à un capitaine Küster, tous deux du corps des ingénieurs. Ces messieurs, assis sur des chaises près de la fenêtre, paraissent faire subir un interrogatoire à un personnage en uniforme, d'apparence grossière, debout et se tenant roide près de la porte, et recevoir ses explications en présence des déclarations de M. Due. On me fait savoir que l'individu placé près de la porte est le lieu-

tenant qui a reçu le soufflet; qu'il s'en est plaint au colonel Rehbinder, premier chef militaire de l'endroit, et qu'il demande une satisfaction. Le colonel et le capitaine venaient pour approfondir la chose.

Je déclarai que, quant à moi, j'étais parfaitement étranger au débat, l'accident ayant eu lieu avant que je fusse levé. Souffrant depuis longtemps d'insomnie, pour faire respecter mon repos du matin, M. Due avait dû éloigner les personnes qui s'étaient introduites dans notre demeure. Après de longs pourparlers, il fut décidé que le lieutenant russe se contenterait d'une déclaration d'honneur. Après une légère hésitation, M. Due dit en russe « que, s'il avait su que le plaignant fût officier, ce « qu'il ne pouvait supposer d'après son costume et « sa conduite, il ne lui aurait pas donné de soufflet. »

M. Rehbinder jugea que c'était tout ce que l'officier avait le droit d'exiger. Celui-ci restait toujours sans remuer et comme ayant quelque chose sur le cœur qu'il trouvait assez difficile d'expliquer; enfin il fit observer qu'une indemnité lui était bien due pour le soufflet, cinq roubles par exemple. Ces paroles étaient à peine sorties de sa bouche, que le colonel s'écria tout en furie : « Fi donc! c'est une infamie! » Due refusa cette indemnité, et l'officier fut forcé de se retirer. Je représentai à Due qu'il avait eu tort de ne pas payer ces cinq roubles; car, en acceptant cet argent, l'offensé aurait prouvé qu'il méritait bien ce qui lui était arrivé, et Due serait sorti triomphant de l'affaire. Le colonel, honteux de ce dénoûment, nous

dit : « Cet accident, messieurs, pourrait vous donner une opinion défavorable du sentiment d'honneur des officiers russes; mais ces gens sont des fils de paysans qui, après avoir servi pendant douze ans comme soldats, et plus tard comme sous-officiers, sans qu'il y ait la moindre chose à dire sur leur conduite, reçoivent ce rang de lieutenant; puis on les nomme commandants de quelques petites redoutes sur la frontière méridionale, mais ils n'entrent jamais dans la ligne. » Ces lieutenants s'arrangèrent plus tard de la brasserie de la maison. Quatre ou cinq jours après, Nielsen vint nous raconter en riant qu'ils avaient battu en retraite et que la brasserie avait été pour eux un logement fort convenable; car, le soir avant leur départ, ils s'étaient grisés de telle sorte, que trois d'entre eux avaient passé la nuit sur le plancher, sans connaissance, et le quatrième avait été trouvé dans le ruisseau. Cette affaire d'honneur n'eut donc pas de suites sérieuses. Peu de temps après, nous reçûmes une invitation du colonel, qui nous fit faire la connaissance de sa femme, personne fort belle, et de deux petites filles ravissantes.

Il existe dans l'Inde, comme on le sait, des gens qui, en s'imposant volontairement toute espèce de tortures, croient s'élever à un état de sainteté qui leur donne le droit d'espérer une félicité toute spéciale après leur mort. Ils vivent dans la solitude et s'appellent fakirs. Quelques-uns d'entre eux tiennent leurs bras en l'air jusqu'à ce qu'ils perdent tout sentiment et se roidissent; d'autres serrent la main jus-

qu'à ce que les ongles sortent à travers cette main mutilée; d'autres, enfin, se couchent sur des planches garnies de clous aigus. On nous raconta qu'un de ces fakirs indiens vivait depuis de longues années sous une échoppe ouverte sur le marché, et l'envie nous prit de le voir. Nous engageâmes un ouvrier à nous y conduire; en ouvrant la porte, nous ne vîmes rien autre chose qu'une peau de mouton sale étendue sur le plancher. Notre guide prononça un mot, probablement le nom de l'Indou, et, à notre grande surprise, la peau remua, et une forme humaine couchée au-dessous apparut peu à peu dans une position assise, les deux bras tendus en avant. L'Indou leva la couverture, tandis qu'il jetait sur nous un regard sauvage de deux yeux injectés de sang. Son teint avait presque la couleur brune du café, effet de la saleté ou de la race à laquelle il appartenait. On nous avait dit que l'unique jouissance que l'on pouvait procurer à ce misérable était de lui donner du tabac à priser. Nous lui en présentâmes donc un cornet, qu'il saisit avec passion; il se bourra ensuite le nez d'une énorme prise, et puis se coucha de nouveau, la tête entre les jambes, en s'abritant sous la peau. Cette courbure de l'épine du dos aurait difficilement pu être imitée par un acrobate; et, supportée surtout pendant de longues années, ce doit être une torture plus intense que le *torticolis* (*krumslutten*), appliqué autrefois comme punition militaire. J'étais étonné qu'il restât à ce fanatique assez de force dans les muscles pour se relever encore. Afin de ne pas être étouffé au-dessous de la peau, il

y avait fait un trou précisément à la place du visage; on pouvait à peine passer deux doigts à travers. A l'époque de notre séjour à Astrakan, le froid était de vingt degrès, et l'échoppe se composait de planches qui fermaient mal, de sorte que tous les courants d'air y pénétraient : on l'aurait prise volontiers pour le refuge d'un animal sauvage. Les voisins plaçaient tous les jours une cruche d'eau dans ce trou et y jetaient quelques morceaux de pain, et chaque année on lui faisait cadeau d'une nouvelle peau de mouton, dont il tournait la laine du côté du corps. Nous demandâmes à notre guide depuis combien de temps cet homme existait dans cette position; il nous répondit : « Il est arrivé dans cette ville il y a douze ans; et, pendant toute cette période de temps, il a été fou (*durak*). » Il regardait donc cette aspiration vers la sainteté comme une véritable démence, et pouvait bien avoir raison. Que de belles choses une volonté aussi inébranlable n'aurait-elle pas enfanté, si elle avait été tournée vers quelque but sage et utile!

Parmi la grande foule d'Asiatiques de différents pays, domiciliés à Astrakan, ou qui y affluent pour le commerce, se trouvent quelques marchands persans. Les partisans de la vieille religion parse ou du culte de Zoroastre sont appelés par les mahométans *Parsis* ou *Guèbres*, c'est-à-dire incrédules, tandis qu'ils s'appellent eux-mêmes *Behdins*, ou croyants. Les Parsis adorent la divinité bienfaisante sous la forme du feu sacré, qui est entretenu dans des tem-

ples destinés à cet usage; de plus, ils honorent les planètes comme des esprits célestes. Leur culte religieux se compose de prières d'après la prescription du *Zend-Avesta*, leur livre saint, d'ablutions et de sacrifices, composés de viande, de fruits, de riz et de fleurs. Ils exposent leurs morts dans un cimetière en plein air, et les laissent dévorer par les oiseaux de proie et les animaux sauvages, ne voulant pas profaner la terre vierge par le contact d'un cadavre. Les ossements, une fois secs et blanchis, ne sont plus regardés comme impurs. Nous obtînmes la permission d'aller voir une salle de prière dans la maison d'un marchand parsi. Dans un grand salon se trouvait, adossée contre la paroi, une armoire à plusieurs compartiments, contenant différentes images de dieux en bronze, en fonte et en cuivre. Cette armoire avait des portes vitrées ouvertes. Sur un rebord saillant au-dessous se trouvait un vase de métal avec de l'esprit-de-vin en ignition, d'où montaient de grandes flammes. C'est devant ce feu que les Parsis font leurs prières, en passant leurs mains continuellement à travers la flamme, comme pour les épurer et les sanctifier. Peu après, on nous permit de nous approcher de l'armoire sainte et de contempler les images, mais on nous défendit d'y toucher.

A Selenginsk, au sud du lac Baïkal, près de la frontière chinoise, j'avais fait la connaissance d'un missionnaire anglais, qui me donna une lettre pour un de ses compatriotes, nommé William Glen, également missionnaire et domicilié à Astrakan. J'allai

le chercher. Je rencontrai quelquefois chez cet Anglais un Persan qui s'appelait Mirza-Abdullah Veziroff. Cet homme avait été vizir chez le shah de Perse; mais, une insurrection destinée à renverser le shah du trône, à la tête de laquelle il s'était trouvé, ayant été découverte, il se vit forcé de prendre la fuite, et se réfugia à Astrakan. Pour rappeler son ancienne grandeur, il avait adopté le surnom de *Veziroff*.

Il existe à Astrakan un gymnase pour l'enseignement des langues orientales parlées par les nations avoisinantes, ainsi que des principales sciences; Veziroff y obtint une place de professeur de langue persanne, et il aidait le missionnaire à traduire la Bible en persan. C'était un homme de haute taille, de véritable race persanne, avec des traits fortement prononcés, des yeux noirs étincelants et la démarche élégante. Dans la rue, il portait des pantoufles de bois à talons vernis, assez hauts, à l'empeigne verte, armée de figurines. Arrivé à la porte d'un appartement, il les laissait à l'entrée, et se montrait avec ses bas ou des chaussons de peau fine, vert clair. Quand je voyais ces pantoufles dans le corridor, je savais que Mirza-Abdullah était chez ce missionnaire. Je le priai un jour d'écrire son nom sur un morceau de papier, en caractères persans, en souvenir du premier Persan que j'avais rencontré pendant mon voyage, et de me le donner; comme il désirait aussi avoir le mien en retour, je trouvai plus commode de lui remettre une carte de visite imprimée, avec mon nom et mon titre: « Chr. Hansteen, professeur de mathématiques appli-

quées et d'astronomie à l'Université de Christiania. » Quelques jours après, il m'apporta deux feuilles in-quarto, dont l'une contenait une transcription de ma carte de visite, faite avec tous les enjolivements d'une imagination persane, et ornée de fleurs et de fioritures orientales; l'autre renfermait une adresse également exagérée et empoulée, lue et présentée à M. de Humboldt, qui avait passé quelques jours à Astrakan, quatre semaines avant notre arrivée. Quiconque a lu « *The Adventures of Hadji Baba of Ispahan* (les Aventures de Hadji Baba d'Ispahan), par James Morrier, qui, pendant plusieurs années, avait été ambassadeur à la cour de Perse, reconnaîtra dans les pièces ci-dessous l'exagération orientale que Morrier, dans cette nouvelle, a peinte avec un naturel si mordant. Le missionnaire me donna une traduction anglaise de l'original persan, que je traduis à mon tour :

1. A Hansteen

« Le plus humble des serviteurs, Mirza-Abdullah Veziroff, qui a sa place parmi les professeurs du gymnase d'Astrakan, a, sur la demande d'un des caractères scientifiques les plus élevés du monde, qui s'occupe d'observer exactement les heures du jour et de la nuit, et de fixer le temps et l'endroit de l'apparition des étoiles fixes et errantes, un astronome des plus distingués du siècle et un professeur des sciences mathématiques, Christophe Hansteen, qui compte parmi les hommes de science de l'Université

de la bien-aimée ville de Christiania, dans le royaume de Suède [1], et qui est arrivé à Astrakan en qualité de voyageur. — C'est pour lui qu'il a écrit ce souvenir le 15 du mois de février 1830 de l'ère chrétienne. »

2. A Humboldt

« Vénérable seigneur, dont les plus sublimes vertus et les perfections coulent comme d'une source, et chez qui les plus précieuses perles de sagesse et de savoir sont déposées comme dans un trésor, soyez persuadé que, si votre humble serviteur est incapable d'exprimer en paroles la joie et l'enchantement qui

[1] Comme il est probable que Mirza-Abdullah connaissait aussi peu la Norvége que la Suède, c'est sans doute M. Glen qui lui aura appris que Christiania se trouvait en Suède. Cette erreur est, au surplus, la croyance imperturbable de toute l'Europe *.

* Cette observation critique de M. Hansteen n'est pas aujourd'hui complétement exacte, en France du moins, où cependant quelques-uns de ses grands journaux placent souvent Christiania et d'autres villes de la Norvége sous la rubrique *Suède*, comme si ce dernier royaume exerçait une suprématie quelconque sur le premier. D'autres journaux français modifient aussi arbitrairement et sans aucun fondement l'orthographe des noms de plusieurs villes du nord de l'Europe. C'est ainsi, par exemple, qu'ils persistent à écrire avec un *w* le nom de la Norvége (en allemand *Norwegen*), que ses habitants appellent *Norge*, quoique cette lettre n'existe ni dans l'alphabet de la patrie du savant professeur ni dans celui de la France. Chose bizarre ! on a pu voir à Paris, dans le bâtiment de l'Exposition universelle, le nom de la partie occidentale de la presqu'île scandinave écrit dans une salle *Norvége* et dans une autre *Norwége*. Ce qui a trompé quelques personnes, c'est qu'en Suède, d'où arrivent parfois des nouvelles de Norvége, le *v* et le *w* s'emploient indifféremment l'un pour l'autre, et qu'elles ne réfléchissent pas que le *w* allemand a la même valeur que notre *v*. On doit remarquer, en outre, qu'un des anciens noms du pays dont nous nous occupons était *Norveg*, que les premiers historiens norvégiens et français écrivaient, en latin, *Norvegia*, que l'Université de Christiania écrit comme nous dans toutes ses circulaires et documents imprimés rédigés en français, que les auteurs norvégiens imitent son exemple; qu'il en est de même pour tous nos recueils les plus importants, tels que la *Revue des Deux Mondes*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Encyclopédie moderne*, de Didot, etc., et que nos meilleurs voyageurs, géographes et historiens français, parmi lesquels je me bornerai à citer MM. Eyriès, Jomard et Thiers, adoptent cette règle, que la Société de géographie a sanctionnée.

D. L. R.

remplissaient nos cœurs en voyant se lever au-dessus de l'horizon d'Astrakan le soleil de Votre Excellence, qui éclaire l'univers et renferme en lui seul tout ce qui est adorable et bon ; de même le souvenir du bienheureux sort qui nous a mis aujourd'hui en présence d'un des hommes les plus savants du monde, comme les atomes se montrent aux rayons du soleil, — du Platon de notre âge, en nous faisant obtenir le glorieux privilége d'être distingués parmi nos semblables pour avoir eu l'honneur et la satisfaction de la vue fortunée de Votre Excellence, — ce souvenir, dis-je, ne sera jamais effacé, vénérable seigneur, des tablettes du cœur de vos humbles serviteurs. »

Mirza-Abdullah me montra la copie de ces pièces. sur lesquelles les lignes formaient de grands arcs. Cela provient de ce que les Orientaux, étant assis sur des coussins, et n'employant ni chaises ni tables, placent le papier sur leur genou droit, et, pendant que la plume va de droite à gauche, le papier est poussé dans une direction contraire, afin que la plume s'appuie toujours sur un point constant. La copie présentait, au contraire, les lignes correctement horizontales. Cette difficulté mécanique, jointe aux pénibles frais d'imagination nécessaires pour trouver toutes ces fleurs de rhétorique et ces ornements de style, explique suffisamment qu'un tel travail puisse exiger les efforts de plusieurs jours.

Le missionnaire me raconta que, quittant l'Écosse,

où il était né, avec sa jeune et jolie femme, afin de se rendre à Saint-Pétersbourg et de là à Astrakan, un ouragan avait jeté le navire dans un port de la côte de Norvége, où ils avaient été reçus avec beaucoup de bonté par quelques capitaines de navires et par des pilotes qui s'y étaient établis. Il trouva que le pays ressemblait assez à sa patrie, et il se réjouissait toutes les fois qu'il entendait un mot qui témoignait d'une parenté d'origine entre les Écossais et les Norvégiens. Il me fit cadeau d'un volume des rapports de la mission, parmi lesquels je lus le récit de cette petite halte sur la côte de Norvége.

Le général Willielminoff, gouverneur de la Sibérie occidentale, autrefois commandant en chef de la Géorgie, m'avait vivement recommandé à Tobolsk de faire d'Astrakan une excursion pour ce pays, dont il m'avait décrit les beautés naturelles et les curieux phénomènes. « En demandant, me dit-il, à votre ministre à Saint-Pétersbourg, le baron Palmstjerna, de s'adresser à l'empereur, Sa Majesté donnera l'ordre à l'amirauté d'Astrakan de vous faire transporter sur un vaisseau impérial d'Astrakan à Baku, ville située sur la péninsule d'Apscheron, dans la mer Caspienne et dans la province de Schirvan, d'où vous pourrez aller à Tiflis, capitale de la Géorgie. » Encouragé de la sorte, j'écrivis à M. de Palmstjerna, et j'appris qu'un ordre semblable avait été donné aux autorités d'Astrakan. Il m'offrait la perspective de porter mes observations plus loin vers le Sud, jusqu'au quarantième degré de latitude. Le gouver-

nement du *Grusien*, nommé par les Européens, on ignore pourquoi, Géorgie, est appelé par ses propres habitants *Ibérie*. Ce pays, avec l'Imérétie, qui s'étend vers l'ouest jusqu'à la mer Noire, est la Colchide et l'*Albanie* des Grecs, par conséquent un sol classique. L'expédition héroïque des Argonautes fut dirigée vers ces lieux et sur des mers alors inconnues; ce fut Jason qui, accompagné des premiers héros de la Grèce, Hercule, Castor et Pollux, Thésée et un grand nombre d'autres, alla jusqu'à Colchis, sur le vaisseau *Argo*, reprendre la toison d'or du bélier sur lequel Phryxus et Hellé avaient fui pour se soustraire à la haine de leur belle-mère Ino. Cette toison, suspendue par Phryxus dans un bocage sacré, était gardée par des dragons. A l'aide de Médée, l'une des filles du roi Æétes, qui devint amoureuse de Jason, celui-ci put vaincre tous les obstacles et s'emparer de la toison. Ce fut également là que Jupiter avait enchaîné Prométhée au roc caucasien, pour avoir dérobé le feu des dieux. Le dernier mythe est peut-être une allusion au feu éternel qui brûle en ces lieux.

Les habitants descendent des anciens Ibères et Colchidiens; c'est un peuple brave et magnanime dont le langage diffère de celui des nations environnantes; il a une histoire non interrompue qui remonte à Pharnabaze, parent du roi de Perse Darius Codoman, qui se fit tzar ou roi des Grusiens[1] après la mort d'Alexandre le Grand. Ce peuple a des dis-

[1] Ou Géorgiens. D. L. R.

positions pour les sciences; il s'honore de divers auteurs classiques qui florissaient au douzième siècle, et parmi lesquels deux poëtes surtout sont tenus en haute estime; il aime également les vieilles ballades populaires, où les exploits et les souffrances de ses héros sont chantés. Ce pays s'étend vers l'est jusqu'au Schirvan, vers le nord jusqu'au Caucase, dont les braves montagnards, les Tscherkesses et les Tschetschenzesnes, ont si longtemps résisté et résistent encore aux légions russes, et vers le sud jusqu'à l'Arménie : il est ainsi placé entre la mer Noire et la mer Caspienne. La province de Schirvan mérite de fixer particulièrement l'attention du naturaliste, à cause de ses riches productions dans les trois règnes.

La partie occidentale, qui est la plus grande, se compose de montagnes, ramifications du Caucase, dont le mont *Schach* est la plus élevée. Une autre montagne, de forme singulière, se nomme Spitzbarmach, ou la montagne aux Cinq-Doigts, en raison des cinq pics qu'elle présente. Les habitants croient que le prophète Élie y a eu sa demeure. Ces contrées montagneuses sont très-fertiles. Le charmant petit site de Kaballa se fait particulièrement remarquer; c'est un jardin ravissant qui produit les plus beaux fruits, et spécialement des châtaignes. Les Persans l'appellent « le paradis des roses, » à cause de ses champs couverts de fleurs. On cultive, dans le Schirvan, le riz, le froment, l'orge, le safran, le tabac, le coton, et on y récolte un excellent vin rouge. On voit dans les jardins des arbouses, des melons, des cor-

nichons et toute sorte de légumes; le pays abonde en figues, poires, pommes, raisins, abricots, mûres, noix et grenades. Tous les arbres fruitiers viennent sans culture partout où il y a un taillis; la vigne rampe autour des arbres sauvages. Des céleris, des câpres d'un goût parfait, des cyprès, des amandiers, etc., poussent naturellement; on y trouve aussi quantité de truffes. Près des bords des fleuves Kur et Araxe, on rencontre un roseau de la grosseur d'une canne à sucre, et d'une longueur de quatre brasses environ; il sert de *canne*, et c'est un article important d'exportation. A l'embouchure du Kur, on pêche les mêmes grands poissons qui vivent dans le Volga, et c'est avec leurs œufs qu'on prépare le caviar. Parmi les animaux du pays, je nommerai un petit chevreuil de la grandeur d'une chèvre, mais sans cornes; le lièvre, le chacal, le loup, le renard, la tortue, le grand serpent noir aquatique, la tarentule, le scorpion et l'écrevisse de mer; il y a de plus beaucoup d'oiseaux sauvages. Les animaux domestiques sont les ânes, les chameaux, les buffles, et les excellents chevaux de selle connus sous le nom d'*argamaks*.

Les phénomènes naturels les plus remarquables sont les sources de naphte, les montagnes croissantes, et le feu éternel. Dans le voisinage de la ville de Baku, on trouve des sources de naphte, et, sur la péninsule Apscheron, des puits d'où on le retire; quelques-uns fournissent du naphte blanc, qui se end fort cher; ces derniers sont scellés, et on ne les

ouvre qu'une fois par mois. Il en existe, en outre, plus de cinquante autres qui donnent prodigieusement du naphte noir : ils ont une profondeur de vingt brasses, et on les vide tous les jours. Le naphte est envoyé à Baku pour être brûlé dans les lampes, sur l'âtre des cuisines, et pour cuire le pain; car cette ville ne possède aucun autre moyen de chauffage. Les Russes préfèrent cependant cuire leur pain avec des herbes séchées. Le puits le plus riche rend par jour sept mille cinq cents livres de naphte. Ces puits sont la propriété du gouvernement.

Le feu éternel, sur la péninsule Apscheron, est peut-être l'unique phénomène de ce genre dans l'univers. Il brûle dans une fosse de forme irrégulière de vingt brasses de long, sur une profondeur d'une brasse et demie. Les flammes les plus hautes ne dépassent pas trois brasses; la fosse ne se creuse pas de plus en plus par ce feu continuel, et les pierres de la base résistent à son action. Pourtant les pierres à chaux, au-dessus de terre, deviennent par son contact si fragiles, qu'elles se brisent en morceaux. Le feu éternel ne produit ni fumée ni odeur. Tout le district, dans une circonférence de deux verstes, contient le foyer de ce feu. Partout où on creuse un trou sur le sol, le feu s'allume et brûle avec une flamme vive jusqu'à ce qu'il soit recouvert de terre. La grande fosse pourrait sans nul doute être éteinte de la même manière; mais elle se rallumerait de nouveau si on le voulait. C'est une chose remarquable que l'herbe pousse verte et fraîche sur le bord de

cette fosse brûlante, et qu'à une distance de quatre-vingts brasses il y ait deux puits d'une eau excellente et un grand jardin fertile. Quelques adorateurs du feu se trouvent toujours près du foyer principal; ce sont des descendants des anciens Parsis, qui regardent le feu en général comme un symbole de la divinité, et quelques Indous très-fervents. Ces gens vivent dans de petites cabanes à deux ou trois brasses de la fosse. Au milieu de chaque cabane, il y a un trou entouré de deux ou trois pierres sur lesquelles on place le chaudron dans lequel on met les aliments. On prend quelques brins de paille ou de l'herbe sèche que l'on allume au feu éternel, en dehors, et on les jette sous le chaudron; le trou prend feu et brûle aussitôt sans fumée et sans odeur : la cuisine est plus rapidement faite qu'avec du bois. On couvre ensuite l'enfoncement avec du feutre, et la flamme s'éteint. Les ermites se chauffent pendant l'hiver à ce trou brûlant, et ils ne se servent d'aucun autre éclairage dans leur cabane. On plante un roseau de la longueur d'une aune dans la terre, près de son lit; le haut de ce roseau est recouvert d'argile, et a un bouchon de même matière : dès que l'on tire le bouchon et qu'on allume l'ouverture avec de la paille, le roseau brûle comme une lumière sans se consumer; dès que l'on remet le bouchon, la lumière s'éteint.

On se sert également de ce feu éternel pour cuire de la chaux. On réduit les pierres à chaux en morceaux, et on jette dessus quelques brins de paille allumés. La flamme sort immédiatement de la terre avec une

sorte de bruissement, et, après avoir brûlé pendant trois jours, la chaux est prête.

Cette contrée offre encore un autre phénomène igné. Après les beaux jours d'automne, quand l'air du soir est tiède, les champs autour de Baku paraissent enflammés. Parfois ces flammes semblent couler rapidement et en masse du haut des rochers, tandis que la chaîne des montagnes environnantes jette une lueur bleuâtre. Les innombrables flammes qui, tantôt séparées, tantôt réunies, couvrent la plaine, quand les nuits sont noires et chaudes, effrayent vivement les chevaux, les mulets et tous les êtres animés; mais elles ne durent pas plus de quatre heures. Après le coucher du soleil, avec un vent d'est un peu vif, on ne les aperçoit pas. C'est dans les mois d'octobre et de novembre qu'elles se montrent le plus fréquemment. Mais ce feu aérien ne brûle aucune étoffe inflammable. Les joncs et l'herbe sèche ne prennent jamais feu, quoique toute la surface de la terre semble recouverte de flammes, et, si l'on se trouve au milieu, on ne ressent aucune chaleur.

Les montagnes *croissantes* se trouvent entre Baku et Navagi, le long du chemin, sur une étendue de quinze verstes; elles sont de hauteurs différentes, jamais très-élevées cependant, de couleur grisâtre, sans herbe, et elles ont une forme conique. Le sol se compose d'une argile salifère. Chaque montagne a à son sommet une source d'eau salée, bourbeuse et épaisse, qui s'élève, jaillit et déborde en arrivant autour de l'ouverture; elle se pétrifie et élève peu à

peu la montagne. Quelques-unes de ces sources, assez hautes, se sont tout à fait desséchées; mais, à côté, d'autres jaillissent et produisent continuellement un épais limon. On trouve également des montagnes croissantes dans d'autres parties du pays. Vers la mer, il existe une montagne qui jette quelquefois des flammes.

La saison m'empêcha de visiter ce pays rempli de merveilles. Le choléra nous avait retenus pendant deux mois environ à Orenbourg, et, au milieu de février, le Volga et les bords de la mer Caspienne étaient couverts d'une glace épaisse qui rendait impossible tout voyage par mer. En outre, comme le choléra venait à peine de cesser dans le Grusien (Géorgie), en quittant cette contrée, nous aurions eu encore à subir une quarantaine de quarante jours, et tous nos effets et instruments auraient dû être arrosés de chlore. Dans ces circonstances, il fallut se résoudre à prendre le plus court chemin d'Astrakan par Moscou jusqu'à Saint-Pétersbourg. Les glaces firent donc échouer notre expédition argonautique, et je manquai la Toison d'or.

CHAPITRE XI

Départ d'Astrakan. — Sarepta, ville des frères Moraves. — Colonies allemandes et françaises le long du Volga. — Chemins difficiles pendant l'hiver. — Une famille danoise à Saransk. — Anciennes connaissances à Moscou. — Le baron Schilling de Canstadt. — Langue écrite des Chinois. — Fabrique d'Ischora. — Audience de l'empereur Nicolas et de l'impératrice à Saint-Pétersbourg. — Les ministres Speranski et Cancrin.

Le 25 février 1830, nous quittâmes Astrakan en voitures à roues; mais nous n'avions pas fait trois cents verstes vers le nord, que la profondeur de la neige nous força de nous arrêter dans une des stations construites par l'État, véritable bénédiction pour les pauvres voyageurs, afin d'y faire faire, par les paysans, des traîneaux sur lesquels nos voitures devaient être placées. Formés de poutres de bouleau, ils ressemblent assez aux traîneaux grossiers dont on se sert chez nous pour traîner des canons ou de lourdes masses de pierres.

Un traîneau fut poussé au-dessous de la partie du devant de la voiture; un autre au-dessous de la partie de derrière, et on plaça les roues entre les traîneaux et la voiture : les roues de devant sur le premier traîneau, celles de derrière sur le second. En avançant lentement, nous parvînmes à Sarepta, in-

téressante colonie allemande des Hernutes ou frères Moraves, où nous passâmes un journée fort agréable. C'était une chose étrange que de se voir tout d'un coup en pleine Allemagne, au milieu d'une vie et de mœurs européennes. Là nous trouvâmes enfin deux choses tant de fois regrettées pendant notre long pèlerinage : du beurre et de la bière. J'ai déjà dit par quel procédé les Russes confectionnent ce qu'ils appellent du beurre, qu'on ne peut manger avec du pain, et comment la fabrication de la bière et de l'eau-de-vie est monopolisée entre les mains de certains capitalistes; cette dernière remplace tout. C'est un article dont aucun Russe ne se prive, et, comme elle est plus facile à transporter que la bière, qui occupe beaucoup plus de place, il en résulte que celle-ci s'élève à des prix excessifs, et que c'est une boisson presque inconnue.

Je voulus persuader à mon hôte de m'en laisser deux bouteilles comme provisions de voyage. Il me répondit que, dans sa maison, j'étais libre de prendre tout ce qui me plaisait, tandis qu'en dehors de la colonie la bière serait confisquée, et lui-même condamné à une amende. Je fis emplette pourtant de deux articles célèbres dans toute la Russie : de la moutarde et du tabac en poudre de Sarepta. J'achetai quelques pains d'épice chez un boulanger, originaire de Copenhague, et, comme M. Christensen, préfet de police, qui nous montra la ville, était de Töndern, dans le Schleswig, nous pouvions nous croire presque dans notre patrie.

Arrivés le lendemain à Zarizin, à trente et une verstes environ de Sarepta, nous apprîmes que le plus court chemin pour aller à Moscou, dans la direction de l'ouest, que j'avais résolu de suivre, était impraticable pour nos lourds équipages, par suite de l'énorme quantité de neige qui était tombée. Il fallut alors se décider pour la route qui côtoie le Volga, jusqu'à la ville de Saratov. Nous y gagnâmes de voir les colonies allemandes établies dans le voisinage de ce fleuve. Au nord de la ville de Kamischin, près du Volga, on traverse cent trois colonies allemandes, fondées vers l'an 1760. Nous nous adressions en allemand à tous les paysans ou paysannes, sûrs d'obtenir une réponse, quelquefois cependant difficile à comprendre, quoique ces colons soient originaires de Saxe, de Bavière ou d'Alsace, car ces derniers surtout parlent un mauvais dialecte; et, comme c'était bien la seconde ou la troisième génération que nous rencontrions, le langage ne s'était pas épuré par le contact avec les Russes. Ces colons gardent cependant fidèlement la langue maternelle. Nos émigrants norvégiens en Amérique seront-ils des gardiens aussi fidèles de la leur? J'avoue que je me sentais le cœur élargi entre ces bons colons, et, de leur côté, ils étaient tous émus d'entendre causer dans la langue de leur patrie des voyageurs qu'ils regardaient presque, par cette raison, comme des compatriotes. Un fonctionnaire de la poste d'une de ces colonies nous raconta une anecdote curieuse.

On m'avait dit qu'au nord des colonies alleman-

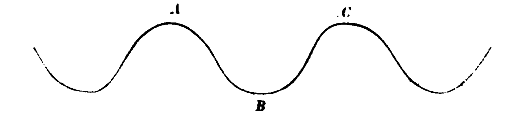
des il existait des colonies françaises, et je voulais prendre des renseignements à ce sujet. Le fonctionnaire me répondit qu'elles avaient toutes disparu peu à peu. La peste avait-elle donc passé par là et emporté tous les colons? Non ; ils étaient tous devenus maîtres de langue ou gouvernantes dans de grandes familles russes. Dans une de ces colonies, à dix verstes plus au nord, il y avait encore, un an auparavant, un vieil homme qui n'avait pas trouvé de place, mais il était parti ou mort. Si les Français parlaient leur langue comme les colons allemands parlent la leur, les jeunes princes et princesses qui les ont eus pour maîtres doivent avoir un beau langage; quant à l'éducation, je n'en parle pas.

Parmi ces colonies allemandes, quelques-unes sont catholiques, d'autres réformées, et d'autres, enfin, luthériennes. Les maisons des colons sont plus élégamment construites et plus propres que celles des Russes, et le genre de vie y est tout différent. Les figures sont plus jolies et tout à fait européennes, mais ils ont tous adopté le costume russe. Ce voyage de peu de durée au milieu, pour ainsi dire, de l'Allemagne, fut une véritable jouissance pour mes yeux et pour mes oreilles. En traversant une de ces petites colonies, une jeune fille mit sa tête à la fenêtre, et, en voyant Nielsen, qui avait sur son chef un bonnet de peau de barbet blanc, acheté à Astrakan, elle s'écria : « *Der Mann hat einen Pudelkopf* » (Tiens, cet homme a une tête de caniche). Il en fut piqué, car, en vivant avec Gustave, il avait appris à

comprendre quelques mots d'allemand; il était même capable de saisir le sens d'un sermon en cette langue. Il eut bientôt satisfaction complète de cette plaisanterie. Entrant dans une maison et se retournant pour regarder tous ces Allemands sans oser prononcer une parole, sachant qu'il n'était pas fort sur la conversation, soit en allemand, soit en russe, une vieille femme arrêta sa quenouille pour le regarder à son tour, et, lorsque nous lui eûmes expliqué qu'il ne savait pas parler sa langue, elle s'écria : « *Er hat ein freundlich Gesicht* » (Il a une bonne mine). Il en fut flatté; en général, son extérieur et son affabilité plaisaient beaucoup aux femmes, quoiqu'elles dussent le prendre pour un muet. Gustave savait, de son côté, se faire rechercher des deux sexes en dépit de ses gros traits et de sa petite taille lourde et épaisse; il n'était pas avare de saillies et de bons mots, et tout le monde aime à rire.

Depuis Saratov, où, le 9 mars, nous quittâmes le Volga pour aller vers le nord-ouest jusqu'à la ville de Pensa, chef-lieu de gouvernement, les chemins devinrent de plus en plus mauvais; ils étaient tellement creusés par les transports incessants, que l'on tombait d'un trou dans un autre, de sorte qu'il fallait avancer au pas. Les deux derniers jours, nous ne fîmes que trente-cinq verstes le premier et quarante-cinq le second, quoiqu'on pût en faire cent cinquante en douze heures, quand la route d'hiver était bonne. Nous venions de faire faire, le matin, une grande réparation à l'un des traîneaux, lorsqu'en pleine mar-

che, l'autre se brisa entièrement, quoiqu'il fût construit avec de grosses poutres de bouleau. Il fallut donc dételer et envoyer un *Iämstschik*, ou postillon, à cheval au premier village, éloigné de huit verstes, afin de faire venir des charpentiers et deux traîneaux remplis de poutres avec des haches et autres outils. De cette façon nous eûmes à peu près ce qu'il nous fallait. En attendant, nous restâmes dans la neige au milieu de la route, pendant quatre ou cinq heures avec nos pelisses et nos bottes de renne. Le chemin se prolongeait en lignes ondoyantes à peu près comme je le représente ici :



Lorsque notre lourde calèche arrivait au sommet *A*, elle se précipitait sur le traîneau de devant en descendant dans l'enfoncement *B;* il fallait nous retenir de toutes nos forces pour ne pas avoir la tête cassée. Souvent une pente n'était pas séparée de l'autre de la longueur du traîneau, et on en avait parfois trois, quatre et cinq immédiatement l'une après l'autre. Quand on arrivait à quelque enfoncement plus profond, il fallait s'arrêter et se servir de la hache pour aplanir un peu la route; mais le procédé était lent et ne produisait qu'un médiocre effet. Il arrivait souvent que cinq chevaux pouvaient à peine tirer cette voiture de ces excavations, même à grand renfort de coups de fouet. Il résulta pour moi de cette série de

secousses continuelles un mal de tête terrible et des douleurs de poitrine. Pendant plusieurs jours, je me vis obligé de me placer sur le traîneau en dehors de la calèche, ne pouvant pas supporter ces mouvements violents, et, dans les endroits les plus mauvais, je mettais pied à terre, le baromètre à la main, pour ne pas le voir se briser. Les enfoncements proviennent surtout des *oboses*, courts traîneaux de transport dont se servent les paysans russes. Lorsque le moindre trou se fait dans une masse de neige profonde de plusieurs aunes, l'extrémité antérieure du traîneau est poussée dans l'enfoncement *B*, et entraîne avec elle une certaine portion de neige sur l'élévation *C*. Il en résulte que, par suite du passage de plusieurs traîneaux, la cavité se creuse davantage et devient plus difficile à franchir.

Après cinq jours d'une course accablante, nous arrivâmes enfin, le 14 mars, à Pensa, située à cent quatre-vingt-quinze verstes de Saratov, et nous fîmes réparer nos voitures par un assez bon forgeron allemand. Nos deux pauvres domestiques, épuisés et souffrant de la tête, purent reprendre quelques forces par deux nuits de repos dans une chambre bien chauffée, douceur qu'ils n'avaient presque pas éprouvée depuis notre départ de Kasan.

Dans la petite ville de Saransk, à une journée de Pensa, nous rencontrâmes un médecin de Slesvig, qui avait étudié à Copenhague, et qui était marié à une demoiselle de Nyeborg, dans l'île de Fionie. Sa vieille mère habitant la maison des deux époux,

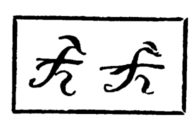
nous eûmes le bonheur de parler avec elle la langue du pays. C'était la seconde fois pendant tout ce long voyage. Quand la maîtresse de la maison apprit que nous avions avec nous un domestique norvégien, elle s'écria : « Il faut que j'aille causer avec mon compatriote. » Elle prit une assiette remplie de tartines beurrées et un verre de vin, et sortit. Elle resta absente un quart d'heure, et notre domestique, qui, depuis deux ans, n'avait pu ouvrir la bouche qu'avec ses maîtres, fut enchanté de cette bonne fortune.

Après des fatigues de tous les genres, nous entrâmes enfin à Moscou, où nous trouvâmes d'anciennes connaissances. Je nommerai parmi celles-ci l'aimable famille Einbrodt, MM. Fischer et Jänisch. M. Fischer, président de la Société des sciences naturelles de Moscou, nous offrit un diplôme de membres correspondants. Il était zoologue, et, comme il y avait à Saint-Pétersbourg un autre professeur du même nom, botaniste et directeur du Jardin des Plantes, il l'appelait, en plaisantant, professeur *Pflanzen*-Fischer, ou Fischer-*plante;* tandis qu'il se nommait lui-même *Vieh*-Fischer, ou Fischer-*animal*. Je revis également mademoiselle Jänisch, mais je ne saurais dire si pendant mon absence elle avait fait des progrès dans la langue danoise.

La neige ayant disparu, il fallut, pour arriver à Saint-Pétersbourg, remettre nos voitures sur leurs roues. Pendant le voyage, c'était tantôt une roue, tantôt l'autre, qui se brisait. Enfin, le 9 avril, à minuit, nous atteignîmes la ville impériale. Je fus

heureux de renouer dans cette capitale d'anciennes liaisons, et je fis aussi une nouvelle connaissance, celle du baron Schilling de Canstadt, autrefois attaché à la légation de Vienne. C'était un homme entre deux âges, blond, gai et assez gras, qui avait quelque teinture des mathématiques et des sciences naturelles, mais qui s'était surtout occupé de l'étude des langues orientales : du chinois, du mongol et du sanscrit. Il avait publié plusieurs œuvres chinoises, qui furent lithographiées à Saint-Pétersbourg, et il me montra le singulier compte rendu qui en avait été fait dans un journal français, où l'on citait entre autres choses la belle forme des caractères et la manière dont les liaisons étaient exécutées. Nous sommes incapables, disait le critique, « de nous mesurer, à cet égard, avec les Russes, car un auxiliaire puissant nous manque : le fouet ! » La lithographie avait été faite principalement par de simples sous-officiers russes, et, dès le moment que l'un d'eux s'avise de dire : « Je ne peux pas faire cela, » on lui répond : « Tu dois le faire *kak ni buit* (n'importe comment), » et on montre l'auxiliaire ci-dessus nommé, qui met les facultés en mouvement et les développe peu à peu; après mille tentatives malheureuses il finit par réussir. Les Chinois n'ont pas, comme on le sait, de caractères pour représenter les sons d'une langue étrangère; chaque idée est exprimée par une figure particulière. Si ce procédé était adopté et que toutes les nations s'en servissent, on y gagnerait le grand avantage que tout individu pourrait comprendre le même livre en pro-

nonçant les mots à sa manière. En voyant la figure qui signifie un cheval, le Scandinave dirait *hest*, l'Allemand *pferd*, l'Italien *cavallo* et le Français *cheval*, et ainsi de suite; il en est de même pour les divers peuples qui emploient les chiffres arabes et leur donnent chacun une dénomination particulière. Pour le chiffre 8, nous disons, en Norvége, *otte*, l'Allemand *acht*, le Russe *vocem* et le Français *huit*. Les différentes nations pourraient, par conséquent, comprendre le même livre, sans se mieux comprendre pour cela entre elles. Lorsque une langue se compose d'une multitude de mots, la grande difficulté est d'apprendre tant de signes différents; dans le chinois, par exemple, qui en compte plus de cinquante mille, « les apprendre et les retenir, dis-je au baron, serait l'occupation de toute une vie. » Il me répondit que l'affaire n'était pas si difficile qu'elle en avait l'air; que les Chinois n'ont pas une figure pour chaque idée, mais une manière ingénieuse d'employer, avec quelques modifications, celles qu'ils possèdent. En mettant, par exemple, deux signes l'un à côté de l'autre, en les entourant d'un carré, cela signifie qu'il existe entre ces deux idées ou choses un certain rapport. « Je suis sûr, ajouta-t-il, que vous sauriez bien vite quelques mots chinois. » Il dessina aussitôt cette figure :



en ajoutant : « Chacune de ces figures veut dire *une*

femme: que signifient maintenant ces deux signes réunis? — Deux femmes dans un cadre, m'écriai-je en plaisantant, « querelle. » Il chercha dans un grand dictionnaire chinois-français, me montra la même figure, et je lus à côté le mot : *Querelle.* Comme je riais aux éclats de mon heureuse inspiration, il reprit : « Vous voyez bien que la chose n'est pas si difficile. » Il dessina encore une autre figure, que je devinai également; mais je ne me rappelle que la première, par suite de l'accusation qu'elle contient contre le beau sexe, accusation qui, je l'espère, est plus applicable aux Chinoises qu'à nos dames d'Europe. Les Chinois savants sont les seuls qui apprennent toutes les figures; l'homme du peuple n'en apprend que ce qui lui est nécessaire dans son commerce et pour les usages de la vie.

Au temps de Pierre le Grand une question de frontière s'était élevée dans la Sibérie orientale entre les Russes et les Chinois, près du fleuve Amour, qui tombe dans l'océan Pacifique et qui formait, à cette époque, la frontière entre l'empire russe et la Chine. Pierre Ier envoya une ambassade afin de concilier ces intérêts et terminer la discussion; mais, sous différents prétextes, les Chinois surent retarder l'ouverture des négociations pendant neuf mois. Enfin, ils déclarèrent être prêts à commencer; mais qu'arriva-t-il? Une armée de vingt mille hommes se trouvait sur les bords de l'Amour, et elle eut facilement raison des trois cents individus dont se composait l'escorte russe; cent furent faits prisonniers. En qualité

de vainqueurs, les Chinois prétendirent garder le grand espace de terre, au nord du fleuve Amour, appelé par les Russes *Da-Urien*. Pierre, qui voyait l'impossibilité d'envoyer d'Europe un nombre suffisant de troupes pour vaincre, et qui, du reste, préférait à un terrain inculte l'important commerce de la Chine, qu'une rupture pouvait interrompre pour toujours, céda, en se réservant le droit de faire bâtir un couvent russe à Péking, et d'envoyer tous les dix ans un protopope, accompagné de quelques popes, pour s'occuper du salut de leurs compatriotes prisonniers. Quoique ces prisonniers soient enterrés depuis de longues années, on envoie toujours la mission. Quand j'étais à Irkutsk, un prêtre, qui avait vécu en Chine pendant dix ans, était précisément à son voyage de retour, et on préparait une nouvelle ambassade. Le baron Schilling, qui connaissait la langue chinoise, désira suivre la mission, et il s'était, dans ce but, muni d'une foule d'instruments de mathématiques et autres, avec lesquels il avait l'intention de faire en route des observations. Mais, comme les Chinois qui accompagnent la mission à Péking sont tellement soupçonneux, qu'ils défendent aux voyageurs même d'écrire leurs notes sur un morceau de papier, et comme il n'était pas supposable que ce baron, homme par trop plaisant, se conformât à leurs prescriptions, on craignit que sa présence ne devînt la cause du renvoi de toute l'ambassade, et il ne reçut pas l'autorisation d'en faire partie. A sa place, M. Fuss, jeune astronome, fut

nommé membre scientifique de la mission. Nous le rencontrâmes à Saint-Pétersbourg, où il faisait les préparatifs de son voyage, et nous lui apprîmes quelle était notre manière d'observer.

Le baron nous donna un jour un dîner magnifique. Après ce repas, il nous demanda : « Jouez-vous aux échecs? » Je répondis que je n'en savais que la marche, mais que Due jouait parfaitement bien, car je l'avais vu gagner partout, excepté contre un marchand d'Orenbourg, qui s'était montré son maître. Due avait à peine fait cinq coups, que le baron lui dit : « Sur quelle case voulez-vous être échec et mat? » Cette singulière assurance me frappa. Due rougit et ne répondit rien. Je choisis donc pour lui, en mettant le doigt sur une case de l'échiquier; après quelques coups, le baron avait fait échec au roi de Due, qui était mat à la place indiquée. Je lui demandai s'il pouvait le faire encore une fois. Il me répondit : « Tant que vous voudrez. — Mais comment avez-vous compris, après quelques coups, que vous en viendriez là? lui demandai-je. — Oh! répondit-il, il suffit d'un petit nombre de coups pour voir si on a trouvé son homme. » L'envie nous prit d'aller au théâtre, et je lui demandai s'il voulait être des nôtres. L'idée ne lui souriait pas infiniment, mais enfin il dit : « Bah! je ferai ma sieste tout aussi bien là qu'ailleurs. » Nous allâmes à l'orchestre, où l'on a de bons fauteuils, et nous n'y étions pas depuis bien longtemps, que notre ami était plongé dans un sommeil qui dura jusque vers la fin de la pièce.

En nous rendant au théâtre, nous fîmes la rencontre d'une femme assez bien mise, qui, en passant, laissa tomber un petit billet plié. Notre ami se baissa pour le ramasser, l'ouvrit et le mit dans sa poche. Je remarquai qu'il était écrit en russe, par une main peu exercée et sur un papier qui n'était pas des plus fins. Je lui demandai ce que c'était, quoique je l'eusse déjà deviné. Il répondit : « Oh! c'est une adresse avec la rue et le numéro, première porte à gauche de l'entrée. » Or il était un peu coureur de femmes.

Il n'en manque certes pas à Saint-Pétersbourg. Un grand nombre de ces femmes viennent de Stockholm après y avoir eu leurs beaux jours. Lorsqu'elles ont passé quelques années à Saint-Pétersbourg, elles vont vers l'est jusqu'à Nischni-Novgorod, où les grandes foires annuelles attirent une foule de Buchares, d'Arméniens, de Persans, d'Indous, bref des représentants de toutes les nations à demi barbares sous la domination russe. Pendant la foire, on cède à ces dames un petit village près de la ville. Un artiste allemand nous conduisit à cette sorte d'*Hamburgerberg* [1] russe lorsque le hasard nous amena à Nischni-Novgorod précisément à l'époque de la foire; nous les vîmes assises devant les fenêtres ouvertes des maisons basses, fardées et parées de rubans de toutes les couleurs. Quelques-unes tirent quelques sons d'une guitare, d'autres chantent, d'autres adressent aux

[1] Quartier de Hambourg où se trouvent réunies des dames de mœurs faciles.

personnes de la rue leurs invitations en mauvais russe. En pensant à l'existence de ces malheureuses et à celle encore plus misérable qui les attend quand un jour elles seront une marchandise rejetée même sur ce marché, on souffre de voir les efforts qu'elles font pour paraître gaies et contentes.

Un jour, le baron nous invita à faire une excursion avec lui à la grande *savod* ou fabrique d'Ischora, située dans une bourgade, près d'un fleuve du même nom, à trente-trois verstes au sud-est de Saint-Pétersbourg. Dans cette fabrique, administrée par un Anglais, le général Wilson, on confectionne toute espèce d'objets, depuis les machines pour les bateaux à vapeur et leurs câbles jusqu'à toutes sortes d'instruments de mathématiques et de physique, tels que baromètres, thermomètres, étuis, compas, etc. Il y avait également une fabrique de glaces, d'où sortent des pièces de la hauteur d'une chambre ordinaire sur six pieds de large. La masse du verre fondu est versée sur une plaque horizontale de cuivre ayant des bords relevés qui fixent la grosseur de la glace; un rouleau en cuivre, extrêmement lourd et chauffé, parcourt, d'une extrémité à l'autre, la plaque, dont il dépasse les bords, pour rendre la surface du verre aussi unie que le fond. Après avoir été refroidie, la plaque de verre est d'abord polie grossièrement des deux côtés, puis deux glaces sont placées l'une au-dessus de l'autre, et celle de dessus est, à l'aide d'un mécanisme, remuée en avant et en arrière sur celle de dessous jusqu'à ce que leur sur-

face soit parfaitement lisse. On prétend même que les célèbres fabriques de glaces françaises et italiennes ne sauraient livrer d'aussi grandes pièces. En souvenir d'Ischora, le général me fit présent d'un compas d'une construction ingénieuse dont les pointes peuvent se plier dans la partie supérieure de la jambe, de sorte que l'on a, soit un compas avec deux pointes en acier, soit avec une pointe et une plume à dessiner, soit une pointe et un porte-crayon. Sur les côtés d'un fourreau en laiton, dans lequel les deux pointes rentrent, un pouce anglais est marqué avec sa division en dix lignes et ses subdivisions depuis un dixième de ligne jusqu'à un centième de pouce, ce qui fait que ce petit instrument renferme presque un étui complet. Pour provisions de voyage, notre épicurien s'était muni d'un vase renfermant un échantillon des fameux pâtés de foie gras de Strasbourg, que je goûtai pendant la route pour la première et probablement pour la dernière fois de ma vie, avec plusieurs espèces de vins excellents et force friandises. Quoique le baron ne fût pas ignorant en astronomie, il était sans nul doute encore plus expert en gastronomie. Il n'avait pas vécu pour rien à Vienne pendant plusieurs années. Les journaux m'ont appris sa mort.

A Saint-Pétersbourg, j'entendis de plusieurs bouches l'éloge de notre mathématicien Abel, trop tôt enlevé à la science.

Deux mathématiciens français, MM. Clapeyron et Lamé, professeurs de l'Institut des ingénieurs, l'ap-

pellent « un génie éminent, » et on raconte que, la veille de sa mort, il avait été nommé professeur de l'Université de Berlin [1].

On m'avait dit qu'il était dans les règles que je demandasse une audience à l'empereur afin de le remercier de la protection et des secours dont j'avais si largement profité dans ses États pendant mon voyage. J'en touchai un mot à notre ministre, qui me répondit que c'était une chose qui demandait quelque préparation, qu'il devait en instruire le ministre russe, comte de Nesselrode, qui aurait à demander le consentement de l'empereur. Je répondis que, l'affaire étant si compliquée, je n'y tenais pas, et que j'avais seulement cru remplir un devoir en désirant remercier Sa Majesté de tout ce qu'elle avait bien voulu faire pour moi. Le ministre pensa néanmoins qu'une démarche était convenable, et il se chargea des préliminaires.

[1] L'illustre géomètre Legendre proclama le premier, en France, les découvertes d'Abel, et ce savant, ayant eu connaissance des malheurs du jeune Norvégien, adressa directement, le 15 septembre 1828, avec trois autres des membres les plus distingués de l'Académie royale des sciences de Paris, Lacroix, Maurice et Poisson, une lettre au roi de Suède, pour lui recommander le sort de cet intéressant géomètre; elle resta sans réponse, et, quelques mois après, Abel avait cessé de souffrir. A sa mort, l'Institut de France, par une décision sans exemple, ordonna que la moitié du grand prix de mathématiques pour l'année 1830 serait donnée à la mère d'Abel. Dans son rapport à l'Académie des sciences sur les travaux de M. Jacobi, M. Poisson s'exprime ainsi, en parlant du célèbre et infortuné Norvégien : « La mort a interrompu ses travaux avant qu'il eût achevé sa vingt-septième année; mais, pendant une vie si courte, il s'est placé au premier rang parmi les géomètres, et, dans ce qu'il a fait, la postérité saura reconnaître tout ce qu'il aurait pu faire s'il eût vécu davantage. »

D. L. R.

Les Pâques russes commencent le 18 avril, et, avant qu'elles fussent finies, avec toutes les fêtes qui les accompagnent, on ne pouvait songer à obtenir une présentation.

Le jeudi 22, le ministre me fit savoir que l'empereur voulait bien nous accorder une audience pour le dimanche 25, à dix heures trois quarts du matin, après la messe. Je demandai à notre ministre comment il fallait être habillé, c'est-à-dire si je pouvais aller en bottes ou s'il fallait mettre des souliers. Il se récria qu'il était de rigueur que je misse mon uniforme. « Mais je n'ai pas d'uniforme, répliquai-je; les professeurs, chez nous, n'en portent pas; cet habit noir est mon seul uniforme, et c'est dans ce costume que je me présente devant mon souverain. — Ne parlez donc pas ici de la Norvége et de la Suède, c'est comme une goutte d'eau dans la mer. La chose n'est pas admissible. Il faut que M. le professeur tombe malade une heure avant l'audience, et que M. Due, qui a un uniforme, le remplace. » On m'apprit que toute personne n'ayant pas le rang de général major ne peut, d'après la règle, être présentée à l'empereur, et que c'est par une rare exception qu'on accueille parfois quelque étranger de marque. Comment se tirer d'affaire? Heureusement notre consul général, Sterky, était présent à la conversation, ainsi que le baron Rehausen, attaché à l'ambassade, et maintenant (1830) ministre à Londres, petit homme que madame Sterky appelait, pour le distinguer du baron Palmstjerna, qui était un fort bel homme, *lilla Baronen*

(le petit baron). M. Sterky s'écria : « Mais ne peut-on pas composer un uniforme pour le professeur? — Certainement, dit le ministre, c'est l'unique moyen de sortir d'embarras. » L'affaire pressait, car nous n'avions que deux jours pour improviser mon costume officiel. Les propositions se suivirent rapidement. Quelle couleur faut-il donner à l'uniforme? Monsieur le professeur aime-t-il le bleu? — Certes, je ne m'oppose pas au bleu. — Collet et rabat de velours? broderie d'or sur le collet. — De quelle espèce? — Deux branches de chêne avec noix et feuillage. — Les boutons de Charles-Jean sur le devant de l'habit et près des poches. — Des culottes de casimir blanc, gilet blanc, bas de soie blancs, et des escarpins. — Des boucles d'or aux genoux et sur les souliers. — Chapeau à cornes avec ganse et cordons. — Épée de parade. — Sterky offrit les boucles d'or; le baron Rehausen la culotte de casimir et le gilet, les boutons de Charles-Jean, le chapeau à cornes, et l'épée à poignet de nacre de perles; l'habit, les bas de soie et les souliers complétaient ma parure. Je demandai au ministre s'il ne nous accompagnerait pas pour nous présenter. « Non, me répondit-il, ce n'est pas l'usage; mais monsieur le professeur ne doit pas s'en inquiéter : au moment de descendre de voiture, vous serez reçu par un laquais qui vous conduira jusqu'à l'entrée principale, où il vous confiera à un autre laquais, et ainsi de suite jusqu'à ce que vous vous trouviez dans la salle d'audience. »

Nous nous rendîmes sur-le-champ chez un tail-

leur suédois qui nous avait été recommandé, et qui promit de m'apporter exactement mon habit et mes broderies, que je lui demandai pour le dimanche à neuf heures du matin, attendu qu'il s'agissait d'une audience de l'empereur. Due eut à s'occuper de compléter son uniforme, de le faire mettre en parfait état, de se procurer des épaulettes neuves, etc.

Le 23, mon ancien protecteur d'Irkutsk, le gouverneur général Lavinsky, arrivé tout récemment à Saint-Pétersbourg avec sa fille Élisa, était venu me chercher dans mon logement et avait laissé un billet écrit par sa fille, pour nous inviter à dîner le lendemain, « jour de la naissance du papa. » Nous passâmes donc le jour qui précédait celui de l'audience, et qui était attendu avec une certaine émotion, chez cet excellent ami. Il me dit que l'empereur m'adresserait la parole en français; mais, sachant que je préférais parler allemand, il me conseilla de répondre en cette langue, en ajoutant que l'empereur, s'exprimant avec une égale facilité en russe, en français, en anglais et en allemand, adopterait immédiatement cette dernière langue pendant le reste de la conversation.

Enfin le matin du dimanche arrive; tout ce qui composait mon travestissement était prêt, et, à dix heures et demie, j'étais équipé de pied en cap; en ouvrant la porte de la chambre de M. Due, je le vois encore en robe de chambre; il me déclare qu'il n'a pas une seule pièce de son costume, pas même la chemise. N'ayant pas été content des choses reçues,

il les avait renvoyées pour être refaites, et l'horloge sonnait dix heures trois quarts; la voiture du ministre arrive avec ses laquais, mais ni tailleur, ni passementier, ni blanchisseuse. A chaque minute mon désespoir augmentait.

« Il est fâcheux, m'écriai-je, d'arriver trop tard pour un dîner, mais on ne peut faire attendre une puissance, et encore moins l'autocrate de toutes les Russies. Sur qui la faute retombera-t-elle, pensai-je, sinon sur le professeur innocent, prêt à dix heures et demie, et qui, à grands pas et avec un visage désespéré, arpente en tous sens le plancher de sa chambre? » Due envoie alors, d'abord nos deux domestiques, chacun de son côté, puis le valet de chambre de M. de Palmstjerna, enfin il court lui-même. Tout espoir semble perdu, car, tous les domestiques étant partis, je ne pouvais me rendre seul au palais. Enfin je les entends revenir haletants, l'un après l'autre; Due termine à la hâte sa toilette, et nous nous précipitons dans la voiture.

A l'entrée du palais d'hiver se trouvait un laquais magnifique, une plume blanche d'autruche au bonnet; il nous aide à descendre et nous fait passer la porte d'entrée, où il nous remet à un autre laquais qui nous laisse à un troisième; nous sommes conduits ainsi à travers un grand nombre d'appartements, nous montons des escaliers de marbre; nous traversons quelques corridors jusqu'à ce que nous oyons dans une antichambre remplie de personnages en grande tenue et d'hommes décorés.

Nos uniformes inconnus attirèrent sur nous tous les regards, ce qui nous déplut si fort, que nous nous cachâmes dans un coin. Après une longue attente, le maître des cérémonies nous conduisit seuls dans la salle d'audience, où nous trouvâmes deux jeunes lords anglais en uniforme rouge de milice (*yeomanry*) et pantalons blancs, qu'ils s'étaient fait faire sans doute comme nous, pour être admis en présence du monarque. On eut la politesse d'introduire les quatre étrangers avant tous les grands dignitaires indigènes.

Peu de temps après, l'empereur sortit de son cabinet. C'était un homme assez grand, bien fait, de la tournure la plus distinguée, en frac d'uniforme vert. Il s'approcha d'abord des deux lords en leur adressant la parole en français; puis il vint à moi et me dit : « Vous avez heureusement fini un long voyage? » D'après le conseil de Lavinsky, je répondis en allemand : « *Ya, Sire, eine sehr lange Reise* (oui, Sire, un très-long voyage). — *Ah! Sie sprechen deutsch?* (Ah! vous parlez allemand?) » répliqua-t-il. Et la conversation fut continuée en cette langue. Je répondis : « Oui, Votre Majesté; pas aussi mal du moins que le français. » Il me demanda, entre autres choses, si j'étais content de mon excursion. Je répondis : « Il n'existe pas un pays sur la terre, je puis l'affirmer à Votre Majesté, où l'on voyage aussi rapidement, aussi sûrement et à si peu de frais qu'en Russie, et surtout en Sibérie. — Et où l'on mange plus mal, ajouta-t-il en souriant. — Oh! Sire, ré-

pondis-je, on n'y est pas réduit à la dernière extrémité. — Quand on n'est pas trop exigeant, dit-il, on peut vivre. » Je fus un peu embarrassé de la remarque, m'étant plaint à plusieurs personnes de ce que ma constitution s'était montrée rebelle à la diète sibérienne. Il n'est pas rare que l'entourage des princes leur raconte de petites anecdotes insignifiantes sur les étrangers, soit pour les amuser, soit pour les mettre à même de les juger; et il était possible que l'on m'eût rendu le même service. En réponse à la première question de l'empereur, j'aurais dû lui exprimer ma gratitude de la protection qu'il avait daigné m'accorder. C'était bien là le but principal de l'audience; mais cette malheureuse diète de Sibérie me détournait de mon chemin. La seconde question se rapportait au but de notre expédition. Je lui expliquai que j'étais venu afin d'observer les phénomènes magnétiques de la terre, presque entièrement inconnus en Sibérie. Pour terminer, je lui dis que mes observations astronomiques m'avaient prouvé que les positions géographiques de plusieurs points de la Sibérie étaient faussement indiquées sur les cartes; qu'ainsi la partie septentrionale du fleuve Ienisei, près du cercle polaire, par exemple, se trouvait placée réellement de trois degrés plus à l'ouest qu'elle n'était portée sur les cartes russes les plus récentes, et que, même après les observations magnétiques du docteur Erman, entre Tobolsk et Beresov, le long de l'Obi, je pouvais juger que d'aussi grandes inexactitudes existaient sur la situation de

ce fleuve. « Oui, me répondit-il, nos cartes sont fort inexactes. »

Je remarquai à cette occasion qu'en ce qui concernait la grande route de Moscou à Irkutsk, la position des lieux était aussi exacte qu'on pouvait le désirer, par la raison que plusieurs savants avaient fait ce trajet et fixé les positions par des observations régulières; mais qu'au sud, et surtout au nord de cette ligne, où de semblables observations n'avaient pas été exécutées, et où les cartes avaient été construites d'après des itinéraires et des cartes spéciales d'arpenteur, sans qu'on eût fait appel à la science astronomique, elles ne pouvaient être exactes. J'ajoutai que, si Sa Majesté voulait seulement envoyer un astronome avec un sextant et un ou plusieurs chronomètres pour observer près des grands fleuves qui tombent dans la mer Glaciale, ces erreurs pourraient être facilement corrigées. L'empereur me répondit : « Nous avons vers le sud des contrées qui sont d'un intérêt plus grave; elles doivent être d'abord étudiées. » Puis il dit quelques mots à Due, et nous salua.

Il y avait dans la personne de ce monarque quelque chose qui attirait la confiance, et, au moment où il m'aborda, je n'éprouvais déjà plus la moindre appréhension de me trouver face à face avec l'autocrate.

Le maître des cérémonies, jeune Italien nommé Rusco, nous reconduisit par le même chemin; je l'entendis parler à quelques laquais et prononcer le mot *imperatriza*; je lui demandai si l'impératrice

nous accordait également une audience. « Mais oui. Est-ce qu'on ne vous en a pas instruits? — Non, répondis-je, c'est une grâce tout à fait imprévue. » En chemin, un des lords me demanda avec une sorte d'inquiétude s'il fallait baiser la main de la princesse; on lui avait dit que c'était l'usage; je lui répondis qu'il fallait faire comme les autres. Il pensait que c'était une chose assez difficile, et me demanda comment on devait s'y prendre. Je lui répondis que c'était très-peu embarrassant, qu'on saisissait la main que l'on voulait bien vous présenter et qu'on la portait à ses lèvres. « En Angleterre, ce n'est peut-être pas l'usage de baiser la main des dames; en Russie, l'usage exige que quand un homme baise la main d'une dame, elle s'incline à l'instant et l'embrasse sur la joue; mais nous ne pouvons peut-être pas attendre une si grande faveur de la part de l'impératrice. »

Deux dames et une foule de Russes décorés se trouvaient dans la salle d'audience; nous attendîmes longtemps avant que la toilette de Sa Majesté fût achevée; enfin, la première dame d'honneur, petite vieille au teint jaune et aux traits peu gracieux, sort du cabinet de l'impératrice et y fait entrer les deux dames. Celles-ci congédiées, nous attendons encore; enfin la porte s'ouvre et l'impératrice paraît; elle s'approche du Russe qui ouvrait la file, tire son gant et lui donne sa main, sur laquelle il applique un baiser retentissant; je pousse mon lord, afin de lui faire voir le procédé; une con-

versation en français commence. On nous fait savoir à nous, étrangers, que l'impératrice nous accorde une audience spéciale, et on commence par nous faire sortir de la salle. Les seigneurs russes expédiés, nous rentrons; les portes déjà connues s'ouvrent de nouveau, l'impératrice fait son entrée et reçoit nos compliments. Elle s'approche des deux lords en uniforme rouge et leur parle français; les Anglais comprennent de travers et répondent de même. Elle leur demande, entre autres choses, s'ils ont été à Berlin et s'ils ont vu son père et ses frères; ils répondent par un *oui*. Elle fait mine de vouloir donner la main au premier, mais il est consterné et n'ose la prendre; elle se contente donc de lui adresser un compliment; le visage du lord exprime un profond embarras et sa rougeur se confond avec la couleur de son uniforme. Elle s'approche alors de moi et me parle allemand, bien douce surprise pour mes oreilles. Il était clair que l'empereur, dans l'intervalle, l'avait préparée à nous recevoir en lui indiquant le sujet de la conversation à tenir, et la langue qu'elle devait adopter.

Elle parle de notre long voyage, de notre absence prolongée de la patrie, demande quelles villes nous avons vues, et, en sa qualité de femme, elle s'informe tout naturellement si je suis marié et si j'ai des enfants. « Une femme et six enfants, » dis-je à Sa Majesté. Elle trouva que c'était bien dur de quitter une si nombreuse famille pour une expédition aussi fatigante: « un accident malheureux arrive si

vite, c'est un sujet continuel d'inquiétude pour ceux qui restent au pays natal. » Je fis observer que l'homme de savoir, qui aime la science, doit lui sacrifier son temps et ses forces, et, parmi les grands sacrifices auxquels il ne peut se refuser, celui-là est certes des plus pénibles.

Après avoir dit quelques mots à Due, l'impératrice nous fit ses compliments et rentra dans son cabinet.

Cette princesse était mince et délicate, je ne veux pas dire maigre, car ses formes étaient arrondies, mais l'espace entre la poitrine et le dos me parut fort étroit; elle avait le visage pâle, les cheveux brun clair et des yeux bleus; son organe était doux, comme son regard; il y avait dans sa pose quelque chose d'inquiet qui faisait croire qu'elle était très-nerveuse; cette faiblesse lui donnait une légère teinte d'embarras et de timidité que certes elle ne ressentait pas. Ma pensée secrète me disait : « Voici la première tête couronnée qui a tremblé devant toi. » Ce tremblement nerveux ou cette timidité féminine la rendait bien plus attrayante à mes yeux que si elle avait eu trop d'aplomb; si je me le rappelle bien, elle portait une robe de satin bleu clair très-décolletée et des manches assez courtes pour laisser voir des épaules blanches et rondes; des gants blancs et une coiffure de crêpe avec des plumes ondoyantes complétaient sa toilette. Près de chaque porte de la salle d'audience se tenaient deux êtres humains immobiles, enveloppés d'une draperie ou d'un châle

d'une couleur foncée; chaque fois qu'une personne s'approchait de la porte, ils l'ouvraient mécaniquement et la refermaient également sans dire mot; à en juger par leur teint jaune-brun, je les pris pour des Indous. Nous nous retirâmes fort contents de notre audience, et fûmes conduits jusqu'à la voiture par des laquais et des suisses. Ces époux impériaux me plurent infiniment; ils vivaient en famille avec une chasteté qui a imprimé à la capitale, pendant le règne de Nicolas du moins, les dehors de la décence. Tout ce qui est grand se donnait l'air de respecter la morale, tandis qu'au temps d'Alexandre on ne faisait pas de cérémonie sous ce rapport.

Après l'audience, nous eûmes un agréable dîner chez M. de Palmstjerna, qui, me voyant dans mon uniforme improvisé, s'écria : « Voilà la première fois que je vois le professeur si beau. » A vrai dire, le costume noir avec lequel j'étais arrivé deux ans auparavant à Saint-Pétersbourg, et qui avait fait une traite d'une vingtaine de mille verstes, avait bien perdu quelque chose de son lustre. Tant que vécut l'empereur Alexandre, me raconta-t-on, Nicolas ne s'occupa que d'exercices militaires; on ne l'entendait jamais parler des affaires de l'État, et on crut assez généralement qu'il ne s'intéressait qu'aux bottes et à l'uniforme des soldats; on douta même de ses facultés intellectuelles. Après la mort de son frère cependant il fit appeler ses conseillers, et il s'exprima avec un tel nerf et une telle connaissance des faits sur la situation de l'empire, et avec tant

de netteté et d'énergie sur ses propres principes, qu'il les frappa de stupeur.

Tout gouvernant est jaloux de sa puissance et n'aime pas que son successeur laisse entrevoir que son temps peut arriver. La sagesse impose donc à celui-ci l'obligation de porter le masque de l'indifférence et de rester à l'ombre, afin que la lumière se concentre sur la tête qui porte la couronne.

Peu de temps avant notre départ, nous allâmes voir deux ministres. Le premier était Speranski, ancien gouverneur général de toute la Sibérie [1], un des hommes les plus éminents de la Russie, autant par l'esprit, les talents et le savoir, que par la noblesse de son caractère; il s'est également fait un nom comme auteur. Il me pria de lui expliquer ce que l'on avait appris jusqu'ici de l'état magnétique de la terre et ce que j'avais accompli en Sibérie pour rassembler des matériaux d'une science plus développée. Il comprit tout avec une facilité remarquable, s'exprimant avec chaleur sur la Sibérie, qu'il connaissait à fond et dont il a publié une description; en un mot, l'intelligence, l'aménité et la distinction éclataient dans toute sa personne, tandis que le grand seigneur s'effaçait. Il nous remercia de ne l'avoir pas oublié.

Encouragé par l'intérêt qu'il manifestait pour l'œuvre à laquelle je m'étais dévoué, je parlai le

[1] Pendant mon séjour dans ce pays, la Sibérie fut partagée en deux gouvernements, celui de la Sibérie occidentale et celui de la Sibérie orientale.

français avec plus de facilité qu'à l'ordinaire; de sorte que Due me dit plus tard qu'il avait été tout fier de mon exposition. Du palais de Speranski, nous allâmes chez le ministre des finances, le comte Cancrin. En ma qualité de membre de la commission chargée de présenter une proposition pour régulariser le système des poids et mesures de la Norvége, je demandai à M. Cancrin si on pouvait acheter une portion du platine qui se trouvait en grande masse le long du côté oriental de la chaîne de l'Oural, et dont on avait commencé de frapper des roubles. Il me répondit qu'il voulait m'en faire cadeau de quelques livres. Je fis observer que c'était à mon gouvernement de payer ce platine, qui devait servir de mesure originale pour l'unité de longueur norvégienne. « Bien. Mais ne désirez-vous pas en avoir quelque échantillon pour vous? » Je m'inclinai. « Combien de livres en désirez-vous? Trois ou quatre livres? » Je répondis : « C'est à Votre Excellence de décider. — Cinq, six livres? » continua-t-il. Et je répétai en souriant : « C'est à Votre Excellence de décider. » Il écrivit quelques mots sur un billet, le remit à un domestique, et, le lendemain, un officier mineur m'apporta deux flacons de verre : l'un contenait huit livres de platine brut en grains, dont quelques-uns avaient bien la grosseur d'un noyau de cerise; l'autre, beaucoup plus grand, contenait des spécimens des métaux qui se séparent du platine quand il est épuré (l'*iridium* et l'*osmium*).

Je fis cadeau à Berzélius d'une partie du contenu

de ces flacons, et donnai le reste au cabinet de physique de notre université. Je suppose que le comte Cancrin voulut, par cette extrême politesse, effacer l'impression désagréable qu'il avait faite sur moi quand, à mon arrivée à Saint-Pétersbourg, j'avais eu avec lui cette fâcheuse discussion au sujet de mes effets retenus par la douane russe.

Notre vieille voiture polonaise étant devenue hors de service après deux années de courses sur des chemins difficiles, nous achetâmes à Saint-Pétersbourg une calèche solide qui transporte encore aujourd'hui nos conseillers d'État à Stockholm et les ramène à Christiania. Ce fut dans cette voiture que nous traversâmes la Finlande jusqu'à Åbo, où nous fîmes une halte de quatre à cinq jours, et où nous eûmes des rapports journaliers avec l'aimable directeur de l'Observatoire, M. Argelander.

A Stockholm, je fus reçu en frère par ceux de mes compatriotes qui résidaient dans cette ville. J'obtins une audience du roi, et je me hâtai de poursuivre ma route vers la patrie. Le soir de la Saint-Jean, je revis Christiania après une absence de vingt-cinq mois.

FIN



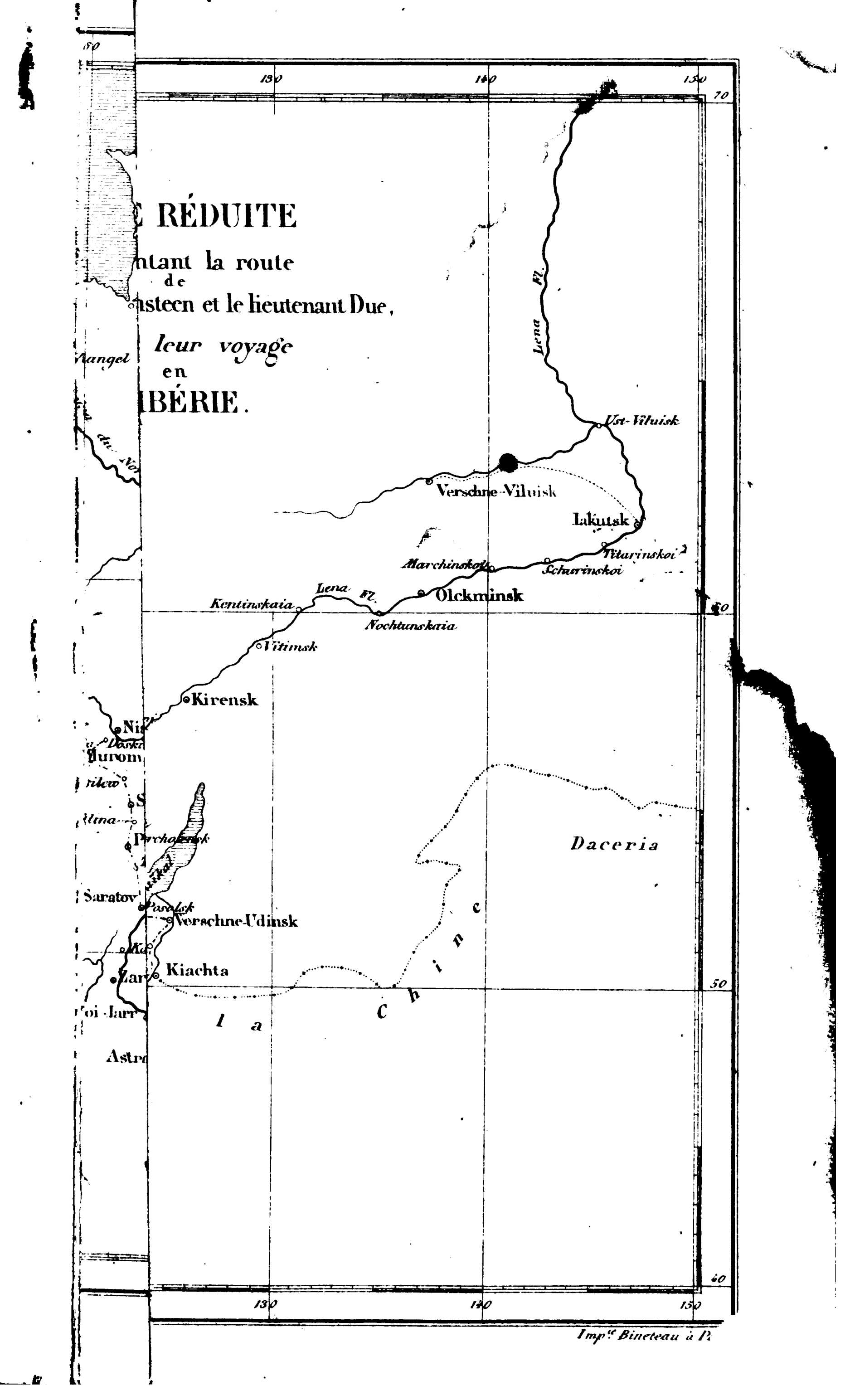


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

Page	7,	ligne	27,	*au lieu de*	jusqu'à, *lisez :* du méridien de.
—	25,	—	10,	—	notre retour à, *lisez :* notre retour de.
—	43,	—	5,	—	une petite maison avec jardin, *lisez :* un jardin.
—	43,	—	8,	—	cette maison, *lisez :* ce jardin.
—	43,	—	20,	—	magnétiques, *lisez :* astronomiques.
—	71,	—	12,	—	un vieux mausolée mahométan, *lisez :* une pierre tumulaire placée dans un coin contre la muraille.
—	85,	—	28,	—	par heure, *lisez :* en quarante-cinq minutes.
—	86,	—	2,	—	de linge, *lisez :* de relai.
—	90,	—	10,	—	je reçus la visite, *lisez :* il m'introduisit chez.
—	90,	—	18,	—	Salomiosky, *lisez :* Solomirsky.
—	97,	—	6,	—	attelées, *lisez :* étaient attelées.
—	97,	—	12,	—	rencontrée, *lisez :* rencontré.
—	99,	—	28,	—	Nichni-Tunsk, *lisez :* Nichni-Turinsk.
—	109,	—	29,	—	vous êtes, *lisez :* on était.
—	128,	—	25,	—	une bougie, *lisez :* une bougie entourée d'une lamelle d'or.
—	130,	—	7 et 8,	—	dieux, *lisez :* saints.
—	131,	—	17,	—	au-dessus du pain et de la salière, *lisez :* la même cérémonie avec le pain et le sel.
—	135,	—	20,	—	à Tobolsk, *lisez :* de Tobolsk.
—	136,	—	3,	—	grecque-catholique, *lisez :* grecque-russe.
—	144,	—	26,	—	Theodorowna, *lisez :* Féodorowna.
—	147,	—	5,	—	politique, *lisez :* nationalité.
—	148,	—	15,	—	de perdre ces objets, *lisez :* que nous cessassions de venir.
—	151,	—	15,	—	servir, *lisez :* faire servir.
—	151,	—	19,	—	se confessa : elle, *lisez :* avoua qu'elle.
—	152,	—	1,	—	notre, *lisez :* mon.
—	152,	—	24,	—	sans, *lisez :* sous.
—	153,	—	28,	—	par la serve russe, *lisez :* par la santé de fer. d'une serve russe.
—	221,	—	12,	—	interrompue, *lisez :* interrompus.
—	258,	—	27,	—	au-dessus nos, *lisez :* au-dessus de nos.
—	269,	—	21,	—	en présence, *lisez :* par suite.
—	328,	—	29 et 28,	—	la steppe, *lisez :* le steppe.



RÉDUITE
ntant la route
de
nsteen et le lieutenant Due,
leur voyage
en
IBÉRIE.
130
140
150
70
60
50
Lena Fl.
Ust-Viluisk
Verschne-Viluisk
Iakutsk
Titarinskoi
Marchinskoi
Schurinskoi
Lena Fl.
Olckminsk
Kentinskaia
Nochtunskaia
Vitimsk
Kirensk
Verschne-Udinsk
Kiachta
Saratov
Daceria
la Chine
Impie Bineteau à P.


CH. MAULAZ
RELIEUR
LAUSANNE





